


THE LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA LOS ANGELES





LA

SOCIÉTÉ DE PARIS

PARIS

TYPOGRAPHIE GEORGES CHAMEROT

19, RUE DES SAINTS-PÈRES, 19

COMTE PAUL VASILI

LA
SOCIÉTÉ DE PARIS

PREMIER VOLUME

LE GRAND MONDE

NEUVIÈME ÉDITION

PARIS

NOUVELLE REVUE

23, BOULEVARD POISSONNIÈRE, 23

1887

Droits de reproduction et de traduction réservés

STACK ANNEX
DC
715
V... v.1

LA
SOCIÉTÉ DE PARIS

Mon jeune ami,

Vous avez longtemps cherché à découvrir la cause de mes fréquents retours dans l'Ukraine, et, plus tard, celle de l'abandon de ma carrière, à une époque où j'étais en pleine possession de ma santé, de mes facultés. J'accomplissais une promesse. Je revenais vivre auprès d'une amie d'enfance, au culte de laquelle je n'avais jamais failli, qui, à elle seule, était mon rêve, mon bien suprême, ma vie, et pouvait remplacer pour moi le monde entier. C'est avec elle que j'ai écrit mes *Sociétés*.

Je les lui dictais en causant et elles l'ont distraite et intéressée.

Je viens de perdre cette amie incomparable, cet esprit curieux, ce cœur rare, cette femme idolâtrée, et je suis accouru à Paris, me disant que, là seulement, je pourrais à la fois échapper à la cruauté de mon souvenir et le retrouver. C'est à Paris qu'avec ma bien-aimée morte j'ai passé une partie de mon enfance, là que j'ai connu les premières joies, les premières fièvres de la jeunesse; c'est là que, tous les deux ou trois ans, je revenais avec mon amie faire provision de ce que nous appelions, elle et moi, ce viatique français qui faisait vivre ou nos lettres ou nos conversations. Elle appartenait, par sa naissance, à ce noble faubourg dans lequel, moi aussi, j'ai tant de parents, seul monde, d'ailleurs, que je connaisse à Paris.

Les études que voici auront donc, en plus de l'intérêt du présent, celui de me permettre de ressusciter un peu du passé en y mêlant quelques souvenirs discrètement évoqués. Il est doux de revoir les fleurs séchées des floraisons parfumées de jadis : elles conservent un charme de mélancolie douce, une séduction à demi éteinte.

Ces pages ne peuvent décrire qu'un milieu pa-

risien circonscrit, car je n'en ai pas vu d'autre : le grand monde.

J'ai cherché, dans mes lettres de Berlin, Vienne, Madrid, Londres, Rome, à fixer la physionomie vraie des personnages, la tendance réelle des idées que j'étais chargé officiellement d'observer : autre chose peut se faire de la société qu'on aime et où l'on vit. Si, d'un côté, l'observateur est plus pénétrant et plus sagace quand il juge du dehors pour ainsi dire, sans préjugés ni parti pris, en revanche il étudie avec plus de passion et d'intérêt, lorsqu'il s'agit des éléments de la société qu'il a choisie.

Quand on a été appelé à mener une existence active, remplie, mêlée aux principaux événements de son temps, et qu'on a goûté du repos et du bonheur, on éprouve le dégoût insurmontable de l'action et l'on sent le besoin très impérieux de se récompenser en quittant la sphère de l'utilité pour adopter le métier de dilettante.

On a restreint à tort la valeur de ce mot ; autrefois il signifiait, et c'est dans ce sens que je l'emploie : admirateur désintéressé du bon et du beau, spectateur de goût au parterre de la vie. Arrivé à la vieillesse, cet état d'esprit est dans la logique naturelle des choses. Vous allez me répondre que

j'en suis loin encore, mais j'ai beaucoup marché. « La course de mes jours est plus qu'à demi faite. » On est vieux d'ailleurs quand on n'espère plus rien.

Et puis on domine mieux les situations en les prévenant qu'en les attendant. Il fallait dans le passé, déjà éloigné, où l'on voyageait en poste, penser dès l'après-midi à la couchée prochaine, et envoyer le courrier s'assurer des logements. Donc, en attendant l'heure inévitable où l'on a son fauteuil attitré à l'abri des courants d'air dans son club, où l'on vous offre les *Débats* ou le *Constitutionnel*, des cigares doux, et des bras pour monter l'escalier, il est sage de s'installer doucement dans la déférence du public, dans le respect de la peu respectueuse jeunesse d'aujourd'hui, de prendre une avance d'hoirie sur la vénération de ses contemporains.

Paris offre à la réalisation de ces projets des facilités admirables : c'est la ville du monde où l'on jouit le plus de ces deux desiderata, la liberté de la vie, le plaisir des yeux. La devise de la *Société parisienne*, que je veux vous peindre et que vous ignorez, pourrait être : *Nil admirari*. Rien ne s'y passe, sortant un tant soit peu de la règle commune, qui ne trouve un haussement

d'épaules, ou une approbation du public le plus déniaisé qui soit. Il n'est pas de mode de s'y engouer ni de s'y passionner ; les enthousiasmes comme les condamnations y sont discrets, mesurés ; les sujets d'intérêt passent vite : le puffisme d'outre-Manche qui a si bien pris racine de l'autre côté de l'Atlantique ne s'acclimate point ici ; chacun peut donc y vivre à sa guise, choisir, parmi les différentes coteries auxquelles on peut appartenir en même temps, les meilleurs éléments pour en composer son intimité, craindre très peu de voir ses faits et gestes commentés, et s'ils le sont, y voir apporter un art délicat de ce qui se dit ou ne se dit pas. Après Paris toute autre atmosphère mondaine paraît dépourvue de la qualité du tact et du bon goût.

Le plaisir des yeux... La ville en elle-même est d'une admirable beauté, au point que l'ensemble, jugé avec impartialité, donne une impression d'harmonie, d'élégance, de bon goût, de splendeur en même temps, que l'on ne saurait retrouver nulle part. D'autres cités ont des quartiers, des sites, des monuments, des collections d'œuvres d'art dont le spectacle va trouver chez les délicats et les éclairés la fibre sensible de l'admiration ; mais aucune capitale ne donne une impression plus soutenue

de ce sentiment, nulle part la symphonie ne se poursuit avec moins de fausses notes et de discordances. Ce merveilleux Paris nous raconte, pierre par pierre, une grande histoire... celle du peuple en qui, au milieu de ses fautes et de ses malheurs, s'incarne, avec le plus d'énergie, l'âme de l'universel progrès.

Quoique soumis à la loi de l'imperfection, entachés de faiblesses, de laideurs, de côtés répréhensibles et répugnants, comme tout ici-bas, où il semble que rien ne soit accompli qu'à la condition de ne pas vivre, la France, les Français et Paris sont cependant des choses que Dieu ne crée que le dimanche.

Le monde que je vais vous décrire vous ne le connaissez pas. Il vous est plus étranger, certainement, que celui des capitales dans lesquelles vous êtes resté trois mois. Le grand monde, à Paris, a cela de particulier qu'il est bien autrement inaccessible à un Parisien d'un certain milieu qu'au premier rastaquouère venu. D'ailleurs, y eussiez-vous été accepté, qu'il vous était interdit d'y paraître. Vous avez un grand nom de tradition républicaine, vous servez le gouvernement de la République et vous ne pouviez courir le risque d'être soupçonné de conversion monarchique.

De même, il eût été difficile à un Français de faire le volume que voici. Pour rentrer dans le cadre de mes autres *Sociétés,* je parle de ce que sont les traditions monarchiques, le personnel monarchique, les rêves de restauration; mais j'y apporte cet esprit détaché et impartial que seul peut y apporter un étranger.

Plus tard, vivant à Paris et libre d'observer, peut-être écrirai-je un volume sur le monde républicain; mais là, c'est vous qui me fournirez en grande partie les éléments, et je le dédierai à d'autres qu'à vous.

Cte PAUL VASILI.

PREMIÈRE LETTRE

LE COMTE DE PARIS ET SON ASCENDANCE

Il y a quarante ans naissait un enfant qui devait porter le nom de Roi de France? Ce nom, le portera-t-il jamais? L'avenir, soulevé par cette question, est si vague, qu'il me paraît sage de ne point essayer de le découvrir.

Le comte de Paris procède de son aïeul Louis-Philippe, de son cousin le comte de Chambord. Il recueillit ces deux héritages politiques, et pour bien se rendre compte de la portée de cette double origine, de la valeur de ces deux traditions, il est indispensable d'étudier ces deux physionomies si différentes.

Louis-Philippe naquit au Palais-Royal, le 6 oc-

tobre 1773 de Philippe d'Orléans et de Marie-Adélaïde de Bourbon, fille du duc de Penthièvre. Sa mère était d'une haute vertu et d'une grande piété. Les tendances révolutionnaires et exaltées de son père firent qu'il confia ses fils, ainsi que sa fille Madame Adélaïde, aux soins de Mme de Genlis. Celle-ci était imbue des idées nouvelles et disciple du système d'éducation de Rousseau d'une façon assez étroitement féminine.

Louis-Philippe fit cependant de fortes études, étant doué d'aptitudes précoces et remarquables. Les doctrines de l'*Émile* présidèrent à ses jeunes années. Mme de Genlis apprenait à ses élèves à s'intéresser aux travaux de la campagne, à étudier la botanique dans de longues promenades instructives à travers les bois de Neuilly et leur donnait même quelques notions de médecine et de chirurgie élémentaire. La poursuite de ces connaissances leur valut une aventure très fâcheuse dont le bruit fut étouffé avec grand soin. Les jeunes princes avaient appris à pratiquer des saignées sur une feuille de chou. Un jour, au cours d'une promenade, ils aperçurent un pauvre paysan étendu sans connaissance sous un arbre. Mme de Genlis vit, dans cette rencontre, une occasion de faire pratiquer aux princes à la fois la philanthropie et un

exercice chirurgical. Le duc de Chartres saigna le pauvre diable qui, étant simplement en syncope par suite d'une indigestion, succomba malencontreusement sous la lancette du praticien improvisé.

A douze ans, Louis-Philippe était colonel des dragons de Chartres et lieutenant-général à dix-neuf ans. Il adopta avec enthousiasme les principes de la Révolution, applaudit à la prise de la Bastille, se montra fréquemment dans les tribunes de l'Assemblée nationale, fut appariteur et censeur au club des Jacobins, et, en garnison à Vendôme, présida même la Société des amis de la Constitution de cette ville. Il commanda la place de Valenciennes au début de la guerre de 1792.

Volontaire à Quiévrain, il se fit remarquer par son courage et contribua sous Kellermann au succès de Valmy, sous Dumouriez à la victoire de Jemmapes. Les visiteurs du château de Chantilly pouvaient admirer encore récemment, dans une vitrine consacrée aux souvenirs du roi-citoyen, le sabre qu'il portait à Jemmapes, pieusement croisé par les soins de son fils, le duc d'Aumale, avec le parapluie légendaire de la monarchie de Juillet.

Mais le respect attendri pour ce meuble historique n'est point parvenu jusqu'à la troisième gé-

nération, ou du moins ce sentiment y est encore imparfaitement développé. On raconte que le jeune duc d'Orléans, sortant du collège par une pluie torrentielle, s'en allait sans défense contre le déluge; un de ses camarades, fils d'un gentilhomme très connu dans le monde parisien, court offrir respectueusement son parapluie au jeune prince. Celui-ci refuse : l'autre insiste. « Non, non, dit le duc d'Orléans, je ne sais pas bien pourquoi, mais je ne dois jamais avoir de parapluie. »

Après la campagne de Hollande, à laquelle il prit une part brillante, Louis-Philippe vit commencer son rêve de grandeur future dans l'imagination de Dumouriez, lequel, irrité contre la Convention, projeta de relever le trône en sa faveur par une révolution militaire. Menacés d'arrestation, les deux conspirateurs passèrent à l'ennemi, mais le duc de Chartres refusa un commandement dans l'armée du duc de Saxe-Cobourg, et, après quelques dures avanies de la part des émigrés, passa en Suisse sous le nom de Corby. Il y vécut quelque temps avec sa sœur du produit de la vente de ses équipages. Quand les ressources manquèrent, il plaça Madame Adélaïde au couvent de Sainte-Claire et entra lui-même au collège de Reichenau comme professeur de langues modernes, de géo-

graphie et de mathématiques, aux appointements de 1,400 francs par an. Il y resta huit mois, entretenant quelques rapports avec MM. de Narbonne et de Montesquiou, réfugiés en Suisse.

En 1795, Mme de Flahaut lui fournit les moyens de passer en Amérique; il quitta la Suisse pour aller s'embarquer dans la Baltique; mais bien reçu en Suède, il voyagea en observateur et en curieux en Norvège et en Laponie. De retour à Hambourg il passa en Amérique sur l'assurance du Directoire que sa famille serait mise en liberté aussitôt son éloignement.

Il voyagea en Amérique et revint en Angleterre en 1799, où il resta deux ans. Il habitait Twickenham avec ses frères. Sa mère obtint alors qu'il fût reçu par Louis XVIII à Mittau et qu'il participât aux avantages de la pension faite par la Russie aux princes français; mais les intrigues de Dumouriez en sa faveur continuèrent à faire voir le duc d'Orléans d'assez mauvais œil par les chefs de sa race.

Toutefois il réussit à rentrer en grâce auprès des Bourbons de Naples, et une réconciliation très sincère de toute la maison de Bourbon eut lieu à l'occasion de son mariage avec Marie-Amélie de Bourbon. Entre son mariage et la Restauration il fut appelé en Espagne par la junte de Séville

pour combattre l'invasion de Napoléon, mais à Cadix comme à Tarragone il fut éconduit, soit par suite des menées du cabinet anglais, soit grâce à l'imprudence avec laquelle, évoquant le souvenir de Philippe V, il laissa demander pour lui la Régence. Il revint en France lors de la Restauration, et, rétabli par Louis XVIII dans les biens immenses de sa famille, par Charles X dans le titre d'Altesse Royale, il mêla les protestations de dévouement à la branche aînée à de sourdes menées d'ambition personnelle.

Le Palais-Royal ne cessa de conspirer contre les Tuileries : c'était le centre de ralliement des libéraux et des mécontents. La funeste mesure des Ordonnances précipita les événements et ce qu'on a appelé avec justice la « Comédie de quinze ans » aboutit à l'Hôtel de Ville le 29 juillet 1830.

Le gouvernement de Louis-Philippe peut se résumer pour les affaires extérieures par ces mots : « La paix à tout prix. » A l'intérieur, la personnalité du Roi fut passablement effacée par celle de ses grands ministres, Casimir Périer, Thiers, Guizot. Après la mort de Mme Adélaïde, le Roi sembla avoir perdu son bon génie, et le conseil le plus éclairé qui dirigeait sa conduite. Son rôle, il faut l'avouer, était d'une extrême difficulté, entre les tendances

progressistes du parti constitutionnel, l'opposition acharnée des partisans de la branche aînée, les revendications démagogiques et socialistes.

La réforme électorale fut l'écueil sur lequel vint sombrer la monarchie de Juillet : le mouvement imprimé par les journalistes républicains ne put être enrayé par les tardives concessions du gouvernement. La régence de la duchesse d'Orléans fut proclamée : cette princesse tenta avec une mâle énergie de tenir tête à l'orage, mais dut prendre le chemin de l'exil et rejoindre son beau-père à Twickenham.

Chez Louis-Philippe, l'homme privé valait beaucoup mieux que le politique, qui joua toute sa vie le rôle équivoque d'un assez vulgaire ambitieux.

La reine Marie-Amélie avait une exquise et charmante dignité et représentait la grâce et la distinction dans le milieu un peu bourgeois de la cour. Le Roi prisait avant tout la valeur personnelle, et voulut faire de ses fils des hommes distingués. Il les envoyait au collège Henri IV et n'admit jamais qu'il leur fût fait d'autres avantages que celui de leçons supplémentaires entre les heures de classe. Il est même raconté que les jeunes princes achetaient au sortir du collège des cornets de pommes de terre frites, qu'ils croquaient dé-

mocratiquement en revenant aux Tuileries. Ils se lièrent très intimement avec beaucoup de leurs camarades de classe et trouvèrent là des amitiés et des dévouements qui leur furent utiles dans la vie et qui ne se démentirent jamais.

Le fils aîné de Louis-Philippe, le duc d'Orléans, était beau, élégant et très populaire : il avait beaucoup de ce qui séduit en général les Français ; chez lui la bonhomie un peu bourgeoise de la maison d'Orléans se relevait d'une affabilité spirituelle et légèrement hautaine. Il eut quelques aventures galantes qui firent grand bruit, entre autres certaine rencontre sur un balcon avec un gentilhomme ardemment attaché au parti légitimiste. Querelle politique, rivalité amoureuse, ils réglèrent le tout séance tenante en ferraillant sous les grands arbres d'un parc historique.

La duchesse d'Orléans était instruite, intelligente, d'un caractère fier et déterminé : elle porta dignement ses infortunes conjugales, et, devenue veuve, dirigea avec fermeté l'éducation de ses fils dans le sens des idées modernes. Elle voyait l'espoir de leur fortune future dans une très nette antithèse entre les tendances de la branche cadette avec celles de la branche aînée des Bourbons, et résolument éleva le comte de Paris et le duc de

Chartres dans le sens des idées démocratiques. La réconciliation de 1873 fut singulièrement retardée par son influence qui lui survécut ; c'est à elle assurément que l'on doit attribuer les vues libérales du comte de Paris, et son attachement à la tradition de la monarchie de Juillet.

L'idée de la fusion naquit aussitôt après la révolution de Février : elle était logique. De quel droit eût-on pu invoquer l'hérédité en faveur du comte de Paris si on refusait d'en reconnaître le principe en faveur du comte de Chambord ? Le problème n'avait qu'une solution, la réconciliation des deux branches de la maison de Bourbon; mais cette décision, dont la sagesse et l'opportunité n'étaient point discutables, et qui eut toutes les sommités des deux partis pour la préconiser, attendit cependant vingt-cinq ans pour être adoptée. Dès les premiers jours de l'exil de la maison d'Orléans, M. Berryer, le duc de Lévis d'une part, de l'autre MM. de Salvandy, Guizot, Pageot, Molé et le comte de Mornay-Soult, réunirent leurs efforts pour préparer le terrain de cet accommodement si désiré. Le journal *l'Assemblée Nationale* fut l'organe spécial de la fusion, et une lettre adressée par M. Pageot au *Journal des Débats,* dès cette époque, pose très nettement la question dans le sens de l'affirmative.

Louis-Philippe, avant sa mort, s'en expliqua catégoriquement. Il voulait l'union de la maison de France, il reconnaissait pourtant que l'action du temps était indispensable à la réalisation de cette espérance, le temps, qui cicatrise les plaies, qui calme les ambitions, qui enferme sous la pierre de la tombe les généreux et les inconsidérés. Dans une lettre à M. de Barante, il faisait un pas de plus. S'inclinant devant les nécessités de la situation, il avouait que « son petit-fils ne pouvait être que Roi légitime ».

En 1853, le duc de Nemours alla rendre visite au comte de Chambord à Frohsdorff : posant sans ambages sa démarche sur le terrain politique, et parlant en son nom et en celui de ses frères, il s'exprima ainsi : « Je vous déclare que nous ne reconnaissons plus en France d'autre royauté que la vôtre et que nous hâtons de tous nos vœux le moment où l'aîné de notre maison s'assoira sur le trône. » L'année suivante le comte de Chambord alla voir à Claremont la reine Marie-Amélie et l'entrevue fut affectueuse. Mais rien n'était fait sans l'adhésion du comte de Paris, et la duchesse d'Orléans, passionnée pour l'avenir de son fils, faisait en sa faveur une petite Vendée constitutionnelle. Elle jugeait inopportun qu'il jetât l'un des

deux atouts de son jeu, qu'il cessât d'être le représentant de l'idée monarchique constitutionnelle.

En janvier de l'année 1857, il y eut un dîner à Nervi, où la reine Marie-Amélie avait convié son neveu qui se trouvait à Parme chez sa sœur. M. de La Ferronays et le docteur Guéneau de Mussy se distribuèrent quelques propos aigres-doux dont le récit n'était point fait pour activer la marche vers une solution. La guerre de 1870 vint modifier la situation. Il faut se rendre compte du prodigieux changement qui se produisit en France, dans le courant des idées, durant les années 1872 et 1873. Sans tomber dans la thèse rebattue de la déclamation contre les dix-huit années de corruption de l'Empire, il faut l'avouer, un vent de fièvre et de folie soufflait sur Paris à la fin du règne de Napoléon III. Une société tout entière, grisée par la prospérité d'une fortune facilement gagnée, se ruait au plaisir. Le monde impérialiste, recruté un peu partout, composé d'hommes nouveaux, de quelques descendants des vieilles races, d'étrangers facilement accueillis, était lancé à toute vitesse, avec quelque chose de hâté, d'éperdu, de furieux, dans la vie. Ce mouvement endiablé s'était propagé un peu dans toutes les classes, trouvait son écho et des aliments

nouveaux dans toutes les manifestations de la vie contemporaine. Le théâtre, la littérature, la musique y avaient pris part. Qui ne se souvient du quadrille d'*Orphée aux Enfers?* Le rythme enragé de cette musique d'aliénés semblait attirer toute une société dans une ronde échevelée. A ces accords, dans un étrange et fol unisson, le peuple entier paraissait prêt à se lever et à entrer lui-même en danse.

Après la guerre rien ne sembla d'abord profondément changé. Versailles, puis Paris virent se réunir à nouveau la société dispersée. Il y eut un indicible soulagement à se retrouver, à voir se refaire avec une incroyable rapidité un milieu à peu près semblable à celui qui venait de disparaître. Puis peu à peu on se regarda, on se trouva différents; le ressort de jadis était détendu; il y avait dans le cœur et l'esprit du pays cette haute moralité des lendemains de chute. On éprouvait le besoin de s'abriter désormais sous des principes qui offrissent des garanties, et un beau matin le monde s'avisa qu'il était régénéré. C'est le titre d'une charmante nouvelle de M. Ludovic Halévy, où un brillant officier de hussards subit à la fois les effets du bon sens de sa maîtresse qui fait un mariage de raison et des scrupules de sa cousine qui

entend désormais rester fidèle à son époux. Il rentre chez lui et s'endort mélancoliquement, s'apercevant qu'il est seul à se régénérer. La boutade est plaisante, mais l'observation est juste et profonde. On eut, à cette époque, soif d'ordre moral, et cette aspiration se traduisit par l'espérance de rétablir la monarchie. Laquelle? disait M. Thiers, de sa petite voix aiguë et railleuse? Rien ne fut plus équivoque que le rôle de l'ex-ministre de Louis-Philippe. Bien résolu à ne jamais faire que le jeu de ses ambitions personnelles, il opposa les partis les uns aux autres, certain de régner sur leurs divisions. Légitimiste, orléaniste, patriote tour à tour, dans les embrasures de fenêtre il encourageait toutes les espérances, décidé à n'en satisfaire aucune. Le comte de Chambord joua dans le jeu du libérateur du territoire : la fusion paraissait faite, le comte de Paris ayant manifesté son intention d'aller au château de Chambord rendre hommage à son cousin et sceller dans le palais de François Ier la réconciliation de la maison de France. Quand M. Thiers eut entre les mains le manifeste royal qui, lancé à cette époque, semblait un défi aux idées constitutionnelles, sa joie déborda. La démarche du comte de Paris était devenue impossible, tout espoir de restauration

était ajourné. Quelques jours après que le comte de Chambord eut malencontreusement déployé le drapeau blanc, le chef du pouvoir exécutif rencontra le comte de Paris à Versailles. « En vous empêchant d'aller le voir, votre cousin vous a rendu bien service, » lui dit-il. Le prince ne répondit rien : sa situation lui apparaissait sous son véritable jour. Plus que jamais la nécessité de la réconciliation s'imposait, en présence des progrès du parti monarchique dans l'Assemblée. Le 24 mai, M. Thiers quittait le pouvoir et la partie décisive s'engageait.

Suivant l'avis de ses conseils les plus écoutés, le comte de Paris se détermina à partir pour Frohsdorff. La réconciliation se fit sans conditions. Désespérant d'arriver à une entente de ses vues politiques et de celles de son cousin, il préféra ne pas avoir à s'en expliquer. D'ailleurs la marche des événements le servait à souhait ; la restauration entrait dans le domaine des éventualités quasi certaines, se faisait dans la légalité. Pour satisfaire à la fois sa conscience et son ambition il suffisait de laisser faire la destinée qui semblait vouloir trahir Henri de France pour faire sa cour à Philippe d'Orléans. Il est de ces ironies du sort. La fusion que certains royalistes intransigeants appelèrent

la confusion s'effectua donc. Le comte de Paris, accompagné du prince de Joinville, débita dans le salon de Frohsdorff une déclaration composée d'avance et dont les termes avaient été soumis au préalable à l'approbation du comte de Chambord. Le duc d'Aumale, président du conseil de guerre chargé de juger le maréchal Bazaine, ne fut pas du voyage.

« Paris a été parfait, parfait, entendez-vous, parfait ! » dit le comte de Chambord quinze jours après l'entrevue à M. Maggiolo, rédacteur de l'*Union*. Il transpira également que la surdité de la comtesse de Chambord sympathisait avec celle du prince de Joinville. L'*Alleluia* royaliste était chanté par toute la presse monarchique.

L'hérédité désormais assurée, il fallait s'occuper d'hériter. Or, le jeu dans cette grosse partie fut joué au nom du comte de Chambord par les partisans du comte de Paris. Là est le secret de l'avortement de l'œuvre de la commission des Neuf.

A Frohsdorff on vogua tout d'abord à pleines voiles sur l'océan de la confiance. Un moment la certitude du succès fut si complète que l'on s'occupa avec une hâte fiévreuse des préparatifs matériels de l'entrée du Roi dans sa bonne ville de Paris. Livrées, harnais, voitures, tout était com-

mandé : le carrosse de gala qui devait servir pour cette cérémonie fut achevé : il vieillit mélancoliquement sous la remise du carrossier jusqu'à ce qu'il eût trouvé un acquéreur dans le roi des Hellènes, qui s'en servit récemment à l'occasion des fêtes de la majorité du duc de Sparte. Les harnais fabriqués en Belgique furent saisis à la frontière et vendus à l'encan.

Qu'était-il donc arrivé? comment, au dernier moment, une campagne si bien engagée s'était-elle terminée par une lamentable défaite? La lettre du 27 octobre, envoyée de Salzbourg à M. Chesnelong, donna le coup de grâce aux espérances monarchiques, en reniant et désavouant les ouvriers de la restauration. La vérité, c'est que le comte de Chambord se méfia de l'habileté déployée en sa faveur : l'absence de conditions à la soumission du comte de Paris l'avait déjà mis sur ses gardes : il lui fallait les clefs de la France apportées sur un plat d'or, un peuple l'acclamant spontanément, un héraut d'armes l'accueillant du cri de : « Vive le Roi ! » et on lui envoyait des protocoles et des grimoires dont le sens très clair semblait lui cacher des sous-entendus pernicieux. Il espéra un moment échapper à ces intrigues et rédigea la lettre de Salzbourg avec la conviction

secrète que la restauration faite à sa façon ne s'en ferait pas moins. Il voulut briser assez tôt l'échafaudage de sa grandeur pour pouvoir oublier de s'en être servi. Un détail assez ignoré, et révélateur, mérite d'être rapporté. Ceux de ses fidèles qui avaient partagé sa vie intime, vieilli à son service, ne témoignèrent nulle surprise à l'apparition de sa lettre de Salzbourg : au contraire les chefs du parti royaliste en France, ceux-là mêmes qui, depuis vingt-cinq ans, parlaient en son nom, et défendaient sa cause, furent douloureusement étonnés ; plus d'un, parmi eux, en renia désormais sa religion politique.

Le comte de Chambord, dans sa lettre à M. E. Veuillot, a parlé des « intrigues d'une politique moins soucieuse de correspondre aux vraies aspirations de la France que d'assurer le succès de combinaisons de partis ». Pour qui sait lire, voilà le secret révélé. Le fils de la duchesse de Berry vendue par un juif à un fils de France crut que le comte de Paris et son entourage lui avaient volé ses clefs et son plat d'or, qu'ils avaient dénaturé les véritables sentiments de son bon peuple. L'assemblée de 1871 devait, il semble, sa composition à ce fait seul que la France, lasse de ses maux, voyant dans le parti républicain les outranciers

de la Défense nationale, n'avait choisi dans les candidats conservateurs que les partisans de la paix. Les élections de février 1871 furent un plébiscite en faveur de la fin de la guerre. La paix faite, les élections complémentaires prouvèrent que les idées monarchiques n'étaient nullement celles du pays.

La conception du comte de Chambord était puérile : le grand style dont l'évêque d'Hermopolis lui avait appris le secret, le drapeau de Fontenoy, la révèlent d'une grandeur vague et saisissante, mais l'avenir en fera justice. On saura que si Louis Philippe fut un ambitieux peu scrupuleux, le comte de Chambord ne fut qu'un illuminé.

Sa figure est d'ailleurs intéressante à étudier.

L'histoire est la grande menteuse, et il est à craindre que le développement moderne de la presse ne serve qu'à obscurcir encore davantage, pour la postérité, la vérité des faits et des caractères.

Qu'est-ce qu'un journal? Trois sous d'histoire, souvent falsifiée, dans un cornet de papier. Les mêmes individus sont grotesques ou héros le même jour, à la même heure, dans le même kiosque du boulevard, et l'une des physionomies est aussi fausse que l'autre. Il est douloureux parfois d'avoir

vu et d'être impartial, tant on est forcé de contredire.

Personne n'a donné naissance à une légende aussi fausse, personne n'a été en butte à des attaques aussi peu justifiées que Henri-Dieudonné d'Artois, comte de Chambord.

L'enfant du miracle était une nullité, il grandit au milieu de nullités, il épousa une nullité.

Le duc de Lévis, le baron de Damas s'occupèrent de diriger son éducation et restèrent ensuite ses conseillers. Les événements principaux de sa jeunesse furent que ses deux mentors le laissèrent estropier de la plus piteuse façon et qu'ils le marièrent à une femme plus âgée que lui, laide, notoirement hors d'état de donner lignée, et de mince fortune présente. Le premier de ces malheurs, la chute de cheval, est dû à ce qu'on laissa monter au prince un animal dangereux. Rien n'est plus facile que de s'assurer à l'avance si un cheval possède ces moyens de défense qui constituent un danger sérieux. C'est un soin très élémentaire qui se prend toujours et qui fut négligé dans ce cas avec la plus inconcevable incurie. Le cheval du comte de Chambord, à la façon dont il se renversa sur lui, devait broyer son cavalier. Le comte échappa à la mort, mais non sans une fracture très grave,

d'ordinaire mortelle; de plus, les hésitations du traitement, dues aux tergiversations de son entourage, prolongèrent inutilement ses souffrances et aggravèrent la claudication très marquée, conséquence de cet événement.

Cette infirmité ne gênait en rien le comte de Chambord. A la chasse il montait un poney, le plus souvent un vigoureux cob irlandais, et prenait un vif plaisir au sport sous toutes ses formes. Il affectionnait particulièrement un cheval isabelle appelé *le Nain Jaune*, que le comte Maxence de Damas avait acheté pour lui en Angleterre : il le monta pendant quinze ans.

Quant à son mariage, ce fut une plus lamentable aventure encore, s'il est possible, que son accident. L'intérêt de l'Europe était fort excité par le jeune prince dont la naissance romanesque, la beauté physique, les malheurs captivaient la sympathie générale.

Des négociations furent entamées en vue de son mariage avec une grande-duchesse de Russie. L'habileté des menées de M. Thiers les fit échouer.

Alors un sage avis fut donné à Kirchberg, dicté par un sentiment véritablement éclairé et juste de la situation. A ce prince élevé à l'étranger, à cet héritier des souverains ramenés, disait-on, dans

les fourgons de l'étranger, chassés, alléguait-on encore, par l'explosion d'un sentiment national, il fallait une femme française, de vieille race et portant un nom dont l'illustration fût étroitement mêlée aux antiques gloires de la monarchie. Cette femme, on l'eût prise dans les maisons de Rohan ou de Montmorency.

M. Thiers flaira le danger de cette résolution et fit courir le bruit des nombreux échecs matrimoniaux du comte de Chambord auprès des cours étrangères. Les journaux français insinuèrent que le fils du duc de Berry ne trouverait point à s'allier dans un milieu princier, encore moins souverain. L'amour-propre des royalistes fut piqué au vif, et alors un secret émissaire du gouvernement de Juillet reçut la promesse d'une somme considérable, s'il réussissait à faire le mariage du comte de Chambord avec la princesse de Modène, que des renseignements certains donnaient comme hors d'état de servir aux espérances de la monarchie légitime.

Le duc de Lévis, la Reine, ainsi appelait-on alors Madame la Dauphine, tombèrent dans le piège si habilement préparé, et le souci de la vérité m'oblige à dire que l'héritier des Bourbons reçut une épouse de la main de M. Thiers, de l'ennemi acharné de

la branche aînée! Le jeune prince accepta sa destinée sans enthousiasme mais sans murmure, quoiqu'elle n'eût rien de séduisant. Son enfance et sa jeunesse s'étaient écoulées sous les plus tristes auspices : le milieu de Kirchberg et de Goritz était mélancolique à l'excès : la vie s'y traînait entre les minuties d'une rigoureuse étiquette et les scrupules d'une piété tatillonne.

L'atmosphère intellectuelle en était déprimante à un rare degré. Il est aisé de se rendre compte de l'impression qui attendait les pèlerins royalistes en lisant les passages des *Mémoires d'outre-tombe* qui se rattachent à Kirchberg. Seule, la princesse Louise, la future duchesse de Parme, au milieu du solennel ennui de cette cour minuscule, représentait la jeunesse et la gaieté. Vive, spirituelle, pleine de grâce et de tact, elle laissait le souvenir d'un joli oiseau prisonnier, et l'on emportait au cœur son image entourée d'une auréole de pitié sympathique.

Le jeune prince avait grandi dans ce triste intérieur, entre des vétustés rebelles ou résignées également impuissantes et mélancoliques.

La manifestation de Belgrave-Square fut l'occasion d'élargir le cercle jusqu'alors restreint dans lequel avait vécu l'héritier des espérances légiti-

mistes. On ouvrit les fenêtres et on laissa entrer une bouffée d'air de France.

Alors vinrent les deux La Ferronnays, Charles et Fernand, le marquis de Biencourt, le duc de Fitz-James, Gaston de Montmorency, prince de Robecq, le comte de Fougainville, des hommes dans la force de l'âge, ardents, vivants, de vrais compagnons de Henri IV. Mais sans le Béarnais, qui nous eût parlé de Mornay et de Corisandre? Or ces féaux aperçurent avec effroi qu'on leur avait momifié leur Henri IV ; il ne savait ni boire ni être un vert-galant. Se battre, c'était possible ; mais il était délicat de faire naître une occasion pour en juger. Rien n'était aisé, en revanche, comme de lui offrir des leçons pratiques de l'imitation de son aïeul sous les deux autres espèces.

On délibéra sur le plan de la campagne et l'on en choisit un d'une simplicité héroïque. Un très bon gentilhomme royaliste était marié à une femme d'une maison princière, laquelle, très honneste dame à la façon de Brantôme, avait des bontés pour l'un des seigneurs du complot. Sans hésiter on résolut de lui confier la mission de faire palpiter le cœur du prince, de présenter la première pomme où le royal Adam devait perdre ses timides scrupules et ses ignorances par trop candides. Le

pauvre amant se prêta de bonne grâce à l'expérience. La belle dame y consentit, et la campagne amoureuse se poursuivit à la barbe des austérités de l'entourage du comte de Chambord. Bouquets, toasts, discours, billets doux, déclarations, avances, tout marchait de concert. L'on eut un moment des espérances, on crut le départ pour Cythère assuré. Déjà l'amant souffrait chez le royaliste quand la Circé légitimiste reprit le paquebot avec une rapidité qui faisait ressembler son départ à une déroute.

Que s'était-il passé? On ne le sut jamais au juste. Des trois personnes qui eussent pu dévoiler le secret, deux étaient intéressées à le cacher. La troisième ne parla pas... Gageons qu'elle n'avait rien à dire.

Le comte de Chambord vécut à Frohsdorff au sein de ce qui ressembla de plus en plus à une maussade petite cour italienne. A la fin de sa vie, c'était un grand enfant suranné, débitant de solennels lieux communs avec une bonne grâce joviale, mais qui devenait despote dès que surgissait une idée ne sortant pas de sa très médiocre provision personnelle.

Il vivait entouré d'un nombre assez restreint de Français, et fréquemment visité par ses neveux et nièces, enfants de la duchesse de Parme. Tous les

visiteurs venus de France étaient accueillis; de Vienne ils écrivaient au comte Stanislas de Blacas, en son absence au comte de Monti, lesquels leur assignaient, suivant les ordres du comte de Chambord, le jour et l'heure de leur audience.

Si le personnage était d'importance par lui-même, ou bien s'il faisait partie de l'une des familles au dévouement monarchique traditionnel, il lui était fixé la durée d'un séjour qui dépassait rarement une semaine. Frohsdorff était un petit château assez modeste : le train de maison y était simple, mais d'une simplicité de grand seigneur. Les écuries, dont le comte Maxence de Damas s'occupait spécialement, étaient tenues d'une façon plus luxueuse, plus soignée que l'intérieur du château. Les visiteurs, reçus par le comte de Blacas ou par l'un des gentilshommes de service, étaient introduits dans le cabinet du prince. Renseigné au préalable dans les moindres détails sur leur compte, il les recevait comme s'il les avait connus de tout temps. Il faisait, par la familiarité de cet accueil, naître l'impression que de bons Français étaient à leur place à Frohsdorff, que leur visite y était, non seulement naturelle, mais attendue. Il parlait de la restauration de la monarchie comme d'un événement certain, mais dont de

mystérieuses difficultés retardaient l'accomplissement. Le regard intérieur de son âme paraissait fixé sur une lente et infaillible marche commencée dès les premiers jours de l'exil, suivie à la façon dont un chrétien gagne le ciel plutôt qu'à la manière dont on convoite un bien temporel, et qui devait le mener fatalement un jour à régner sur la France. Là était une équivoque qui l'aidait à ne jamais rien préciser, à éviter les jugements sur les personnes, les appréciations sur les faits.

Il aimait à causer, mais avec un certain despotisme dont il usait finement, à l'italienne, et qui lui permettait de ne jamais se laisser dire une chose qu'il ne voulût entendre. La pratique de tant d'années consécutives où il ne régna qu'en conversation, l'avait rendu passé maître dans cet art et rien ne nous étonnerait moins que la certitude acquise qu'il en usait de même envers les plus intimes de ses familiers. Depuis la mort du duc de Lévis, il est très douteux qu'il se soit jamais servi des lumières de qui que ce fût.

Tel serait le secret de cette immobilité grandiose et peu pratique dans ses croyances et dans ses doctrines. Il n'écouta jamais, ne voulut jamais entendre, et le monde marcha sans lui.

Les visiteurs étaient congédiés après un entre-

tien dont la durée semblait calculée sur leur importance personnelle; parfois ils étaient retenus à déjeuner à la table du prince. Quant aux privilégiés qui devaient habiter le toit royal, ils étaient tenus d'assister à la messe. Dès dix heures du matin, en habit et en cravate blanche, ils se trouvaient sur le passage du prince qui les saluait rapidement et amicalement. Après l'office avait lieu le déjeuner, servi avec recherche et abondance. La table était disposée suivant l'étiquette de la cour de France; de forme carrée, un seul côté en était occupé par Monseigneur et par Madame, placée à sa droite : c'est ainsi qu'on appelait le comte et la comtesse de Chambord, évitant ainsi de prononcer les mots d'Altesse et de Majesté. Aux deux côtés de la table se plaçaient les invités. Le comte de Blacas ou le comte de Monti faisaient face au prince : pour le reste des membres de la maison, l'âge réglait les préséances.

Le prince mangeait avec une rapidité et un appétit qui lui faisaient consommer une quantité incroyable d'aliments dans un espace de temps fort court. Le déjeuner durait rarement une demi-heure, quel que fût le nombre des convives, et si le dîner se prolongeait au delà de quarante minutes, Monseigneur donnait des signes visibles d'im-

patience. Il mangeait sans discontinuer : dans les courts intervalles où son assiette restait vide, il dévorait du pain avec quelques grains de sel. Il est vraisemblable que ces habitudes peu hygiéniques furent cause de la maladie qui l'emporta.

Après le repas, on restait une demi-heure au salon, puis, le cercle étant congédié, les augustes hôtes se retiraient dans leurs appartements. Les privilégiés étaient admis à des entrevues particulières dans la journée, en présence des gentilshommes de la maison, et le soir dans le fumoir. C'était là la faveur la plus enviée, cette réunion comportant un degré d'abandon et d'intimité.

La surdité de la comtesse de Chambord était un obstacle à tout entretien. Sans occuper en apparence une grande place dans le milieu social de Frohsdorff, elle y exerçait, en réalité, une réelle influence, devenue, avec le temps, toute-puissante sur l'esprit de son époux et sur celui de ses directeurs spirituels. Les neveux et nièces du comte de Chambord étaient du parti de leur tante, et ce parti était, d'une façon dissimulée mais active, anti-français et très uni pour décourager les tentatives de restauration.

Tout ce qui était ardent, vivant, ambitieux parmi les royalistes, était tenu en suspicion, écarté

à l'aide de semences de méfiance habilement jetées. En cela la comtesse de Chambord se croyait dans le cas de légitime défense. Elle avait une terreur d'instinct et de tradition des espérances de restauration dont on s'entretenait perpétuellement à Frohsdorff. Pour elle, la France, Paris, la royauté, voulaient dire la charrette du supplice, la guillotine dressant ses bras rouges, une populace ivre, enfin le martyre. Elle l'eût subi en chrétienne; en reine, elle ne se souciait pas de l'affronter. Cette idée, elle l'avait prise de la fille infortunée de Louis XVI, de Madame la Dauphine, que le malheur, dépassant la mesure des forces humaines, avait pétrifiée. Tout ce qui fait la séduction féminine avait sombré dans l'effroyable tourmente de 93, dans la mortelle solitude des six années qui suivirent les catastrophes de la maison royale. La pauvre princesse, oubliée dans sa prison, ne savait même pas l'étendue de son malheur. Elle ignorait le sort de sa mère, de son frère, de sa tante. Elle ne voyait que ses geôliers. Il est difficile d'imaginer plus horrible martyre, de concevoir comment la vie et la raison de la sœur de Louis XVII ont pu résister à de telles tortures. Rendue à la liberté, à la famille, la pauvre femme ignorait qu'on pût sourire. Rigide, masculine, brusque, son être avait perdu

les facultés de la jouissance. Elle ne savait que pardonner et espérer, par delà ce monde qui l'avait si cruellement traitée, une compensation suprême.

Dans les dernières années de sa vie, elle ne quittait guère un fauteuil placé dans l'embrasure d'une fenêtre, par laquelle on apercevait des arbres plantés en quinconces et dont l'aspect rappelait vaguement la vue des Tuileries. Pour lui faire la cour on devait s'extasier sur cette ressemblance. Au bras de ce fauteuil était suspendu un de ces petits sacs que vos mères appelaient des ridicules. Quand la duchesse d'Angoulême mourut, on y trouva, précieusement enveloppés dans du papier de soie, veufs de leurs montures, des diamants qui manquaient depuis quelque temps et que la pauvre duchesse soustrayait mystérieusement à son entourage; c'était un viatique pour les départs précipités.

La comtesse de Chambord, dont l'intelligence était médiocre, prit à vivre aux côtés de sa tante l'appréhension d'un sort semblable, appréhension irraisonnée, son ignorance de ce qui dépassait le cercle étroit de sa vie étant prodigieuse.

Elle usa de toute son influence pour écarter des conseils et de l'intimité de son époux ceux qui l'eus

sent poussé dans la voie d'une action quelconque et spécula notamment sur l'impression pénible qu'avaient laissée sur l'esprit du comte de Chambord les difficultés de la succession de la duchesse de Berry : elle fut habile à faire soupçonner l'intérêt particulier dans l'ardeur des espérances monarchiques; elle s'opposait aux libéralités nécessaires et s'ingéniait à augmenter chez son mari l'appréhension de compromettre la dignité de son exil dans de misérables embarras pécuniaires.

La fortune du comte de Chambord était d'ailleurs assez restreinte. Jusqu'à la mort du duc de Modène, le revenu total des biens des deux conjoints ne s'élevait pas à 600 000 francs par an. La fortune personnelle du prince se composait de Chambord et du produit d'une somme d'environ 6 millions, placée à Londres par Louis XVIII au moment des Cent-Jours et qui formait la réserve de la cassette royale en 1814. La veille du départ de la cour pour Gand, M. de Blacas confia les caisses contenant ce trésor à lord Yarmouth, avec mission de le déposer à la Banque d'Angleterre dès son arrivée à Londres. Le récit de ce voyage, qui fut accompli non sans difficultés ni dangers, se trouve dans les mémoires de la duchesse de Gontaut, gouvernante des Enfants de France. Quelques exem-

plaires autographiés de ces mémoires existent chez des familles alliées à la maison de Gontaut-Biron.

Remonté sur le trône, Louis XVIII chargea M. de Blacas d'administrer cette fortune dont il lui donna généreusement une part. Les revenus s'en accumulèrent et, en 1830, se trouvèrent suffisants pour assurer l'existence de la famille royale exilée. Le comte de Chambord hérita également d'une partie des biens de sa tante Mme la Dauphine, mais la liquidation de la succession de la duchesse de Berry, la nécessité de doter les enfants du comte Luchesi-Palli grevèrent lourdement ses ressources personnelles. Au moment où ces difficultés menaçaient le plus le repos et la tranquillité du prince, le duc de Luynes voulut venir en aide au représentant des Bourbons. Il lui fit tenir un portefeuille contenant une somme de six cent mille francs, réclamant comme un honneur et un privilège le droit de mettre sa fortune aux pieds de son roi. Le comte de Chambord agit avec noblesse et délicatesse en même temps; il garda le portefeuille du duc de Luynes pendant le temps assez court que demanda le règlement des affaires de sa mère, et le lui rendit, sans même l'avoir ouvert. Des pensions étaient régulièrement servies aux anciens serviteurs de la monarchie : il ne fut manqué à

aucun des engagements de la liste civile, et quoique parfois il fallût recourir, pour y satisfaire, à la bourse des royalistes, toutes ces obligations furent scrupuleusement acquittées.

Les enfants de la duchesse de Parme sont la duchesse de Madrid, le duc de Parme et le comte de Bardi ; le dernier était le favori de son oncle tant qu'il n'eut pas jeté sa folle jeunesse d'une manière un peu trop bruyante en pâture à la malignité publique. Le milieu austère de Frohsdorff était peu fait pour accueillir avec indulgence la nouvelle de fredaines trop répétées, et dès lors la faveur du duc de Parme augmenta.

Les sourdes menées des héritiers du comte de Chambord causèrent, au moment de sa fin, les lamentables démêlés qui partagèrent le petit monde de Frohsdorff en deux camps : celui des princes d'Orléans, celui des neveux du défunt. MM. Du Bourg, d'Andigné, Huet du Pavillon se déclarèrent en faveur de ces derniers et exhibèrent un esprit de mesquinerie rancunière qui leur fit très peu d'honneur. M. de Blacas et le général de Charette, sans dissimuler ce que la nécessité d'un choix avait pour eux de douloureux, se montrèrent plus respectueux des volontés dernières du comte de Chambord et donnèrent tout leur appui au comte de Paris.

Le général de Charette occupait à Frohsdorff une situation très à part : fils de la comtesse de Vierzon, l'une des filles du duc de Berry et de Mme Brown, le sang de Bourbon coule dans ses veines et le dévouement de son père à la cause royale en Vendée lui créait un droit de plus à la reconnaissance du fils de Marie-Caroline.

Mais le héros de Mentana, entre toutes les personnalités royalistes, était le chef indiqué de toute tentative de restauration, et par conséquent le plus combattu, le plus discuté parmi ceux des fidèles du prétendant qui n'avaient pu devenir *persona grata* auprès de la comtesse de Chambord.

C'est un type très intéressant que celui du général de Charette, mélange singulier de finesse italienne, de finauderie paysanne de Breton, de noblesse indiscutable, de faiblesses très humaines. Physiquement il rappelle le duc d'Aumale : un peu d'embonpoint ne nuit en rien à la vivacité de ses mouvements et de ses allures. Il a cette particularité qu'il ne sait point demeurer en repos : il a de l'agitation des grands fauves et arpente l'intérieur des appartements d'un pas vif et saccadé, avec un malaise qui dénote la nostalgie physique et morale d'une nature faite pour l'action.

Sa conversation a de la brusquerie, des audaces

et des réticences parfois naturelles, souvent calculées. Il est impossible d'en discerner la portée, tant il est habile dans l'art de masquer sa pensée. Ses idées sont plutôt rétrogrades, mais dans le sens le plus large et le plus élevé. Il voit de très haut et se meut dans une atmosphère morale peut-être un peu chimérique, mais chevaleresque et idéaliste à l'excès. Il a un superbe dédain pour ce qui touche au matériel de l'existence et mène noblement, dans une petite ferme d'Ille-et-Vilaine, une existence plus que modeste.

Veuf de Mlle de Fitz-James qui ne lui a laissé qu'une fille, il a épousé Mlle Antoinette Polk dont la rare beauté et le noble caractère étaient faits pour fixer les affections un peu volages, dit la chronique scandaleuse, du champion de l'Église. Elle vit dans sa modeste demeure, y recevant avec une grâce souveraine, un charme d'élégance et de distinction suprêmes, les hôtes humbles et illustres qui affluent à la Basse-Motte.

Car le général de Charette et sa femme ont ce don si rare de s'attacher les cœurs et de séduire les sympathies. On se sent tout particulièrement attiré vers le premier, on subit son prestige, et tout en gardant assez de sa présence d'esprit pour analyser le héros, il est impossible de résister à l'as-

cendant de cette étrange nature dont l'élévation ne semble comporter des ombres que pour mieux faire ressortir les côtés rares et brillants.

Le comte de Blacas est, avant et par-dessus tout, un gentilhomme accompli, un admirable échantillon de ce que peuvent encore produire les vieilles races de la France d'autrefois. Il aimait le comte de Chambord par tradition de famille, par sympathie personnelle, de par la force que donnent aux attachements la longue durée et le lien de l'habitude. Il ne s'est pas marié, trouvant toutes les affections et les intérêts familiaux dans l'intérieur de sa belle-sœur, la charmante comtesse Xavier de Blacas, née Chastellux, petite-fille de l'auteur d'*Ourcka*. C'est un esprit éclairé et pondéré, d'une portée moyenne. On peut penser que l'affection qu'il avait vouée à son royal maître comportait trop d'admiration et de déférence pour être clairvoyante. Il se retrancha invariablement dans cette note unique. Les Blacas sont royalistes comme ils sont gentilshommes, ce sont chez eux deux caractères indélébiles, et tout en modérant l'expression de leurs sentiments à mesure que les passions politiques perdent, au sein des générations nouvelles, de leur violence, on sent que c'est une concession qu'ils font à l'esprit

de leur temps, mais qu'ils sont en réalité aussi ardents et convaincus que les fanatiques de 1830. Et, faut-il l'avouer? en cela ils font partie d'une minorité bien faible.

Quand la chapelle ardente qui contenait les restes mortels du comte de Chambord s'ouvrit pour permettre aux fidèles du prince exilé de venir porter pour la dernière fois leurs hommages au représentant de la monarchie légitime, le comte de Blacas s'y agenouilla entre ses deux neveux, défaillant de larmes et de sanglots.

D'autres représentants des grands noms de la monarchie étaient là : le livre d'or de la noblesse française se trouvait représenté dans cet étroit réduit mortuaire, et un même sentiment oppressait les cœurs et les consciences, la certitude inavouée d'avoir manqué leur vie, d'avoir sacrifié leur jeunesse, leurs talents, leur énergie dans une vaine attente, dans un espoir irréalisable. Elle fut noble et compréhensible la chimère du parti royaliste; mais, taillée en épopée, elle finit en mémoires d'antichambre et laisse un douloureux souvenir, un regret inconsolé au cœur de ceux qui lui ont voué un dévouement de cinquante années.

Telle est la succession qu'eut à recueillir le comte de Paris, et il faut convenir qu'il se conduisit cor-

rectement dans les difficiles circonstances qui suivirent la mort du comte de Chambord. Il arriva à Vienne, accompagné du duc de La Trémoille et du duc de Fitz-James, deux choix très justifiés et motivés par les circonstances, et envoya prévenir la comtesse de Chambord de son intention de venir à Frohsdorff.

Il est grandement à supposer que la duchesse de Madrid fut l'instigatrice de la ligne de conduite hostile que suivit sa tante. Le duc de Parme eut quelques éclats de colère et de mauvaise humeur qui le dénonçaient comme incapable de menées aussi patientes. M. d'Andigné fut le dévoué serviteur des rancunes et des haines de ce noyau de mécontents. De pareils mobiles d'action demandent une scène plus vaste, des esprits supérieurs, pour ne pas tomber au niveau d'une pitoyable mesquinerie.

Le comte de Paris n'hésita pas un instant à s'éloigner de Frohsdorff, aussitôt qu'il sut l'ordre fixé pour la cérémonie de Goritz et que son incontestable droit de mener le deuil du représentant de la monarchie lui serait refusé. Il laissa le comte de Blacas faire une tentative, dont le seul espoir était basé sur son influence personnelle, pour changer la décision de la comtesse de Chambord. Cette

tentative échoua, et le comte de Paris prit le chemin de Gmunden où il fit un court séjour. C'est seulement la cérémonie de Goritz accomplie, qu'il rentra en France.

Depuis lors il a montré l'esprit le plus largement accueillant dans ses rapports avec les membres de l'ancien parti royaliste. Le général de Charette est une des autorités de son entourage et peut être considéré comme *persona gratissima,* quoique les idées qu'il représente ne soient pas celles qui dominent dans l'esprit du prince.

S'il est respectueux et soucieux de la tradition et des sympathies léguées par le comte de Chambord, il les considère plutôt comme des facteurs utiles à ménager et à employer dans l'hypothèse d'une restauration monarchique. Philippe VII saurait réparer dans la mesure du possible les fautes du parti légitimiste, mais il ne pensera et n'agira jamais que suivant les principes de la monarchie de Juillet.

Il n'admet point que telles circonstances puissent jamais se présenter qui autorisent à violer la loi de son pays, à porter atteinte à l'ordre des choses, à intervenir de façon violente pour modifier le cours de ses destinées. Il lui semble criminel d'entretenir des espérances d'un changement

de gouvernement à son profit, autrement que par la voie de la légalité, et, le 16 Mai, quoiqu'il ait évité de se prononcer sur les fautes de ses amis, eut très probablement toute sa désapprobation.

Il croit de son devoir de rester à la disposition de la France, prêt à être un jour, peut-être, celui qui offrira à la majorité conservatrice du pays des garanties de sécurité; mais cette éventualité lui semble soumise à celle de chocs dangereux et redoutables; il ne la souhaite ni ne l'espère.

En résumé, il voit devant lui, non pas de chimériques espoirs, non pas l'irréalisable utopie du comte de Chambord, mais une stricte obligation, une lourde tâche éventuelle, rien de plus. L'idéal secret de sa conscience serait de vivre jusqu'à la fin de ses jours en grand seigneur, rue de Varenne et au château d'Eu, élevant paisiblement ses enfants, entouré d'amis, occupant une place peu encombrante mais prépondérante dans la société française, et frayant sur un pied d'égalité avec les princes étrangers. Léguer à son fils la certitude d'un pareil sort mettrait le comble à la réalisation de ses aspirations; mais si l'homme est modeste dans ses goûts, peu entreprenant et peu audacieux de tempérament, il reconnaît les clauses du cahier des charges de sa haute situation et de sa naissance.

Dans un siècle où prévaut trop souvent la poursuite de l'intérêt personnel, où l'ambition hésite si peu à s'étaler au grand jour, cette attitude est noble dans sa sincérité et sa simplicité. Lors du vote de la loi d'expulsion et du départ pour l'exil, blessé par une mesure d'exception, le comte de Paris se départit de la réserve habituelle de ses discours et de ses écrits. Cependant, si l'on pèse les expressions de son manifeste, on verra que le fond est bien dicté par les tendances signalées ici, et que la forme plus que le fond prend l'allure de la revendication des droits d'un prétendant. Il existe là une nuance qui n'échappera pas à une observation un peu approfondie.

Si le comte de Paris montait sur le trône de ses ancêtres, ce qui, à mon appréciation, ne saurait arriver qu'à la suite de malheurs publics imprévus et d'un bouleversement politique ou social, son gouvernement serait essentiellement démocratique, s'inspirerait dans une certaine mesure du parlementarisme anglais, mais chercherait, avant et par-dessus tout, à se faire l'expression raisonnée, pondérée de l'opinion publique. La Cour serait un milieu éminemment respectable, maintenu sur le pied d'une grande simplicité.

Le comte de Paris continuerait à s'entourer de

ses amis, mais se soucierait très peu de les grandir et de les enrichir, leur prêtant les sentiments et les délicatesses qu'il aurait lui-même à leur place; il pratiquerait sur le trône les vertus moyennes de façon élevée, et l'on peut affirmer que l'on aurait, avec la réserve des tendances antireligieuses, entrées actuellement dans le domaine de l'action, à très peu de choses près, le gouvernement actuel. L'ostracisme politique ne serait pas son fait, et passablement d'espérances se trouveraient étrangement déçues.

Il aime peu d'ailleurs à s'entretenir de projets de restauration, et aurait une tendance à les plaisanter. A un bal chez le duc de Bisaccia, il se fit montrer le frère du comte Maurice d'Andigné et dit en souriant malignement : « C'est le frère de celui qui dispose de la couronne de France! Il finira par l'offrir à Naundorf, faute de candidat. »

Le comte de Paris n'a point d'intime ami personnel. Cela tient à ce que, marié jeune à une femme avec qui il entra en parfaite communauté de goûts et de sentiments, son besoin d'affection ne s'est manifesté qu'au profit de son intérieur.

Avant son départ pour l'exil, le prétendant habitait, rue de Varenne, l'hôtel de la duchesse de Galliera, dont le rez-de-chaussée tout entier était

occupé par lui et sa famille. On a plusieurs fois répété que cette somptueuse demeure, achetée par Ferrari, duc de Galliera, à la princesse de Condé, devait à la mort de la duchesse, née Brignoles-Sales, faire retour à la famille d'Orléans. Ce legs n'a jamais été fait. Le comte de Paris a rarement habité l'hôtel Galliera : il préférait le séjour du château d'Eu où il menait une existence à la fois studieuse et active, combinant les heures de travail avec une vie de famille intime et patriarcale et avec toutes les occupations au dehors d'un grand propriétaire.

Les invités du château d'Eu y trouvaient une hospitalité large et prévenante, une grande simplicité jointe à une certaine élégance correcte de service et de tenue de maison; une étiquette très élastique se bornant presque aux égards personnels dus aux nobles hôtes du château des Montpensier. Cependant, à des intervalles assez rapprochés, le comte de Paris venait passer quelques jours à l'hôtel Galliera, s'y arrêtant à l'aller et au retour de Randan, de Chantilly, de Cannes ou bien d'Espagne. Ces séjours étaient remplis par des audiences demandées d'avance et accordées par l'entremise de ses secrétaires.

Assurément, quand il reçoit ses visiteurs, de-

bout devant son bureau, on a peine à se figurer la pourtraicture de cette physionomie se découpant fière sur les monnaies.

Le type de Napoléon III lui-même se prêtait mieux à l'idéalisation que veut ce genre de reproduction des traits. De cette figure, douce, énigmatique de rêveur, le regard perdu, la bouche serrée sur un sourire séduisant et rare, il était plus aisé de dégager une traduction à la fois classique et ressemblante d'*imperator rex*. Pour le comte de Paris, il faudrait forcément accentuer sa ressemblance assez vague, réelle cependant, avec le duc d'Aumale et le duc d'Alençon; mais le comte de Paris, — *horresco referens,* car c'est assurément une des plus mauvaises cartes du jeu de Philippe VII — a l'air d'un prince allemand.

Il ne ressemble pas, il est vrai, à l'un de ces Durchlaucht ou sérénissimes dont l'Allemagne regorge et qui, venant à Paris manger gaiement le surplus de leur trimestre, semblent calqués plus ou moins sur le type du baron de Gondremarck de la *Vie parisienne*. C'est un prince allemand de haut parage, mais c'est un prince allemand. On a cherché de mille façons à franciser l'apparence du prétendant. Avec sa barbe, sans sa barbe, la moustache et l'impériale lon-

gues ou courtes, vêtu à Londres, habillé à Paris, il n'en est ni plus ni moins. La ressemblance des Mecklembourg, à laquelle a si totalement échappé le duc de Chartres, signale à tout venant que l'héritier du comte de Chambord eut pour mère une princesse allemande. Il n'en paraîtrait rien dans son langage à des observateurs superficiels ; cependant, pour l'oreille exercée d'un cosmopolite, une légère nuance d'ultra-précision dans le choix des mots et dans leur prononciation trahit l'origine étrangère, mais c'est peu accusé. et moins sensible encore depuis que le prince a habité la France.

Le comte de Paris est grand, la tournure est encore assez jeune, la tête légèrement inclinée de côté. Son accueil est facile et bienveillant : il se lève pour recevoir le visiteur ; sa poignée de main est ferme et cordiale. Son regard est droit, franc, comme le regard d'un honnête homme, préoccupé de dignité morale.

Ces deux mots résument l'impression première de l'observateur. On se sent en présence, non pas d'une personnalité énigmatique et intéressante, non pas de l'un de ces êtres à triples dessous dont l'existence morale semble une boîte de Pandore, féconde en promesses et en menaces, mais bien

d'un de ces hommes qui remplissent ou subissent dignement, honorablement, leur rôle, sans être de force et d'envergure à tailler à plein drap dans la destinée, à s'y couper de gré ou de force un manteau de roi.

Il n'y a rien de l'aventurier royal dans ce tranquille œil bleu. Ce bureau chargé de livres et de papiers est celui d'un assidu, d'un patient travailleur, et l'érudition acquise, la remarquable compétence que possède le comte de Paris dans toutes les questions de droit social et d'économie politique qui occupent aujourd'hui l'opinion publique, prouvent assurément qu'il a passé son temps à autre chose qu'à rêver et à combiner des projets de restauration.

Le comte de Chambord avait perpétuellement un plan en voie d'élaboration pour reconquérir le trône de ses aïeux. Il est probable que les historiens futurs du comte de Paris n'auront point la tâche de relever les fils des combinaisons chimériques, mystérieuses et puériles qui occupaient les loisirs de Frohsdorf pour y trouver la genèse des tentatives ambitieuses de Philippe d'Orléans.

Celui-ci occupe son temps d'une manière plus fructueuse. Sa conversation est agréable et solide sans être pédante. On y discerne un très grand souci

de se renseigner et de s'instruire, cela non sans une certaine lourdeur et une application un peu allemandes. Il aime à épuiser un sujet avant de le quitter et procède fréquemment avec ses interlocuteurs à un questionnaire en règle sur les connaissances spéciales que leur valent leurs carrières ou leurs occupations. Ainsi, il causera exclusivement agriculture avec un propriétaire rural, art militaire avec un officier, administration avec un fonctionnaire. Ce n'est pas un esprit vif et lumineux, mais bien une intelligence éclairée et pratique.

Le duc de Chartres dit volontiers : « Mon frère est le vin, moi je suis la mousse. » Il y a beaucoup de justesse dans cette comparaison. Véritable antithèse en cela du comte de Chambord, le comte de Paris cherche et demande des conseils et des appréciations à tout son entourage. Il aime à éclairer son jugement et encourage une entière liberté dans les dires de ses amis. Il a un sens droit qui cherche très consciencieusement la lumière et qui se méfie beaucoup des idées toutes faites.

Il a de vives sympathies pour l'Angleterre et aucune en revanche pour la haute aristocratie anglaise. Autant il apprécie les institutions d'outre-

Manche, autant il cherche peu à attirer autour de lui les visiteurs appartenant à la société de Londres. Tant qu'il habita l'Angleterre, il en usa ainsi, étudiant de très près le jeu du fonctionnement des lois et des coutumes, se livrant en particulier à des recherches très suivies sur la question ouvrière, il se mêlait très peu et très exceptionnellement à la vie du monde, dans laquelle il ne forma aucune intimité.

Serait-ce qu'il est du même avis que la marquise de l'Aigle douairière, née Sartoris, qui se prononçait, il y a quelques années, avec une assez brutale franchise sur le compte de ses compatriotes. Parlant à une jeune femme française qui doutait que par delà la Manche la société pût être moins exemplaire qu'à Paris : « Ma chère enfant, lui dit-elle, si vous connaissiez comme moi la vie du monde en Angleterre, vous verriez qu'on ne saurait y être plus brutalement dissolu. »

Le comte de Paris n'est nullement coutumier de pareils énoncés de sentiments, mais il se pourrait très bien qu'il partageât secrètement cette manière de voir. Il eût pu se lier d'amitié avec le prince de Galles, et la reine d'Angleterre qui professe la plus sincère affection pour les princes d'Orléans désirait vivement voir cette intimité s'établir; mais

rarement deux natures furent plus dissemblables, de goûts, d'habitudes et de sentiments. Ils ne sauraient s'entendre ailleurs que sur le terrain politique, et on raconte que le prince de Galles répondit un jour à une admonestation maternelle au sujet de son peu de penchant pour le comte de Paris : « *Friendships can't be crammed, down people's throats.* »

Depuis que j'ai écrit pour vous la *Société de Londres*, le futur souverain de l'Angleterre est devenu plus encore maître ès sciences mondaines, confident des peccadilles et des petits scandales de la société, protecteur des beaux-arts, spécialement des arts chorégraphiques et dramatiques; il vit aujourd'hui dans une telle familiarité avec son entourage que, la porte du fumoir fermée, il n'est plus d'altesse, de prince, ni de sujets, mais seulement Wales, Macduff, Sykes, Carrington, etc., se réjouissant de compagnie. Il permet à ces privilégiés qui sont assez nombreux une telle latitude dans leur manière d'agir que, pour choisir un exemple entre mille, l'un d'eux recevant du prince une invitation tardive à dîner répondit par le message télégraphique suivant : « *Won't come. Lie follows by post.* » Il est difficile de s'imaginer le comte de Paris dans un milieu semblable. La par-

faite correction de ses manières, le souci de la moralité, de l'élévation de la pensée et des convenances qui sont chez lui une seconde nature, ne s'en accommoderaient nullement. D'ailleurs, il a peu de gaieté et d'entrain naturels et ne se déride que dans l'abandon de la vie de la famille, où on le voit souvent jouer avec ses enfants comme un grand frère très tendre et très aimé.

Il travaille régulièrement de six à huit heures par jour, sans s'astreindre cependant de façon à s'embarrasser d'une routine implacable. Il est toujours prêt à prendre part aux distractions sportives de la comtesse de Paris et y apporte une très bonne moyenne d'adresse et de savoir. Il tire bien et monte à cheval très correctement; ce n'est pas un veneur passionné et il est douteux qu'il ait jamais écrit à sa jeune épouse dans le style de son ancêtre : « Madame, il fait grand froid et j'ai tué six loups. »

Il aura autre chose à dire pour distraire les ennuis d'une séparation, et ce quelque chose sera écrit en très bon français. Son œuvre d'écrivain se compose de ses impressions de voyage en Syrie et au Liban, d'un ouvrage sur les unions ouvrières en Angleterre, d'un mémoire qui lui fut demandé, un an après l'abrogation des lois d'exil, par le pré-

sident de la Commission d'enquête sur les conditions du travail en Angleterre. Ce mémoire très détaillé et volumineux renferme un résumé de tous les travaux parus dans le Royaume-Uni sur la situation des ouvriers, et les appréciations personnelles du prince sur les vues des auteurs de ces ouvrages.

C'est une étude remarquablement approfondie et impartiale des côtés pratiques et matériels qui peuvent éclairer le grand problème social de la question ouvrière. Assurément les recherches patientes qu'a nécessitées cette œuvre, les aperçus empreints de modération et de sagesse pratique qu'elle renferme font beaucoup d'honneur au caractère du comte de Paris. Au cours de ses écrits, l'auteur montre une grande réserve dans l'énonciation de ses opinions personnelles. Il se borne, en thèse générale, à constater des faits et à en tirer la conséquence logique. Cependant je relève, dans la conclusion de l'ouvrage, les lignes suivantes qui ressemblent fort à une déclaration de principes :

« C'est par les côtés que je viens d'étudier que l'Angleterre, forte de ses institutions, respectant le passé, scrutant le présent et allant virilement au-devant des problèmes de l'avenir, apparaît dans toute sa sagesse à ceux-là mêmes qui la jugent

sans illusions et sans engouement. Si, dans ces questions graves et délicates, elle donne l'exemple d'une politique vraiment réformatrice, c'est-à-dire ni révolutionnaire ni routinière, c'est que, d'une part, elle cherche à augmenter, avec la liberté, la responsabilité de l'individu en effaçant autant que possible de ses codes les mesures préventives, et que, d'autre part, le plus humble citoyen sait bien que le respect religieux de la loi par tous est la seule garantie de la liberté de chacun. »

Le style en est bon, logique, très logique, un peu lourd et vulgaire parfois : on préférerait un peu moins de syntaxe et un peu plus de feu et d'originalité. Même quand le royal écrivain cherche à apitoyer l'Europe très justement sur le sort malheureux et immérité des chrétientés du Liban, quand il montre la Syrie opprimée par le Turc, Damas terrorisé, Beyrouth ravagé, le thème entraînant n'allume point sous sa plume le feu de l'éloquence. Son encre est froide et le soin de la forme avec la générosité de l'intention restent les seuls mérites à louer dans cette œuvre trop littéraire.

L'histoire de la guerre d'Amérique est un ouvrage de plus de valeur. Témoin de la plupart des événements qu'il a rapportés, le style emprunte plus de chaleur et d'intérêt au souvenir de l'ac-

tion. D'ailleurs la forme un peu étroite de l'école doctrinaire se prête à l'impartialité et à la sérénité que veulent les travaux historiques. Ce qui est remarquable dans les œuvres du comte de Paris, c'est le labeur consciencieux qu'y apporte l'auteur. Il est certain qu'il y met le meilleur de lui-même, qu'il travaille sans hâte, sans fièvre, mais aussi sans découragement. Son talent est d'ordre médiocre, mais sa volonté tire le meilleur parti possible des facultés que Dieu lui a octroyées, et il apporte un esprit de critique et de sévère application à tous les sujets qu'il aborde. Il est d'ailleurs fort modeste, et s'efface toujours systématiquement, sur le terrain littéraire s'entend, devant le duc d'Aumale, lequel passe non sans quelque raison, dans la maison d'Orléans, pour avoir hérité en droite ligne de la plume de Jules César et de Napoléon.

DEUXIÈME LETTRE

LA COMTESSE DE PARIS
ET LA FAMILLE D'ORLÉANS

Il est assez difficile de s'expliquer avec détail sur le compte de celle que le parti monarchiste considère comme la future reine de France. On dit des peuples heureux qu'ils n'ont point d'histoire et la même chose est vraie d'Isabelle d'Orléans Montpensier, comtesse de Paris.

Elle fut élevée à San Lucar et épousa très jeune son cousin pour lequel elle éprouvait la plus vive sympathie, et dont la qualité de chef de la maison d'Orléans faisait un parti très avantageux pour la fille du duc de Montpensier.

La comtesse de Paris aime son mari et ses en-

fants de la plus vive tendresse. C'est par excellence une femme d'intérieur, faite pour la joie d'un seul, pour donner à ses nombreux enfants le souvenir le plus cher des années de leur jeunesse. Elle a été habituée de bonne heure aux mœurs patriarcales de la maison d'Orléans.

Louis-Philippe était grand admirateur de la vie de famille en Angleterre; il appréciait singulièrement l'amour du chez soi, le soin très personnel que prennent les jeunes Anglaises du confort de leurs maris et de leurs enfants. Cette sympathie était le résultat de son éducation première. Le XVIIIe siècle s'acheva au sein d'une vive réaction contre les mœurs dissolues du règne de Louis XV, et cette réaction, commencée par l'influence de J.-J. Rousseau, eut Mme de Genlis pour l'un de ses plus ardents adeptes. Louis-Philippe devait donc s'engouer des mœurs de la classe moyenne en Angleterre. Il faut avoir vécu par delà la Manche pour se rendre compte des divergences de fond qui existent entre les mœurs de la race anglo-saxonne et celles des races latines : ces divergences sont tellement marquées que l'on ne saurait se convertir aux idées et aux manières de procéder anglaises sans différer essentiellement des tendances d'un milieu français.

En Angleterre, la tradition de famille est conservatrice à l'excès : le fils fera ce qu'a fait le père et marchera dans le sillon qu'il a tracé : les idées dans lesquelles il a été élevé sont celles qui guideront sa conduite : il s'y tiendra avec une ténacité entière. Ainsi la classe moyenne vit dans la stricte observance des lois morales et religieuses. Le *cant* ou l'hypocrisie est un vice peu excusable qui dépare ces vertus. Aux yeux des enfants grandis dans ces milieux austères, la *respectability* est le commencement et la fin de tout, et ils ne concevront pas une vie autrement comprise.

Au sein de l'aristocratie, la conscience politique, l'esprit largement libéral et conservateur en même temps, sont les qualités dominantes ; l'extrême brutalité des mœurs est le revers de la médaille. Le fils aîné d'un lord, habitué dès quatre ans à malmener son chien et son poney, à voir journellement son père s'endormir après dîner sur son *port* et son *claret*, ne rêvera pas d'une autre existence que de massacrer à journée faite d'innocentes créatures de Dieu, cédant à une véritable manie de destruction, de consommer copieusement les fruits de la terre et de mener entre temps le char des destinées de l'Angleterre.

Ce qui est particulier, étant donné ces faits,

c'est que, tout en gardant fidèlement la tradition des idées familiales, sauf l'aîné qui doit en être un jour le gardien attitré, chacun des enfants est élevé dès son plus jeune âge à savoir qu'il aura à faire son chemin dans le monde et qu'il n'a rien à attendre des siens. Ses parents lui doivent une éducation en rapport avec leur fortune : rien de plus. Il est très commun de voir le rejeton d'une maison opulente et titrée débuter dans la vie avec les plus minces avantages et se trouver, sous ce rapport, sur un pied d'égalité parfaite avec le fils de son tailleur. Le sentiment de l'indépendance et de la dignité personnelle, développées dans la jeune génération, sont les heureux résultats de cette façon d'envisager la vie. Ces éléments sont les principaux facteurs de la grandeur britannique. Mais il faut nécessairement une compensation dans le domaine du sentiment à ce que de pareilles théories ont de dur et de desséchant. Cette compensation existe dans la vie domestique, dans ce chaud foyer d'affection qu'est le *home* anglais. Cette affection se traduit par un savant arrangement du matériel de l'existence, par l'entretien de la sereine atmosphère morale dans laquelle grandissent les enfants.

La femme y est le *housewife* dans les basses

classes, la *lady* dans les hautes classes. Le premier terme n'a pas besoin d'explication, le second dérive d'un vieux mot saxon qui signifie « qui donne le pain ». En effet, c'est le pain de la vie que dispense la maîtresse de maison anglaise, pain du cœur, affection, pain du corps, dévouement, tout personnel au bien-être matériel de ceux dont le bonheur dépend d'elle.

Très souvent, la musique amoncelée sur le piano, les livres épars sur les meubles de la pièce qui sert aux réunions de famille témoignent des gouts littéraires, artistiques et studieux d'une femme, et plusieurs heures de sa journée se passent à la cuisine où elle confectionne de ses jolies mains des *dainties* pour les chers siens. Dans une grande chambre il y a un grand lit, et le berceau du baby est tout auprès. La vie en commun est la règle et l'habitude ; le seigneur et maître n'a que son *dressing room* au premier étage, son *study* au rez-de-chaussée ; entre sa femme et lui tout est commun. Elle vit de sa protection et de son travail, comme il vit de sa vigilance de ménagère, de sa tendresse infatigable. Tel est l'idéal du *home* anglais et c'est celui qui sert de règle et de modèle à l'intérieur du comte de Paris.

Il cohabite avec sa femme aussi complètement,

aussi ouvertement qu'un bourgeois de la *City*. Si la comtesse de Paris ne considère pas que de faire la cuisine rentre dans ses attributions, à cela près elle vit comme une bourgeoise anglaise. Elle appelle son mari Philippe ou Paris tout court, même en parlant de lui, et le tutoie en toutes circonstances. Leurs arrangements intimes sont exactement ceux que je viens de décrire plus haut et il est hors de doute que leur félicité conjugale réciproque n'a jamais subi aucune atteinte, que nulle sympathie, même éphémère et accidentelle, un peu vive n'a occupé l'imagination de ces deux bons conjoints, que le ciel toujours bleu de leur félicité domestique n'a pas connu un point noir.

On apporte à l'appui de ce dire une preuve assez divertissante. La comtesse de Paris eut, pendant un temps assez court, auprès d'elle, une dame d'honneur, personne du meilleur monde et sous beaucoup de rapports très digne d'occuper cette situation ; mais c'était une vieille fille, un peu révoltée de son aventure. Condamnée au célibat pour des raisons de fortune et de famille assez attristantes, cet état de trop grande perfection pesait singulièrement à sa nature tant soit peu exaltée et romanesque. Sitôt établie dans ses nouvelles fonctions, elle y prit un goût extrême et un

tendre intérêt sous la forme d'une passion pour le comte de Paris. Elle joua au naturel, mais sans le même succès, la Colette de Rosen des *Rois en exil*. Désespérant au bout d'un certain temps de faire comprendre à l'objet de ses vœux ce qu'il dédaignait de bonheur à prendre et à donner, elle s'avisa de faire naître une de ces occasions où les vertus les plus solides éprouvent des défaillances. Sous un prétexte ou sous un autre, alerte d'incendie, maladie d'une des princesses, elle réussit à faire entrer le comte de Paris sans défiance dans sa chambre et le reçut plusieurs fois au milieu d'un désordre étudié et provocant. La comtesse de Paris s'aperçut de ce manège et tourna la chose en raillerie. Elle sut badiner sur ce thème délicat avec tant de grâce et de franchise, railler si doucement avec la superbe sécurité de la femme aimée, que le roman finit par un éclat de rire. La pauvre dame d'honneur dut se mettre à l'unisson pour ne pas devenir absolument ridicule, et sembler se prêter à une plaisanterie très innocente un peu follement inventée pour égayer un hiver monotone.

La comtesse de Paris aime la gaieté et fait beaucoup de cas de l'esprit de conversation. Elle tient à ce qu'on l'amuse et c'est une des rares person-

nes de rang royal avec lesquelles on puisse causer avec plaisir et intérêt. En effet, l'étiquette veut que, au cours de semblables entretiens, on se borne à répondre aux questions posées, évitant d'émettre une proposition qui ne soit louangeuse ou complimenteuse. Ces restrictions ne contribuent pas à rendre les conversations intéressantes et il est même à remarquer que les gens d'esprit, les brillants conteurs, se tirent moins bien de ces épreuves que ceux qui ont tout à leur envier sous ce rapport. En effet, ayant moins de contrainte à s'imposer, ils gardent davantage de leurs moyens, tandis que l'absence de liberté paralyse les premiers.

La comtesse de Paris possède le talent de rester absolument dans la forme convenue et d'y apporter cependant, par la franchise de sa bonté, par la justesse de son esprit, par le rayonnement du contentement intérieur qui est en elle, un rare agrément. Elle s'étudie peu à plaire, elle fait peu de phrases et de politesses : elle est essentiellement naturelle avec une fine pointe de gaieté railleuse et un peu de brusquerie. Pour lui faire sa cour, il faut paraître gai et insouciant ; elle rit aux éclats de la moindre saillie et cela sans l'ombre de malignité. Elle dirige la conversation comme elle mènerait à quatre des poneys un peu

vifs. Elle passe où elle veut aller, sans avoir l'air d'y toucher, et contient sans qu'il y paraisse. Elle s'en tire avec une crânerie amusante et une réelle intelligence et elle serait seulement un peu plus jolie, un peu plus gracieuse de gestes et de mouvements, que l'on pourrait la trouver très séduisante.

Mais la nature, tout en lui donnant une belle et royale prestance, ne l'a pas enrichie de ses dons les plus rares. Son nez est long, ses yeux petits, un peu trop écartés, la bouche grande, mais avec de belles dents qui éclairent un sourire fréquent. Ses cheveux sont coupés en franges un peu dans tous les sens et nattés très simplement en arrière. Cette coiffure semble plus pratique que jolie et a été adoptée évidemment à cause de ses goûts d'équitation et de chasse.

Sa mise, quand elle se montre en public le soir, est somptueuse, et peu étudiée ; elle se revêt d'une robe de bal, elle se couvre de ses superbes pierreries, cela sans la moindre recherche d'élégance et de coquetterie féminine. On discerne aisément que ces détails lui importent infiniment peu et qu'elle ne s'inquiète nullement de l'effet qu'elle produit. La représentation semble l'ennuyer passablement ; elle s'y prête avec bonne grâce dans un esprit de devoir, mais il arrive très souvent qu'elle semble

désirer que la fête ou la réception se termine. Le matin, elle s'habille très simplement, affectionnant les formes anglaises et un peu masculines, jupes à gros plis, jaquette et col droit entouré d'une cravate d'homme piquée d'une grosse perle. Ces tenues étaient, avant l'exil, invariablement de mise à la campagne et de même à Paris dans toutes les circonstances où il lui était possible de conserver cette rigidité de simplicité sans trop se faire remarquer. Ainsi la princesse donne ses audiences sans changer la robe avec laquelle elle fait ses courses du matin. Quand elle la remplace par une toilette plus habillée, celle-ci est en étoffe foncée, dépourvue d'ornements de fantaisie.

Elle aime les chevaux avec passion, s'y connaît à merveille et se pique assez de sa science de l'équitation. En réalité elle monte bien, à cela près qu'elle n'a pas une position très gracieuse à cheval et qu'elle déploie dans cet exercice plus de hardiesse que de science et d'adresse. A la chasse à courre elle témoigne d'une grande habitude de ce genre de sport. Sans être un veneur consommé comme la duchesse d'Uzès, elle s'intéresse au travail des chiens, donne son avis avec sagacité et suit la chasse avec cet entrain mesuré des gens qui connaissent les inconvénients de s'emballer. Mais la

chasse à tir est sa véritable passion : ses goûts cynégétiques sont ceux d'un chasseur convaincu. Elle aime à aller droit devant elle, seule avec son chien : un pays un peu accidenté ne l'effraie nullement. Elle préfère du gibier qui se défend et on l'a entendue se plaindre des grandes battues des environs de Paris où il semble que l'on s'escrime au milieu d'une basse-cour. Cependant elle y prend part brillamment, et quoiqu'elle ait le défaut de jeter son coup de fusil un peu trop vite, sa colonne sur le livre de chasse est toujours bien remplie.

Pour chasser à tir elle porte un véritable costume d'homme, knicker bockers, jupe presque absente, jaquette et chapeau à l'avenant. Cet habillement est peu gracieux, mais tout à fait « business like ». Au château d'Eu, il est peu de jours où elle ne consacre quelques heures de la journée au sport, et ses filles l'imitent avec un entrain remarquable. En été, à la brune, elle allait tirer des lapins sur la lisière des taillis du parc, toujours accompagnée de plusieurs de ses enfants. Les jeunes princesses raffolent de leurs poneys, vont leur porter du pain à l'écurie et montent très gentiment pour leur âge.

La comtesse de Paris répète à qui veut l'entendre qu'elle n'aime ni la danse ni la toilette. L'art

et le sport, voilà mes parties, dit-elle en riant. Je préfère cent fois un joli cheval à un beau diamant. Des goûts et des habitudes semblables retirent souvent à la femme de la grâce et de la distinction; elles la font gagner en revanche en simplicité, en énergie et en naturel. C'est un peu le cas de Mme la comtesse de Paris, Mais la dignité de son rang, l'élévation morale de son caractère, le milieu dans lequel elle vit, la préserveront toujours de glisser jusqu'à la vulgarité: d'ailleurs elle a un sentiment très vif et très juste de l'art dans toutes ses manifestations, aussi bien par goût naturel que par l'étude approfondie qu'elle en a faite. Nous avons parlé du comte de Paris en tant qu'écrivain. Les goûts de sa femme sont nécessairement très subordonnés aux sympathies de celui qui les a dirigés.

La comtesse de Paris aime les idées mesurées, exprimées dans la forme académique de l'école doctrinaire. L'avant-garde des jeunes trouve chez elle une admiration un peu hésitante : elle voit plutôt le danger des audaces de pensée et de style que les espérances que l'on peut fonder sur des talents très personnels, affranchis des chaînes d'une esthétique toute faite et de formules vieillies. Elle envisage donc cette littérature avec une

sympathie naturelle jointe à de la méfiance apprise ; mais elle rompt souvent des lances, moitié riant, moitié sérieusement, en faveur de la nouvelle école. Elle est cependant très méprisante quand elle parle des brutalités voulues de certains écrivains : elle est de ces lecteurs qui veulent à toute force être respectés.

En dehors de ses goûts littéraires elle aime la musique allemande et la sculpture française. Le talent de M. d'Épinay, celui de MM. Dubois, Chapu, Mercié excitent son enthousiasme. Elle faisait de fréquentes visites dans leurs ateliers et montrait le goût le plus sûr, le discernement le plus éclairé dans ses appréciations. Ses tendances sont très classiques en fait de peinture. Elle en parle avec plus d'hésitation et son admiration aurait la tentation d'apprécier le joli convenu de certains artistes en vogue.

La princesse Amélie, quelle délicieuse incarnation de beauté fraîche et candide ! C'est une belle personne dans toute l'acception du terme, douée d'une grâce timide et exquise. C'était l'ingénue royale dans tout son charme quand elle a quitté la France pour le Portugal et elle a laissé un souvenir de regret attendri à tout son entourage.

Ses traits rappellent ceux de la comtesse de

Paris, avec plus de régularité toutefois; mais une éblouissante fraîcheur, des cheveux magnifiques, une taille admirable dans son développement encore incomplet en font une séduisante créature qu'il est impossible de voir sans l'admirer.

Son éducation a été soignée, mais non dirigée d'après les tendances modernes représentées par les programmes universitaires. La princesse Amélie a été élevée d'après la tradition de 1830 avec l'adjonction de l'élément anglais; elle a plus de connaissances pratiques et sportives que la plupart des jeunes filles du grand monde français; d'autre part, elle possède au plus haut degré les habitudes de réserve et de tenue irréprochable en honneur dans la société d'autrefois. Sa jeunesse n'a connu que très peu de distractions. Elle n'a pris part à aucune fête mondaine, sauf un grand bal donné en son honneur par le duc de Bisaccia à l'occasion de ses dix-huit ans. Ce soir là, l'hôtel de La Rochefoucauld réunissait l'élite de la société française; la jeune princesse dansa le cotillon avec le prince Charles de Ligne, frère de la duchesse de Bisaccia, et au souper, ce qui fut très remarqué, les préséances furent scrupuleusement réglées d'après le rang. Ordinairement il se fait dans le monde d'agréables compromis basés, tan-

tôt sur la susceptibilité vaniteuse des invités, tantôt sur les sympathies personnelles des maîtres de maison : l'on évite d'ailleurs autant que possible les compétitions de ce genre en composant d'avance les listes d'invités, mais on y arrive rarement. La présence du comte de Paris servit de prétexte à un retour à l'ancien cérémonial; en cette occasion le fretin fut traité en fretin, les cadets en cadets, et toutes les duchesses surannées virent leurs droits respectés et reconnus. Jugez si cela provoqua du bruit dans Landerneau.

Le mariage de la princesse Amélie se fit presque à la façon des contes de fée. Le duc de Bragance avait dit et répété qu'il ne voulait épouser qu'une très jolie femme, et le marché matrimonial princier n'offrait à l'héritier du trône de Portugal que des Esthers ne rentrant pas dans cette description. La comtesse de La Ferronnays, veuve du fidèle ami du comte de Chambord, voyageant l'hiver dernier dans la Péninsule, s'arrêta à Lisbonne. Reçue à la cour, elle s'aperçut, grâce à sa pénétrante intelligence, du succès très probable qu'aurait la négociation qu'elle avait en vue. Elle télégraphia à Paris pour se faire envoyer un beau portrait de la princesse et s'arrangea de façon que le prince, venant lui rendre visite, pût le voir et l'admirer.

Ce portrait servit d'entrée en matière pour un éloge discret de la beauté de la fille du comte de Paris. Il n'en fallut pas davantage pour que le prince parlât de son intention de visiter prochainement la France. Était-il déjà amoureux du portrait ou reçut-il le coup de foudre sous les lambris de Chantilly? Toujours est-il qu'il est peu d'unions où les convenances parfaites comportent autant d'amour de part et d'autre.

Cependant la pauvre princesse pleura beaucoup lors de son départ. L'orage, qui allait éclater et condamner son père à un nouvel exil, s'amassait déjà en nuages noirs à l'horizon et l'avenir incertain de sa famille augmentait encore la tristesse de la séparation. Elle sut trouver des paroles aimables, des mots gracieux pour remercier tous ceux qui saisirent cette occasion de témoigner de leur attachement à sa famille; mais à personne elle ne cacha son regret de quitter la France, de cesser de lui appartenir.

Il faut le reconnaître, il est une indicible tristesse dans les existences traquées des princes exilés. Alphonse Daudet a étudié, dans son beau roman *les Rois en exil,* ces détresses princières. Il montre le pavé glissant de la capitale trahissant la faible moralité du roi d'Illyrie jusqu'à ce que,

de chutes en chutes, il en arrive à ne plus reculer devant l'action basse et avilissante, tandis qu'à ses côtés sa femme se raidit dans sa hautaine ambition, jusqu'à sacrifier Herbert de Rosen, jusqu'à oublier qu'elle est mère, pas seulement mère de roi. Et, quand la flamme de son cœur se rallume devant son enfant blessé, n'est-ce pas pour mieux éclairer les lamentables ruines amoncelées sur son chemin, déchéances morales, misère matérielle, le malheur s'enchaînant au malheur, la secousse qui renverse les trônes ébranlant jusqu'aux chaumières? Il y a du vrai dans cette poignante histoire à côté des exagérations nécessaires à la mise au point de l'intérêt romanesque.

L'an dernier, le roi de Naples examinait chez le duc d'Aumale un album renfermant des vues des différentes demeures habitées par le prince; Claremont, Twickenham, Chantilly, Nouvion s'y trouvaient représentés. La beauté de ces reproductions frappa le roi et il dit très simplement : « Pour garder un souvenir des endroits que j'ai habités, il m'eût fallu faire photographier la plupart des hôtels d'Europe. » Ce propos tomba avec une indicible mélancolie au milieu de ces soi-disants heureux de la terre. Deux mois après, le comte de Paris prenait le chemin de l'exil.

C'est principalement le duc d'Orléans qui fut visé dans la loi d'expulsion. En effet quel avenir n'était pas réservé à un prince élevé en France (le prince suivait les cours de l'école libre de la rue de Madrid, et cela très brillamment), comptant des amis et des camarades dans toutes les classes de la société ? La France eût pu aisément s'engouer de cette belle jeunesse.

Le duc d'Orléans rappelle beaucoup le grand-père dont il porte le titre ; il a cependant plus de vivacité et de gaieté dans les allures ; l'exil l'a trouvé achevant la préparation de ses examens. Il a terminé son cours d'humanités en Angleterre et il commencera d'ici peu ses études militaires spéciales sous la direction d'un officier général, attaché par tradition de famille et par affection personnelle aux princes d'Orléans. Cet officier, dont la discrétion m'oblige à taire le nom, a pris sa retraite, bien que jeune encore, pour se consacrer entièrement à l'instruction du fils du comte de Paris, et assurément le professeur est digne de l'élève.

Les jeunes princesses Hélène et Louise sont de charmantes petites filles blondes, très fines et déli cates, presque trop. Leurs cheveux moussent autour de leurs visages, et une frange droite encadre leurs jolis fronts ; leurs grands cols à pointe

de guipure les font ressembler aux petites infantes que peignait Vélasquez. Il y a de l'étiolement des races trop vieilles dans ces deux jolies créatures. Les yeux bleus sont intelligents et chercheurs, et la sollicitude attentive de la comtesse de Paris veille à retarder autant que possible pour elles le commencement des études sérieuses. Au château d'Eu, elles vivaient en vraies petites campagnardes, jamais si heureuses que dans cette belle demeure où toutes leurs innocentes distractions, basse-cour, volières, chiens, poneys, étaient réunies.

Le prince Ferdinand est un beau baby qui aura quatre ans au mois d'août. La comtesse de Paris raffole des enfants : aussi ce dernier rejeton a-t-il été le très bienvenu. A l'exemple de la reine d'Angleterre, elle a voulu nourrir les siens elle-même : d'une énergie et d'une santé rares, elle supporte ces fatigues sans rien modifier à sa vie ordinaire. On l'a vue faire apporter son nourrisson dans une maison de garde, de façon à ne rien changer à ses heures de repas, tout en prenant ses plaisirs favoris. Elle s'occupe de son *nursery* jusque dans les plus petits détails et élève ses enfants à la façon d'une bourgeoise du Royaume-Uni, ne négligeant rien pour assurer leur bien-être et la bonne direction de leur santé.

Les petites princesses et le prince Ferdinand paraissent à table au déjeuner de midi ; avant le repas du soir, les princesses seules viennent faire le tour du salon : on les emmène aussitôt le dîner annoncé.

On a parlé d'un projet de mariage entre le prince de Naples et la seconde fille du comte de Paris. Cette nouvelle est au moins prématurée, vu l'âge de la princesse. Et de quel œil l'union en question serait-elle vue par la fraction ultramontaine du parti royaliste? On peut dire cependant que cette fraction deviendra dans peu d'années quantité négligeable. Les idées de Mgr Dupanloup et du comte de Falloux, depuis que leurs plus éloquents apôtres reposent dans la tombe, ont fait du chemin. Actuellement le talent et l'influence personnelle de M. de Mun soutiennent presque seuls la popularité de la doctrine dont il s'est fait le défenseur attitré. On s'est un peu lassé à Rome des simples mortels qui manquent de docilité, et M. de Mun a pris justement une pose d'archange laïque absolument ennemi de la hiérarchie.

Mais il n'est pas, de sa propre personne, à dédaigner : c'est une force et une parure pour un parti, qu'un orateur d'un talent aussi brillant. Ses discours attirent au Palais-Bourbon, dont

les tribunes sont si pleines et si vides en même temps, un véritable public de choix ; on y va entendre le virtuose de la parole autant que le défenseur de ses convictions propres et le fait est si vrai, que peu d'orateurs de la majorité sont mieux écoutés à la Chambre que le comte A. de Mun. Cependant le vent ne souffle point dans ses voiles, il ne faut pas se le dissimuler et peut-être un jour une alliance entre la fille du représentant des rois très chrétiens et le petit-fils de Victor-Emmanuel sera-t-elle accueillie comme un gage de libéralisme éclairé ?

N'allez pas parler au duc de Chartres de ces délicates questions de politique ; il professera n'y rien comprendre et s'effacera systématiquement devant l'autorité, en pareilles matières, du comte de Paris.

« Ayant, déclare-t-il, le bonheur d'être son cadet, je ne m'en mêle point. Mon frère parle : si je suis de son avis, c'est d'un flatteur ; si j'en suis d'un opposé, c'est d'un rebelle. Je sais commander un régiment et rien au delà. »

Grand, mince, avec ce teint cuivré des blonds qui vivent d'une existence passée au grand air, le duc de Chartres représente au plus haut degré l'élégance militaire. C'est un tempérament ardent :

il a hérité de la fougue des passions de son père, et, tout en ménageant avec un scrupule qui lui fait honneur les convenances extérieures, il n'a pas manqué de semer sa vie intime de petits épisodes rappelant la scène du balcon. Mais le propos d'une charmante femme au sujet des petites infidélités de son mari pourrait être applicable dans ce cas. « Que mon mari, disait cette indulgente épouse, promène son cœur le long du jour, pourvu qu'il me le rapporte tous les soirs. » Les petits vagabondages extra-conjugaux du duc de Chartres n'ont assurément pas plus de portée que ceux qui motivèrent cette appréciation.

Il se trouvait dans son élément pendant qu'il commandait le 12e chasseurs et il s'y faisait adorer. La duchesse séjournait à Rouen et recevait avec la plus grande affabilité les subordonnés de son mari et leurs familles. Le prince s'occupait jusqu'au moindre détail du bien-être de ses soldats et il fit faire à ses frais, au quartier de cavalerie, de nombreux aménagements en vue de l'hygiène des hommes et de la facilité du service. Affable, obligeant, toujours prêt à être agréable à ceux qui étaient sous ses ordres, mais en même temps sachant commander, il a laissé à Rouen dans ce brillant régiment un souvenir impérissable.

Le duc de Chartres est Français jusqu'au tréfonds de sa nature; il a l'entrain et le chauvinisme d'un vrai troupier. Plein d'initiative et de gaieté dans l'action, il a la crânerie intelligente et l'intrépidité joyeuse qui ont fait le renom de l'armée française. Qui ne se souvient de sa brillante conduite en Amérique et comment le descendant de Robert Le Fort s'est montré digne de porter son glorieux nom devant l'ennemi? Il paraît étrange que le gouvernement de la République ait jugé indispensable à sa sécurité de priver la France des services d'un de ses plus distingués officiers supérieurs. S'il était loisible de soulever tous les voiles, peut-être saurait-on de façon certaine que la mesure qui frappa le duc de Chartres tint à ce que le fils du duc d'Orléans était fort éclectique dans sa manière d'agir et qu'il avait gagné la sympathie d'un personnage portant grandement ombrage à ceux qui avaient recueilli sa succession au pouvoir. Certain jour de l'an, la France reçut la nouvelle de sa mort pour ses étrennes, triste cadeau assurément au sentiment de plus d'un patriote éclairé. S'il eût eu le temps d'écrire ses mémoires, il y eût été parlé de certain dîner intime dont la date se placerait quelque part dans le printemps de 1881. La même table réunit l'hé-

ritier présomptif d'une grande reine, le duc de Chartres, trois seigneurs de haut parage et... Gambetta.

Aussitôt la mort de ce dernier, un ostracisme déguisé sous divers prétextes atteignit tous ceux dont il avait su discerner les mérites, et, chose étrange à rapporter, le duc de Chartres fut du nombre. On se sert en France, avec une extrême légèreté, du mot libéral; s'il était bien compris dans sa vraie signification, un grand homme n'aurait pas besoin d'autre épitaphe.

Le duc de Chartres s'est installé dans l'hôtel bâti par le prince Demidoff rue Jean-Goujon, dont le jardin s'étend jusqu'au Cours-la-Reine. La duchesse y recevait jadis tous les samedis et ses réceptions étaient très suivies. Peu jolie, mais gracieuse et distinguée, c'est une femme instruite et sérieuse, se plaisant à partager les travaux de ses enfants. Elle a surveillé elle-même l'éducation de la princesse Valdemar de Danemark et du prince Henri qui semble avoir hérité de toute la distinction d'esprit, apanage de la maison d'Orléans. Ses professeurs en font le plus grand cas : il joint, dit-on, aux qualités mâles de son père, les heureux dons littéraires du duc d'Aumale.

C'est un prince de très haute mine que le duc

de Nemours, portrait vivant du roi Henri IV. Si le Béarnais pouvait descendre de son cheval de bronze pour frayer avec ses descendants d'aujourd'hui, il donnerait de grand cœur l'accolade a celui de ses neveux qui porte le titre de la maison d'Armagnac. Le duc de Nemours, sitôt qu'il fut en âge de se former des opinions, réagit contre les idées démocratiques de son père : le duc d'Orléans les raillait avec un certain scepticisme, son frère en souffrait et le témoignait par ses dires et par ses actes.

Il servit brillamment dans l'armée et eut un amer regret de voir briser la carrière qu'il aimait jusqu'au fanatisme. Rentré en France, sitôt qu'il vit accomplie l'œuvre de la fusion à laquelle il avait consacré tant d'efforts, il se désintéressa absolument de la politique. Il accepta alors la présidence de la Société de secours aux blessés de terre et de mer et apporta le plus grand zèle à des fonctions qui le mettaient en rapports constants avec d'anciens frères d'armes et lui donnaient l'occasion d'exercerune active sollicitude envers les soldats de la France.

C'est une nature généreuse et chevaleresque : ses façons exquises sont celles de l'ancien régime. Il parle aux femmes avec cette nuance de respect

qui sied si bien et dont la tradition va si vite se perdant. On ne lui a pas connu de faiblesses… Cependant on a parlé d'un amour sans espoir pour une belle princesse descendante des Jagellons. Il ne tint qu'à elle, paraît-il, et cela pendant de longues années, de devenir la duchesse de Nemours. Elle apparaît parfois à Paris, et, pendant ses courts séjours, elle permet comme unique faveur à son fidèle adorateur de l'accompagner dans la promenade à cheval qu'elle fait au bois de Boulogne. Corisandre et Henriette étaient plus clémentes, mais qui sait si le prototype du Béarnais ne préfère pas son rêve à toutes les réalisations. Il en est, de par le monde, pas beaucoup il faut l'avouer, qui, écoutant volontiers le chant de l'oiseau bleu, laissent taire le reste. Le duc de Nemours serait de ceux-là qu'il ne nous étonnerait pas.

Ses deux fils, le comte d'Eu et le duc d'Alençon, sont mariés l'un à la princesse impériale du Brésil, le second à la princesse Alix de Bavière, sœur de l'impératrice d'Autriche et de la reine de Naples. Sa fille aînée a épousé le prince Czartoryski et vit à l'hôtel Lambert dans les pratiques d'une haute piété et d'une grande charité.

La princesse Blanche a dû épouser tour à tour le duc de Chaulnes et le prince de Ligne. L'une

de ces deux alliances eût satisfait le duc de Nemours qui désirait voir sa fille faire un mariage qui lui permît de la conserver auprès de lui. La santé délicate de la princesse a entravé ces projets matrimoniaux et il est aujourd'hui vraisemblable que le célibat restera son partage.

Mais la figure véritablement énigmatique et intéressante, la seule qui se détache avec une rare puissance sur toutes celles des membres de la famille d'Orléans est la figure du duc d'Aumale. Dès son enfance, Louis-Philippe, qui s'y connaissait, conçut de grandes espérances de celui-là de ses fils. Une seule ombre déparait ses qualités, une insurmontable timidité. La première fois qu'il dut, au château de Neuilly, faire le tour du salon pour saluer les invités, il s'acquitta de son rôle, mais avec une souffrance visible; il tenait dans sa main gauche un pli de son pantalon et le serrait nerveusement, tandis qu'il débitait d'un ton saccadé la phrase aimable qu'il fallait varier pour chacun.

Il hérita du prince de Condé. Un mystère plane toujours sur la mystérieuse tragédie de Saint-Leu : mon sentiment, dicté par une appréciation impartiale des faits et des caractères, est que le prince de Condé périt de mort violente, mais que l'attentat fut commis par d'obscurs subalternes, sans qu'il y

ait eu connivence, encore moins participation en haut lieu. Il est certain que les coupables comptèrent sur une récompense et que la nécessité, en présence des calomnies qui avaient cours, d'étouffer l'affaire, leur valut au moins l'impunité. Mais la complicité n'alla pas au delà et tout ce qui a été allégué à ce propos rentre dans les inventions mensongères de l'esprit de parti.

Sans m'arrêter à narrer les faits très connus de la carrière militaire du duc d'Aumale en Afrique, remarquez qu'il excita au plus haut degré l'enthousiasme, plut généralement à ceux dont il partagea les fatigues et les dangers. La correspondance de Saint-Arnaud et celle de Lamoricière, dont le témoignage n'est pas suspect, le montrent soucieux d'effacer le prestige de son rang devant les illustrations militaires qui commandaient l'armée, intrépide devant l'ennemi, et donnant le premier l'exemple de la discipline. Qui ne se souvient de son brillant fait d'armes, de la prise de la Smalah d'Abd el Kader, immortalisée par le pinceau d'Horace Vernet?

Ce dont on pourrait s'étonner, c'est que, surpris au cours de cette première campagne par la nouvelle de la révolution de Juillet, le duc d'Aumale n'ait pas cédé à la tentation de mettre son épée

dans la balance pour chercher à relever la fortune politique de sa maison; il dut être conseillé, sollicité même dans ce sens. Il n'en fit rien, n'essaya pas de restaurer, au moyen de sa jeune illustration, et de la célébrité qu'il avait acquise dans l'armée, le prestige de la monarchie tombée. Il traversa pacifiquement la France pour aller retrouver sa famille en Angleterre.

Lors de l'abrogation des lois d'exil, son grade lui fut rendu : il prit aussitôt une situation tellement prépondérante dans l'armée, que l'opinion publique s'accoutuma à le considérer comme une des personnalités en passe de disposer un jour des destinées nationales.

Le duc d'Aumale eût joint aux facultés personnelles qui étaient son partage, aux moyens d'action dont il disposait, un tempérament d'initiative et d'ambition, qu'il se fût rendu maître de la situation et qu'il eût pu, suivant la dictée de sa conscience politique, diriger les événements à sa guise; il ne s'agissait que d'adopter une ligne de conduite dans ce sens et de la suivre implacablement. De même qu'il s'abstint de tirer l'épée pour la cause de son père en 1848, il se contenta de se laisser guider par les événements et servit la France sans arrière-pensée apparente; je me sers

à dessein de cet adjectif, car il me semble que l'ombre du roi-citoyen venait parfois souffler à l'oreille de son fils que la race des Dumouriez n'était pas éteinte, et que Charles X n'était pas mort tout entier.

Comment expliquer alors le désintéressement du duc d'Aumale? C'est peut-être parce qu'il a intronisé le Botticelli, réhabilité le Bronzino, retrouvé en Allemagne le Theurdank, qu'il s'est montré inégal à la tâche entrevue? Une nuance très fine et délicate différencie l'homme d'action de celui qui en a tout... sauf l'action. Cette nuance pourrait se traduire par cet axiome : qu'un dilettante ne fut jamais un conquérant! Quand on a beaucoup étudié, lu et comparé, longtemps suivi les manifestations de l'esprit humain sur les terrains si divers de l'art et de la littérature, on en arrive fatalement à un dédain philosophique et un peu égoïste des faits de la vie extérieure; à force de prendre l'habitude d'idéaliser, on perd la faculté de réaliser.

Le duc d'Aumale paraît être un esprit trop affranchi des préjugés, un curieux de sensations trop raffinées pour avoir gardé l'objectivité brutale de l'ambition. Il n'a pas su sortir de la haute sphère intellectuelle où il se plaît, descendre du

Sinaï qu'il habite, pour mettre résolument la main à la pâte, pour brasser les affaires de ce monde sublunaire.

C'est grâce à ces raisonnements que j'arrive à comprendre comment le fils de Louis-Philippe a su acquérir de son vivant la certitude de ne passer à la postérité qu'à titre de collectionneur et d'académicien. La gloire semble mince assurément pour celui qui semblait de force à entrer de plain-pied dans l'histoire et qui a raconté Rocroi de manière à faire croire qu'il eût su lui donner un pendant dans nos gloires nationales. Il est aisé de se figurer quelle eût été la ligne de conduite de Louis-Philippe en pareilles circonstances. Après la lettre de Salzbourg, il eût assurément mis à profit les ambitions trompées, les espoirs déçus, et repris en sous-œuvre, à son profit, la campagne avortée.

Le duc d'Aumale se borna à commander le corps d'armée de Besançon en y faisant preuve des qualités militaires les plus remarquables.

Pèlerin sans foi de l'ambition, il sut, dit la chronique, pousser plus loin la réalisation dans certains chemins fleuris et parfumés d'une senteur de renouveau. C'est là que le héros de la Smalah aimait à se reposer de ses fatigues présentes en racontant ses dangers passés, et comme une divinité ne

va pas sans un temple, on dit qu'il fut édifié, aux frais du fidèle, dans la plaine Monceau. On dit aussi que si Louis XIV convoita Chantilly, son souvenir y est vivant, et que l'exemple du grand Roi vint à la pensée du noble châtelain, quand il résolut de consolider une douce habitude de cœur par un lien occulte mais sacré.

Le duc d'Aumale est actuellement un mélancolique et un désabusé : son abord est froid ; le sourire rare semble se figer sur ses lèvres quand il parle, et l'impression qu'il donne est celle du scepticisme poussé au dernier degré. Il n'y a pas très longtemps, causant avec un de ses collègues de l'Académie, il racontait la trouvaille qu'il avait faite récemment dans ses papiers de famille d'une lettre de Dumouriez adressée à Philippe-Égalité, dans laquelle le général suppliait le prince de ne point voter la mort de Louis XVI. « Elle est fort belle cette lettre, dit le duc d'Aumale, et d'une éloquence entraînante. » Puis, d'un ton détaché, il continua : « Mon aïeul ne crut pas devoir en tenir compte. » C'est froid.

On dit communément que la douleur adoucit et rend compatissant. Le duc d'Aumale a cependant été à cette dure école du malheur, et son cœur paternel porte des plaies saignantes. Le prince de

Condé, celui de ses fils qui mourut au cours d'un voyage autour du monde, était remarquablement beau, intelligent et distingué. Le duc de Guise succomba à une scarlatine pourprée, deux ans après la rentrée des princes d'Orléans en France. Il paraissait assez lourd et enfoncé dans la matière : son physique était peu agréable et ses facultés intellectuelles médiocres. Deux autres enfants moururent en bas âge, et le duc d'Aumale reste seul. Il a reporté toute sa tendresse sur le comte de Paris et, dit-on, sur le duc d'Orléans; mais la Providence qui, semble-t-il, favorise les cadets de la maison au détriment des aînés, paraît avoir enrichi de dons plus rares le fils du duc de Chartres que celui de Philippe VII, et le duc d'Aumale pourrait s'en apercevoir un jour.

La donation de Chantilly et des collections qu'il renferme à l'Institut de France a grandement surpris l'opinion publique. On peut croire que le duc d'Aumale s'avouant, non sans quelques regrets, avoir manqué passablement de buts parmi ceux qu'il s'était proposés dans la vie, a voulu donner à la seule de ses œuvres qu'il ait su mener complètement à bien, un caractère de stabilité et des chances sérieuses de lui survivre.

La restauration de Chantilly, complète, sauf

quelques détails peu importants, est, en effet, une des belles choses accomplies de notre temps et les collections de tableaux, d'armes, de livres, de manuscrits que renferme cette superbe demeure méritent de passer à la postérité, en témoignage du goût éclairé de celui qui les a réunies. Le duc d'Aumale a même acquis, par la sûreté de ses appréciations, une large part d'influence dans la direction du mouvement artistique moderne. Ses oracles font loi, et les œuvres de certains maîtres dédaignés qu'il a tirés de leur obscurité se couvrent d'or aujourd'hui, sur l'autorité de son admiration. Il a réhabilité plusieurs d'entre les primitifs italiens et contribué à la vogue des portraitistes du XVIII[e] siècle.

Le joyau de cette collection de Chantilly est la *Vierge* d'Orléans. Jadis la *Stratonice* était classée en première ligne dans les œuvres d'Ingres ; aujourd'hui cette peinture paraît bien froidement compassée, et correctement ennuyeuse. La série des portraits de la maison de Condé me semble la partie la plus admirablement intéressante de cet assemblage de chefs-d'œuvre, et les vitraux de la chapelle représentant les enfants du connétable de Montmorency sont les plus merveilleux échantillons connus de l'art des verriers du XVI[e] siècle.

TROISIÈME LETTRE

CE QUE POURRAIT ÊTRE LA COUR DE PHILIPPE VII

Je vous ai dit plus haut, mon jeune ami, quelles seraient les tendances probables du gouvernement du comte de Paris. J'insiste sur cet adjectif « probable » pour la raison que rien n'est plus délicat que de préjuger de faits semblables, d'asseoir un jugement basé sur des données d'ordre aussi complexe. La même restriction s'applique à ce que serait la cour de Philippe VII.

La première question qui se pose à l'esprit est celle-ci : Où habiterait le roi ?

Les Tuileries, brûlées par les insurgés de la Commune, démolies ensuite, laissent le Louvre

découronné. Le palais de Catherine de Médicis servait de façade au monument élevé par l'œuvre successive de vingt générations et de complément indispensable à la symétrie de l'ensemble, la cour du Carrousel n'étant malheureusement pas dans l'axe des Champs-Elysées. Le relèvement des Tuileries serait la conséquence forcée de la restauration de la monarchie. Philippe VII habiterait en attendant le pavillon de Flore ou encore l'Élysée : cette seconde hypothèse paraît peu probable. Le château d'Eu continuerait d'attirer le comte et la comtesse de Paris et resterait la demeure de prédilection. Monté sur le trône, Louis-Philippe n'abandonna pas Neuilly ; en cela son petit-fils l'imiterait. Le roi-citoyen menait une existence relativement modeste ; il est fort probable que le comte de Paris, rompant avec les traditions de l'ancien régime, rejetant l'apparat qu'aimait Napoléon III, établirait sa cour sur le même pied que celle de son aïeul. L'élément militaire n'y serait pas plus représenté, l'élément civil y dominerait.

Le comte de Paris, d'ailleurs, s'est très nettement prononcé à ce sujet. Un jour, à sa table, quelques partisans jeunes et entreprenants de la cause royaliste manifestaient l'espérance que la

restauration de la monarchie amènerait un changement dans l'esprit actuel de l'armée, dans le sens d'une réaction contre les idées démocratiques. La mesure la plus efficace, disaient-ils, pour obtenir ce résultat, serait le rétablissement des corps d'élite, et chacun de développer ses vues sur cette question: « Oh! Messieurs, vous allez bien vite: la redingote, la redingote, » dit le comte de Paris, moitié sérieux, moitié railleur, et ce propos décontenança fort les mousquetaires en perspective. On s'abuserait étrangement si l'on croyait que le militarisme de la République actuelle existerait dans la monarchie de Philippe VII. Très versé dans les questions d'économie politique et sociale, le comte de Paris, qui a séjourné en Amérique, a été frappé du champ immense et fécond d'activité humaine des États-Unis et des États de l'Amérique du Sud. Il voit clairement que la concurrence déjà redoutable faite au vieux monde, par ces contrées nouvelles, sur le terrain agricole, ne peut manquer, dans un avenir prochain, de s'étendre au terrain industriel et que nos usines et nos manufactures auront à lutter, avant qu'il soit longtemps, contre l'envahissement des produits transatlantiques. Il lui semble donc d'une nécessité vitale, pour l'avenir de nos sociétés, que les puissances européennes

réduisent leurs dépenses et cessent de grever leurs budgets de charges ruineuses. Les armements immenses de ces dernières années, l'entretien d'un matériel de guerre formidable et dispendieux, écrasent les finances des puissances d'Europe et retirent à leurs gouvernements la possibilité de consacrer leurs efforts et leurs ressources au développement de leurs richesses nationales respectives. Le jour donc où cette concurrence prévue, certaine, amènera une crise industrielle et financière dans le Vieux-Monde, comme jamais on n'en aura vu une semblable, il sera difficile de soutenir la lutte, si l'on ne s'y prépare pas dès à présent.

La diplomatie de Philippe VII s'efforcerait donc de propager cette doctrine dans les cabinets européens : il ne reculerait nullement devant l'impopularité qu'elle aurait tout d'abord en France. Mais qu'en résulterait-il dans la pratique? Il serait en vérité bien difficile de faire éteindre les feux de l'usine Krupp au seul nom des usines de Chicago et de San Francisco. Les idées du comte de Paris auraient grand'peine à faire des prosélytes à Berlin.

Si peu partisan du militarisme que l'on soit, il faut cependant que l'armée soit représentée auprès

du souverain. Il existe assurément dans les rangs de l'armée française plus d'une personnalité marquante, dont le dévouement à la cause royaliste n'est un secret pour personne. S'il est une chose respectable, c'est l'abnégation dont font preuve ceux qui servent leur pays sans arrière-pensée, imposent silence à leurs convictions et à leurs sympathies, et apportent à la République le loyal concours de leur dévouement. Ceux-là sont nombreux, mais comme ils estiment au delà de n'importe quel privilège le droit de servir la France, je n'abuserai pas de mon savoir pour scruter les cœurs et les consciences et je ne vous dirai point quels sont les trois officiers généraux avec lesquels le comte de Paris est en relations suivies. D'ailleurs, un esprit largement libéral présiderait aux choix de Philippe VII. De même que Louis XVIII après les Cent jours, il s'inquiéterait d'abord du mérite avant de scruter les convictions.

Il sera plus aisé de parler de la maison civile du roi, et je pense même que le comte de Paris sera fort aise d'être renseigné à ce sujet par un étranger. Je doute qu'il ait des idées arrêtées sur ce point, et sa restauration aurait lieu demain, qu'il lui faudrait passer la nuit pour composer sa liste. Son caractère est le contraire du chimérique : il

juge d'après les faits existants et ne s'occupe jamais que des solutions rendues indispensables par la situation du moment.

Mais, avant de pénétrer dans l'intérieur du palais, il est nécessaire d'étudier les personnages auxquels serait confié le soin de conduire le char politique de la France.

Le duc de Broglie est peut-être dépositaire du secret du comte de Paris; en attendant, il n'a pas su trouver celui de manier la pâte électorale, et M. Papon lui en a remontré aux élections dernières en cette matière. Si la figure politique du duc de Broglie est très connue, trop connue, sa figure intime l'est moins. C'est un homme très distrait et fort spirituel : il a l'habitude de se frotter les mains l'une contre l'autre en répétant dix fois de suite le même mot, suivant le travail intérieur de sa pensée sans écouter sa propre parole. Soudain il se réveille et lance son opinion d'un jet brusque et bref, avec quelque chose d'incisif et de railleur, décourageant la réplique. C'est un monologuiste émérite. Personne a-t-il jamais causé avec lui? Oui, quelques femmes qu'il estime de jolis oiseaux babillards propres à reposer les hommes d'État de leurs fatigues. Il leur fait conter leurs petites affaires, rit de leurs jolies énormités, et s'amuse

fort du train mondain, comme un académicien qui irait s'asseoir à Guignol. Il y a chez lui une réaction des admirations féminines de son père. Ce dernier vécut à l'époque où les femmes se préoccupaient fort du jeu des affaires publiques et eut pour belle-mère M[me] de Staël, l'un des hommes politiques de son temps. Je me sers à dessein de cette expression; ce serait méconnaître la physionomie de l'auteur de *Corinne* que de lui prêter les allures qu'elle n'eut jamais; elle n'avait de la femme que les sentiments.

Le duc de Broglie est un esprit fort distingué, dont la culture est plus remarquable que la portée : il manque de ligne, de suite dans les idées, de fixité dans les principes, et son jugement est souvent entaché de parti pris. Il parle et il écrit dans le beau langage de Bossuet, mais il manque des convictions vigoureuses du grand évèque, qui sabrait son monde du haut de la chaire, dans la langue de Démosthène, maniée à la façon d'un fouet, d'ascète.

Le duc de Broglie est redoutable sur les bancs de l'opposition : spirituels et mordants ses mots portent et restent. Il possède la routine des affaires publiques et sa grande compétence dans les questions de politique extérieure lui fournit des armes

dangereuses sur le terrain où les agissements d'une fraction parlementaire adverse peuvent amener des difficultés de l'ordre le plus grave. Mais sa place n'est point au pouvoir : il compromettra toujours les destinées d'un gouvernement qui les remettra trop aveuglément entre ses mains. Triste Phaéton, il engagea la fortune du septennat sur le terrain mouvant de la candidature officielle et, s'il n'incendia rien, il pataugea misérablement et perdit la partie ; la pitoyable aventure de son passage aux affaires ne lui a point servi de leçon : du moins, il en a peu profité. Il croit avec une entière bonne foi que le Broglie est nécessaire à la France, comme la France est indispensable au Broglie, et rien ne l'a plus étonné, rien ne l'a mieux persuadé des tendances destructives de l'esprit moderne, que le lent mais implacable divorce qui s'est fait entre les électeurs et lui. Resté sur le carreau en octobre 1885, il n'en est pas moins demeuré député et ministre *in partibus infidelium;* comme le mot est approprié ! C'est rue de Solferino en son hôtel, c'est au club de l'Union, boulevard de la Madeleine, qu'il sauve le pays tous les jours.

De cinq à sept, on peut l'apercevoir à la cheminée du cercle. Il écoute distraitement ce qui se dit de propos autour de lui, frottant ses mains,

parlant tout seul; puis, soudain il se lève, s'adosse au chambranle et improvise, à la faveur de la politesse des attachés d'ambassade, du naïf ébahissement des petits jeunes, de la distraction d'autres membres du cercle. Cela dure longtemps, mais le public se renouvelle peu et s'éclaircit toujours.

Le comte de Paris ferait sans doute du duc de Broglie son ministre des affaires étrangères : nul doute que, malgré tous ses défauts, il ne soit capable de porter la parole aux cours européennes mais, pour devenir notre Gortschakoff par exemple, il faut inspirer une confiance entière à son souverain. Or, je crois qu'il serait laissé au duc de Broglie d'autant moins d'initiative qu'il en prendrait trop; il cesserait très vite de plaire et serait remplacé par un instrument moins inventif et plus docile. Tirant son horoscope, je vois assez clairement, dans les brumes plus que problématiques de l'avenir dont je parle, le duc de Broglie rendu par son royal maître à la vie privée; il continuerait donc à dénoncer des traités, à parler des protocoles à la cheminée du cercle de l'Union, réduit à regretter son cabinet du quai d'Orsay, comme il est contraint aujourd'hui de regretter son banc de député et la tribune de la Chambre.

Le duc de Broglie a quatre fils, dont l'aîné est le type de l'homme médiocre amené à un certain degré de valeur intellectuelle par un système d'éducation compressif et intensif au suprême degré. Il a été dressé en prodige : c'est un athlète des luttes académiques : il est ferme sur les principes comme Thomas Diafoirus et il n'a jamais inventé une phrase qui ne le soit déjà. Sa charmante femme, la princesse de Broglie, née d'Armaillé, ne s'en aperçoit nullement : il est des grâces d'état.

Le duc de Broglie, s'étant avisé du défaut de son système d'éducation, l'appliqua envers ses deux autres fils, les princes Amédée et François, avec une moindre rigueur; le résultat fut que la jouissance de leur personnalité, telle que Dieu l'avait créée, leur fut laissée.

Servitude et grandeur militaires, telle pourrait être la devise du prince Amédée. Fanatique de son métier, il subordonne tout à la conception qu'il s'est faite du devoir de servir son pays. C'est un beau jeune homme assez froid et mélancolique, type sympathique s'il en fut, quand on arrive à discerner ce qu'il cache de sensibilité et d'esprit sous un calme un peu ironique et une politesse un peu compassée. Il est marié à Mlle Say, fille du raffineur millionnaire, et le château de Chaumont,

qu'ils ont acquis peu après leur mariage, est restauré de façon grandiose, grâce à la prospérité du commerce des pains de sucre. Le cardinal d'Amboise a vu son mausolée recrépi à neuf : on dit même que, dans un intérêt de respectueuse conservation de ses restes, on a praliné Son Éminence. La princesse Amédée de Broglie est une douce et aimable femme, d'une grande charité et d'un charme exquis. Elle serait jolie si l'embonpoint ne déparait un peu sa taille et ses traits. Elle a un parler doux et traînant, un air affable, et elle cherche à se faire pardonner, au moyen de beaucoup de simplicité et de bonté, sa richesse. C'est vraiment se mettre en frais bien scrupuleusement de nos jours, mais elle a très bonne grâce, à ce rôle qui prouve une délicatesse de cœur peu commune, et elle en est récompensée par une sympathie qui va croissant autour de la prévenante et accueillante châtelaine de Chaumont.

Le prince François de Broglie sert également dans l'armée. Il fut fiancé à une jeune fille qui porte un des noms illustres de l'Empire, mais les spirituels futurs, s'apercevant mutuellement que leurs caractères ne se convenaient point, eurent l'intelligence et la simplicité de se confier l'un à l'autre un secret qui, mortifiant pour un seul, ne

l'était plus du tout pour les deux. Cette rupture se fit sans difficultés et de la meilleure amitié du monde. Que n'agit-on toujours ainsi! Il y aurait davantage de bons ménages, et les bons seraient meilleurs si l'on tenait, dans le monde, plus de compte de cette mystérieuse sympathie des cœurs et des natures, qui, seule, peut courber sous un même joug deux âmes, dont l'une est forcément plus haute et l'autre plus basse.

Ce qui est caractéristique des mœurs de la maison de Broglie, c'est que le duc, devant l'étrangeté de l'incident, désira que la chose fût réglée d'après les traditions diplomatiques. On convint de certaines phrases qui seraient prononcées devant un public choisi et restreint. Le père de la jeune fille se présenta au jour et à l'heure dits à l'hôtel de la rue de Solférino et le dialogue s'engagea... Mais dans son émotion, il s'embrouilla... et resta court. Le duc acheva demandes et réponses à lui tout seul. L'orgueil de la maison de Broglie était sauf!

Le prince François se maria, un an plus tard, à Mlle de Dampmartin. Vive, intelligente, spirituelle, avec une grâce souple et de jolis yeux qui rient, la princesse est adorée partout où la portent sa démarche légère, son entrain de femme heureuse et aimée. Elle adore son mari, s'extasie

devant son esprit, sans s'apercevoir qu'elle en apporte tout autant à le faire admirer et à le faire valoir. C'est une de ces femmes qui ne veulent du succès qu'à travers un être aimé, comprenant d'instinct cette merveilleuse loi du sentiment : que la prodigalité du cœur en fait la richesse. Quand on dit cela d'une femme, on peut croire qu'un pareil trésor est mal placé. Du tout. Le prince François quoiqu'il ait un peu de l'extérieur et même de la tournure d'esprit paternels, qu'il semble sec, froid, railleur, distrait, a une chaleur de sentiment très réelle; il est aimable et bon et ne s'est pas racorni aux jeux de la politique et de l'ambition. C'est une admirable chose que d'être soldat. Le devoir est si clair pour un militaire. Il met sa conscience au piquet et il en a le droit. Heureux mortel! Que n'ai-je servi ma patrie avec mon épée! Être un instrument de guerre, c'est trouver la paix individuelle! Pouvoir effacer de l'horizon de sa pensée le terrible point d'interrogation, le redoutable inconnu que dégagent ces trois données, la conscience, la volonté et l'action, quel repos!

Le duc d'Audiffret-Pasquier a été peu flatteusement surnommé par M. Thiers « un hanneton dans un tambour ». Il y avait du vrai, mais c'était M. Thiers qui était le tambour. Il en voulait au

noble duc de faire un tapage orléaniste dans la grandiose retraite qu'il s'était choisie : le gouvernement de la France.

On dit que chaque homme politique a un jour, a une heure où sa fortune l'attend à sa porte ; il la rencontre ou non : ils se trouvent ou ils se manquent. Il y a beaucoup de hasard dans ces combinaisons des situations avec les hommes. Le duc d'Audiffret-Pasquier se vit très près, un moment, d'un grand rôle politique. Il crut pouvoir être le plus légitimiste des orléanistes, ramener le comte de Chambord à Versailles, au moyen de la tactique et de l'armée du comte de Paris, puis au lendemain de la Restauration devenir le plus orléaniste des légitimistes, et, maître Jacques de la politique, continuer d'être l'homme indispensable, le factotum du gouvernement.

Mais il arrive que trop d'habileté nuit aussi bien que la gaucherie, et la combinaison échoua. Depuis lors, le duc est un mécontent. Raté des grandeurs, il a quelque dégoût dans l'âme, quelque désenchantement au fond de son être. Il est cruel d'être trahi aussi près du but par sa bonne étoile, et la fiche de consolation que fut son élection comme sénateur inamovible n'a point suffi pour apaiser les regrets du Monk manqué de la restauration avortée.

Le duc d'Audiffret est un orateur de grand talent, nourri des saines traditions de l'art oratoire français. Il est de cette école où une vaste érudition, des études classiques très complètes, servaient de base à l'enseignement de la politique. C'est un fin lettré, un curieux de bibliographie, un collectionneur de premier mérite ; son défaut est d'être un passionné et un volontaire. Avec une teinte de cette philosophie un peu ironique et résignée dont s'éprennent les âmes vraiment fortes, dès qu'elles se sont mesurées aux traverses de la vie, sa nature morale, si richement douée, se serait équilibrée. Il a contracté de l'aigreur, une humeur un peu noire et boudeuse, et il serait volontiers, à l'heure présente, atrabilaire et agressif.

Il est douteux que Philippe VII fasse choix du duc d'Audiffret-Pasquier pour lui confier un portefeuille. La seule négociation de haute importance qu'il ait en grande partie dirigée, a échoué entre ses mains. Il est fâcheux de commencer par l'insuccès : on a tant de chances ici-bas de finir par là. Le duc est destiné à quelque fauteuil présidentiel, celui de la Chambre des pairs qui serait, en cas de restauration, très probablement le Sénat débaptisé.

La charmante duchesse, une des femmes âgées de l'extérieur le plus agréable, tiendrait merveil-

leusement le salon du Luxembourg. D'un esprit délicat et bienveillant, d'une aménité faite de vertu austère dans le fond, et gracieuse dans la forme, elle sait adoucir, d'une façon discrète, ce que les aspérités d'humeur et les maussaderies de son mari peuvent produire de mauvais effets. Elle atténue, sans avoir l'air d'y toucher, la portée de ses paroles, et imprègne l'atmosphère d'une influence adoucissante dont il est souvent fort besoin.

Sacy, le superbe château du chancelier, situé dans l'Orne, près de la petite ville d'Argentan, est la demeure de prédilection du duc et de la duchesse. Près d'eux croît et prospère une nombreuse famille ; aux fenêtres apparaissent dans l'ébouriffement de cheveux blonds, l'éclat de joues roses, des têtes de babies adorables. Le duc a dix petits-enfants dont quatre portent son nom : les autres s'appellent d'Imécourt et Néverlée.

Le marquis Denis d'Audiffret-Pasquier est l'un des secrétaires du comte de Paris : c'est un jeune mari imbu des bonnes vertus moyennes, et tout est moyen chez lui, la taille, la capacité, l'esprit, la conversation. L'histoire peut en vain préparer son burin : il est bien douteux qu'il taille à l'heure présente de la besogne aux chroniqueurs de l'avenir. Le marquis d'Audiffret a épousé Mlle de Largen-

taye, une agréable femme d'une beauté un peu froide.

La marquise d'Imécourt est l'aînée des filles du duc. Peu jolie, aimable et gracieuse, elle est fort aimée de ses contemporaines. Sa sœur, la comtesse de Néverlée, partage ce privilège. Ni l'une ni l'autre de ces deux jeunes femmes n'a hérité des goûts intellectuels du duc : cela ferait croire que de trop pontifier prive du plaisir de faire des prosélytes, même dans l'intérieur de sa propre famille. La gaieté a un représentant dans la maison : c'est le marquis d'Imécourt; du caractère le plus bienveillant et le plus joyeux, il fera plaisir à rencontrer toute sa vie. A quatre-vingts ans, s'il jouit de la longévité de son grand-père, il baisera le bout des doigts aux petites-filles de ses amis d'enfance, en leur tournant des madrigaux tout aussi jolis qu'à leurs mères. C'est un héritier du XVIIIe siècle avec les vertus du XIXe où l'amour, dit-on, s'est perdu dans le badinage pour se retrouver dans le conjungo. Le comte de Néverlée, époux de la seconde fille du duc, qui s'appelle aussi bien Nicolle que la servante de Molière, est le frère de ce brillant comte de Néverlée, qui se fit tuer si galamment au plateau d'Avron lors du siège de Paris. Il a servi, lui aussi, dans la marine : son souvenir y est resté

cher, et une guerre surviendrait, que ses mathurins le reverraient à leur tête.

La physionomie de M. Buffet est très connue, et tous ceux qui ont approché cet homme de bien et de savoir en ont conservé un souvenir sympathique. Il est grand et laid, mais un sourire plein de bonté éclaire sa figure. C'est un esprit fin et un travailleur assidu : il semble croire toujours avoir à apprendre et à s'instruire de tout et de tous. Nulle suffisance, nulle vanité, une conscience d'honnête homme, un souci perpétuel de faire le bien et un jugement assez timide. M. Buffet, tout en ayant une rare compétence dans les questions d'administration et de finances, n'est pas ce que les Anglais appellent un *leader of men*. C'est un admirable chef en sous-ordre, ce n'est ni un Gladstone, ni un Disraeli. C'est un causeur charmant, ai-je entendu dire... Il ne m'a pas été difficile de discerner que ces qualités charmeresses tant vantées consistent à savoir merveilleusement écouter ; sa figure s'éclaire d'un sourire compréhensif et sympathique : d'un mot il réveille l'intérêt en témoignant du sien, et du plus flatteur. Les dix mots qu'il prononce en moyenne, pour ses interlocuteurs en valent cinq cents. Tel est le secret du cas qu'en fait le public à ce point de vue.

M. Andral compte parmi les sommités du parti orléaniste. Légiste consommé, l'une des lumières du barreau et du Conseil d'État, c'est très certainement lui qui occuperait une des plus hautes situations dans le gouvernement de Philippe VII. Pétillant d'esprit, son regard se fixe sur ses interlocuteurs avec une pénétrante malice et l'apparence d'une sagacité un peu impertinente. Quand on le connaît mieux, on découvre en lui une lucide intelligence, un jugement droit, un esprit large et bon.

Il est de la famille des esprits qui formèrent la glorieuse pléiade d'hommes d'État du commencement du siècle, et, comme la plupart d'entre eux, il appartient par sa naissance à cette haute bourgeoisie dont la tradition en France est un mélange de bon sens, de vertu et de droiture.

Dépositaire des mémoires du prince de Talleyrand, c'est à lui qu'appartient le droit discrétionnaire de donner au public, quand il en jugera l'heure venue, la révélation de cette curieuse source de renseignements historiques, et, il faut le craindre, scandaleux.

M. Lambert Sainte-Croix est encore une des personnalités qui s'imposeraient au choix du comte de Paris. C'est un homme de grand talent, un orateur puissant, et qui saurait, nous semble-t-il,

manier avec habileté les affaires publiques. D'un tempérament énergique, il se pourrait qu'il devînt le Casimir Périer de Philippe VII.

Très aimable, nullement gourmé, fort communicatif, il réunit à sa haute valeur politique toutes les qualités de l'homme du monde. Remarquez, à ce propos, qu'il n'est pas d'usage en France, ainsi qu'il l'est en Angleterre, que l'on ne puisse occuper une haute situation politique sans être forcément mêlé au mouvement mondain. Il existe de l'autre côté de la Manche un goût de cabotinage qui crée un besoin maladif pour les uns de se montrer, pour les autres d'aller voir; sitôt qu'un personnage acquiert quelque importance, il est bombardé d'invitations de toutes sortes et devient la proie des maîtresses de maison qui grillent et dessèchent d'envie de servir le lion nouveau à leurs invités, à titre de curiosité. Il en résulte que les ministres de la reine doivent, à la fin de la session du Parlement, éprouver la sensation d'un cheval surmené que l'on détache de ses brancards. En France, quiconque a une vie sérieuse vit dans un monde sérieux, et ne se prêterait pas plus à flatter cette badauderie élégante qu'on n'aurait l'idée de l'en solliciter.

C'est chez la baronne Reille, le jeudi, chez

Mme Lambert Sainte-Croix, le lundi, dans le modeste appartement qu'occupe M. Jules Simon, place de la Madeleine, que l'on peut apercevoir, en dehors des maisons de leurs amis particuliers, les sommités du parti orléaniste. Un autre salon, celui de la charmante comtesse d'Haussonville, réunit à l'élément purement mondain un grand nombre des amis politiques de son mari. Ce salon, à ce point de vue, compte à peu près les mêmes fidèles que celui du duc de Broglie, dont le comte Othenin d'Haussonville est le neveu. Toutes ces réceptions sont en général assez froides : les hommes s'entretiennent dans les portes, le plus souvent en mystérieux aparté ; il ne se forme ni cercles ni intimités. Cela tient à ce qu'il n'existe point à Paris, dans le grand monde, de salons politiques, ceux dont je viens de parler n'en ont que l'apparence et la figure. Un point essentiel fait défaut : il ne se trouve pas dans la société une seule femme qui cherche à grouper autour d'elle les hommes en vue du parti monarchique et dont l'influence pèse de quelque poids dans la direction du courant de l'opinion. Il semble actuellement qu'il soit à craindre de prêter à la critique et à la moquerie en adoptant cette ligne, et que le caractère, peu tranché dans ce sens, des différents milieux que

je vous décris, le rôle restreint et banal qu'y prennent les maîtresses de maison, tient à une réaction contre la vogue des salons politiques de jadis. Personne, aujourd'hui, ne veut décorer ses réceptions de cette étiquette et on évite même soigneusement tout ce qui pourrait y conduire.

J'aime, comme vous le savez, mon cher ami, à chercher, à tous les faits d'ordre social qu'il m'arrive de constater, les explications psychologiques qui en donnent la genèse et en font prévoir l'évolution. J'estime que la décadence et le discrédit des salons politiques dans la société de Paris viennent de ce que le pouvoir est entre les mains d'un parti adverse, et que les causes du changement de front de la politique, depuis 1884, n'ont rien de flatteur pour l'amour-propre et la fierté des gens du monde. En France, on a infiniment de bon sens et on aime le succès. Le 16 mai et ses résultats ont été jugés avec une entière impartialité par tous ceux qui prenaient un intérêt fiévreux au sort d'une partie si mal engagée et qui fut si déplorablement perdue. Dans la société, on veut bien vivre dans la pose de martyrs et de persécutés, de pèlerins d'une grande idée incomprise, de partisans du bon droit méconnu, mais dans celle de joueurs qui ont triché et qui ont perdu, assurément, non!

Les Français sont spirituels et ils le sont même collectivement, ce qui ne s'est point vu depuis les Athéniens. La politique cessera d'ennuyer les gens du monde, les salons de jadis revivront, il se trouvera de charmantes femmes pour les embellir et leur servir de centre, quand le parti monarchique aura réparé ses fautes, pas avant.

Si quelqu'un est capable de le diriger dans cette voie, c'est M. Bocher, le sénateur du Calvados, de tous les fidèles du comte de Paris l'un des plus actifs, l'un des plus dévoués. Comme je vous ai promis d'être scrupuleusement véridique, je dois relever à l'égard de M. Bocher une injustice de l'opinion.

On l'appelle assez volontiers, dans les milieux où l'on obéit aux suggestions de l'esprit de parti. « l'homme d'affaires des princes d'Orléans ». La qualification est perfidement fausse : elle com porte une apparence de vérité, et cependant elle est erronée. M. Bocher ne s'est jamais occupé de la gestion de la fortune des princes. C'est lui qui fut chargé de leurs revendications contre l'arbitraire confiscation de leurs biens : c'est sur le terrain du droit que se plaçait naturellement le débat, c'est sur ce terrain que M. Bocher sut faire triompher une cause juste. Le décret qui frappait les princes

portait atteinte au droit de propriété, l'une des bases essentielles de l'ordre social. Il était rationnel que cette mesure inique fût rapportée avec la chute de l'Empire, dont les partisans eux-mêmes l'ont considérée comme l'une des erreurs. Ce qu'on peut regretter c'est que, leur droit reconnu, les princes n'aient pas fait don en grande partie, à la France épuisée, des millions retrouvés.

M. Bocher est bien au-dessus de ce rôle de tabellion et de gérant qui lui est prêté. C'est un fin politique du jugement le plus éclairé et le plus sûr, et, de tous les amis du comte de Paris, le seul dont les inspirations soient toujours suivies. Il est petit, d'une figure agréable : son sourire a beaucoup de jeunesse et sa conversation est intéressante. Il aime l'art et la beauté en tout. Les jolies femmes lui plaisent comme les œuvres maîtresses sorties des mains du grand artiste inégal qui est le Créateur. Il goûte leur société et s'y délasse des soucis d'une existence très remplie. Il a une passion extrême des intérêts de ses princes : c'est l'œuvre de sa vie ; la vieillesse ne l'en détourne point, les déboires ne le découragent pas. Il mourra sur la brèche, défendant leur cause, et il pourrait alors parler comme Wolsey, s'il n'avait à servir des maîtres qui pourront être malheureux, mais qui

ne sauront jamais être ingrats vis-à-vis de lui.

Son fils, Édouard Bocher, semble avoir hérité des qualités paternelles, bien qu'il n'ait pas encore trouvé l'occasion de les déployer. Il est doué d'une intelligence subtile et délicate, développée dans le sens artistique. Son talent de dessinateur et d'aquarelliste est fort apprécié des amateurs et ses connaissances spéciales et techniques sont fort étendues. La place que M. de Nieuwerkerke a si brillamment occupée sous l'Empire conviendrait merveilleusement au fils du sénateur du Calvados; personne ne saurait réunir au même degré les qualités personnelles et l'érudition nécessaires pour dispenser judicieusement la protection gouvernementale à l'art français.

Mme Édouard Bocher est Mlle Pajol : c'est une aimable femme, qui a une réputation d'esprit méritée. Il est à remarquer que les hommes de valeur s'éprennent rarement de femmes spirituelles ou d'une grande intelligence : il semble qu'une agréable médiocrité leur plaise et leur convienne à souhait, et que la partialité des Rousseau pour les Thérèse soit un trait de l'humanité assez répandu. Cependant lorsqu'une réelle supériorité masculine se trouve doublée d'une aimable et attrayante intelligence féminine, leur

union devient une valeur sociale qui a son prix.

Le duc de Bisaccia est, dans l'entourage du comte de Paris, la personnalité de l'ancien parti légitimiste qui a acquis le plus d'importance. Il s'est très franchement rallié au petit-fils de Louis-Philippe : je dois vous dire que certaines libertés d'allures et d'action qu'il avait prises, comme chef de la droite royaliste à la Chambre, l'avaient légèrement discrédité à Frohsdorff. C'est un homme de bien et un grand seigneur, et si l'on s'est parfois sottement arrêté au décor mondain qui entoure forcément une grande situation pour le juger, cela ne prouve qu'une chose, c'est qu'il est une fraction du public qui juge du livre sur la couverture, de la chanson sur l'air, de l'homme sur l'habit. J'aurai l'occasion de revenir sur les allégations de certain pamphlet en deux gros volumes qui mena grand tapage l'an dernier, et où un homme de beaucoup de talent s'est posé en érudit pendant deux cents pages pour désillusionner ensuite le public éclairé pendant quatre cents. Le duc de Bisaccia y fut maltraité de façon à prouver que l'auteur avait la connaissance la plus vague, tirée des sources les plus infimes, du modèle dont il voulut faire le portrait.

Fils du duc de Doudeauville, ministre des beaux-arts sous la Restauration, le duc de Bisaccia porte un titre italien attaché à une terre qui lui fut léguée par la duchesse de Montmorency, sa grand'-mère. Il possède, de ce chef, une grande fortune et il en fait le plus noble usage. L'asile de convalescents, rue de Sèvres, subsiste grâce à ses libéralités, et les pauvres d'Esclimont et de Bonnétable connaissent le chemin du château. Il était charmant dans sa jeunesse, d'une beauté de race, et encore à présent, qu'il approche de la soixantaine, il est un exemple vivant de ce que la vertu conserve et le bonheur rajeunit. Ce n'est ni un grand talent oratoire, ni une intelligence hors ligne, mais bien un caractère élevé, un jugement sûr, un homme avisé et pratique. Sa qualité maîtresse est de mettre au service d'une conscience droite un tact exquis. Il possède à fond la tradition de la politesse et des grandes façons de l'ancien régime : il est affable, bienveillant, très réservé dans ses appréciations, très déterminé en ce qui touche aux questions de principes. Il a un certain penchant à l'ostentation, mais cette tendance est corrigée par le goût irréprochable qui préside à tout ce qu'il fait et par le naturel qu'il apporte à vivre ainsi qu'il considère qu'un grand seigneur a le

devoir de le faire. Il est impossible d'être plus serviable et plus dévoué. C'est l'ami des bons et des mauvais jours, l'ennemi de la médisance, le pacificateur des querelles. Il exerce une grande influence sur la société, et le même privilège est partagé par la duchesse.

C'est un type intéressant que celui de la princesse Marie de Ligne, seconde femme du duc de Bisaccia. On dirait que Sylvestre Bonnard l'a rencontrée quand il décrit la princesse Trepof. Laissons la parole au vieux savant : « Son visage et ses formes étaient d'une femme adulte. L'ampleur de son corsage et la rondeur de sa taille ne laissaient aucun doute à cet égard, même à un vieux savant comme moi. J'ajouterai, sans crainte de me tromper, qu'elle était fort belle et de mine fière, car mes études iconographiques m'ont habitué de longue date à reconnaître la pureté d'un type et le caractère d'une physionomie. »

J'ai plaisir, mon cher ami, à emprunter la merveilleuse plume de M. A. France pour décrire l'une des plus séduisantes femmes qu'il m'ait été donné de connaître, au cours de mes nombreuses pérégrinations.

Son portrait moral demanderait une touche aussi légère, une aussi pénétrante finesse d'appré-

ciation. La duchesse de Bisaccia est une mondaine si accomplie que la femme se laisse peu deviner. Cependant la qualité de la beauté physique est un assez bon critérium de la valeur morale : j'ai envie de l'adopter pour guider, en l'occasion présente, mon jugement.

La duchesse de Bisaccia me semble trop grande dame de race et de sentiments pour être accessible aux tentations du démon de la vanité. Satisfaire aux exigences de son rang, sacrifier une part de sa vie au monde, elle semble le faire par une sorte d'acquit de conscience. D'ailleurs, elle se met en de tels frais d'amabilité, elle pousse l'oubli d'elle-même et le scrupule de la bienséance si loin, que je penserais volontiers de sa vie mondaine que les charges en passent les plaisirs.

Sa véritable passion est maternelle; elle a cinq enfants; l'aîné est marié à M[lle] de La Trémoïlle, sa fille a épousé le prince de Ligne. Une délicieuse fillette de quinze ans, deux fils plus jeunes, égaient encore l'hôtel de Bisaccia de leur présence. Leur mère les entoure d'une tendresse câline et enveloppante, prête à chaque instant à se faire craintive; son regard a un rayonnement très doux qui, hélas! ne s'éclaire que pour eux.

L'unique faiblesse de la duchesse est la super-

stition. C'est très polonais et cela trahit l'ascendance maternelle. Elle collectionne une multitude de babioles auxquelles son imagination se plaît à attacher d'étranges vertus. Ses nombreux amis rivalisent à flatter cette innocente manie. Contagion de l'exemple ou savant calcul? Tout prétexte n'est-il pas bon pour accaparer son attention, et monopoliser, ne fût-ce que pour quelques courts instants, le doux sortilège qu'exercent infailliblement son charme et sa beauté?

Le duc et la duchesse de Bisaccia reçoivent beaucoup : à la fine fleur de l'aristocratie ou du noble faubourg se réunit, dans leur salon, l'élément politique, l'élément étranger et l'élément purement mondain. Les hôtes en ont toujours réagi jusqu'à un certain point contre la tendance de la société française à laisser les divergences politiques créer des divisions sur le terrain des rapports mondains, et cependant ils ont su attaquer les préjugés sans choquer aucune juste susceptibilité. Il fallait un discernement rare pour résister et céder habilement en cette matière au courant de l'opinion. On peut dire que la composition de leur liste d'invités a demandé depuis quinze ans, pour recevoir à propos toutes les modifications qu'elle a subies, plus d'esprit et

d'études qu'un long poème. La bonne grâce personnelle de la duchesse de Bisaccia, l'heureux choix qu'elle a su faire de ses amis, sa ténacité à leur demeurer fidèle, ont grandement contribué à faire de son salon un des plus agréables de Paris. Sur son compte l'opinion du monde n'a jamais varié, sa réputation a toujours été au beau fixe. Tout le monde n'en saurait dire autant.

Certaines familles, comme les Broglie, les d'Harcourt, les d'Haussonville, les Ségur, il y a quelque dix ans, se voyaient loin d'être en odeur de sainteté dans beaucoup de salons du faubourg Saint-Germain; leur attachement aux princes d'Orléans était trop notoire, et les haines de 1830 encore trop vivaces. Même après la fusion accomplie, ce ne fut pas sans un sentiment comparable à ceux qui amenèrent Mucius Scœvola ou Horatius Coclès à se sacrifier, que certaines douairières, résolument, se décidèrent à rendre en politesses et en invitations, la monnaie de la réconciliation de la maison de France. Depuis la mort du comte de Chambord, changement de décor! les fidèles de la branche cadette se sont vu faire un mérite de cela même qui leur était jadis si violemment reproché, et la pierre du caveau de Goritz est si lourde que le souvenir même des

divisions anciennes semble effacé. Les charmes et les vertus des amis des princes ont progressé avec une telle rapidité qu'un véritable engouement a soudain succédé à la défiance.

Le salon de la marquise douairière d'Harcourt est devenu l'un des cénacles dont l'accès est aujourd'hui le plus convoité. Peu sont appelés, encore moins sont élus à l'honneur d'en faire partie. La marquise est une femme d'une grande culture d'esprit, d'une gaieté charmante, et d'une haute valeur morale. Elle possède ce grand art de la conversation qui consiste à donner de l'esprit à ceux à qui l'on parle, et rarement l'on voit maîtresse de maison savoir si bien créer le courant de la sympathie et de l'intimité autour d'elle. Elle est veuve depuis deux ans : son mari était un homme modeste, intelligent et bon. Il représenta très dignement, auprès de la reine Victoria, le gouvernement du maréchal. Deux des filles ne sont point mariées : l'une d'elles, Mlle Aline d'Harcourt, a hérité de toute la distinction d'esprit maternelle ; elle remplit souvent auprès de la comtesse de Paris les fonctions de dame d'honneur.

Le marquis d'Harcourt actuel est un de ces heureux de la terre auxquels tout réussit. Héritier de lord d'Harcourt, le dernier représentant d'une bran-

che de sa famille établie en Angleterre, il a épousé Mlle de Biron, une des plus jolies femmes de la société. La beauté de la marquise rappelle le type si fin de son père, le charmant comte de Biron, dont l'élégance était de si bon aloi, la distinction de si rare qualité. Ils ont cinq enfants merveilleusement jolis. Le marquis d'Harcourt est l'ami personnel, quasi fraternel, du duc de Chartres; le comte de Paris le tient en haute estime et en grande affection : si la fidélité monarchique se comptait en kilomètres, depuis un an il a tant voyagé à la suite des futures majestés, qu'il pourrait être réputé l'un des plus fidèles serviteurs de la royauté. Sa tradition de famille, sa connaissance de plusieurs langues étrangères, en feraient vraisemblablement un ambassadeur du gouvernement de Philippe VII. C'est un esprit pratique, délié, d'une rare rectitude de conscience et de jugement.

Son frère, le vicomte Emmanuel d'Harcourt, semble avoir pris dans son lot, en naissant, toutes les mauvaises chances auxquelles échappe l'heureuse existence du chef de la famille. Très distingué de manières et d'esprit, d'un extérieur remarquablement séduisant, possédant de l'entregent, une grande instruction, toutes les qualités de l'homme du monde accompli, il passait dans sa famille pour

être réservé aux plus hautes destinées. Quand le maréchal fit choix de son jeune parent comme secrétaire général de la présidence, personne ne douta plus que la rumeur flatteuse faite autour de ce nom à peine connu n'eût prédit juste, et l'on fonda sur sa carrière si heureusement commencée les plus grandes espérances. Quatre ans plus tard l'engouement avait cessé.

Mon sentiment est que le vicomte d'Harcourt, très absorbé par la poursuite d'un genre de satisfactions et de jouissances qui n'ont jamais mené que très indirectement à la gloire, s'occupa, avec force interruptions et beaucoup de distractions motivées, de ses importantes fonctions. Son rôle politique fut beaucoup moins important, dans la réalité, que celui qui lui a été prêté. Il n'est pas douteux cependant qu'il conseilla au maréchal d'entrer dans la funeste voie du 16 mai. Comment ne s'aperçut-il pas de la déplorable équivoque qui condamnait des hommes — dont toute la force morale résidait dans le respect qu'ils avaient toujours professé pour la légalité — à sortir de leur rôle, à se compromettre par l'emploi des moyens mêmes qu'ils avaient passé leur vie à blâmer et à flétrir? On demandait à des doctrinaires de race et de tradition de se déguiser en hommes d'action. La

bataille était perdue d'avance et elle était engagée sur un si mauvais terrain qu'un succès éclatant eût seul justifié l'entreprise. Ce qui est étrange, c'est que le maréchal fut en grande partie exonéré de tout blâme : ses conseillers et très particulièrement M. d'Harcourt portèrent l'odieux des procédés auprès des uns, de la défaite auprès des autres. Il incombait sans nul doute au jeune secrétaire une part des responsabilités encourues, mais celle qui lui fut attribuée dépasse ce qu'il aurait dû porter en toute justice.

Si le vicomte d'Harcourt fut malheureux sur le terrain de la politique, il fut encore plus mal inspiré, en se laissant tenter par l'excès de modernité qui enrôle aujourd'hui les descendants des vieilles races parmi les gens de bourse et d'affaires. Le jeu des petits papiers bleus, roses et jaunes a cela de séduisant que leur maniement demande peu d'apprentissage et de capacité, et qu'il présente aux yeux de la jeunesse contemporaine le mirage des convoitises satisfaites, des rêves de bonheur réalisés. La colonnade de la Bourse fut pour M. d'Harcourt le théâtre d'échecs plus sensibles encore que ceux dont l'Élysée garde le souvenir. La malechance s'acharna sur lui avec une telle persistance que personne n'a manqué de

se dire que le proverbe est traîtreusement faux, ou bien que, sous ses pas, les chemins de Cythère et de Paphos ont dû se couvrir de roses.

Le comte de Paris devra donc s'occuper au plus vite de chercher un fétiche à M. d'Harcourt; quand il l'aura trouvé, et que la vertu en aura été prouvée, que fera-t-il de l'ex-secrétaire désenguignonné? Un rôle décoratif lui conviendrait miraculeusement. Comme grand maître des cérémonies, comme introducteur des ambassadeurs, je vois sa vocation trouvée, ses désirs satisfaits, tandis que des loisirs dorés lui permettraient d'ajouter bien des chapitres à un joli roman commencé, laissant l'élément féminin le combler des compensations qu'il lui doit pour le dommage causé à sa carrière.

Ses deux derniers frères, les comtes Amédée et Louis d'Harcourt, sont au service : le premier a épousé Mlle de La Guiche, petite-fille du duc de Mortemart; le second est l'heureux époux de Mlle Lanjuinais, fille du sympathique député breton et de Mlle Pillet-Will.

Le comte Othenin d'Haussonville, fils d'académicien, futur académicien lui-même, a épousé Mlle d'Harcourt, sœur aînée du marquis. Elle a eu le bon esprit de garder les trente ans qu'elle avait lors de son mariage, il y a vingt ans de cela, et elle

mène à présent sa fille aînée dans le monde avec un air de sœur aînée. C'est peut-être une des femmes les plus intelligentes de la société française : son esprit a de la fantaisie, en même temps qu'il est net et solide ; ses jugements sont empreints d'une certaine hauteur de vues, de sagesse, et d'un bon sens pratique qui sont rarement le partage du sexe faible. Il ne manque même pas à cette très remarquable femme les petits défauts, les jolies incohérences, qui la rendent, je l'affirme, entièrement charmante. A la place de notre mère Ève, elle eût cueilli la pomme, et pour elle Adam n'eût pas hésité à pécher. Elle a l'esprit cultivé, et du goût pour la littérature contemporaine : ses sympathies en cette matière sont moins exclusives que ne le sont celles de son mari. Celui-ci est l'émule de M. Maxime du Camp dans le champ des études sociales : la partie qu'il a choisie est peu récréative, mais ses travaux sont fort bien faits. Collaborateur assidu de la *Revue des Deux Mondes,* il est le candidat de ce recueil pour l'Académie française, et deux ans tout au plus suffiront pour lui ouvrir l'enceinte de l'Institut. Il est sec, blond, froid, livre rarement l'expression de sa pensée intime, et ne s'est jamais laissé qu'imparfaitement confesser. Les plus jolis yeux du monde, après s'être vaine-

ment mis en frais, durent laisser impénitent le petit-fils de Mme de Staël. Il fréquente le monde en laborieux, qui aime à se délasser par un bain reposant dans l'atmosphère de la bêtise humaine. Il semble trouver un plaisir d'artiste au défilé des petites inepties courantes de la conversation des salons. Il a quatre filles, dont l'aînée est un délicieux ange blond ; la seconde, non moins jolie, ressemble à sa mère ; les deux cadettes promettent d'imiter leurs aînées en beauté et en esprit. N'est-ce pas assez pour consoler un Grand Cheval de Lorraine de ne point laisser d'héritier de son nom ?

Pour ne point faire de jaloux, envoyons M. d'Haussonville représenter Sa Majesté à l'étranger. Saint-Pétersbourg est un peu loin : nous lui donnerons le choix entre Madrid et Constantinople.

Il ne m'en coûtera pas davantage pour octroyer le portefeuille de la Justice à M. Piou, le nouveau député de la Haute-Garonne.

J'eusse voulu, cher ami, pour varier nos plaisirs, vous donner le portrait d'une jolie femme entre les deux faux-cols dont je me vois contraint d'esquisser la silhouette. Si celui du comte O. d'Haussonville est raide de l'empois académique, celui de M. Piou ne l'est pas moins de toute la correction parlementaire. Ce dernier est fort éloquent : il a

débuté magistralement à la tribune. Son talent d'orateur se meut avec une grande aisance dans les questions les plus ardues du droit. Ses discours sont remarquables par la force du raisonnement, le logique enchaînement des déductions, la belle ordonnance du style. Le caractère de son esprit à la fois modéré, pratique et élevé est très particulièrement sympathique au comte de Paris. Nul doute qu'il ne voie une grande carrière s'ouvrir devant son activité, le jour où appartiendrait à Philippe VII le droit de désigner les serviteurs du pays.

Le marquis de La Ferronnays et M. Trubert sont au nombre des députés de la droite dont l'opinion peut être considérée comme l'expression autorisée de celle du comte de Paris. Le premier est fils du fidèle ami du comte de Chambord ; c'est en faire un grand éloge que de dire qu'il est en tous points digne de son père. Il lui ressemble d'ailleurs beaucoup physiquement et moralement, à cette différence près qu'un esprit plus sarcastique et frondeur est apporté à l'énonciation de ses jugements. Sa mère, la comtesse de La Ferronnays, née Gibert, lui a peut-être communiqué ce don d'originalité qui chez elle rend la conversation si attrayante. C'est une femme d'une charité admirable et maniaque au dernier degré : son érudition est rare et

variée, ses goûts artistiques et studieux; et pourtant, bizarre antithèse, elle se plaît à remplir sa vie des vétilles mondaines. L'ordonnance de ses réceptions, ses soucis de maîtresse de maison l'empêchent de dormir; elle passe soudain d'un docte entretien à conter ses désespoirs véritablement comiques causés par le plus insignifiant des craquements dans l'organisation d'une fête. Elle lit Epictète dans le texte grec et n'y apprend point à prendre son parti d'un plat manqué, d'un invité retardataire, d'une soirée languissante. Le monde doit cependant lui savoir un gré infini de la peine qu'elle prend pour l'amusement d'une société qui l'a si bien accueillie et adoptée, qu'elle semble à présent être née La Ferronnays, à aussi bon titre qu'elle en porte le nom. Sa belle-fille, née Des Cars, est un type achevé de grâce et de distinction; elle paraît appartenir à une variété qui se trouve largement représentée dans la société de Paris. Les signes distinctifs en sont l'absence de personnalité propre, la politesse, la bonne éducation, le souci de la bienséance tenant lieu de toute originalité, dictant toutes les paroles, inspirant toutes les actions. On ne saurait croire la part qui revient à la force de l'habitude, au respect héréditaire d'une même tradition de vie dans ces miraculeux équi-

libres moraux que rien ne semble jamais devoir ébranler ; rien ! ni les plus redoutables catastrophes, ni ces invisibles grains de sable qui parfois renversent les plus forts.

L'impulsion, donnée dans le même sens par vingt générations d'êtres qui ont pensé et agi d'après des principes et des idées semblables, paraît avoir passé dans le sang même de ces êtres, et modifié si profondément leur nature physique et morale qu'elle s'est substituée à l'individualité. La pénétration est si complète qu'elle est devenue presque inconsciente, qu'elle fait agir selon l'esprit aristocratique sans étude, sans analyse : le libre arbitre est à peu près supprimé.

Ce type d'hommes et de femmes ne risque pas d'ajouter rien de bien précieux à la fortune intellectuelle de l'humanité ; ce sont des phénomènes de stagnation civilisée et de cristallisation élégante, mais dans la pratique de la vie ils ont assurément du bon.

Ce sont gens d'un commerce très sûr que ceux chez lesquels rien n'est laissé à l'imprévu. Dans la naïveté du vieux temps on intitulait un manuel de connaissances techniques : le parfait Fauconnier, le parfait Maître-Queux ; la parfaite Dame d'honneur, le parfait Chambellan se trouveront

dans cette variété des types de l'aristocratie. Que faut-il, en effet, pour ces délicates fonctions de partager la vie des princes? le minimum de personnalité, le maximum de bonne éducation.

La future cour de Philippe VII comptera assurément bon nombre de ces gens de « bonne compagnie ». Tel est le terme consacré qui leur est appliqué dans le langage plein de sous-entendus dont on est obligé de se servir dans le monde. Mais comme le type est uniforme, leur nomenclature n'aurait pas plus d'intérêt que le détail de leur état civil. Je veux donc, sans plus tarder, vous présenter un ménage qui joint au mérite très incontesté d'appartenir aux gens de « bonne compagnie » celui de prêter en plus singulièrement aux modestes efforts du portraitiste. Je veux parler du marquis et de la marquise de Beauvoir. Si le présent leur donne une très agréable situation dans le monde, l'éventualité d'une restauration leur réserverait un rôle important dans la future cour de Philippe VII.

Le marquis de Beauvoir est un homme très intelligent, d'un extérieur agréable et de façons exquises. Il a l'honneur de servir de porte-parole au comte de Paris dans toutes les circonstances où il est nécessaire de donner un mot d'ordre, de té-

moigner un désir, traduction libre : d'imposer une volonté. Impossible de s'acquitter des missions qui lui sont confiées avec plus de sagacité, de tact et d'esprit. Aussi M. de Beauvoir est-il considéré comme le plus indispensable des secrétaires particuliers. Il est lui-même très pénétré de cette vérité ; l'intime pensée du comte de Paris lui est connue : il l'a distinguée avant lui, il l'a développée et en a tiré toutes les conséquences probables et possibles bien avant qu'elles ne se soient offertes à l'esprit un peu lent de la future Majesté. C'est que nous vivons au siècle de la vapeur, et M. de Beauvoir est d'une modernité achevée. Il a des modernités dans tous les goûts, de toutes les sortes et en toutes matières. Il en a de littéraires, de sociales, de politiques, il en a été chercher jusqu'à Pékin. A l'âge de vingt ans, rien ne faisait prévoir chez lui ce développement miraculeux de l'esprit du jour. Fils de Mme de Rumigny, personne d'un grand sens et d'une haute vertu, il reçut une éducation soignée et fut élevé dans les principes de rigidité qui présidaient dans la société orléaniste à la vie de famille. Sa destinée paraissait tracée d'avance. Passer de brillants examens, faire un beau voyage, en publier une relation, épouser sa cousine, collaborer aux recueils sérieux, pratiquer

les vertus du bon courtisan et du bon garde national, tout en embellissant sa vie de loisirs mondains, tel était l'avenir qui semblait préparé à ce jeune rejeton de l'école doctrinaire.

Mais quand Thétis plongea Achille enfant dans l'eau du Styx, elle oublia d'y tremper son talon, et le héros resta vulnérable par un point. Un professeur, sur lequel on n'avait pas compté, est venu ajouter des enseignements à ceux de son grave entourage et de sa docte mère.

Il a appris à lire dans des yeux très doux, et la solution qu'il y a trouvée à l'énigme de la vie n'est pas précisément celle qui était proposée à son jeune âge. Certaines gens estiment que les partis pris sont les ankyloses de la pensée ; la sienne s'est assouplie grâce à une gymnastique savante et graduée. Il semble avoir rompu entre autres avec le préjugé de la loi du travail. L'auteur de *Java, Siam et Canton* paraît, oublieux de ses jeunes succès, avoir contracté un certain dédain pour la lettre moulée. Et pourquoi donc s'évertuer, quand on a mis en cage l'oiseau bleu des rêves? Qu'importe de poursuivre l'adjectif récalcitrant, de s'occuper à dompter la syntaxe rebelle quand on lit quotidiennement le plus beau des poèmes qui jamais fut écrit, celui de l'amour partagé? La plume

alerte et habile qui a décrit la Chine et l'Océanie, dort donc actuellement d'un long sommeil, tandis que son heureux propriétaire ne cultive plus aujourd'hui que le champ de l'avenir politique. L'ambition et l'amour sont deux carrossiers qui tirent à merveille, dit-on, dans les mêmes traits; rarement pareil attelage a laissé la voiture s'embourber.

La marquise de Beauvoir a dû apparaître à Clodion et à Houdon dans un rêve prophétique. Son irrégulière beauté, faite de grâce et d'esprit, porte dans les salons de Paris la marque charmeresse et folâtre du galant XVIII[e] siècle.

L'admiration l'accompagne, non pas imposée en tribut à la façon de certaines beautés froides qui font parler et non rêver, mais attirée et séduite par un charme si fin, si disert et moqueur, que pas un de ses adorateurs qui ne s'estime, un instant du moins, un homme d'esprit.

Il y a une raideur exquise dans son joli cou, il y a un délicieux apprêté dans ses poses savantes. Cette beauté n'est ni de la splendeur, ni de l'éclat, ni du naturel. C'est mille fois plus et mieux. C'est la résultante de trois siècles de désir de plaire, d'une hérédité de coquetterie divine, versant dans un sang vif et jeune l'allégresse de vivre, le plaisir

d'exister. Il doit y avoir une joie d'artiste pour une âme délicate à vivre dans ce moule si joliment pétri, à être une vivante antithèse de la vulgarité, de la laideur, de la bêtise, du haut de tant de badinage joyeux, de tant de beauté triomphante.

De pareils êtres font la nique aux moralistes et aux censeurs.

Quand Vénus dénouait sa ceinture, Minerve, de dépit, jetait sa lance pour se coiffer du casque d'or, dans l'espoir de rehausser ses charmes. Elle perdait son temps. Au diable les syllogismes, la vraie sagesse est le bonheur. Telle est votre doctrine, marquise, et c'est la bonne. Plus d'un écolier est venu à votre école apprendre la leçon : si vous les avez renvoyés, coiffés du bonnet d'âne, ils n'ont jamais songé à maudire le banc de la classe, ni à quereller le professeur.

La marquise de Beauvoir est la femme de Paris qui s'habille le mieux, le plus personnellement. Ses ajustements semblent faire partie d'elle-même, tant ils empruntent de grâce et de souplesse à son adorable personne ; c'est un roman badin que sa robe, c'est un poème galant que son chapeau. Je loue le bon goût qui lui fait répudier les bijoux de sa parure, je n'en connais point qui vaillent la place qu'ils prendraient. Nul doute que ce que

j'écris, plus d'un l'a pensé, plus d'un qui a gardé le souvenir d'une rigueur pour laquelle on vendrait bien des faveurs. Il est de ces déroutes qui valent mieux que des victoires.

La marquise de Beauvoir, la marquise d'Harcourt, la comtesse d'Haussonville sont, avec la vicomtesse de Butler, les femmes qui ont l'honneur d'accompagner la comtesse de Paris.

Mme de Butler, fille du comte de Sercey, ancien ambassadeur, est cousine par sa mère du marquis de Beauvoir. Tandis que la comtesse de Paris séjournait à Paris, elle remplissait auprès d'elle les fonctions de dame d'honneur. Elle s'en acquittait avec beaucoup d'aménité et beaucoup de tact. Les princes d'Orléans ont un goût très prononcé pour la vie intime et familiale qui fait que leurs sympathies ont une tendance à se propager dans les mêmes milieux. L'affection qui est portée à un membre d'une famille fait prendre à gré tous les autres. Dans l'hypothèse où il faudrait composer la maison royale, il est fort probable que les différentes charges seraient offertes pour la plupart dans les différents milieux dont je viens de parler.

La duchesse de Luynes, fille du premier mariage du duc de Bisaccia, y aurait sa place marquée, et cette place serait une des plus élevées.

Sa mère était fille du duc de Polignac : sa radieuse beauté et son jeune bonheur firent de sa mort prématurée un deuil général pour la société, et les affections, qu'elle avait su inspirer dans sa courte vie, se reportèrent sur sa fille. A dix-huit ans celle-ci épousait son cousin, le duc de Luynes ; la guerre de 1870 arriva trois ans plus tard. En présence des désastres de la France, le duc demanda du service et obtint un grade dans le régiment des mobiles de la Sarthe. La jeune duchesse venait de mettre au monde une adorable petite fille : déjà un fils leur était né. Encore une fois la mort frappa les heureux, et le duc de Luynes fut une des premières victimes de la bataille de Loigny.

Veuve à vingt et un ans, la duchesse pensa plier sous le poids de la douleur, mais une mère doit plus que la vie à ses enfants : elle se releva vaillamment et se consacra tout entière à ses chers gages de son bonheur perdu. Depuis lors elle vit entourée de ses nombreux amis, dans une retraite qu'embellissent l'art, l'amitié, les affections de famille.

C'est une personne d'une rare énergie de caractère, intelligente et sympathique, possédant à fond l'art délicat et rare de se faire un bonheur

très passable avec des éléments où d'autres ne sauraient trouver que l'étoffe de passagères distractions. Elle n'est pas jolie, mais le regard de ses yeux bleus, triste d'un regret inconsolé, contraste d'une façon doucement pathétique avec le sourire enfantin de sa bouche. Elle est tout entière dans cette antithèse, et de là vient l'universalité de son charme, c'est que les affligés comme les heureux entendent auprès d'elle parler chacun leur langage.

La comtesse de Paris a une très grande affection pour la duchesse de Luynes, affection qu'elle témoigne également à la duchesse de Fezensac.

C'est un fort agréable ménage que celui du chef de la maison de Montesquiou et de la belle personne qu'il a épousée, il y aura tantôt dix-huit ans; elle et lui ont vécu dans un bonheur sans nuages qui a singulièrement rendu léger sur eux le poids des années.

Le duc est de stature médiocre; comme pour se venger de l'exiguïté de sa taille, il est l'homme de Paris qui a les plus grandes cartes, la plus haute canne, qui fume les plus gros cigares, qui parle de la voix la plus sonore.

C'est un petit homme qui voit grand, un bourdon de cathédrale dans un clocher mesquin. Il a

de très minces ridicules et de grandes vertus, une tournure d'esprit bourrue et taquine, et infiniment de tact, d'intelligence et d'instruction. Il est adoré de son épouse et vit avec elle dans un hôtel de la rue de la Baume qui est un musée de l'art du XVIIIe siècle. La duchesse est fille du baron d'Ivry, le collectionneur maniaque et célèbre, l'un des arbitres mondains du bibelot et qui dut, il y a deux ans, quitter ses chers trésors pour aller voir au paradis si aux bienheureux de choix le Seigneur n'accorde point un Éden meublé dans une parfaite pureté de style.

La duchesse a appris à cette bonne école le souverain art de l'arrangement mobilier, et sa jolie personne reçoit une part de ses soins éclairés en faisant un miracle d'élégance discrète. Tout fleure, chez elle, la violette, la grâce, la bonté et l'esprit. Nul éclat, nul tapage, pas une couleur qui détonne, pas un son qui surprenne, pas un mot qui ne soit dit à propos et joliment amené. Incomparable maîtresse de maison, les soirées intimes où l'on est convié à bavarder entre les chefs-d'œuvre de Fragonard et de Boucher, les merveilles de Gouthière et de Riesener, sont de véritables fêtes pour l'esprit et pour les yeux.

Comme je vous ai promis de renseigner le comte

de Paris avec précision sur les intentions de Sa future Majesté, je lui dirai qu'il ne peut faire autrement que de composer la liste des dames qui auront l'honneur d'entourer la comtesse de Paris ainsi qu'il suit :

La duchesse de Luynes ;

La duchesse de Fezensac ;

La marquise de Beauvoir ;

La vicomtesse de Butler ;

La princesse Victor de Broglie ;

Mlle d'Harcourt ;

La vicomtesse de Greffulhe.

Comme ce dernier nom arrive sous ma plume, je m'aperçois, mon jeune ami, que je ne vous ai pas fait pénétrer dans cet hôtel de la rue d'Astorg qui, non moins que la maison d'Harcourt, est un foyer de l'esprit orléaniste.

La maison de Greffulhe est d'origine récente et ses parchemins de fraîche date représentent à l'esprit plus d'opérations fructueuses de bourse que de grands coups d'épée. Mais le vieux sang de Vintimille, de La Rochefoucauld et de Caraman a si bien combattu l'élément plébéien, qu'il n'en paraît plus trace que dans l'état civil.

La comtesse de Greffulhe est fille du duc d'Estissac : c'est une femme de bien, d'un esprit fin,

douce, d'une intelligence pratique tournée dans le sens de l'initiative et de la direction. Elle exerce une grande influence dans sa famille et dans son entourage : son salon est agréable, quoiqu'il y manque un certain charme d'animation qui vient, peut-être, de ce que personne, dans la maison, n'est franchement sociable. On s'y sent plutôt subi et toléré que désiré ou accueilli. Les maîtres de céans, en ouvrant leur porte et en allumant leurs bougies, semblent plutôt remplir un devoir que s'offrir un agrément. Or, on donne rarement plus que la joie qu'on reçoit, encore ne se communique-t-elle pas toujours?

Le comte de Greffulhe est un homme timide, bienveillant et nerveux. Il paraît perpétuellement sous l'empire d'une certaine préoccupation qui pourrait être l'embarras des richesses, car le nombre de ses millions s'écrit, dit-on, par trois chiffres. Les pauvres et les malades, cependant, le déchargent d'une part de ces soins. Des fondations princières ont été édifiées et sont entretenues aux frais de ce bon riche selon l'Écriture, qui non seulement permet de ramasser les miettes, mais sert des plats entiers de sa table aux déshérités de ce monde.

La tradition de la maison Greffulhe est l'atta-

chement à la branche cadette, et, en mariant ses deux filles, l'une au prince d'Arenberg, l'autre au comte de L'Aigle, le comte de Greffulhe a fortifié encore ces liens en s'attachant deux gendres convertis aux mêmes convictions. Le chemin de Damas est, vous le savez, très fréquenté.

La princesse d'Arenberg est un souffle, un rêve, une impalpabilité féminine, gracieuse, spirituelle, peignant les fleurs comme M[me] Lemaire, versée dans la littérature comme M. Sarcey, s'exprimant avec un charme et un bonheur infinis. Elle n'aime point le monde et vit assez cloîtrée, recevant ses amis avec un joli sourire aimable et détaché, trop sensible heureusement au plaisir que vaut son charmant commerce pour en priver complètement le pauvre prochain. Son mari a un extérieur agréable et infiniment d'esprit, mais une teinte de mélancolie semble dominer dans sa pensée. On dit qu'il fut joyeux et sans souci, mais, depuis la mort tragique de son frère jumeau, assassiné à Saint-Pétersbourg, on ne l'a plus vu sourire.

Ce n'est point maladie contagieuse que le regret, aussi le prince d'Arenberg n'a-t-il point déteint sur son beau-frère, le vicomte de Greffulhe.

Jovial, haut en couleur, bon vivant, il doit se dire que l'homme n'est malheureux que par sa

faute, qu'il suffit de posséder une fortune princière, de disposer d'une chasse royale, d'être marié à la plus ravissante femme de Paris, de dîner très bien et de digérer à merveille, pour narguer les pessimistes et gagner gaiement l'âge de la décrépitude. Il a l'honneur de recevoir à Bois-Boudran, tous les ans, les princes, et de leur offrir la plus copieuse hécatombe de gibier dont puisse se vanter châtelain de France.

La vicomtesse fait les honneurs aux hôtes royaux avec une grâce charmante et souveraine. C'est une très jolie femme, d'une beauté idéale et rêveuse : ses grands yeux noirs sont profonds et doux ; son profil fin et fier a une grâce de camée antique et sa démarche est celle qu'a décrite le poète :

Incessu vera patuit dea.

Elle a tout le charme de la jeunesse qui s'ignore, — ses vingt-cinq ans n'ont pas sonné, — avec ce je ne sais quoi de flottant, d'indécis, d'inachevé des êtres qui cherchent leur voie, qui n'ont pas pris encore pleine possession d'eux-mêmes.

Musicienne passionnée, elle se plaît à organiser d'intimes réunions où les mélomanes mondains trouvent des régals à leur mérite et la plus charmante hospitalité.

Pour terminer cette rapide esquisse de ce que serait la cour de Philippe VII, je dois vous parler du marquis de Breteuil et de M. Arthur O'Connor, qui, nécessairement, reprendront la place intime qu'ils occupaient auprès du prince avant son exil.

Le premier, petit-fils de M. Fould, a hérité de la popularité qu'avait acquise l'opulent ministre dans le département des Hautes-Pyrénées, et représente au Parlement les électeurs d'Argelès. C'est un original, un joyeux et un charmeur, que l'héritier du nom célèbre dans les fastes diplomatiques de la vieille monarchie. Il a la modernité gaie, une fine pointe d'esprit, une bonhomie charmante et jouit d'une grande estime. Il est veuf de Mlle de Castelbajac, enlevée prématurément à l'affection des siens, et dont la rare beauté, le charme et l'esprit ont laissé, à tous ceux qui l'ont connue, un souvenir de regret attendri.

M. A. O'Connor est le décalque du marquis de Breteuil. Mêmes goûts, mêmes discours, mêmes sentiments, rarement on vit deux amis mieux appareillés, exception qui prouve la loi des contrastes en sympathie. Ce dernier est l'époux d'une femme très agréable, grandie dans une des écoles du bibelot contemporain, l'hôtel de Ganay. Son père, le comte de Ganay, est l'une des colonnes

de la Salle des ventes, l'un des adeptes de l'art du XVIIIe siècle, l'un des arbitres les plus sûrs en matière de goût.

Parmi les jeunes gens qui font partie de l'entourage actuel du comte de Paris, remarquons deux fervents de la cause royaliste, le baron de Fonscolombe et le vicomte de Saporta qui, l'un et l'autre en Provence, occupent une grande situation personnelle, et représentent, auprès du prince, sa bonne noblesse du Midi. Ce ne sont point des Roumestans de l'aristocratie : ce type ne s'y trouverait point ; il ne saurait être qu'avocat ou député.

Ce qu'ils disent, ils le pensent, et ils n'ont nul besoin de le dire pour le penser : c'est l'expression de la foi à l'idée monarchique, cette foi qui s'est si bien conservée dans quelques populations méridionales, que plus d'un paysan ne saurait prononcer ce mot fatidique « el Rey » sans se découvrir respectueusement.

M. de Saporta est un fin lettré, qui a fait brillamment ses débuts dans les recueils périodiques. MM. de Chevilly, Aubry Vitet, Dufeuille, sont de jeunes secrétaires, pleins d'avenir. Je ne demande pas mieux que l'un des trois, ou même tous les trois ! — je suis généreux ! — ne retrouve la plume de Colbert ou de Louvois, roulée sous

son bureau; mais, hélas! le bureau voyage par le paquebot, d'Angleterre en Belgique, de Belgique en Portugal.

Quand les douaniers le laisseront-ils rentrer en France?

QUATRIÈME LETTRE

LES FAMILLES DUCALES

Il existe, dans la société de Paris, une assez grande ignorance de ce qui touche aux questions nobiliaires. Sauf trois ou quatre érudits mondains qui ont fait une étude approfondie du rôle et de l'histoire de la noblesse française, et qui, Chérin et d'Hozier amateurs, sont consultés dans les cas difficiles, personne n'y entend grand'chose, et l'on raisonne généralement sur ce chapitre à tort et à travers. Les plus insoutenables prétentions se produisent et s'étalent complaisamment, personne actuellement n'a qualité pour y mettre bon ordre, et le duc de Saint-Simon reviendrait aujourd'hui sur la pauvre terre de France qu'il frémirait d'horreur et d'indignation.

Avant la Révolution, il fallait faire preuve de titres remontant à l'an 1400 pour être admis à l'honneur de monter dans les carrosses du Roy; heureusement que cette règle sévère comportait quelques adoucissements, et qu'il était avec les gens du Roy possibilité d'accommodements financiers. Dans cette foule on distinguait les gens titrés et non titrés; les premiers étaient les princes étrangers, les ducs et pairs, les ducs héréditaires et à brevet; les autres étaient les gentilshommes non pourvus de ces distinctions.

La pairie était attachée jadis à certains fiefs ecclésiastiques et laïques : la dignité s'en transmettait avec la possession de la terre ou du bénéfice.

Les pairs assistaient à la cérémonie du sacre du Roy dans la cathédrale de Rheims; ils entouraient le futur souverain, vêtus de vêtements royaux : ils tenaient la couronne sur sa tête, portaient les insignes et les ornements royaux, et étaient admis les premiers à prêter serment. Les pairs laïques étaient le duc de Bourgogne, le duc de Normandie, le duc de Guienne, les comtes de Toulouse, de Flandre et de Champagne. Depuis Philippe le Bel, les rois s'arrogèrent le droit de créer des duchés-pairies; alors les grands fiefs de la couronne ayant

été absorbés ou morcelés, les princes du sang représentaient à la cérémonie du sacre les pairs symboliques de la vieille France. Au commencement du XVIe siècle, la dignité de duc et pair fut conférée au petit-fils de Dunois avec le titre de Longueville, à un prince de la maison de Savoie avec le titre de Nemours. Un simple gentilhomme y fut appelé à son tour : ce fut Claude Gouffier, l'ancêtre des Choiseul, qui, créé duc de Rouannais en 1519, mourut le jour même de l'érection sans en avoir profité.

L'innovation était heureuse, si des droits précis, au lieu de simples honneurs de cour, avaient été conférés aux nouveaux ducs, et si ces dignitaires avaient établi et conservé parmi eux les traditions d'une politique nationale, comme surent le faire les pairs du royaume d'Angleterre. Une forte aristocratie, aimée du pays, liée à son histoire, connue par ses sacrifices à ses intérêts, aurait pu se constituer de bonne heure au-dessus de la noblesse et faire contrepoids à l'autorité royale.

François Ier, qui, le premier, créa des ducs et pairs pris parmi les gentilshommes, ne savait assurément pas faire la distinction entre l'aristocratie et la noblesse. Il désira simplement amoindrir les princes du sang en leur assimilant d'abord des bâtards de

sang royal comme Longueville, des princes étrangers comme Nemours et Guise, enfin de simples gentilshommes comme Gouffier. Son second choix tomba sur Jean de Brosses, petit-fils de Commines, et la condition de l'érection en duché-pairie, en sa faveur, de la comté d'Étampes, fut son mariage avec Anne d'Heilly. C'était une fille d'honneur de Louise de Savoie, grande et blanche Picarde, aux yeux bleus et aux cheveux d'or, dont la beauté avait su fasciner le Roy à son retour de Madrid, servant les intentions de la reine mère, outrée des prétentions de la comtesse de Chateaubriand. La duché-pairie, entrée sous d'aussi galants auspices dans le domaine de la noblesse, fut conférée assez rarement par les Valois, avec plus de largesse par les Bourbons. Henri IV fut assez chiche de cette faveur. Louis XIII, sans l'étrange fournée des Quatorze, dont parle avec amertume Saint-Simon, n'eût pas encore mérité le blâme du noble duc; mais Louis XIV, il faut l'avouer, fut prodigue de ces titres au point de les avilir. Le nombre des ducs et pairs s'accrut cependant moins rapidement, grâce à ce fait que les patentes n'étant accordées que de mâle en mâle dans la ligne directe, un grand nombre de duchés-pairies tombèrent en déshérence. Les collatéraux d'une famille ducale ne pouvaient

donc relever un titre qu'en vertu d'une création nouvelle en leur faveur. A la mort de Louis XV, trente-neuf ducs et pairs siégeaient au Parlement, et il existait en outre douze titres de ducs héréditaires non pairs. Sur ces titres, vingt-trois sont portés, aujourd'hui : ce sont Uzès, La Trémoïlle, Luynes, Brissac, Richelieu, Rohan, Gramont, Mortemart, Noailles, Aumont, Harcourt, Fitz-James, Chaulnes, Valentinois, Praslin, La Rochefoucauld, Lorge, Broglie, Aubigny, Estissac, La Force, Maillé, Clermont-Tonnerre.

Les d'Uzès s'intitulent les premiers ducs de France : cette prétention, assez peu fondée en réalité, repose sur une équivoque. Douze duchés-pairies furent érigés avant celle d'Uzès; le chef de cette maison était donc le treizième en rang au Parlement. Mais quand Louis XIII ordonna que les ducs et pairs eussent désormais à faire vérifier leurs titres en la chambre des enquêtes, il décida qu'ils siégeraient dans l'ordre où cette formalité aurait été accomplie. Le duc d'Uzès se hâta d'obtempérer le jour même à l'édit royal. Son carrosse se rencontrant dans la rue Saint-Thomas-du-Louvre avec celui du duc de Luynes, il se pencha hors de la portière pour crier à son cocher qu'il lui fallait arriver au Palais devant son rival. Les deux lour-

des machines se heurtèrent dans l'étroite rue : il fallait verser ou passer. Très peu civilement, Uzès versa Luynes dans la boue, et le cocher fouettant ses chevaux arriva triomphalement le premier. L'histoire a oublié le nom de l'automédon auquel la maison d'Uzès doit une partie de ses honneurs. Le titre de duc d'Uzès est actuellement porté par un jeune homme de dix-sept ans, mais, selon l'usage qui prévaut aujourd'hui en France il ne le prendra que ses études terminées, en entrant dans le monde. Bien plus occupé de passer brillamment ses examens, de travailler pour devenir « quelqu'un » par lui-même, ainsi qu'il le dit très simplement, que de tirer vanité de son rang, il est plein d'esprit, de rondeur, de droiture, et promet de perpétuer dignement sa race ; il est d'un physique très agréable, « un beau duquet » ainsi que cela se dit dans sa Provence. Car il est un des rares ducs qui possèdent leur duché. Le vieux château d'Uzès, grande bâtisse assez noire et mélancolique, s'élève au centre même de la ville qui porte ce nom, dans un pays montagneux, volcanique et aride, d'un pittoresque sauvage. Aux environs, plusieurs villages sont surmontés de tours à demi ruinées qui dépendaient autrefois de la duché d'Uzès. Le spectacle de ces restes, de ce qui fut

jadis une puissance redoutée, fait penser au temps où chevauchaient les reîtres et guerroyaient les seigneurs à travers ces campagnes grises, où Uzès défiait Toulouse et tenait la vallée du Rhône. Si ces jours sont passés, le duc d'Uzès est fort en revanche de ce qui fait la puissance de son siècle, comme jadis de bonnes arquebuses, de solides murailles et de larges fossés faisaient celle de ses ancêtres : il est riche. D'une part, la maison de Charost, s'éteignant dans celle d'Uzès, y a porté les grands biens des Béthune : d'autre part, la duchesse, sa mère, a hérité de l'opulence gagnée dans le commerce lucratif des vins de Champagne de la marque célèbre veuve Cliquot.

La duchesse d'Uzès est une femme très simple, très charitable et très bonne. Née Mortemart, elle est la petite-fille du comte de Chevigné, le spirituel auteur des *Contes Rémois;* mais, malgré cet heureux mélange, l'ombre de Mme de Montespan n'a point présidé à sa naissance : elle a laissé en route l'esprit des Mortemart, et Louis XIV ressusciterait qu'il trouverait Athénaïs singulièrement transformée dans sa descendance. Restée veuve à trente ans, la duchesse s'est consacrée à sa tâche maternelle avec une rare énergie : elle est d'une incroyable activité, et s'occupe de bonnes œuvres,

de sport, d'agriculture, du monde, sans jamais paraître se hâter; cela vient de ce que chacun en général perd son temps à s'inquiéter de soi-même, à se réjouir, s'affliger, se dépiter : la duchesse n'y pense jamais, et veille paisiblement à sa tâche de chaque jour, celle de faire des heureux. Elle est bénie dans les mansardes et aimée dans les salons. Ses enfants entrent dans la vie par un chemin très facile, celui que leur a frayé la douce influence de leur mère. Elle est d'une grande simplicité de mise et d'allures : nulle coquetterie; ses manières franches, cordiales, même un peu garçonnières sont celles des femmes auxquelles la vanité de leur sexe est étrangère. Elle porte ses superbes diamants sur une robe invariablement noire et montante, et je gagerais qu'elle se préoccupe moins de sa toilette que sa première femme de chambre; en revanche elle a le goût de l'arrangement intérieur, et son œuvre, l'hôtel qu'elle a restauré et embelli dans les Champs-Élysées, est une merveille de confort bien entendu et d'élégance de haut style. On y remarque son portrait peint par Gérôme, et la merveilleuse ressemblance de celui du feu duc son mari, une des meilleures toiles de Coignet.

Le duc de La Trémoïlle est, depuis la mort du

dernier rejeton de la maison de Montmorency, le plus grand seigneur de France. Ce dire pourrait être contesté assurément. D'autres maisons, celle de Rohan par exemple, peuvent élever des prétentions au premier rang dans la noblesse française et les appuyer d'arguments sérieux en leur faveur. Il n'est pas douteux cependant qu'un juge impartial ne se prononce pour la maison de La Trémoïlle. L'illustration militaire, la grandeur des alliances, la filiation ininterrompue de cette famille en font la première de France. Le duc actuel est marié à Mlle Marguerite-Églé Duchatel, fille de l'ancien ministre de Louis-Philippe; il est né de cette union deux enfants: un fils, le prince de Tarente; et une fille, mariée au comte de La Rochefoucauld, fils aîné du duc de Bisaccia.

Le duc de La Trémoïlle représente très bien le descendant des preux, et la banale redingote du XIXe siècle ne rend pas, comme chez beaucoup de ses contemporains, le souvenir de l'armure une improbabilité grotesque. On se figure très bien ce grand homme donnant de grands coups d'épée, et François Ier ne renierait pas assurément le petit-fils de son ami. Il semble avoir la nostalgie du temps qui n'est plus, et, tout en affectant une modernité de bon ton, la dédicace qu'il a mise

en tête de la publication du *Chartrier de Thouars* (recueil de ses papiers de famille) eût pu être signée par son aïeul. Sa grande fortune et sa haute situation lui permettaient toutes les ambitions : aucune ne l'a tenté ; il n'a pas beaucoup touché à la vie ; la vie, en revanche, n'a guère touché à lui. Sa cinquantaine vaut les trente ans de bien d'autres, ses amis le trouvent d'une gaieté d'enfant. Il a toujours vécu en spectateur assez désintéressé de la comédie humaine, et cela non pas en désappointé, en passionné déçu, tout bonnement parce qu'il ne s'est jamais soucié d'entrer dans la course et de se mesurer avec ses contemporains. Je pencherais à voir dans ce désabusé de naissance un sensitif et un délicat, un de ces analyseurs de sensations et de sentiments qui craignent instinctivement de livrer leur personnalité à la foule, de subir les heurts et les chocs de la vie publique, et qui se contentent, moitié par modestie, moitié par indifférence, de se laisser vivre portés par les circonstances. Ce cas n'est pas rare dans l'aristocratie française ; il arrive fréquemment que le ressort de l'initiative et de l'énergie soit détendu chez les descendants des vieilles races héroïques. Cette particularité affecte différentes formes, selon les caractères et les milieux, mais

on remarque clairement, dans ces manifestations variées, un mal identique, un certain défaut de force morale.

Chez les uns, le vice constitutionnel se traduit par des appétits de plaisir désordonné, dépassant les bornes des emportements coutumiers de la jeunesse; ceux-là sont la proie des tentations que présente le pavé de la grande ville à des désœuvrés riches, dépourvus de principes bien arrêtés. Cette existence les prend et les garde. La fièvre du tapis vert, les amours vulgaires et faciles en viennent à borner leur horizon : tout sentiment de devoir social et moral paraît s'oblitérer, et ces viveurs surannés, essoufflés, donnent un spectacle à la fois macabre et grotesque.

Chez d'autres, ce défaut d'énergie se traduit seulement dans la sphère de l'action, et se borne à rendre toute initiative impossible. Une sorte de susceptibilité presque maladive, la crainte, faute de pratique des hommes et des affaires, de compromettre le grand nom dont ils sont dépositaires en quelque fâcheuse aventure, les arrête invariablement. Ils ont une certaine notion de leur mission sur terre et sont intérieurement tourmentés et affligés de leur inutilité, mais des délicatesses chimériques, des scrupules de caste dominent; un

fonds de nonchalance y vient aider, ils sont neutralisés, et se laissent condamner à rester des non-valeurs sociales, au demeurant de parfaits galants hommes. Très souvent cette faiblesse se traduit par une sorte de déséquilibrement qui amène une véritable incohérence dans la conduite, inexplicable à des observateurs superficiels. A ces natures un effort suivi et raisonné semble impossible, tandis que leur existence est remplie d'actes isolés de courage, de délicatesse et d'abnégation. Il y a dans leur manière d'agir une étrange disparité.

Tantôt ils se montreront sans force, sans consistance, jouets de leurs propres caprices, tantôt ils agiront en hommes vaillants et forts.

Il est des raisons d'ordre physique et moral, qui concourent à les entretenir dans cette perpétuelle contradiction avec eux-mêmes. L'affinement trop grand de la race a amené chez eux une prédominance du système nerveux qui les rend sensitifs au moindre choc, ébranlés par la plus légère contrariété. Ils prennent l'habitude de céder à leurs sensations, d'user d'expédients et d'atermoiements pour s'éviter de regarder en face les difficultés de la vie de façon à pouvoir les combattre virilement. De là les capitulations en détail de leur conscience, de là l'imprévoyance avec

laquelle ils se laissent acculer aux situations les plus pénibles.

Et cependant, il demeure au fond de ces êtres, si désarmés pour la lutte, un reste de leur hérédité héroïque et fière; sous l'empire d'une surexcitation violente et passagère, leur vieux sang militaire, tout ce qui est resté en eux de leurs ancêtres, seigneurs féodaux, illustres bandits, nobles détrousseurs de chemins, leur monte à la tête et les grise momentanément, leur rendant un éclair des audaces et des fiertés de jadis.

On ne peut donc jamais désespérer entièrement pour eux de l'avenir. Le gros de l'armée est facile à mettre en déroute, mais les réserves sont bonnes. Cependant il faut avouer qu'ils sont bien peu consolants dans la pratique de la vie courante. On ne peut rien leur demander qui constitue une gêne durable, comme de changer de vie, de s'astreindre à un travail sérieux, de renoncer à des habitudes élégantes dont la régularité prend pour eux l'apparence d'un devoir social à remplir.

Ruinés, venus à bout de toutes leurs ressources, de tout leur crédit, ils vivront paisiblement aux dépens de leurs fournisseurs ou de leurs amis, incapables de concevoir ou de mettre en pratique ce sentiment de l'indépendance et de la dignité

personnelle qui préfère les âpretés du travail à la lourdeur des obligations. Qu'il surgisse une occasion de montrer du courage physique ou moral, un duel, une guerre, une aventure à tenter, on verra reparaître une autre incarnation du même homme; on les verra grands, braves, généreux, et cela par un élan tout spontané et irréfléchi.

Ils sont capables de faire campagne, de traverser l'Afrique avec Stanley, de soigner des cholériques, non pas de gagner les cinquante louis par mois qu'il leur faut pour vivre sans être redevables à personne. Il ne faut pas leur en vouloir, ni les condamner sans appel : les circonstances ont fait presque tout le mal; ils sont les victimes du progrès moderne. Avez-vous jamais pensé à la détresse des copistes quand fut inventée l'imprimerie. Les gentilshommes français sont logés à la même enseigne. Parmi eux se recrutaient jadis les gens du roi, d'Artagnan et Porthos de la vie réelle. Leur grand nom était une porte ouverte sur la gloire et la fortune, et leur épée, pour parler le langage de nos jours, constituait le seul capital qui leur fût nécessaire pour se frayer un chemin. S'il y avait obligation, il y avait privilège. A présent l'esprit démocratique des sociétés modernes a détruit leur monopole. Le bagage des

idées erronées dont ils ne peuvent se débarrasser comme la solidarité de l'aristocratie, le prestige de leur rang, l'indignité de vivre de besognes rétribuées, les empêchent d'entrer résolument dans la voie nouvelle et de demander au commerce, à l'industrie, à la littérature le moyen d'exister honorablement. D'un autre côté il ne faut pas croire que ce soit chose aisée dans la pratique, tant il existe de préjugés contre les capacités des gens du monde. Un grand nom est aujourd'hui un fardeau quand jadis c'était un privilège. Oh! la fâcheuse étiquette auprès des gens d'affaires, des artistes, des industriels. Ce dédain a sa raison d'être, quant à présent du moins, mais à certains symptômes je pense qu'il cessera bientôt d'être justifié, et je m'en applaudis pour l'avenir de la France.

Parmi les copistes que ruina l'imprimerie, ceux qui apprirent le maniement des presses et la correction des épreuves se tirèrent d'affaire; les fils de famille finiront par imiter cet exemple et feront reconnaître par leur succès la justesse d'une observation basée sur l'esprit scientifique, cette vérité indiscutable que des hommes en possession d'une longue hérédité de culture intellectuelle sont très particulièrement aptes, en thèse générale, aux

travaux de l'esprit et ne demandent qu'un entraînement spécial et une routine acquise pour devenir experts au maniement des hommes et des choses.

Ce qui retarde encore le mouvement de l'entrée de l'aristocratie dans la voie du progrès moderne, et qui sert à perpétuer le préjugé absurde qui attache une idée de dérogation à ce que ses fils soient médecins, avocats, commerçants ou industriels, c'est que la noblesse est encore trop riche. M. Poirier lui a donné sa fille : à présent il se fait un peu plus solliciter, mais, plus que les mariages d'argent, la plus-value des terres a enrichi l'aristocratie. Un certain nombre de familles ont vu l'accroissement de leur richesse territoriale compenser et au delà les avantages pécuniaires que leur valait, sous l'ancien régime, la faveur royale. On croit trop communément que la Révolution ruina la noblesse : au retour de l'émigration, l'incertitude qui régna assez longtemps sur la légitimité de la possession des biens nationaux permit de racheter à vil prix les terres confisquées : d'ailleurs un grand nombre de familles échappèrent à la spoliation, soit parce qu'elles n'émigrèrent pas, soit parce que les domaines étaient alors possédés par des mineurs.

Les biens de la maison de Luynes furent dans ce dernier cas. Le château de Luynes fut pillé,

celui de Châteaudun dévasté, mais Dampierre, la superbe demeure de l'amie d'Anne d'Autriche, ne subit aucun dommage, et les terres de Touraine et de Picardie provenant de la confiscation des biens du maréchal d'Ancre sont partagées aujourd'hui dans leur intégrité entre les cinq descendants du duc de Luynes.

L'amitié personnelle des rois et des reines de France a enrichi la maison de Luynes. Le connétable était un homme de guerre ordinaire, un politique assez malavisé; en revanche, un veneur consommé, et un courtisan raffiné. La duchesse de Chevreuse, qui apporta dans la maison de Luynes la richesse et le crédit des princes de Lorraine, esprit délié, énergique, caractère peu scrupuleux, domina au gré de ses caprices la vaniteuse et frivole Anne d'Autriche. Enfin Marie Leczinska, l'épouse dédaignée de Louis XV, trouva dans l'amitié du duc et de la duchesse de Luynes un adoucissement à ses chagrins. On peut dire que cette famille comblée de richesses et de faveur fit pour les mériter très peu pour la France, très peu pour la royauté, et que le chemin de la fortune fut pour elle celui des intimités royales. Elle dut sa grandeur au don personnel de plaire aux princes, talent héréditaire de la race.

Pendant la Révolution, la duchesse de Luynes, restée veuve avec un fils en bas âge, établit une imprimerie à Dampierre : elle y édita les œuvres philosophiques du XVIIIe siècle, dont les exemplaires devenus très rares sont fort recherchés par les bibliophiles. Continuant cette tradition, son petit-fils enrichit la bibliothèque de Dampierre de livres et de manuscrits précieux. Il fit des recherches très consciencieuses sur l'art dans l'antiquité, et enthousiasmé par l'étude des textes grecs il dépensa des sommes considérables à faire reproduire, d'après la description d'Anaxagore, la Pallas du Parthénon. Mais, hélas! Phidias a vécu. L'art moderne s'inspire de la pensée du siècle; il ne saurait devenir archaïque, même de par la volonté d'un grand seigneur, et la Minerve qu'admirent les visiteurs de la galerie de Dampierre n'est qu'une pâle et froide imitation, ne donnant nullement l'impression de la conception grandiose de Phidias, la déesse vierge, victorieuse, protectrice, puissance sereine et sublime, force universelle, intelligence active qui, pour Athènes, représentait l'âme même de la patrie.

La Pallas de Dampierre est une fantaisie d'érudit, exécutée par un artiste consciencieux dans la tradition de l'École des beaux-arts. Le grand

souffle antique n'anime point cette œuvre qui passera à la postérité comme un étrange caprice de lettré.

Très admirateur du talent de M. Ingres, le duc de Luynes conçut le projet d'obtenir, du maître choyé du commencement du siècle, de décorer de grandes fresques la galerie de Dampierre. Il partait alors pour un voyage en Syrie et proposa au peintre de l'installer au château en son absence, lui donnant toutes les facilités désirables pour mener à bien cette œuvre capitale. Ingres ne voulut pas s'engager sans avoir visité le château et examiné l'emplacement des fresques projetées. En montant le grand escalier, il vit les peintures que Gleyre venait d'y exécuter et dont le duc s'était montré justement ravi, le jeune maître s'étant affirmé dans cette œuvre comme l'une des gloires naissantes de la nouvelle école. Ingres fronça dédaigneusement le sourcil, et se refusant d'aller plus loin, il déclara, séance tenante, au duc, qu'il exigeait la destruction de l'œuvre de Gleyre avant de commencer la sienne, ne voulant pas d'un voisinage... était-ce redouté ou méprisé qu'il fallait dire? Le duc de Luynes n'eût jamais dû consentir à un acte d'indélicatesse et de véritable vandalisme envers l'artiste qui lui avait donné

le noble et consciencieux effort de son talent, les peintures de Gleyre étaient superbes : jamais il ne s'est égalé depuis. Il protesta d'abord, puis s'entêtant dans son désir de posséder une œuvre capitale de son maître favori, il céda à cette injuste et mesquine jalousie et fit couvrir d'un badigeon les fresques de l'escalier. Gleyre ne parla jamais du chagrin qu'il ressentit d'un pareil traitement, mais il contracta, à partir de cette époque, une mélancolie et un découragement qui influèrent déplorablement sur sa santé et sur son talent. Blessé au plus profond de ses susceptibilités d'artiste, il ne se releva jamais du coup qui lui fut si cruellement porté, et l'insuccès même de M. Ingres à Dampierre ne put le consoler. Celui-ci ayant obtenu les conditions qu'il exigeait, esquissa rapidement ses projets et commença son travail. Mais, sitôt le duc parti pour son grand voyage, il se relâcha de son premier zèle tant et si bien que le duc à son retour en France trouva une seule des fresques à demi ébauchée : le reste attendait le pinceau du maître. De plus, l'imagination de ce dernier s'était figuré un âge d'or dans un climat tropical, et quoique la tradition veuille que la mode antique soit d'aller vêtu, tous les personnages étaient dépourvus du moindre ornement.

Le duc s'exclama sur un excès d'archaïsme qui, dans une galerie de réception, pouvait être prise pour une très mauvaise plaisanterie. L'artiste s'offensa des observations du châtelain, et se permit quelques réponses malsonnantes; un démêlé assez long s'ensuivit : bref le duc de Luynes remercia M. Ingres et dut se contenter d'avoir payé cent mille francs l'avantage de posséder une peinture à peine ébauchée que la décence la plus élémentaire oblige à tenir soigneusement dissimulée sous un rideau.

Le duc de Luynes ne fut pas toujours aussi mal inspiré. Il s'adressa à Rude pour faire la statue de Louis XIII qui orne une des salles du château, et qui passe à bon titre pour un chef-d'œuvre. La *Pénélope* de Cavalié qu'on peut admirer dans l'escalier est une œuvre exquise et charmante, et la restauration des communs, des jardins, de la cour d'honneur du château, fut accomplie avec un goût irréprochable.

Le duc de Luynes mourut d'une fluxion de poitrine contractée sur le champ de bataille de Mentana. Il avait organisé à ses frais le service d'ambulance de l'armée du Pape, et il paya, malgré son âge avancé, si vaillamment de sa personne qu'il succomba autant à ses fatigues qu'à la maladie.

C'était un très grand seigneur, imbu de la tradition aristocratique, dévoué à la cause monarchique au point de désirer ardemment l'occasion d'y sacrifier, lui et les siens. C'était là le côté élevé de ce caractère qui, dans la vie courante, présentait un incroyable mélange de distinction d'esprit et de vulgarité de manières, d'élévation de sentiments et de mesquinerie de détails. Il aimait l'art avec passion, consacrant son temps et une large part de ses revenus à des recherches scientifiques, et si ses efforts sont restés comparativement stériles, c'est grâce à l'esprit un peu étroit qu'il apportait au service de ses nobles aspirations. Ses qualités revécurent dans ses deux petits-fils; je vous ai déjà parlé du duc de Luynes tué glorieusement à Loigny. Le duc de Chaulnes mourut prématurément il y a quatre ans. Il avait lui aussi combattu vaillamment en 1870 et avait été grièvement blessé à Coulmiers : des chagrins de famille hâtèrent sa fin : il a laissé le souvenir le plus cher et le plus respecté.

La duchesse de Chevreuse, mère de ces deux jeunes gens, si cruellement enlevés à sa tendresse, est une noble et sainte femme que ses malheurs n'ont point aigrie. Sa mère, la marquise de Contades, avait épousé en secondes noces le duc de

Luynes et les deux conjoints unirent les deux enfants de leurs premiers mariages. Le duc de Chevreuse mourut jeune, et l'existence de sa femme, commencée avec tant de promesses de bonheur, marquée d'étapes douloureuses par des tombes s'ouvrant tour à tour pour tous ceux qu'elle a aimés, se terminerait dans le deuil et les regrets si de nouveaux devoirs ne la rattachaient à la vie, l'éducation des deux enfants nés du mariage du duc de Chaulnes avec la princesse Galitzin.

C'est une femme vaillante que la duchesse de Chevreuse, mais on se méprendrait étrangement sur son compte en croyant que sa vertu ait ce côté dur et farouche qui lui a été complaisamment prêté pour les besoins d'une cause sur laquelle il est inutile de revenir. Elle a agi consciencieusement ainsi qu'il était de son strict devoir de le faire, et loin d'avoir exercé une sévérité outrée et mis des préjugés sociaux et mondains au-dessus de la loi chrétienne, de la justice et de la charité, elle a usé de cette indulgence qui comporte toutes les mansuétudes, tous les pardons, la poussant jusqu'à cette limite où la douceur envers les coupables devient un péril pour les innocents. Je mettrai à louer cette noble femme la réserve qu'elle-même a apportée toute sa vie à cacher ses hé-

roïques vertus et son douloureux martyre, mais il était impossible de passer à côté de cette figure si sympathique sans lui rendre un juste hommage.

Le titre de duc de Brissac est porté actuellement par un vieillard aimable et bon, d'un caractère doux, facile et accommodant. Son fils aîné donnant l'exemple au prince de Broglie avait pensé relever les tours à demi ruinées du féodal château de Brissac au moyen des millions de Mlle Say, fille aînée du riche raffineur. Les efforts de ce dernier auront grandement contribué à rendre un lustre nouveau à trois grands noms de la monarchie, car le marquis de Brissac avait succombé depuis un an à peine aux fatigues de la campagne de 1870, que sa veuve convolait en secondes noces avec le vicomte de Trédern. Il était superflu, ce que la suite a prouvé, d'apporter une telle précipitation à la conclusion de cette alliance pour le bonheur très mélangé qu'elle devait donner aux conjoints. Le vicomte de Trédern est Breton, il descend de l'un des héroïques compagnons de Beaumanoir au combat des Trente. Faut-il attribuer à cette hérédité batailleuse les nuages qui ne tardèrent pas à s'amasser dans le ciel conjugal des nouveaux épousés? Faut-il croire que le côté

un peu pratique de la tradition des Brissac cadrait mieux avec les idées de Mlle Say? Chacun sait que la plus importante transaction commerciale des temps modernes, la vente de Paris au roi Henri IV, fut conclue par un Brissac qui en reçut le prix en espèces sonnantes et trébuchantes.

Bref, quand ces démêlés parvenus à l'état aigu eurent abouti à la séparation judiciaire, le duc de Brissac vint habiter sous le toit de la vicomtesse de Trédern, et, à l'heure présente, l'héritier du titre et des honneurs de Brissac grandit sous les yeux de son aïeul, promettant de perpétuer dignement son ascendance paternelle et maternelle.

La vicomtesse de Trédern est une femme remarquablement douée, d'une beauté un peu vulgaire qui, par un caprice étrange de la nature, est doublée d'une nature d'artiste incomparable. Elle possède une voix admirable et toutes les qualités requises pour une cantatrice de profession. C'est une personne dont on a dit un bien exagéré et un mal non moins éloigné de la vérité.

La vicomtesse de Trédern est intelligente, énergique : son caractère a un fond de raideur, et elle dédaigne par trop les abstractions. Elle serait femme à refaire, le cas échéant, la trans-

action du duc de Brissac avec Henri IV, et elle a une tendance à croire que si Paris peut s'acheter, c'est avec tout ce qu'il contient. C'est une grande erreur. Il est à craindre qu'elle ne connaisse pas le prix d'une foule de choses qui, tout en échappant à l'évaluation précise, font pourtant le plus clair des biens de la pauvre humanité. Mais n'est pas idéaliste qui veut, et l'admirable virtuose qui dit si magistralement la passion de Marguerite, la douleur de Sapho, semble ouvrir à ceux qu'elle charme et ravit par son merveilleux talent, un paradis dont elle a perdu la clef. Elle vient de marier la fille qu'elle a eue de son premier mariage avec le prince Ernest de Ligne.

Le titre de duc de Richelieu est porté, comme celui d'Uzès, par un mineur. Transmise par le cardinal à ses neveux, la duché-pairie de Richelieu a passé, grâce à une autorisation royale, dans la maison de Jumilhac, à la mort du ministre de Louis XVIII, l'habile négociateur des traités de 1814 et de 1815.

La duchesse de Richelieu actuelle est née Heine; c'est une frêle et diaphane beauté blonde, d'une grâce délicate et enfantine. Son esprit est brillant, il s'égrène en gouttelettes et sa conversation a quelque chose du bruissement doux d'une source

qui monte; la duchesse a tout ce qui fait cette féminité exquise et gracieuse de l'être créé par excellence dans le but de plaire et de charmer. L'une de ses grandes préoccupations est certainement l'organisation savante de sa fine élégance. C'est une rêveuse, et la vie d'ailleurs peut lui paraître un rêve, car, si elle y a rencontré une ou deux fées malfaisantes, d'autres, les bonnes, ont présidé à sa naissance.

Le jeune duc de Richelieu est brun, vif et décidé comme l'était son père, auquel il ressemble beaucoup et dont on aime à voir revivre le souvenir sympathique dans son fils.

La maison de Caumont La Force est une des plus anciennes et des plus illustres de l'armorial français. Elle est représentée par un parfait gentilhomme, sportsman émérite, marié à Mlle de Maillé.

Le duc de Maillé est officier d'infanterie. Il est charmant, très distingué, très intelligent; fanatique du métier militaire, il paraît rarement à Paris.

Le duc de Clermont-Tonnerre est parvenu à un âge très avancé. Son fils a une passion, celle de la musique, et son instrument favori est le violon. Ce Paganini mondain a consacré sa vie à sa famille et à son stradivarius. On le voit très peu

dans le monde : les succès de salon ne sont point d'objectif le son idéal d'artiste. Il est marié à Mlle de Moustier, fille du ministre des affaires étrangères sous l'Empire.

Les Gramont sont la plus belle race de l'aristocratie française. Cela tient peut-être au mariage des deux derniers ducs avec des Anglaises, toutes deux d'une grande beauté. Si le fils de Corisandre l'eût voulu, il se fût appelé Vendôme et eût peint sur son carrosse les armes de France barrées à gauche. Jouissait-il seulement du luxe d'en posséder un? Le roi Henri IV n'avait qu'un seul équipage; il écrivait à Sully : « Je ne puis aller vous voir, ma femme se sert de ma coche. » Le Béarnais offrit donc à Gramont le privilège de la bâtardise royale, et celui-ci refusa par piété filiale. Il trouva que c'était assez d'avoir pris à son vaillant père son bonheur et sa femme, sans lui dérober encore sa lignée, et il voulut rester Gramont.

Le souvenir de Corisandre est resté cependant cher à sa descendance : son nom est porté dans chaque génération et semble attirer avec lui le privilège de la beauté. La sœur du duc actuel, la ravissante comtesse de Brigode n'a pas failli à cette tradition. C'est une grande et belle personne, d'une grâce exquise dans sa réserve un peu timide.

Ses cheveux noirs frisent sur une nuque adorable et son type fin, d'une fière allure, rappelle les femmes de cour que peignait Nattier. Sa manière de s'exprimer a une séduction infinie : c'est un esprit très bien fait pour habiter une si jolie forme, esprit juste, avisé, aux jugements discrètement charitables, agréablement prime-sautiers. Rien de convenu, rien d'apprêté chez la comtesse de Brigode. Elle plaît parce qu'elle respire la séduction. Elle s'habille divinement parce que quelque chose de laid ou de banal n'entre pas dans son essence et ne saurait approcher d'elle. Ce qui la fait plus attrayante encore, c'est une teinte de mélancolie très douce qui est répandue sur sa personne et perce dans ses discours. Ce n'est point cependant une désillusionnée, une désenchantée. Sauf la privation des joies de la maternité qu'elle n'a jamais connues, son heureuse existence s'est écoulée sans heurts, sans nuages, sans mécomptes. Il faut donc chercher des raisons d'ordre tout abstrait et profond à une tristesse qui est une maladie contagieuse et fréquente chez les grandes mondaines.

Elle vient souvent d'une disparité entre les us et coutumes de la vie du monde et la valeur morale et intellectuelle de ceux qui sont appelés à les pratiquer. Le *credo* mondain a été fait pour

la collectivité, et les maximes qui dictent la conduite et régissent les rapports sociaux, excellentes pour entretenir l'harmonie et la cohésion nécessaires, blessent et froissent cependant les individualités qui dépassent le niveau ordinaire par les besoins de leur cœur, par le caractère de leur esprit, par les facultés de leur âme.

Il se produit alors une certaine révolte intérieure, révolte qui se traduit par une impatience des contraintes, des exigences de la vie sociale, une revendication des droits de la nature et de la liberté individuelle. Mais cette tempête est tout intérieure : elle se produit au plus profond d'une région fermée, rien n'en saurait paraître au dehors ; les âmes vraiment fortes ont naturellement l'instinct de dérober au vulgaire les manifestations de leur vie intime. Tôt ou tard l'apaisement se fait, l'équilibre se rétablit avec la certitude de ne jamais réussir à accommoder deux éléments qui se contrarient, une pensée indépendante, un code étroit et invariable. On renonce alors entièrement à prêter au monde plus qu'une complaisance voulue et désintéressée, on se crée une existence qui n-s'appuie en rien sur les occupations qui le pase sionnent, sur les intérêts qu'il fournit On prend l'habitude d'une philosophie très paisible, un peu

désenchantée, d'une désillusion si douce qu'elle ressemble à un contentement. Il n'est pas difficile de discerner et d'analyser l'incurable mélancolie de ces heureux.

Le comte de Brigode est un cavalier de haute mine et de fière allure, homme envié s'il en fut, silencieux, conscient de son bonheur, très peu mondain, grand chasseur parce que la chasse permet de faire galoper le rêve à côté de la réalité. La forêt qu'il aime le plus est celle de Folembray, célèbre dans les amours d'Henri IV et de Gabrielle.

Folembray appartient à la comtesse de Brigode, mère du comte, devenue baronne de Poilly. Femme intelligente, artiste, lettrée, dont le cercle intime est le plus intéressant que je connaisse, parce qu'elle sait y mêler des esprits comme le prince Edmond de Polignac, M. Haas, le marquis Philippe de Massa, François Coppée, Paul Bourget, Barbey d'Aurevilly.

Le duc de Gramont actuel ressemble physiquement à sa charmante sœur. Il est beau, intelligent, de manières agréables et prévenantes. Il a passé de brillants examens et commencé sa carrière militaire de façon à faire concevoir les plus grandes espérances de son avenir. Marié en premières

noces à la princesse de Beauvau, il est resté veuf après un an de mariage et a contracté une nouvelle alliance avec Mlle de Rothschild, qui lui a donné trois enfants. La duchesse de Gramont a le type sémitique très accentué, mais des yeux noirs, superbes, des dents éblouissantes, de la grâce et de l'animation en font une femme très séduisante. Elle cause très agréablement et s'exprime avec cette précision élégante de langage des étrangères qui ont reçu une éducation parfaite. Elle a été bien accueillie, et s'est rapidement conquis des sympathies nombreuses, de chaudes amitiés par la sûreté et le charme de son commerce. C'est une fervente des réunions musicales mondaines : elle est très versée dans la littérature, très au courant du mouvement scientifique. A défaut des obligations de famille et de monde qui remplissent sa vie, un esprit aussi orné et cultivé que le sien trouverait toujours des occupations utiles et agréables. Le duc et la duchesse de Gramont reçoivent peu : à une intimité choisie est ouvert seulement le charmant petit hôtel qu'ils habitent et qui ne se prête nullement à des réceptions d'apparat.

Le duc de Lesparre, frère du duc de Gramont, a épousé Mlle de Conégliano. Il est grand, blond ;

une calvitie précoce le fait paraître plus âgé que son frère aîné, mais ses traits reproduisent la beauté du type de famille. La duchesse est une gentille petite femme, une effarouchée timide, d'une grâce de pensionnaire en rupture de couvent. Elle a l'étonnement ingénu des très jeunes mariées et ses naïvetés ont un charme de candeur très divertissant.

Le comte Alfred de Gramont est le plus beau des trois frères. Il est militaire, et sert avec une passion qui dénote qu'en lui s'est réfugiée la vertu guerrière de sa race, vertu qui s'est vite essoufflée chez ses deux frères aînés, dans les ennuis de la garnison. Il est marié à Mlle Sabatier, fille de l'ancien consul de France en Égypte, celui qui sut propager avec tant d'intelligence et d'énergie l'influence française sur les bords du Nil. Sa fille a hérité d'un hôtel superbe rempli de curiosités rapportées d'Orient. Les sphinx y regardent majestueusement des momies, et quand cette belle demeure s'anime de l'éclat d'une fête, que retentissent les accords du violon, les vieux Pharaons contemplent d'un œil de pierre cette belle jeunesse en joie, et les reliques des siècles écoulés contrastent étrangement avec la gaieté moderne.

Les deux maisons ducales dont je veux vous

parler à présent doivent leur fortune à deux femmes.

Mme de Montespan fit la grandeur des Mortemart, Mme de Maintenon celle des Noailles. Sous l'égide de ces deux puissances, ces deux maisons tour à tour furent l'objet des faveurs de Louis XIV, et ce qui est éminemment moral, c'est que le mariage occulte fut plus productif de grâces, d'honneurs et de richesse que l'adultère triomphant.

La maison de Noailles est divisée en trois branches : le duc de Noailles, le duc de Mouchy, le comte Alfred de Noailles en sont les chefs.

Le duc de Noailles est un grand seigneur de l'ancien régime : il a les grandes façons, la haute culture d'esprit, toutes les qualités extérieures et les sentiments d'un gentilhomme accompli. C'est un lettré et un érudit ; il a publié différents travaux d'économie politique dans la *Revue des Deux Mondes* et tout dernièrement une étude en deux gros volumes, intitulée : *Cent ans de démocratie aux États-Unis.* Le style en est assez lourd et la profondeur des observations, l'originalité des aperçus ne viennent pas dédommager assez complètement le lecteur de l'effort d'attention que lui demandent ces ouvrages. Il est singulier que le duc de Noailles puisse mettre une plume aussi

didactique au service d'un esprit aussi brillant dans la conversation, et cela, sans que le tour charmant, enjoué, spirituel de son entretien vienne inspirer sa phrase. C'est un causeur séduisant et un écrivain assez peu récréatif, et le dicton fameux : « le style c'est l'homme, » est, dans son cas, d'une flagrante inexactitude. Il est rare qu'il y ait des rapports exacts entre la pensée écrite et la pensée parlée : presque toujours, l'une des deux facultés d'expansion s'exerce aux dépens de l'autre et prédomine sur elle. Théophile Gautier jetait les pierres précieuses à pleines poignées dans sa conversation ; il les sertissait un peu chichement, quoique avec un merveilleux effet, dans sa prose. George Sand, si éloquente et si passionnée en face de son encrier, devenait distraite dès qu'elle était dans un salon ; l'intimité seule réveillait en elle, au cours d'un entretien, la pensée qui échauffait sa plume. Quand elle s'animait à défendre une thèse, sa parole ardente et vibrante était visiblement de la même qualité que la chaleur communicative qu'elle savait mettre dans la bouche de ses personnages. Si le duc de Noailles écrivait comme il parle, il serait un nouveau Saint-Simon, plus alerte, moins passionné, plus subtil à saisir le côté ridicule des travers

d'autrui et à railler agréablement là où l'austère ami de Fénelon épanchait magistralement sa bile. Le duc de Noailles verrait aussi juste, mais de moins haut : il lui manquerait le côté philosophique et profond qui fait, des mémoires de Saint-Simon, un document humain aussi bien qu'une précieuse source de renseignements historiques ; en revanche, la touche fine et légère, l'originalité des aperçus ne manqueraient point à une œuvre qu'il faut rêver, hélas ! car jamais elle ne sera écrite. Le duc de Noailles siégera assurément à l'Académie, d'après la tradition qui veut que l'aristocratie française soit représentée sous la coupole de l'Institut. Il a pu tout dernièrement, en assistant à la réception de M. Hervé et en écoutant l'éloge si discrètement encensé à ses oreilles filiales, choisir par avance le fauteuil où il assoira d'ici peu sa ducale immortalité.

Son frère, le marquis de Noailles, a épousé la belle comtesse Schlékowska ; il a composé un gros livre sur l'histoire de Pologne et représentait, il y a peu de temps, la République à Constantinople en qualité d'ambassadeur. On lui en veut un peu d'avoir choisi, pour inspirer sa conduite, celui de ses ancêtres qui prit l'initiative de sacrifier les titres de noblesse sur l'autel de la patrie. Si le mar-

quis de Noailles était contraint, par la logique, à prendre son aïeul au pied de lettre, il serait assurément fort vexé et renierait peut-être son patron.

Le duc de Mouchy est très différent de son cousin : resté orphelin de bonne heure, maître de sa liberté et d'une grande fortune, il s'écarta quelque peu de la tradition des opinions de sa famille, et fut un de ceux qui se laissèrent attirer tout d'abord aux Tuileries, puis séduire par le charme si personnel de Napoléon III, finalement inféoder entièrement à l'impérialisme. Il fit partie de l'intimité de l'Impératrice, et la main de la princesse Anna Murat lui fut accordée à l'époque où la puissance impériale, parvenue à son apogée, allait commencer à décliner.

La princesse était d'une beauté rare, d'une bonté exquise et d'une grande intelligence des choses mondaines. Elle sut ménager la chèvre des Tuileries et le chou du faubourg Saint-Germain, et cela très naturellement, par le besoin spontané qu'elle éprouvait de vivre agréablement avec sa famille des palais, son prochain des salons. C'est une âme généreuse et fidèle que celle de la duchesse de Mouchy : son attachement dévoué à d'augustes infortunes a mis une auréole autour de son nom, et les sympathies dont elle jouit se doublent de

l'admiration qu'elle inspire à si juste titre. Sa beauté blonde est respectée des années, et son fils est devenu un homme, tandis qu'elle n'a pas cessé d'être une jeune femme. Sa maison est une des plus agréables de Paris. Elle reçoit, avec une grâce amicale, de nombreux habitués qui savent trouver un accueil invariablement satisfait.

Le duc et la duchesse aiment le monde et sont redevables aux bons samaritains qui viennent peupler et embellir leur *home*. Avec le grand art du monde, on en éprouve généralement l'impérieux besoin, presque la nécessité absolue. Il y a une certaine faiblesse à craindre la retraite et la solitude, au point de considérer l'idée de la Thébaïde avec une horreur dont n'approche que l'idée de l'enfer. C'est une dépendance assurément et une tyrannie que celle-là, mais c'est une chaîne fleurie, elle a son côté séduisant même, et ses avantages réels. Il n'y a de salons agréables que ceux des mondains de conviction. Pour attirer, charmer, amuser, retenir, il faut être soi-même attiré, charmé, amusé et retenu par l'occupation de réunir et de divertir un cercle d'amis et même d'indifférents. On ne peut jouer ces sensations : l'art le plus subtil et le plus savant ne parviendrait pas à réaliser ce que fait, dans cet ordre d'idées, le

naturel. Les salons où l'on s'amuse sont ceux où les maîtres et maîtresses de maison sont eux-mêmes amusés. Le monde a une légère défiance de quiconque sait se passer de lui, et des complaisances infinies pour ceux qui savent avouer ingénument être incapables de se débarrasser à eux seuls du poids des jours...

Là est l'un des moyens de captiver le plus sûrement la bienveillance générale. La vie s'amuse aux antithèses et se plaît aux contrastes. Rien ne séduit les frivoles comme de se sentir d'un secours sérieux.

Le comte Alfred de Noailles est très aimé des cadets et des aînés. Il a un caractère d'une bienveillance enjouée, d'une gaieté aimable qui le rendent universellement populaire. Son fils aîné, le comte Alexis de Noailles, a hérité de ces qualités séduisantes : il sert, ainsi que son frère cadet, dans la cavalerie.

La maison de Mortemart est remarquable par la façon dont la classique tradition de l'ancienne société française s'y est conservée. L'esprit qui y règne est celui que rapporta de l'émigration la noblesse française. Ils sont résignés au malheur des temps, remplaçant le service du roi par celui de Dieu et des pauvres, comptant un peu sur les

hiérarchies paradisiaques pour compenser le déplorable désarroi qui règne depuis 89 dans ce pauvre monde sublunaire, si dévasté par le ravage des idées modernes. Cette attitude est exactement celle des représentants de la maison, le duc de Mortemart, le marquis, le fils et les petits-fils de celui-ci. Ils ne sont point mêlés à la vie publique, n'ont jamais brigué les faveurs du suffrage universel et sont restés cantonnés dans le domaine des devoirs mondains et des œuvres charitables. Le jeune comte de Mortemart a épousé Mlle d'Hunolstein, héritière par sa mère d'une part de la fortune des d'Uzès. C'est un jeune ménage très recherché et très répandu dans le monde. M. de Mortemart est beau, ses manières sont agréables et aisées, et il est assez imbu des idées de sa famille pour avoir résisté à certains entraînements auxquels la jeunesse est trop facilement accessible. Mais il lui manque ce je ne sais quoi qu'on pourrait appeler la sève de la vie. La nature a pétri un corps fait pour contenir une âme forte, ardente, vivace, et, lasse de cet effort, s'est arrêtée en chemin, quand il s'agissait d'allumer cette étincelle qui fait les ardeurs et les ambitions viriles. Lire des mémoires et des travaux historiques, se rendre au bal, acheter des bibelots et faire décorer son appar-

tement, suffit à remplir l'horizon d'un homme dont les facultés pourraient trouver un plus utile emploi. Il serait temps de secouer la poussière de Coblentz et d'entrer dans la lutte pour défendre la cause d'un ordre social trop menacé aujourd'hui pour que le désintéressement reste permis, l'inaction excusable de la part de ceux qui sont nés ses défenseurs.

Le duc d'Harcourt est de stature médiocre; c'est un aimable homme dont la femme, née de Mercy-Argenteau, a une réputation d'esprit très justifiée. Elle vit très retirée, se consacrant à l'éducation de ses fils, et s'occupant avec beaucoup de goût et d'entente de la restauration du superbe château d'Harcourt, situé dans le Calvados. Le duc d'Harcourt a siégé à l'Assemblée nationale, et s'y est fait remarquer par sa rare compétence dans toutes les questions militaires.

Le frère du duc, le comte Pierre d'Harcourt, a épousé la sœur du comte Albert de Mun, le célèbre orateur du parti catholique. La jeune comtesse a infiniment d'esprit : ses traits irréguliers s'animent de la vivacité de sa parole. Elle et ses deux sœurs, la duchesse d'Ursel et la comtesse de Franqueville, sont, parmi les femmes de la société de Paris, celles qui causent le mieux.

La maison de Fitz-James est très nombreuse. Il semble qu'une bonne fée spirituelle et qu'une mauvaise fée imprévoyante président à ses destinées. Tous ses membres, y compris le duc de Fitz-James, sont remarquables par le brillant de leur conversation, leur esprit paradoxal, leur insouciance absolue des avantages temporels si fort prisés de nos jours. Ils sont plutôt craints qu'aimés dans le monde, et cependant ils jouissent d'une certaine renommée qui les fait priser et rechercher dès qu'ils veulent bien se prêter aux exigences mondaines, chose qui répugne assez à leur caractère indépendant et un peu capricieux.

La duchesse de Fitz-James est fille du comte Lowenhielm, lequel fut longtemps ministre de Suède en France et qui a laissé un souvenir sympathique dans le pays dont il avait fait sa seconde patrie. C'est un esprit distingué et cultivé que celui de la duchesse. Elle s'occupe d'agriculture avec passion et succès, et a publié des travaux fort remarqués dans la *Revue des Deux Mondes* sur les questions spéciales dans lesquelles elle a acquis une très haute compétence. Elle aimait beaucoup l'équitation et se montrait, il y a quelques années, avec la baronne Alphonse de Rothschild, une des plus fidèles habituées de l'allée des Poteaux.

Ses facultés littéraires revivent dans sa fille aînée, la vicomtesse de Turenne. Un livre de pensées, publié sous un pseudonyme assez transparent, et qui eut un certain succès il y a deux ans, est l'œuvre de cette jeune femme. Elle serait fort agréable avec ses traits fins, son esprit disert et moqueur, si un peu d'afféterie ne déparait pas ses dons naturels.

Les deux fils du duc de Fitz-James sont au service. L'aîné est au Tonkin ; le second a épousé M[lle] de Gontaut-Biron, et est officier de cavalerie.

La duchesse de Fitz-James douairière, née Marmier, fut une des beautés célèbres de la cour de Charles X, et, dans son âge avancé, conserve encore des traces de l'exquise régularité des traits, de la suprême distinction qui la firent si admirée. Elle est d'une inépuisable charité, et sa grande bonté, le charme de sereine indulgence qui est en elle, attirent dans son salon jeunes et vieux. Mais voici une charmante figure : c'est celle de M[lle] de Charette, sa petite-fille. Sa beauté blonde unit la ressemblance de son père, ses beaux traits au profil classique, à la fine distinction héritée de sa mère. Il y a une jolie brusquerie dans ses mouvements : ses yeux d'un bleu sombre ont un regard profond et doux ; c'est une jolie incarnation de jeunesse et de

vie égayant d'un beau rayon de soleil la vieillesse vénérable de son aïeule.

Le plus doué de la famille est, sans contredit, le comte Robert de Fitz-James, cousin germain du duc. C'est un marin très distingué, très apprécié dans la carrière qu'il a choisie, un esprit paradoxal, intransigeant, une personnalité pas toujours sympathique, mais éminemment intéressante. Je lui conseillerais volontiers, comme correctif des défauts de son caractère, de cultiver un peu l'idéalisme. Il aurait davantage le goût de l'abstraction, il entrerait dans une sphère de pensée un peu moins réaliste de parti pris, que ses véritables sentiments se trouveraient mieux à l'aise, que le laborieux effort de se maintenir à la hauteur de travers qu'il n'a point lui serait épargné. L'idée la plus géniale de cette admirable marquise de Sévigné est celle du perfectionnement indéfini dont est susceptible l'humaine nature. Elle est admirablement juste, et cette perfectibilité console des défauts quand on discerne à côté l'esprit qui sait s'en apercevoir.

Le comte Charles de Fitz-James est aussi spirituel que son cousin : ses facultés sont plus brillantes, tout en étant moins excellentes en qualité peut-être. C'est un soliste distingué dans le chœur d'une conversation. Il s'empare volontiers d'un sujet qui

excite sa verve, en fait ressortir les côtés plaisants avec un rare bonheur d'expression. On voudrait parfois un peu plus de réserve, mais on lui pardonne, grâce à l'imprévu fort divertissant de ses saillies.

Le duc de Rohan est veuf de M[lle] de Boissy, dont le père avait épousé en secondes noces la comtesse Guiccioli, célèbre par la passion qu'allumèrent ses beaux yeux chez le poète de *Lara*. C'est un aimable seigneur, bon, accueillant, d'une bonhomie réelle doublée d'un tour d'esprit assez sarcastique.

Son fils, le prince de Léon, marié à la fille unique du marquis de Verteillac, héritier de la grande fortune du marquis de Préaulx, s'est adonné de bonne heure à la politique. Envoyé à la Chambre par les électeurs du département du Morbihan, il se montre assidu au Palais-Bourbon et déploie dans les travaux parlementaires un zèle et une activité qui le font remarquer. Il est fort instruit : son esprit est plus solide que brillant, son jugement très sûr.

La princesse de Léon est la bonne grâce personnifiée ; sa gaîté communicative, sa parfaite simplicité, son naturel et le tour plaisant de sa conversation en font l'une des personnes les plus agréables de la société. Son salon est très hospitalier. Elle en fait les honneurs avec une grâce prévenante. Sa physionomie est plus piquante que jolie ; elle

s'habille bien, se parant des joyaux superbes qui sont un héritage de famille, avec beaucoup de goût. Esprit, simplicité, tel est l'air qu'on respire dans cet agréable intérieur.

Il est à remarquer que, rarement, la morgue et la vanité vont en France avec la très haute naissance. Si vous découvrez dans un personnage un souci pointilleux des politesses qu'on lui doit, une inquiétude de n'être pas traité à son mérite, soyez assuré que sa noblesse n'est pas de bon aloi ou qu'une mésalliance a infiltré du sang plébéien dans ses veines.

Les très bons gentilshommes sont très polis, très prévenants, remplis de tact. Ils veillent à conserver cependant les distances, au moyen de nuances de civilité presque insaisissables, mais très savantes et très efficaces.

Les très grandes dames sont très aimables, et celles qui possèdent la véritable tradition de la bonne éducation ont une grâce et un savoir-faire infinis dans les gradations de leur politesse. Elles savent ne jamais dire un mot en moins, un mot en trop : elles se maintiennent à une certaine hauteur, de laquelle leur amabilité semble emprunter plus de prix, rester d'une qualité plus rare et plus flatteuse pour celui qui en est l'objet.

Il est difficile d'observer ces nuances et de pratiquer cet art avec un naturel parfait, une entière simplicité, l'absence absolue de tout effort. Ce prodige se fait cependant tous les jours, mais c'est un talent qui se transmet des mères aux filles, dont s'imprègnent lentement les souples natures féminines par l'exemple qu'elles en ont sous les yeux. Nécessairement la perfection n'en est pas commune, mais certaines femmes la possèdent dans son entier, à un point qui n'est égalé par les grandes dames d'aucune société européenne

Le titre de Valentinois est porté par le fils du prince de Monaco qui, laissant ses États minuscules confiés aux soins éclairés du baron de Farincourt, gouverneur de la principauté, partage son existence entre la navigation de plaisance sur un magnifique yacht, les plaisirs de la capitale où il possède un très bel hôtel, et enfin le château de Marchais.

Son père, très âgé et presque aveugle, affectionne cette demeure et y passe la plus grande partie de l'année. Père et fils portent le titre de prince de Monaco. Ainsi en fut-il réglé lors des négociations du mariage du jeune prince avec lady Mary Hamilton. La petite-fille de la nièce favorite de Napoléon avait été fiancée, dit-on, au prince de Hohenzollern, celui-là même dont la malencontreuse candi-

dature au trône d'Espagne fut la cause ou plutôt le prétexte de la guerre de 1870. L'altesse allemande déplaisait fort à la jeune fille, élevée dans les habitudes de liberté prédominantes en Angleterre dans l'éducation des femmes : elle fit traîner les choses en longueur et, quand le prince de Monaco se mit sur les rangs, pour obtenir sa main, le mariage fut conclu avec une vertigineuse rapidité. Trois ans après, la discorde éclatait dans le jeune ménage ; les liens qui les unissaient furent cassés d'un mutuel accord, et, actuellement, le Napoléon de cette Joséphine consolée pense, dit-on, à tenter de nouveau la fortune du conjungo.

Le prince de Monaco est plus connu par les bruyants démêlés de cette fâcheuse aventure que par ses qualités personnelles. Il a cependant le mérite d'une sérieuse application dans ses observations scientifiques.

Sans prendre pour le juger les données fournies abondamment par les avocats de la comtesse Festetics, je crois que ce Ménélas n'était point fait pour contenter une Hélène exigeante. C'est un jeune homme doux, presque imberbe, ayant plus de goût pour les entretiens savants que pour les discours galants. Si Périclès a été grand dans une Attique qui ne dépassait pas beaucoup les propor-

tions de Monaco, c'est un tour de force qui ne se répétera pas de nos jours sur les bords de la Méditerranée, avec les éléments dont je viens de parler.

La branche ducale des Choiseul, celle de Stainville, s'est éteinte dans la maison de Marmier, dont le chef, avec l'autorisation du roi Louis-Philippe, a relevé le titre.

Le duc de Marmier actuel est un mélomane distingué et un sculpteur de talent. Veuf de Mlle Le Marois, il a épousé en secondes noces Mlle de Moustier, fille du ministre des Affaires étrangères sous l'Empire. Il habite presque constamment le superbe château de Rey, situé sur une colline des bords de la Saône et qu'il a fait somptueusement réparer. En face s'élève le château de Scey-sur-Saône, et l'on raconte, dans la comté, un drame amoureux et tragique très analogue à la pitoyable aventure du chevalier de Coucy et de la dame du Fayel, et qui, dans la nuit des temps, alluma une guerre à outrance entre les deux châteaux.

Le nom de Marmier est populaire dans toute la province ; pas un petit hobereau, pas un gros paysan qui ne compte un ancêtre dans la garnison d'Huningue. Lors de la campagne de 1813, le marquis de Marmier obtint de l'empereur la permission de lever un régiment à ses frais et de défendre

la citadelle qui couvrait la frontière de la comté. Il s'enferma avec deux mille hommes dans la ville et tint énergiquement jusqu'au bout. On mangea les chats et les rats, mais on ne se rendit point. Un tel héroïsme méritait qu'un sacrifice fût fait pour que la brave petite cité restât française. Le duc de Richelieu le voulait. Louis XVIII, hélas ! ne comprit point, et ce fut en pleurant de rage que les défenseurs d'Huningue en sortirent avec les honneurs de la guerre, tambour battant, drapeau au vent, mais pour laisser entrer par une autre porte les alliés ! Ce haut fait a donné aux Marmier la première place dans le pays ; s'il leur a coûté leur fortune, un lustre singulier restera à tout jamais autour de ce nom.

Je vous ai déjà parlé, mon cher ami, du duc de Bisaccia. Il appartient à la maison de La Rochefoucauld et à la branche de Doudeauville, dont son frère aîné porte le nom.

Le chef de la famille est le duc de La Rochefoucauld, actuellement capitaine dans l'armée; il est le fils d'une vivandière « épousée par mégarde », me disait l'un de mes plus spirituels amis. L'un des cousins du duc, le comte Hubert de La Rochefoucauld, est un très jeune homme au physique agréable, mais dont les goûts sont pour le moins étranges. Il s'est

fait remarquer jusqu'à présent par une adresse merveilleuse dans les exercices acrobatiques qu'il pratique au cirque Molier et dans différentes circonstances dont il aime passionnément à faire naître l'occasion. Son frère est officier de cavalerie et a épousé Mlle de Vaufreland.

Une autre branche de La Rochefoucauld est celle d'Estissac ; elle a de nombreux représentants, et a eu l'honneur de donner deux de ses filles en mariage à l'illustre maison Borghèse.

L'un de ses membres est des plus connus et aimés de la société parisienne. C'est le comte Aimery de La Rochefoucauld. Dès sa jeunesse, il s'est voué à la mondanité et en a fait son unique occupation, sa passion, sa carrière, le but de sa vie. Il est fort heureux qu'il se trouve des pontifes aussi convaincus du sacerdoce mondain, car des foyers aussi ardents rayonnent autour d'eux et entretiennent une bienfaisante chaleur dans les rapports de société.

Le comte Aimery fait une étude approfondie de ce qui doit revenir à chacun, selon le rang qu'il occupe, d'égards et de politesses. Il compte les pas qu'il doit faire dans son salon pour aller recevoir une duchesse, le nombre dont doit se contenter une marquise est fixé. Pour une simple Madame, il piétine sur place d'un air galant. Il rend des

oracles *in cathedra* et *ex cathedra* quant aux prétentions que l'on doit élever, aux exigences qu'il faut avoir, et il en veut mal de mort aux coupables insouciants qui négligent de lever en conscience sur leurs contemporains le tribut d'honneur auquel ils ont droit. Jamais il ne se donne à Paris un grand dîner sans que le comte Aimery s'inquiète par avance de la composition de la liste des invités et de l'ordre des préséances ; sans que les amphitryons aient manifesté le moindre désir de recourir à ses lumières, il a fait son étude, il a rendu son arrêt, il a statué sans appel. Et si les choses se passent autrement qu'il en a décrété, c'est la fin du monde assurément qui s'approche. Il est contristé d'un renversement aussi inconcevable de tout ordre moral, effrayé d'un péril social aussi imminent. Quand il dîne en ville, il calcule avec une exactitude admirable, d'après le rang de ceux qui l'invitent, à quel moment il devra arriver. Il devance l'heure indiquée de dix minutes pour un prince du sang, de cinq minutes pour un duc et pair. Il arrive juste chez ses égaux et de quelques secondes en retard chez les maîtres de maison qu'il honore, croit-il de très bonne foi, quand il se rend à leurs instances et daigne rompre le pain avec eux. C'est un Saint-Simon de poche, un Dan-

geau en miniature, un armorial de France ambulant. Il connaît les alliances, les parentés, les tenants et aboutissants d'un chacun, et a la spécialité de relever les côtés faibles des généalogies vantées. Il s'afflige de mésalliances qui ont un siècle de date et ne saurait se consoler de dérogations qui affectent l'ascendance de son ami le plus cher aux environs du XVIe siècle et dont il a relevé et suivi la trace à travers les âges écoulés. C'est un terrible démolisseur et un justicier, et il est à craindre qu'à l'entrée du Paradis, il n'attende, pour pénétrer dans la gloire des bienheureux, qu'un saint de bonne maison lui en ouvre les portes.

Sa femme est née de Mailly-Nesle : j'ai cru à des points obscurs dans sa généalogie qui eussent été une lourde épreuve pour son mari ; mais il m'a été prouvé que tous les généalogistes, dont Morelli et le père Anselme, avaient établi pour la maison de Mailly une filiation qui en fait l'une des plus nobles de France.

La comtesse Aimery se préoccupe fort peu de Colard de Mailly, qui fut un des régents de France durant la démence de Charles VI. Tout ce qui se perd dans la brume des siècles écoulés semble la laisser jouir en paix de ses succès, de ses plaisirs, de l'affection de ses amis. C'est une

adorable blonde qui, avec quelques très petits défauts en moins, serait une beauté incomparable. Ses cheveux moussent autour d'un joli front pur, son profil a une noblesse et une grâce de camée antique. Sa taille n'est point parfaite, mais sa démarche est souple et fière, ses mains superbes, son port admirable. Elle est très aimée, très prisée, très recherchée, et elle est pour beaucoup dans la longanimité avec laquelle la société se laisse morigéner par son docte époux.

Le comte Guy de La Rochefoucauld est une personnalité sympathique, appartenant à la famille de l'auteur des *Maximes*. Il est très loin d'avoir la misanthropie chagrine de son aïeul. C'est un aimable jeune homme qui s'occupe de peinture, de sport, du monde, en apportant à ces diverses occupations du goût et de l'intelligence. La vie lui a été agréable et douce : il la prend avec le contentement d'une âme satisfaite dont l'idéal est peu compliqué. La comtesse est née Mortemart. Elle a de la brusquerie dans les manières, et tout le bagage des partis pris éminemment respectables de sa famille. En dehors de ces très légères critiques, c'est une charmante femme douée d'intelligence et de beauté. Ce jeune ménage vit dans une tendre union et dans une très grande intimité. Remar-

quons à ce propos qu'il est de très bon ton, de nos jours, de vivre en bonne intelligence avec son mari. Le XVIII[e] siècle avait apporté dans les mœurs conjugales un esprit ultra libéral; on se mariait pour faire acte de convenance sociale, et, une fois la généalogie assurée, chacun vaquait à ses affaires et à ses plaisirs sans souci du bonheur de l'autre conjoint, la réciproque rendant la chose tout aisée et naturelle. Il fallait l'éducation de plusieurs générations pour en venir à d'autres façons de voir et pour comprendre les douceurs du lien du mariage. L'esprit de coterie servit de transition. On transposa l'amitié dans l'amour et *vice versa*. Chaque femme agréable, spirituelle, fut entourée de discrètes sympathies : chaque personnage, doué de vertus et de charmes propres à le faire apprécier dans une intimité, eut sa chaise attitrée dans plusieurs cercles où il apportait fidèlement et journellement sa quote-part de distraction et d'amusement à ceux et celles qui faisaient partie du cénacle. Il n'était point d'usage de vivre à deux, mais bien de s'aimer à vingt et même à trente au plus. Chacun des conjoints recevait en amitié, en égards, en plaisirs de bonne compagnie la monnaie de son bonheur conjugal, passablement écourté et compromis par les intimités féminines ou masculines qui

ne pouvaient manquer de s'établir. Il semblait qu'on mît sa félicité en bourse commune, gardant les convenances extérieures religieusement, mais faisant bon marché en réalité des joies intimes de la famille.

Les nombreuses publications qui ont été faites, de nos jours, des mémoires, des lettres particulières d'un grand nombre de personnages, permettent de recomposer, pour ainsi dire jour par jour, heure par heure, la vie des hommes qui furent Chateaubriand, Vitrolles, Berryer, Ancelot, Benjamin Constant, des femmes qui s'appelèrent Mme de Staël, Mme Récamier, Mme Joubert, la princesse Belgiojoso. Cet esprit de coterie leur survécut et il fallut les nombreux mariages d'argent, le mélange des sociétés, les goûts de sport, de courses, l'infiltration des mœurs anglaises dans celles de la société française, une certaine décadence dans l'habitude des égards réciproques et dans l'art de vivre en société, pour modifier cet état de choses.

A présent, il existe certains cénacles aimés et fréquentés où la visite des uns est quotidienne, celles des autres un peu moins rapprochées, mais où les sujets d'intérêts sont communs, où règne un certain exclusivisme, et dont le centre est une femme aimable et intelligente, se considérant comme obligée plus ou moins vis-à-vis de ceux

qui forment son cercle, amusent et occupent ses loisirs depuis grand nombre d'années.

Mais s'il existe encore de ces salons intimes, ces refuges de l'esprit de coterie se font rares : ils sont l'objet d'une vitupération de plus en plus écoutée et permise de la part de ceux qui n'ont pas su y pénétrer; il s'en forme peu ou point de nouveaux, et l'élément masculin y est en décroissance marquée. En effet, la plupart des jeunes gens aujourd'hui ont une carrière; d'autres s'adonnent au sport, aux courses, à des occupations artistiques ou littéraires. Les cercles ont pris également une grande place dans la vie des hommes, bien qu'ils soient moins fréquentés de nos jours qu'ils ne l'étaient jadis. Les maris se bornent, en fait de devoirs de société, à accompagner leurs femmes le soir dans le monde. L'usage même des visites de noce se perd. Il devient très rare de rencontrer aux réceptions diurnes une timide jeune femme, son époux fier mais embarrassé, une douairière comme pièce de résistance, le tout naviguant de conserve, et se produisant avec prodigalité dans tous les salons de Paris. Les hommes s'affranchissent de plus en plus de ces sortes de corvées, et il faut aller passer un hiver à Quimper ou à Carpentras, pour rencontrer des maris

faisant avec leurs femmes des visites banales.

Ces nouveaux usages sont tout à l'avantage de l'intimité des ménages. Une femme peut plus aisément assurer son empire dans le cœur de son époux quand ses rivales sont la dame de pique, un grand sabre, ou bien encore vont à quatre pattes.

Il est donc un nombre infini de bons ménages. Le contraire fait une fâcheuse exception et les bruyants démêlés conjugaux sont jugés très sévèrement par le monde. On s'inquiète peu ou prou de savoir qui des deux à jeté la pomme de discorde, mais on renvoie dos à dos les deux parties plaignantes en leur faisant comprendre qu'il y a un manque d'intelligence à ne point vivre en paix. Cette manière de voir s'impose de plus en plus et l'on prévoit un krach prochain dans l'industrie des avocats à scandales.

Il me reste à vous parler des quatre maisons ducales non pourvues sous l'ancien régime de la pairie. et dont les titres étaient cependant héréditaires.

Les Broglie sont du nombre. Je me suis étendu à loisir sur les différents membres de cette famille.

Le titre de duc de Lorge appartient à la maison de Durfort. Il est porté actuellement par un jeune homme de figure et de manières agréables, mais d'un caractère mélancolique. Rien ne lui manque

pour être heureux, pour envisager gaiement la vie qui l'a jusqu'ici traité en enfant gâté, et cependant une teinte assombrie prédomine dans ses idées au point de faire croire qu'il est parfois très attristant de s'être toujours amusé, très laborieux de n'avoir rien à faire. Les autres membres de sa famille ne portent que le nom patronymique de leur maison. L'un d'eux a épousé la charmante fille du prince de Montmorency-Luxembourg et en a sept enfants. C'est une personne d'infiniment d'esprit que la vicomtesse de Durfort. On respire près d'elle un air imprégné de l'essence même de la bonne compagnie et cependant, telle est l'originalité de sa pensée, la vivacité de son intelligence, que sa conversation est parfaitement agréable.

Le duché d'Aubigny fut accordé au fils de Louise de Kéroualle, duchesse de Portsmouth, et de Charles II par Louis XV. Il fut le prix de l'alliance de l'Angleterre et fait encore partie aujourd'hui des titres de la maison de Richmond.

Le titre de duc d'Estissac est, ainsi que je l'ai dit plus haut, en possession de l'une des branches de la maison de La Rochefoucauld. Cette branche est la plus nombreuse et ne compte pas moins de douze représentants mariés.

Après ce long chapitre de dissertations sur les

grands seigneurs, je dois vous avouer, mon jeune ami, que le *credo* des gens comme il faut, en France, contient un article qui n'a cours dans aucun autre pays. Il porte que c'est beaucoup d'être un gentilhomme, que c'est relativement peu d'être un grand seigneur. Dieu a fait les premiers, le roi a fait les seconds. Un grand seigneur peut être un gentilhomme de petit aloi, partant n'être point considéré dans sa caste comme l'égal de certains hobereaux qui ont tout juste un « de » devant leur nom. Ce qui importe, ce n'est pas d'avoir été l'objet des faveurs royales, mais bien d'être de lignée ancienne et de bon renom ; c'est ce qu'on appelle être de bonne maison.

CINQUIÈME LETTRE

FAMILLES DUCALES
A TITRE ÉTRANGER OU DE CRÉATION RÉCENTE

Je comptais, mon cher ami, vous faire grâce du nobiliaire français. Il est cependant impossible de passer sous silence les ducs à titre étranger et ceux d'origine française mais de création récente. Leurs feuilles de fraisier sont portées à aussi bon droit que celles des ducs et pairs, et dans leur nombre se trouvent des rejetons des plus anciennes familles françaises.

Nous voyons d'abord les ducs du pape, ainsi appelés parce que leur création remonte au séjour des papes à Avignon. Ce sont Sabran, Gadagne, et Caderousse.

Le duc de Sabran est de la maison de Pontevés, et la magnifique terre du Lac qu'il possède dans les environs de Carcassonne est dans sa famille depuis Philippe le Bel. Veuf de Mlle de Luynes, il a épousé en secondes noces la comtesse Kalnoky, sœur de l'éminent ministre de l'empereur d'Autriche : il séjourne alternativement à Paris et à Vienne. C'était un légitimiste ardent, c'est aujourd'hui un vaillant défenseur de la cause religieuse. Il a admirablement élevé la fille unique qu'il a eue de son premier mariage et qui a épousé le fils du sénateur de la Loire-Inférieure, le jeune baron de Lareinty. Ce mariage subit de longs retards : les deux fiancés durent attendre deux ans la permission paternelle avant de voir couronner leur flamme. Les mariages d'inclination sont peu fréquents dans la société française : s'épouser par amour en faisant fi des avantages, soit du rang, soit de la fortune, constitue une dérogation aux usages. Loin d'admirer et de louer ces désintéressements, le monde les blâme et en tire de fâcheux augures pour le bonheur des conjoints. Il est malheureusement prouvé que cette manière de voir est assez juste ; les rois se fatiguent des bergères, et les princesses se rebutent au bout d'un certain temps de leurs bergers. Un grand philo-

sophe mondain répondait un jour à une question délicate d'un mari présomptif sur l'avenir de sa félicité conjugale, question présentée dans une forme empruntée à Panurge : « Mon cher, il faut bien qu'il y en ait. » La même chose peut se dire des mariages d'inclination. Il est impossible qu'il n'y ait pas, dans chaque génération, deux ou trois individus qui échappent de gré ou de force aux us et coutumes de leur monde et de leur temps. Mais la chose est malheureuse : elle crée une situation anormale, elle substitue le souci du bonheur individuel à l'esprit de caste, à l'esprit de famille, la personnalité à la collectivité. Pour être heureux sur cette terre, il ne faut viser ni trop haut ni trop bas. Si on bâtit son nid sur le faîte d'un arbre, gare à l'aquilon ; le choix des basses branches expose aux attaques des rôdeurs noctures. Il est bien audacieux de vouloir rompre avec une tradition, tabler sur des abstractions quand ce qui vous entoure ne s'appuie que sur des réalités.

La vérité sur les mariages mondains est très prosaïque. On se marie sans aimer, et, comme les femmes sont élevées dans une pureté entière de sentiments et une très grande honnêteté, l'amour vient avec la possession. Mais si le charme n'a pas agi, si un sang un peu vif court dans les veines,

qu'une de ces occasions fatales se rencontre où les vertus défaillent, tout peut arriver, j'en conviens, mais encore qu'en sait-on? Il n'est pas de proverbe plus faux que celui qui dit qu'il n'y a pas de fumée sans feu. Le monde n'entend rien à ces choses délicates. Il juge sur des apparences souvent trompeuses. Une très honnête femme aura une liberté de propos et d'allures qui, pour peu que l'on y regarde d'un peu près, est le gage le plus certain de son innocence. Au contraire, deux êtres aux prises avec un sentiment vrai et profond trouveront de merveilleuses ingénuités pour dépister les curieux et sauront cacher sous des voiles impénétrables leur bonheur clandestin. La réputation est donc la chose la plus fallacieuse, et Dieu qui scrute les cœurs doit bien s'amuser des dictons de toutes les Providences au petit pied qui distribuent ici-bas les billets pour le Paradis ou pour l'Enfer.

Les mariages de convenance et de raison sont généralement d'excellents ménages. Pour peu que les deux époux aient de l'intelligence, la vie matérielle facile, le lien que créent les enfants suffisent à tenir le pot-au-feu conjugal d'aplomb, sans pour cela qu'il soit chauffé de beaucoup d'amour. Je gagerais cependant que celui du jeune ménage dont je vous parlais se comporte fort bien; le

baron est un homme distingué; arrivé très jeune au conseil général, il est certainement destiné à prendre place parmi la députation de la Loire-Inférieure. C'est une esprit avisé, un calculateur, non pas de ceux qui cèdent la place aux danseurs, mais bien de ceux qui savent danser et calculer à la fois, s'il est besoin, pour obtenir ladite place. Il connaît la rare efficacité de la concentration des forces vers un but: il pratique la sage politique qui avoue ses craintes et cache ses espérances. Il n'a point d'astuce dans le caractère: ce n'est pas un rusé, mais bien un joueur habile, prudent et hardi à la fois. Il est un exemple vivant des bons résultats qui s'obtiennent par le mélange du sang de la bourgeoisie avec celui de l'aristocratie. Par sa mère, M. de Lareinty descend des Puységur et des Castelbajac.

La combinaison de l'affinement intellectuel, de l'hérédité de vertus, du culte de l'abstraction, patrimoine de la noblesse, avec le levain d'énergie et d'envie de parvenir, apanage des petites gens, est fort heureuse. La science moderne voit une fatalité de race dans les inclinations. Inconsciemment la nature cherche ce qui lui manque, les éléments qui doivent se confondre heureusement dans l'intérêt de la descendance. Jules Sandeau a

eu tort de nous laisser dans le vague quant aux vrais sentiments de M[lle] de La Seiglière pour Stamply. Elle l'aimait, elle devait l'aimer. Plus nous vivrons, plus nous verrons les différentes castes se mélanger.

Le duc de Gadagne est un excellent seigneur qui a épousé une très aimable femme dont les quartiers de noblesse n'ajouteront rien à l'arbre généalogique du représentant des Galéas. Elle n'est point précisément très jolie, mais elle veille à conserver au moyen de grands frais de politesse ses relations mondaines de fraîche date.

Caderousse... Ah ! quel joyeux souvenir s'exhale de ce nom, qui, prédestiné, sonne galamment aux oreilles. Il appartenait à la branche aînée de l'une des plus vieilles familles de France, les Grammont se distinguant de la maison ducale dont nous avons déjà parlé par l'orthographe différente du nom. La branche cadette de cette famille originaire de Franche-Comté possède le superbe château de Villersexel. La branche aînée s'était fixée en Provence où elle devint l'objet des faveurs des papes. Le dernier duc de Caderousse était gentilhomme jusqu'au tréfonds de sa nature, joyeux, spirituel, insouciant. Il aimait la vie et en usait en prodigue, portant dans les hasards de

l'existence à outrance, un tact, un charme, de grandes façons qui en retiraient toute vulgarité. Il semblait prêter à tout ce qui l'approchait, de cette distinction, de cette fière allure qui l'enveloppaient comme un jeune dieu dans son nuage, et relever d'un charme exquis ce que la vie de plaisirs a de vulgaire en réalité. C'était Lauzun en redingote, moins l'ambition, de Riom, moins ses vices, Canillac moins le Régent. Ses mots couraient; on les répétait du boulevard dans les salons : ils avaient un charme unique d'imprévu, et souvent un sens assez profond. Un jour, avec ses amis, il fit siffler une pièce dans un petit théâtre: il s'ensuivit du tapage, un scandale. Le parterre donna raison aux loges contre la scène et on applaudit Caderousse, le rappelant comme un acteur, sur le devant de son avant-scène. « Messieurs, dit-il en s'inclinant, vos applaudissements me flattent, mais ne m'honorent pas. » On en citerait cent de semblables. Il mourut jeune d'une phtisie contractée après une chute qu'il avait faite dans la rivière de la Marche. Quand il se vit près de sa fin, il invita ses amis à assister à ses derniers moments: il leur fit servir un excellent dîner, s'occupa de les bien recevoir, causa gaiement avec eux, et mourut au petit matin, réconcilié avec

Dieu, comme un chrétien, un gentilhomme et Socrate. Ce viveur était un homme.

Différentes familles en France portent des titres étrangers. Les Bauffremont sont princes de Courtenay : ils descendent par les femmes de l'empereur Charlemagne, sont ducs de par le bon plaisir de Louis XVIII, et l'un de ceux qui représente aujourd'hui cette illustre lignée a épousé la fille d'une infante d'Espagne. Le prince est un lettré. Il s'intéresse à tout ce qui s'écrit sur l'histoire, il écrit lui-même dans une belle langue, un peu solennelle; mais on ne comprendrait pas qu'il en fût autrement. La solennité du prince Eugène fait corps avec lui, elle lui sied comme ces armures faites à la taille des chevaliers, qui paraissent lourdes aujourd'hui, mais qu'ils portaient avec aisance. S'il est grave, sérieux, pénétré des devoirs de la vie plus que désireux de ses plaisirs, il est doux et indulgent pour les autres.

La princesse de Bauffremont-Courtenay est née d'Aubusson de La Feuillade. C'est la dernière héritière de cette illustre maison.

Le chef de la famille, le duc de Bauffremont, à épousé Mlle Leroux et n'a point eu d'enfant de cette union, laquelle a donné lieu à de bruyants démêlés portés devant les tribunaux et largement

exploités par une presse friande de scandales.

Son frère, le prince Paul de Bauffremont, général de cavalerie aujourd'hui retraité, n'a pas non plus trouvé moyen d'être heureux en ménage. La princesse, née Caraman-Chimay, a rompu une union aussi mal assortie que possible et elle a épousé le chevaleresque prince Georges Bibesco qui, de par la loi roumaine, a pu devenir son époux malgré les résistances du premier mari. Le procès de la princesse de Bauffremont a certainement contribué à préparer, à rendre possible la loi du divorce, et tous les consorts délivrés en France doivent bénir le prince Georges Bibesco d'avoir contribué à leur délivrance.

La maison de Caraman-Chimay possède un titre étranger en même temps qu'un duché en France. Le nom patronymique de cette maison est Riquet, et son illustration ainsi que sa richesse vient de la création du canal de Languedoc par son aïeul. Le titre étranger est la principauté de Chimay en Belgique, le duché date de la Restauration. Elle se compose de deux branches, séparées depuis la fin du siècle dernier.

Le chef de la branche aînée est le duc de Caraman; c'est un original, un célibataire endurci qui ne manque ni d'esprit ni de savoir. Il est d'une taille

au-dessus de la moyenne et marche un peu voûté avec un grand air dégingandé, comme si la longueur de ses membres l'embarrassait singulièrement. Il est distrait et parle parfois machinalement, tandis que sa pensée s'envole bien loin ; il revient à lui avec un soubresaut et se décontenance le plus plaisamment du monde, en s'apercevant du petit voyage qu'il vient de faire au pays des rêves. Il vit en ermite à Paris et à Fontainebleau et il faut toute sa conscience de ses devoirs de famille pour le sortir des solitaires délices de sa garçonnière.

Son frère, le comte Maurice de Caraman, a épousé Mlle Arrighi, fille du duc de Padoue et de Mlle Honoré, qui lui a laissé une immense fortune. C'est une personne très simple et très bonne que la jeune comtesse de Caraman. Son mari brille par l'équilibre parfait des qualités moyennes ; c'est le plus galant homme du monde.

Mlle de Caraman a épousé le comte de Pange ; ce ménage est fort aimable et de très bonne compagnie, mais préfère, à l'exemple du duc, la vie casanière à la mondanité.

Le chef de la branche cadette est le prince de Chimay. Ce titre est attaché à la possession de la terre qui porte ce nom, située dans la province de Hainaut. Quand elle sortit de la maison d'Hénin

pour entrer dans celle de Caraman, les dépossédés ne purent se résigner à perdre des honneurs auxquels ils attachaient un grand prix. Ils allèrent en Bavière acheter une autre principauté. Le prince de Chimay est Belge : il a le flegme, le solide bon sens des citoyens des bords de l'Escaut. Il habita longtemps, à Paris, le superbe hôtel que lui avait légué sa mère, Mlle Pelaprat, sur le quai Malaquais ; son grand-père avait épousé la célèbre Mme Tallien, qui régna sur les salons de Paris à l'époque de la Révolution et du Directoire. Le prince de Chimay est le père de la charmante vicomtesse de Greffulhe. La princesse, née Montesquiou-Fezensac, était une très belle personne, de beaucoup de talent et d'intelligence ; elle a été enlevée prématurément à l'affection des siens, et sa mort a causé un regret universel.

La maison de Beauvau, très ancienne et très illustre, compte dans ses titres celui de prince du Saint-Empire. Elle est représentée par un enfant de dix ans qui, par sa mère, est petit-fils du vicomte de Gontaut, ex-ambassadeur de France à Berlin. Son père avait épousé en premières noces Mlle d'Aubusson de La Feuillade : de cette union étaient nées trois filles qui, mariées au comte Robert de Mun, au duc de Gramont et au comte de

Blacas, réunissaient, à un rare degré, la distinction et l'esprit. Deux d'entre elles sont mortes toutes jeunes.

Je vous ai déjà parlé de la provenance du titre de prince d'Hénin. D'origine lorraine et de vieille race militaire, les d'Hénin comptaient parmi les familles attachées à la cour des ducs de Bourgogne. Le prince actuel est marié à Mlle de Brienen. Il était fort beau dans sa jeunesse, cachant sous un grand air froid et dédaigneux une indolence d'esprit qui lui a fait traverser la vie en dilettante. Ses deux fils sont mariés, l'un à Mlle de Ganay, l'autre à Mlle de Brienen sa cousine. Le premier était un officier de grand avenir, quand il a quitté sa carrière pour adopter, dans la vieille demeure de ses pères, le manoir féodal de Bourlemont, la vie de châtelain. On a infiniment de goût chez les d'Hénin : la jeune comtesse d'Alsace y a retrouvé, comme à l'hôtel de Ganay, les mêmes préférences en matière d'art.

Les ducs de création récente doivent leurs titres à l'Empereur, à la Restauration et à Napoléon III ; la monarchie de Juillet n'en créa pas.

Napoléon, après avoir refait un ordre social, une religion, une armée en France, voulut également refaire une noblesse. Il avait une partialité

marquée pour les descendants des vieilles races, partialité qui a été mise en lumière par les curieux mémoires de Mme de Rémusat. Il est très instructif et d'un haut enseignement philosophique, quant à l'instabilité des choses humaines, d'examiner la série des almanachs de la cour de 1791 à 1830. On voit les mêmes noms figurer parmi les dignitaires, les fonctionnaires, les titulaires des charges lucratives des différents régimes qui se succédèrent pendant ce court espace de temps. Il n'est pas rare qu'un même personnage, ayant obtenu sous Napoléon sa radiation de la liste des émigrés, ait accepté une charge à la cour impériale, la pairie sous la Restauration, la même faveur sous Louis-Philippe et n'ait terminé ses jours sénateur de par la grâce de Napoléon III. Il serait aisé de citer des exemples de pareille élasticité dans les principes, de semblable ténacité à l'émargement.

Les plus grands noms de France figurent parmi les dignitaires et les dames d'honneur de la cour impériale. La baronne de Montmorency, la duchesse de Chevreuse, portèrent la queue de la robe de Mlle Tascher de La Pagerie dans les cérémonies et reçurent les rebuffades du protégé des Choiseul, du petit élève de l'école de Brienne, devenu l'arbitre de l'Europe.

A ce métier le grand homme trouva cependant quelques dégoûts. Mme de Chevreuse, Mme de Staël lui donnèrent des leçons de politesse. Il se détourna des prosélytes qu'avait faits son triomphe dans les rangs de l'ancienne noblesse. Les titres qu'il créa sont innombrables; je me bornerai à citer les familles qui occupent une haute situation mondaine.

Les Murat tiennent la première place dans le monde impérialiste. Le prince Joachim Murat a résolu le difficile problème de se faire universellement aimer. Il est aussi recherché des légitimistes que des impérialistes, et ses cadets comme ses contemporains, comme ses aînés, lui témoignent la sympathie la plus méritée. Il a été d'une grande beauté physique; ses deux frères, les princes Achille et Louis, sa sœur, la duchesse de Mouchy, ont également hérité des dons personnels qui firent du roi de Naples un vainqueur si persuasif.

Le prince Murat a épousé Mlle de Wagram, et le type moins régulier des Berthier a prédominé dans la ressemblance de ses enfants. Son fils a épousé Mlle Ney, fille du duc d'Elchingen et de Mlle Heine. C'était un très bon officier des services duquel les libéraux de la Chambre ont trouvé bon de priver

le pays. Il séjourna quelque temps à Florence avec le prince impérial et eut un incroyable succès dans la société de la poétique cité des grands ducs : ses grands yeux bleus, sa moustache blonde, la romanesque situation de cousin et d'ami d'un prince exilé firent des ravages dans le cœur des belles dames. Le sérieux un peu attristé, la tenue hautaine du prince impérial le rendaient moins sympathique dans ce monde italien si prompt à l'engouement, si prodigue des manifestations de ses sentiments. L'aînée de ses sœurs n'est point mariée ; la cadette a épousé le comte Goluchowski, conseiller de l'ambassade d'Autriche. Elle est fine, jolie, distinguée, aimable, sans pouvoir prétendre à la beauté : son mari est un gros blond, rappelant assez le type convenu de l'étudiant allemand ; c'est un diplomate plein de finesse, fort expert dans la science de tout savoir et de ne rien dire, et que nous reverrons un jour à Paris comme ambassadeur.

La famille de l'illustre victime des ressentiments de Louis XVIII, du maréchal Ney, est représentée seulement aujourd'hui par les frères et sœurs de la jeune princesse Murat. Leur mère étant remariée au duc de Rivoli.

Le descendant de Masséna est un homme d'une

cinquantaine d'années, agréable, joyeux, d'une bonne humeur communicative. Il s'est beaucoup occupé d'organiser les différents divertissements qui font annuellement de Nice au moment du carnaval un rendez-vous cosmopolite. Il était, sous l'Empire, député de Nice.

Les Berthier sont représentés par le prince de Wagram, marié à Mlle de Rothschild. Le prince a vécu jusqu'à l'âge de 45 ans en « womanhater », selon l'expression anglaise, pour devenir alors follement amoureux de la ravissante sœur de la duchesse de Gramont.

C'est un silencieux et un taciturne : il ne manque pas d'esprit naturel, mais une certaine timidité hautaine le rend peu sociable. Il a fait cependant d'immenses progrès sous ce rapport, grâce aux bons enseignements de son joli professeur en jupons. C'est une femme charmante que la princesse de Wagram. Elle a de grands yeux bleus, le nez à peine busqué, des cheveux châtains d'une merveilleuse abondance, un teint de la nuance des pétales de roses thé. Elle est fort intelligente et s'exprime spirituellement avec un peu de ce joli accent traînant des Allemandes. Les Berthier occupent le premier rang dans la noblesse de l'Empire. Le vainqueur de Wagram fut créé

prince souverain de Neuchâtel et prince de Wagram par Napoléon. Louis XVIII le fit duc, mais jamais ce titre ne fut porté par lui ni par ses descendants. Il épousa une princesse de Bavière. Son fils se maria avec M[lle] Clary, cousine du roi de Suède. Cette famille compte donc des parentés royales et princières, entre autres celle de la duchesse d'Alençon.

Le titre de duc d'Abrantès a été relevé par M. Le Ray, fils de l'agent de change bien connu qui épousa à la fin de l'Empire la dernière héritière de ce nom.

La veuve du maréchal Suchet, duc d'Albuféra, vivait encore il y a quatre ans. Parvenue à l'âge de 97 ans, elle s'éteignit doucement, entourée de l'affection des siens, ayant conservé jusqu'à sa dernière heure la vivacité de son esprit, le charme de son intelligence. Elle était sœur de la reine de Suède, et, chaque fois que le roi Oscar venait à Paris, sa première visite était pour sa vénérable tante.

C'était une toute petite vieille, se tenant très droite dans son fauteuil, recevant avec une affabilité exquise ses nombreux visiteurs. Elle avait une mémoire prodigieuse des figures, des parentés, de tout ce qui concernait les personnes de sa connaissance. Elle ne commettait jamais une

erreur et catéchisait chacun le plus aimablement du monde sur la santé, les faits et gestes de tous ses parents. Elle conserva ces facultés étonnantes jusqu'à sa mort. Elle habitait sur l'avenue Gabriel le premier du bel hôtel qu'avait acheté le maréchal son époux. La décoration en était du plus pur style de l'Empire, et très luxueuse. Suivant l'usage de son temps, elle recevait ses visites de l'après-midi dans sa chambre, laquelle, tendue de brocart bleu, ornementée de force têtes de cygnes, sphinx, aigles et pyramides, donnait la note exacte du mauvais goût criard et raide de l'époque impériale. Elle reconduisait invariablement ses visiteuses jusqu'à la porte de l'antichambre, ne cessant de sa voix lente et douce de leur débiter des paroles bienveillantes et aimables. Elle aimait peu à parler de ses souvenirs, craignant, peut-on croire, de tomber dans un défaut fréquent chez les vieillards. Le présent lui était doux : elle en vivait, aimant mieux s'intéresser à ce qui se passait autour d'elle que de remuer les cendres froides du passé.

Son petit-fils, le duc d'Albuféra, est marié à Mlle de Cambacérès, fille d'une princesse Bonaparte. C'est un excellent homme, d'une grande valeur morale, d'un caractère affable. Il a beau-

coup d'amis, et pas un ennemi. Il a éprouvé de grands chagrins par la perte presque simultanée de tous ses parents ; il ne lui reste qu'une sœur, veuve du comte de Bonneval.

La jeune duchesse d'Albuféra monte à cheval à ravir, et s'habille à merveille. Elle porte ses beaux cheveux noirs nattés tout simplement et roulés dans une masse épaisse sur la nuque. Elle a de jolis yeux expressifs, mais peu de régularité dans les traits.

Les Bassano sont connus pour leur attachement à l'Impératrice. Ils se sont dévoués à cette auguste infortune, et le duc, malgré son grand âge, accompagne partout la souveraine déchue à laquelle il a voué un culte exclusif. Son fils est marié à une charmante Américaine, Mlle Symes. Elle possède l'un des plus beaux colliers de perles de Paris, et cet ange transatlantique est venu dans le vieux monde, porté sur des ailes dorées. Elle est très aimable et très bonne, et accepte avec zèle et dévouement la charge que lui impose son mariage avec le fils du duc de Bassano. Elle fait chaque année un long séjour à Farnborough, où elle est fort appréciée.

Le duc et la duchesse de Bellune habitent Fontainebleau. La jolie petite cité qu'embellit le palais

de François Ier est un séjour aimé des Parisiens endurcis qui y trouvent une villégiature à proximité de la capitale, et la campagne sans la crainte de l'isolement.

La duchesse de Bellune est Mlle d'Espies; elle aime le monde et reçoit à merveille. Les soirées dramatiques qu'elle donne chaque printemps sont parmi les plus grandes attractions de la saison mondaine de Fontainebleau. Le duc est à la fois l'auteur, le compositeur, le metteur en scène, le souffleur des pièces qu'on y joue. Le culte de Thalie est pour lui un laborieux plaisir, une délicieuse préoccupation. Il s'y livre tout entier, avec une ardeur extrême, et deux mois avant le jour où il doit produire devant un public de choix l'œuvre caressée de ses multiples talents, il versifie, compose, rature, harangue ses acteurs sans paix ni trêve. C'est un héros, parfois un martyr de la passion dramatique.

Le duc de Massa a des goûts identiques : il a un talent remarquable comme musicien, et fait également jouer ses œuvres dans la magnifique salle de spectacle qu'il a construite au château de Franconville. Il possède une immense fortune et n'est point marié. C'est un Louis XIV qui ne s'est point précautionné assez jeune d'une Marie-Thé-

rèse, et qui ne se soucie pas encore de la Maintenon que le ciel doit assurément lui réserver.

Son cousin germain est le marquis Philippe de Massa, le vaudeville fait homme, dont la cinquantaine sonne plus gaiement que les vingt ans de plus d'un Fortunio moderne. Ami très sûr, homme d'esprit s'il en fut, il est adoré de tous ceux qui le connaissent. Sa femme n'est pas précisément jolie mais elle est idéale; ses traits peu accusés, ses jolis cheveux blonds frisés lui donnent une apparence de grande jeunesse. Elle a le charme discret d'une parfaite et raffinée coquetterie, d'une élégance d'ensemble et de détails qui ne connaît point de solécismes. C'est une mondaine convaincue, ayant le goût de cette existence particulière qui est une représentation quotidienne devant un public choisi. Ce public lui est reconnaissant de sa grâce.

Le duc de Feltre a épousé la sœur de la duchesse d'Albuféra. C'est un membre militant du parti impérialiste, joignant à la doctrine autoritaire qu'il professe des idées assez avancées, défendant ce mélange contradictoire d'opinions avec une conviction ardente. La duchesse ne se mêle point de politique, mais bien de divertir sa belle jeunesse au moyen du sport et des plaisirs du monde. Elle

est très aimable : c'est un naturel doux, sans hautes aspirations intellectuelles, elle est très fière d'un bel enfant attendu longtemps.

Le duc de Padoue est un vieillard marié à une jeune femme, fille de l'amiral Bruat. Il l'a épousée deux ans après la mort de sa première femme, dont la charité et les vertus ont laissé un souvenir plein de regrets à tous ceux qui l'ont connue.

Il a été l'un des conseillers du prince Victor lorsque celui-ci, rompant avec son père, a adopté une attitude indépendante, comme héritier du prince impérial. La haute autorité du duc de Padoue, si écouté dans l'entourage de Napoléon III, a fait beaucoup pour donner quelque relief à la tentative du jeune prince. On s'étonne un peu, il faut l'avouer, de voir une ligne de conduite discutable appuyée sans restriction par une personnalité marquante et jouissant d'une considération comme celle du duc de Padoue.

Le titre de duc de Montebello est porté par un enfant de dix ans. Cette famille entrée résolument dans la voie du progrès moderne s'enrichit dans le commerce après s'être illustrée par les victoires. Le héros de la guerre d'Italie avait cela dans son hérédité. C'était le fils de très petits négociants de Lectoure. La maréchale était fille

du comte de Guéhéneuc. Son grand-père avait une charge à la cour de Louis XVI. Elle-même ne voulut jamais faire partie de l'entourage de Joséphine, et consentit seulement à être grande-maîtresse du palais de Marie-Louise. Elle était fort liée avec la maréchale Lefèvre, cependant si commune. On raconte qu'un jour, ayant été faire une visite ensemble à l'Impératrice, l'huissier de service veut s'enquérir des noms des visiteuses... « Tais-toi, lui dit majestueusement Mme Lefèvre, va dire à ta maîtresse que c'est la femme à Lefèvre, et la celle à Lannes. »

Il est un des descendants du duc de Montebello qui s'entendrait assez mal avec son aïeule, si elle revenait sur terre faire connaissance avec sa postérité. C'est le comte Jean de Montebello, l'heureux époux de Mlle de Briey, connue dans tous les salons de la société pour sa beauté et son esprit. Le comte Jean a la passion de l'élégance dans la tenue ; il va d'instinct à tout ce qui brille, et trouvant les idées impérialistes démocratiques mal portées, il s'est converti aux croyances royalistes. Cette recrue a été accueillie avec tout l'empressement que méritait son importance.

La comtesse Jean de Montebello est fort jolie, elle est belle en même temps. Il est fort rare de

rencontrer cette union de l'ampleur et de la noblesse du type qui font la beauté avec ce délicat, ce fini, ce gracieux dans les détails qui donnent le joli. Encore faut-il, pour atteindre à la perfection, que ces deux notes combinées se fondent dans un rayonnement, dans une poésie, que Galatée ait reçu le souffle divin et qu'il émane de sa personne, de ses gestes, ce je ne sais quoi qui triomphe et qui attire, qui est enfin la séduction féminine.

Mme de Montebello a les deux premières conditions pour remplir le programme : elle n'a pas la troisième. L'harmonie n'existe pas entre les différents dons de sa personne et de son esprit; elle n'est point séduisante. Il est difficile de s'expliquer par quelles raisons il en est ainsi. Elle est fort aimable, fort intelligente; elle a beaucoup d'amis, et son existence s'écoule heureuse et enviée. Elle a infiniment de goût : le charmant hôtel qu'elle occupe rue Barbet-de-Jouy est une merveille de luxe du meilleur aloi, un chef-d'œuvre d'arrangement intérieur. Ces différentes résultantes prouvent un esprit et une valeur peu ordinaires. Il est fort probable que Mme de Montebello ne fait que se prêter au monde, qu'elle comprend le vide et l'éphémère de son tentateur

mensonge et que les rites de sa religion du foyer et de la famille veulent qu'elle ne soit elle-même que pour un seul. Pareille manière de voir mérite l'admiration. N'y aura-t-il pas un Alfred de Musset pour fixer en beaux vers passionnés un « jamais » que le poète de *Rolla* n'a pu entendre d'une bouche plus jolie?

La comtesse de Montebello reçoit beaucoup; l'agrément de sa conversation vive, spirituelle et un peu paradoxale contribue à remplir son salon; le défaut en serait un certain penchant à la discussion. C'est une faute au point de vue mondain. Il faut toucher très légèrement pour bien causer dans un salon, garder sa passion, ses convictions pour soi, ne prêter à son prochain que la mousse de son esprit, savoir passer rapidement d'un sujet à un autre; on a ainsi plus de chances de mettre ses interlocuteurs sur des terrains où leur verve puisse s'exercer. Il ne faut jamais viser à avoir du succès, mais bien s'appliquer à en fournir à autrui sans qu'il se doute que ce joli plaisir lui a été procuré. Il faut avant tout être gai, sembler heureux! Va-t-on dans le monde pour échanger sa mélancolie contre celle de ses amis? Du tout, on y va par désir de se délasser. Alors, pour Dieu! jouons, mettons notre écolier en vacances!

des billes, une toupie, un cerceau! On y va par devoir, pour entretenir ses rapports de société? Mais, raison de plus; accomplissons gaiement une besogne ennuyeuse, et, joyeux Midas, changeons le sable lent des heures en paillettes d'or.

Rien n'est joli comme d'être joyeux et rien n'est aujourd'hui plus démodé. La gaieté est le signe de la vigueur de l'esprit; c'est la preuve d'une force morale qui sait résister à tout, au poids écrasant de chaque jour, à la mélancolie de l'heure qui passe et s'égrène dans le néant, au sentiment qui est au fond de toutes les âmes éclairées de l'éternelle misère de tout à la piqûre invisible de la vie quotidienne, à la taquinerie du bonheur, au harcèlement du malheur. Quand un être humain est gai, d'une belle gaieté sereine et continue, sans saccades, sans griseries, croyez bien, mon cher ami, que c'est une variété rare et belle de l'espèce. Étudiez-le de près, suivez les gestes souples de son esprit, faites ample connaissance avec le désillusionné résigné ou le courageux travailleur qui est en lui. Je me trompe très fort, ou vous me remercierez un jour de mon conseil.

Je vous disais que la gaieté est démodée : ce n'est que trop vrai. Nous traversons une phase de la pensée où les éclopés moraux font parade de

leur infortune, ou l'homme bien portant, l'esprit équilibré se trouve dépaysé, comme un bourgeois cossu tombant au milieu d'une cour des Miracles.

La jeunesse contemporaine s'est éprise d'une étrange affectation, celle de n'aimer point la vie, de se lasser du plaisir, de ne point s'intéresser au travail. En vérité, il est fort difficile d'admettre la pauvreté de la vie animale et intellectuelle, sévissant presque à un égal degré sur toute une génération. Il me répugne de voir, dans cette façon de penser et de vivre, autre chose qu'un caprice de mode et d'engouement qui cédera devant le premier qui sera joyeux et vivant, et dégoûtera ses camarades de pratiquer ce lamentable chic du découragement. Il est des degrés dans cet art lamentable. on voit des jeunes gens qui affectent de ne vivre qu'à moitié : d'autres poussent plus loin le genre, n'existant qu'au quart, au dixième. Enfin il en est dont l'activité morale et physique est devenue une dilution infinitésimale, et qui affectent des allures de spleenétiques, d'hallucinés. Comme si leur pauvre machine n'était plus animée que d'un souffle d'âme. Des jeunes gens bien intentionnés font de leur mieux pour suivre le courant; ils savent ce qui est correct. Mais hélas! la Providence les a créés vivants d'une vie intense, demandant impé-

rieusement à se dépenser. Ils font ce qu'ils peuvent, mais le résultat trahit leur bonne volonté.

Ils parviennent à être de lugubres polichinelles, des pantins attristés. Le fléau sévit moins sur les femmes, et si l'on veut, dans ce monde, causer agréablement, il faut s'approcher d'un cercle où babillent joliment quelques-unes de ces charmantes filles d'Ève. Comme cette lettre leur est consacrée, je ne puis mieux faire que de vous esquisser à ce propos la silhouette d'une femme qui porte l'un des plus grands noms de l'Empire et qui prodigue le don charmant de cette gaieté dont je voudrais me faire l'apôtre, dans une pauvre société qui en a si grand besoin.

C'est la comtesse de Trévise. Petite, gracieuse, vive, son type rappelle assez celui des physionomies que nous a léguées l'art du XVIIIe siècle. Le mot piquant semble être fait pour elle, je serais tenté de dire qu'elle est jolie, tant son visage s'illumine agréablement d'un sourire malicieux, tant l'expression intelligente de son regard le rend persuasif et charmeur. Elle est souverainement bonne et bienveillante, et pratique avec un succès rare cet art de la conversation mondaine dont le triomphe consiste à ce que l'interlocuteur, l'entretien terminé, se décerne à lui-même, *in petto*, un bon

point. Réconcilier les ennuyeux avec eux-mêmes, alléger les mélancolies, faire honte aux jaloux et aux chagrins, imposer silence aux médisants, tels sont les avantages de cette façon de procéder. Un charme doux émane des femmes qui ont assez de cœur et d'esprit pour l'adopter.

La jeune comtesse de Trévise s'est trouvée, dès ses débuts dans le monde, entourée de sympathies et d'affections, dues à la situation occupée par ses beaux frères et belles-sœurs.

Le chef de la famille est le duc de Trévise. Marié à M[lle] de Kervéguen, il n'a point d'enfants. C'est un homme de bien, d'un caractère éclairé et libéral, qui jouit, sous l'Empire, d'une place élevée dans la confiance et l'affection du souverain. Cette place était d'autant remarquée que le duc de Trévise, tout en portant un titre octroyé par Napoléon I[er], pouvait passer pour un converti, le maréchal Mortier s'étant attaché au gouvernement de Juillet au point de devenir un des plus fermes piliers du pouvoir de Louis-Philippe. Il périt victime de l'attentat de Fieschi : cette catastrophe créa un nouveau lien entre sa famille et la maison d'Orléans, lien que vint encore fortifier le mariage du second duc de Trévise avec M[lle] Gudin. Ces deux bons époux donnèrent au cours de leur longue

existence l'exemple des vertus domestiques portées au plus haut degré. Ils s'aimèrent quarante ans sans un instant d'oubli ou de défaillance, et ne surent se survivre. Philémon et Baucis du grand monde, leurs vies déclinèrent en même temps, et la tombe se referma sur ces deux cœurs aimants dans la même semaine, la Mort pour une fois intelligente et clémente leur épargnant la douleur de se pleurer.

Le marquis et le comte de Trévise restèrent fidèles aux préférences politiques de leur père : le premier a épousé Mlle de Belleyme, qui appartient à la famille du célèbre préfet de police. C'est une personne intelligente, assez peu distinguée de manières, bonne et aimable, comptant dans le monde de très nombreux amis, sachant par son naturel serviable et discret, son caractère sympathique et sûr, demeurer le centre très apprécié d'une intimité bien choisie.

Le duc de Plaisance est le second fils du comte Armand de Maillé, député de Maine-et-Loire. Il porte ce titre comme héritier de son grand-père maternel dont la bonne grâce et la courtoisie étaient proverbiales. Il vient d'épouser Mlle de La Rochefoucauld d'Estissac. La jeune duchesse n'est pas jolie, mais gracieuse, fine et très spirituelle.

Il me reste à énumérer les titres que créa la Restauration. Louis XVIII, en montant sur le trône, récompensa plusieurs des fidèles de son exil par des titres et des honneurs de cour. Les duchés d'Avaray, de Caraman, des Cars, de Rivière furent donnés aux quatre gentilshommes qui avaient fait partie de la petite cour de Mittau.

Le représentant actuel de la maison d'Avaray est un homme de soixante ans environ, marié à Mlle Séguier. Il ne s'est jamais mêlé aux hasards de la politique ; les satisfactions intimes de la vie familiale ont suffi à remplir son existence.

Ses deux fils sont mariés, l'un à Mlle de Mercy-Argenteau, le second à Mlle d'Hinnisdal.

La première est d'une rare beauté ; exubérante de vie, de fraîcheur, de santé, elle semble descendre d'un tableau de Rubens et porter, dans l'air assombri de notre époque attristée, une note joyeuse, vibrante, peut-être un peu tapageuse. Sa beauté est de race et de grande allure, son esprit n'est point distingué. Emportée par la joie du jour, la fougue d'une jeunesse ardente, je serais tenté de voir chez elle une tendance à réaliser plutôt qu'à idéaliser, qui la dépoétise quelque peu. Elle voit les grandes lignes des choses de ce monde, les finesses lui en échappent. Si je ne craignais de

passer pour sévère, je dirais du charme qui émane de cette belle personne qu'il pourrait se comparer à un concert d'instruments de cuivre, sans oublier le tambour ni la grosse caisse. Les sons doux et filés des violons et des flûtes reposent ensuite bien agréablement l'oreille d'un mélomane peut-être un peu exclusif.

Tout autre est la comtesse Élie d'Avaray, sa belle-sœur ; sa physionomie est originale plus que ses traits ne sont réguliers. C'est un esprit vif, prime-sautier, d'une rare indépendance de jugement, d'une grande rectitude de principes. Il est piquant le contraste entre une volonté très arrêtée, des partis pris très résolus et un esprit absolument inconventionnel. La comtesse, fort réservée, semble au premier abord sans grandes ressources de conversation ; sitôt qu'elle a parlé, on s'aperçoit de la rare originalité de son esprit, et de l'instruction solide que, quoique très jeune, elle a su acquérir.

Les Des Cars sont de dévoués royalistes et des gens de très bonne compagnie. Leur tradition de famille est la pratique de toutes les vertus familiales, un ton d'exquise politesse, des façons charmantes. Le duc, en sa qualité d'aîné, donne l'exemple de ces bonnes et belles qualités ; son frère, le comte Amédée des Cars le suit en y ajou-

tant l'agrément d'un esprit très fin, un peu mordant; son fils en fait autant, avec cette particularité qu'il est l'homme le plus fiévreusement actif qui se puisse imaginer. Personne ne l'a jamais rencontré sans qu'il soit pressé; il semble posséder le don d'ubiquité. Il partage son existence entre les devoirs d'un militaire fanatique de son métier, les soins d'un propriétaire agriculteur, la vie mondaine à outrance. On le voit au bal jusqu'à trois heures du matin; l'heure sonne... il disparaît, bondit dans sa voiture, cueille au départ son train, change en route sa tenue de soirée contre son uniforme et paraît à la manœuvre sans une seconde de retard. Il s'occupe d'un faire valoir considérable : il est conseiller général de son canton, il trouve encore le temps de veiller à l'éducation de ses fils et d'avoir une des maisons les mieux tenues de Paris.

Sa femme est une petite blonde, délicate et frèle, aux traits enfantins, d'un aspect serein et reposé, qui contraste avec l'agitation de son époux.

Les duchés de Talleyrand et Decazes furent la récompense de services rendus à l'État.

La maison de Talleyrand a été comblée des faveurs de presque tous les régimes qui se sont succédé en France depuis le commencement du

siècle. C'est une figure intéressante que celle de l'évêque d'Autun : il eut plus d'esprit et moins de préjugés que la plupart des hommes qui ont vécu à une époque, où les consciences politiques les plus solides durent apprendre à se désorienter. C'était un fort grand seigneur et un parfait libertin, Voltaire, Richelieu et Polichinelle fondus en une seule personne, ce qui n'est pas sans constituer un type rare et original.

Le prince de Sagan, le marquis de Castellane, ses petits-neveux, sont les héritiers de quelques-uns des traits de son caractère. Réservant le prince de Sagan pour une de mes prochaines lettres, je vous parlerai du marquis de Castellane.

C'est un homme de beaucoup d'esprit, d'une culture remarquable, doué d'une grande facilité de travail. Envoyé à l'Assemblée nationale par le département du Cantal, il débuta dans la vie publique à vingt-cinq ans, et se mit d'emblée hors de pair par un remarquable discours sur une question de politique extérieure. Peu à peu, il se relâcha de sa ferveur première : le club, le monde, certains milieux un peu moins recommandables l'attirèrent, l'accaparèrent de plus en plus et finirent par le garder, au grand détriment du présent, de son bonheur et de l'avenir de sa situation politi-

que. Quel est le secret de ce singulier changement? Un proverbe latin dit que « les meilleures choses perverties font les plus mauvaises » ; sans appliquer ce dicton revêche à une personnalité qui conserve beaucoup de charme et de valeur, il est impossible de ne pas constater qu'on perd singulièrement à rompre avec les habitudes de son éducation, laisser à s'établir une trop complète antithèse entre le milieu où l'on a grandi et celui que l'on choisit plus tard.

Le marquis de Castellane fut élevé par sa mère, personne d'une grande distinction d'esprit et d'une haute vertu, dans l'atmosphère religieuse et intellectuelle du parti libéral catholique. Tout jeune, il dut s'éprendre des formules un peu décevantes, il faut l'avouer, des chimères de ces nobles cœurs, de ces beaux esprits qui furent Montalembert Cochin, Lacordaire, Falloux. Le cher espoir de ce parti était d'effectuer la réconciliation du progrès moderne avec le dogme chrétien, au moyen d'un libéralisme bien entendu, d'un éclectisme manié avec discernement. Le rêve était beau assurément, mais il eut le sort de ce qui est rare et sublime; ceux qui lui devaient l'admiration et le soutien le tournèrent en dérision et en mépris. Le parti catholique condamna sans appel

ceux qui, admettant le progrès moderne, avaient osé chercher à concilier les exigences d'un ordre social nouveau avec le respect de la tradition représentée, par les idées religieuses. On n'est jamais mieux trahi que par les siens, et, de cette tentative avortée qui, un moment, parut devoir devenir le grand et glorieux commencement d'un nouvel essor de l'esprit humain, il ne restera que quelques noms, quelques belles pages, rien de plus...

Le marquis de Castellane arriva pour l'enterrement de première classe que firent les catholiques intransigeants au libéralisme religieux. Il vit ce rare et curieux spectacle des frères du défunt et de ses ennemis jurés, piétinant ensemble sur la même tombe, en voilant une satisfaction réelle sous des fleurs de rhétorique. Il revint de la cérémonie avec un cruel désenchantement et eut dès lors la conviction qu'en laissant pénétrer dans son existence morale une grande idée, on y héberge souvent une grande désillusion. Veuf de la conception qui lui avait paru digne un moment de fixer sa vie, il se crut dans l'alternative de se résigner ou d'épouser une autre conviction. C'est ce dernier parti qu'a pris le petit-neveu de Talleyrand, et obéissant sans doute à une fatalité héréditaire, l'objet de son choix a été une philosophie très épi-

curienne, parfois amalgamée de quelques bribes des croyances du passé. Ce qui meurt en nous ne devrait pas nous embarrasser à perpétuité de son cadavre. Il en est ainsi cependant. C'est un des caractères de l'esprit humain qu'il ne saurait renaître et se refaire; il se transforme, se modifie, mais s'affranchit rarement de ce que fut son passé. L'éducation laisse des traces indélébiles en même temps que l'hérédité revendique ses droits antérieurs. Il se produit alors d'étranges incohérences, si une vigoureuse personnalité ne coordonne pas ces éléments contradictoires.

Cela semble une plaisante chose au premier abord d'accuser de manque de personnalité l'un des rares mondains qui savent à la fois penser, parler, écrire; l'un des esprits les plus subtils et prime-sautiers dont les salons de Paris puissent s'enorgueillir. Il est certain cependant que c'est le manque de suite et de logique dans les idées, joint à un certain défaut d'énergie qui neutralise en grande partie des dons aussi précieux. Les caractères bien trempés jouent de tout, se prêtent à tout, s'assimilent tout, usent des choses de ce monde comme de tremplins, de piédestaux, d'instruments; mais laissant partout leur empreinte, ils en reçoivent eux-mêmes peu ou guère. Ils poursuivent leur

chemin sans s'inquiéter des circonstances favorables ou adverses, se bornant à tirer le meilleur parti possible des situations telles qu'elles se présentent. Dans la lutte pour l'existence, il faut être armé en vue du succès, car la victoire est faite pour être conquise. M. de Castellane est parfois un dédaigneux qui néglige de s'assurer les bénéfices de ses efforts, et devient un désappointé. Ce Grandisson de la politique, transformé en Valmont du grand monde, doit, il me semble, réussir dans la littérature. Il s'est attardé dans bien des chemins ; a-t-il encore l'âge où l'on est assez naïf pour aimer le succès, et pour faire quelque cas de l'estime et de l'admiration de ses contemporains ? Pour inspirer la foi, il faut croire ; il ne suffit pas d'être un raffiné subtil, un lettré délicat pour devenir un romancier de talent. Il faut aimer le métier, s'y livrer de par une sorte de fatalité, se faire laborieusement une langue à soi, l'enseigner au public et surtout ne point dédaigner de parler à une génération qui s'est délectée de la lecture du *Maître de forges*.

Les titres de la maison de Talleyrand sont portés actuellement par le duc de Valençay, prince de Chalais, prince de Bénévent. Il est père du prince de Sagan et marié à la comtesse de Hatzfeld, fille

du maréchal de Castellane. C'est un seigneur de haute mine, un de ces types d'hommes de la vieille société française, auxquels la bonne éducation, le savoir-vivre parfait tenaient lieu d'esprit, d'érudition, quelquefois même de vertu, et qui n'en faisaient pas moins très bonne figure dans le monde, grâce à leur connaissance approfondie du code mondain et à leur souci de s'y conformer.

La duchesse a prodigieusement d'esprit. Elle est vive, imaginative, d'une bonne grâce parfaite. C'est une de ces grandes dames cosmopolites qui ont vécu dans l'atmosphère de toutes les sociétés civilisées et dont le charme semble fait de ce que chacune d'elles a de rare et d'exquis. Une fille est née de cette union : elle a épousé, il y a deux ans, le prince Égon Furstemberg. C'est une originale et timide personne, petite, mince, rousse, assez jolie. Elle a de grands yeux rêveurs, la grâce de ces infantes étiolées que Velasquez peignait, que Victor Hugo a décrites. Son esprit est vif et gai. Elle semble encore empruntée dans sa robe de femme et sous son lourd collier de perles ; mais à travers des hésitations on voit poindre une personnalité qui promet de devenir intéressante.

Après Talleyrand, Decazes ; c'est un peu s'embourgeoiser, mais ce n'est point ma faute, mon

jeune ami, si Louis XVIII se plut à élever au rang ducal un personnage d'assez mince extraction. Celui-ci dut sa faveur à son charme personnel. Il fallait, sur ses vieux jours, au souverain goutteux, impotent, une distraction de cœur, on ne peut dire une vive et absorbante affection, car il portait dans le sentiment cette spirituelle finesse qui semble en exclure la profondeur. Ce palais blasé avait besoin d'excitants pour apprécier le plaisir de manger. Sa sensibilité avait également besoin de l'attrait de la nouveauté pour trouver à s'exercer. Il aima Mme du Cayla : cette personne enviée était un miracle du charme féminin, un de ces êtres pétris de grâce, d'esprit et de bonté qui se font adorer par ce seul fait qu'ils respirent.

Après elle, Louis XVIII aima le duc Decazes de l'amour indulgent et aveugle d'un père idolâtre. Il le combla de faveurs et ferma résolument les oreilles aux bruits sinistres qui coururent sur le compte du favori au moment de l'assassinat du duc de Berry. C'était d'ailleurs un homme fort distingué, remarquable surtout par le coup d'œil qui lui faisait juger les hommes d'emblée, les taxer à leur juste valeur.

Son fils rendit de grands services à la France, je vous l'affirme et j'en ai des preuves. Ministre

des Affaires étrangères sous M. Thiers et sous le maréchal de Mac-Mahon, il sut, par sa noble, ferme et intelligente attitude, détourner des frontières françaises une nouvelle invasion allemande. Il était marié à Mlle de Loewenthal, sœur de la ravissante marquise de Beauvoir. Moins jolie que sa sœur cadette, son visage original et expressif a cependant du charme. Elle s'exprime joliment et montre une grande intelligence à tirer parti des milieux dans lesquels elle vit. Mais il est un art si savant du monde et des avantages qu'il comporte, qui ne laisse pas d'avoir des côtés inquiétants pour les pauvres mortels dont la science ne va pas au delà du désir de s'y plaire et de s'y divertir. La duchesse Decazes semble avoir hérité des talents spéciaux de sa mère. Certaines coquetteries tournent à l'ambition avec l'âge; après avoir régné sur les cœurs, on s'attache à régner sur les choses, à exercer sur le milieu mondain un pouvoir un peu despotique. Ce n'est pas toujours très agréable pour ceux qui sont l'objet d'une sollicitude aussi chère. La gent des salons n'est point taillable ni corvéable à merci. La vieillesse de Médée et de Circé fit singulièrement regretter le temps où les enchanteresses étaient occupées de Jason ou d'Ulysse.

L'Empire créa cinq titres de duc : Malakoff, Magenta, Tascher La Pagerie, Persigny et Morny. Malakoff et Persigny sont éteints. Magenta rappelle le souvenir d'une glorieuse bataille ; ce titre fut octroyé dans le joyeux orgueil de la victoire, à l'heure où le neveu du grand Napoléon crut avoir entrevu l'aurore de son Austerlitz et trouvé son Marengo. Le soldat heureux sur lequel tomba cette faveur est l'arrière-petit-fils d'un chirurgien célèbre, attaché sous Louis XV à l'École royale de cavalerie ; il acheta un marquisat du prix de ses émoluments. C'était un fort digne homme qui descendait assurément d'un Irlandais, roi, c'est possible, surtout « non couronné », chacun peut l'être dans la verte Erin, ne fût-ce que d'un champ de pommes de terre. Il suffit de faire partie d'une ligue agricole et de se garder de payer son fermage.

L'arrière-petit-fils de ce bienfaiteur de l'humanité souffrante fit une brillante carrière et épousa M[lle] de Castries, sœur du feu duc de ce nom. La maréchale, ainsi qu'elle est appelée au faubourg Saint-Germain, est seule à porter ce glorieux titre dans les salons de la rive gauche ; c'est une personne d'un caractère résolu, consciencieux, peut-être un peu étroit. Elle a vu la politique, sous l'Empire, à travers l'objectif unique de la carrière

de son mari; pendant le septennat, elle se fia aux lumières du duc de Broglie et de M. d'Harcourt. On peut dire sans craindre de se tromper, en se rappelant la sereine placidité de cette matrone au teint jeune, à l'allure un peu bourgeoise, qu'elle comprit peu de chose à son aventure. Un grand rôle eût pu être le sien; elle y a peu ou point songé. Admiratrice aveugle des capacités des membres de sa famille, elle ne se crut pas obligée de se préoccuper des destinées de la France. On m'a conté que l'absolue discrétion, dont elle faisait preuve quant aux secrets de l'État, était due à ce fait qu'elle prenait soin d'ignorer les difficultés et les complications de la marche des affaires. Elle se cantonna dans le domaine de la charité, s'y montra intelligente, dévouée, généreuse. Elle vit le maréchal quitter le pouvoir et rentrer dans la vie privée, sans trop de regret; elle eut seulement l'impression désagréable que son héros avait eu un beau commandement dans lequel il avait été trop contrecarré pour réussir. La véritable portée des choses lui échappa.

Ce qui est fort honorable et digne de gens de qualité, c'est la manière dont fut conduit le côté financier, j'allais dire, de l'entreprise, tant aujourd'hui le passage au pouvoir du maréchal semble

un fait isolé dans l'histoire d'une société démocratique, une tentative avortée des anciennes classes dirigeantes pour ressaisir leur influence perdue.

Le maréchal quitta la Présidence moins riche qu'il n'y était entré, appauvri, non ruiné, ce qui eût été aussi imprévoyant qu'inutile.

Il donna beaucoup, représenta largement, fut en un mot le très digne et respectable porte-parole de la France.

Le maréchal a deux fils; l'aîné, Patrice de Mac-Mahon, est capitaine de chasseurs à pied; c'est un jeune homme, fort intelligent, fort bien élevé et fort pratique, qui fera certainement son chemin.

Son frère, Emmanuel, le brillant lieutenant de tirailleurs tonkinois, semble par un phénomène d'atavisme être retourné au type du batailleur Irlandais, ancêtre de sa race. Insouciant, léger, entreprenant, d'une bravoure folle, il a montré, depuis qu'il est parvenu à l'âge d'homme, un superbe dédain pour le côté matériel de l'existence, s'est ruiné le plus gaiement du monde, et le fait accompli l'a laissé sans un crève-cœur, sans un regret. Aujourd'hui il occupe un des postes les plus périlleux qui soient dans la nouvelle colonie du Tonkin, et jamais, écrit-il, l'existence ne lui a paru plus délicieuse que dans cette atmosphère de con-

tinuels périls faite pour plaire à sa nature passionnée et entreprenante.

La fille unique du maréchal est mariée au comte de Piennes, fils de l'ancien chambellan de l'empereur. Cette union très avantageuse à tous les points de vue est un des revenants-bons dus aux sympathies qu'avait su mériter la maréchale dans la société des Tuileries. Femme du monde accomplie, elle s'y comportait avec un admirable naturel, se montrant pleine de simplicité et de bonne humeur.

M. Alphonse Daudet nous a laissé, dans le *Nabab*, un portrait un peu chargé, mais assez ressemblant, de ce qu'était le duc de Morny. Cette page d'un beau roman atteint les proportions d'un document historique, tant la réalité a été prise sur le vif, dans l'émotion poignante du moment, à la mort du duc de Morny. Oui, il est bien dépeint tel que je l'ai connu, ce sceptique dévoué, cet indifférent passionné, ce grand seigneur qui n'avait point d'état civil, à qui la tenue et la correction extérieure servaient avec un à-propos miraculeux à masquer alternativement l'excessive bonté du cœur, l'extraordinaire absence de principes.

Ce type intéressant comportait en une seule personne bien des ressemblances. Il avait du seigneur

italien de cet admirable XVIe siècle, où la lutte pour la vie prenait une allure poétique et féroce, où la féline souplesse des intelligences donnait le dédain du choix des moyens pour gagner la partie. Il avait du Grec, de l'Alcibiade, par l'art merveilleux d'élever la bagatelle à un rang souverain, par le prestige qu'acquéraient entre ses mains, sur les foules, cette élégance extérieure, ce souci de la mise en scène qui semblaient poser un nuage doré et papillotant entre la multitude, la vulgarité et lui...

Il avait du cosmopolite, appartenant à ce type d'hommes qui régna au commencement du siècle, citoyens du monde, ayant élargi par le mouvement des hommes et des choses l'horizon de leur pensée jusqu'aux bornes de l'univers civilisé.

Enfin il y avait du Parisien, du moderne, du boulevardier dans cet habitué du Grand Seize, dans ce familier des coulisses de l'Opéra. Il savait saisir le frémissement vague des couches superficielles de l'esprit contemporain qui s'appelle l'actualité, en jouer savamment, et s'en préoccuper à propos.

Sa pensée, capable de s'élever aux conceptions les plus hautes, savait en même temps courir au-devant de l'opinion la plus fugitive et y conformer les actes de sa politique. On peut dire de Morny qu'il fut l'incarnation de la grandeur de

l'idée impérialiste, de la séduction qu'elle exerça sur les foules, que sa mort résuma les causes qui en firent décliner le prestige et qu'il en emporta l'avenir avec lui dans la tombe.

Ses enfants ne lui ressemblent point. Le duc de Morny est un jeune homme spirituel, gai, bon enfant, rempli d'amabilité et d'entrain, mais se détachant peu des figures de ses contemporains. C'est le fils d'une époque où tout semble momentanément s'être ralenti et essoufflé, où la haute vie s'est faite plate et banale, où la politique paraît s'être réduite au niveau du rêve d'un avocat ou d'un vétérinaire, où les années enterrent les années, sans laisser d'autre trace que la mort de cinquante-deux semaines.

Le jeune duc de Morny, succédant à son père, représente très bien, par le contraste qu'il offre avec celui-ci, la différence des temps. Il est aimé, joli garçon, très moderne. Mais, ou je me trompe fort, ou les historiens de l'avenir n'auront rien à démêler avec une personnalité qui rentre tout au plus dans le domaine de l'anecdote.

SIXIÈME LETTRE

LE MONDE D'AUJOURD'HUI

Lord Palmerston disait que la vie serait très supportable sans ses plaisirs. C'est une maxime de spleenétique, mais elle a un fonds de vérité. Il est certain qu'il est laborieux de pourvoir à son amusement. Tel est le problème qu'ont à résoudre les gens du monde.

Le monde de Paris a cela de particulier qu'il a des arcanes impénétrables. Un étranger qui n'a pas vécu enfant dans cette ville, venant l'habiter dans l'âge mûr, peut y séjourner dix ans, être reçu partout, et cependant ne jamais être initié aux fines nuances des différents milieux qui le composent. Tout revêtira pour lui une teinte d'u-

niformité qui en réalité n'existe point. Mme de Staël avait un dicton un peu trop rabelaisien pour être rapporté ici sur la façon dont s'acquiert l'art de marcher sur les tapis. L'équivalent pourrait être dit du monde de Paris. Il faut en avoir vécu, et non y avoir vécu, pour le connaître réellement et pour jouir de toutes les variétés qu'il présente. Chaque famille a son esprit, se perpétuant, se propageant à travers les générations. Chaque milieu a son ton, son langage, ses us et coutumes, une série d'idées qui lui sont particulières.

Pendant de longues années, le salon de la duchesse Pozzo di Borgo, née Crillon, conserva une grande prépondérance et passa à juste titre pour l'un des cénacles de la bonne compagnie. Le duc Pozzo di Borgo tint son titre du bon plaisir de Louis XVIII, qui récompensa royalement en lui l'ennemi juré de Napoléon. Il naquit à Ajaccio; il était d'extraction assez modeste; son oncle grattait du papier timbré, petit notaire de chef-lieu. Il apprit à en faire autant, devint secrétaire de Paoli et livra de concert avec lui la Corse aux Anglais. Le vice-roi de l'île, lord Elliot, démêla ses rares talents et le lança dans la carrière diplomatique. A cette époque de remaniements presque annuels de la carte d'Europe, c'était un admira-

ble moyen d'arriver. Pozzo di Borgo servit tour à tour comme agent secret l'Angleterre, la Prusse, l'Autriche et la Russie. Il haïssait Napoléon d'une haine de Corse, et les différents gouvernements d'Europe ne lui en demandaient pas davantage pour en faire leur factotum. Après Tilsitt, son étoile parut pâlir : il fut exilé à Constantinople. En 1813, l'empereur Alexandre l'appela près de lui et l'envoya comme son ambassadeur à Paris après le rétablissement de Louis XVIII. En 1835, il passa à l'ambassade de Londres. Son neveu se fixa définitivement en France en épousant M[lle] de Crillon dont les sœurs épousèrent le duc de Caraman, le comte de Chanaleilles et le comte de Lévis-Mirepoix.

La duchesse est le type accompli de la grande dame française. D'une humeur douce et enjouée, d'une rare bonté, d'une amabilité exquise, son abord est charmant, son accueil d'une grâce infinie. Remarquablement belle dans sa jeunesse, ses traits ont gardé toute leur régularité : sa taille a encore de la jeunesse, et la distinction de ses manières et de son langage en font une personne d'une séduction irrésistible. Il est impossible de recevoir avec plus d'aménité, de naturel, de dignité. Elle possède à fond cette amabilité dont je

vous ai déjà parlé, qui semble émaner d'une certaine élévation, donnant aux moindres paroles un prix infini, une portée supérieure à leur signification apparente. L'impression ressentie est difficile à analyser. C'est le fait du mélange d'une valeur morale personnelle et d'une longue hérédité de sentiments élevés, composant un ensemble qui commande le respect, tout en inspirant la sympathie. La duchesse Pozzo a la moyenne de la culture intellectuelle de son époque, mais, ce qui est remarquable, c'est l'acquis prodigieux que lui a valu la société de la plupart des hommes distingués qui ont vécu en Europe depuis trente ans, et qui tous ont passé dans son salon. Son esprit a pris une souplesse et un discernement rares au contact des grandes intelligences qui ont fait partie de son intimité. Elle a appris ainsi bien davantage qu'elle n'eût pu le faire dans des livres. Une éducation intellectuelle semblable constitue la plus haute des cultures. C'était le système des Grecs : il leur a passablement bien réussi. Que ne l'applique-t-on de nos jours? Je ne demanderais pas aux savants, aux lettrés, aux grands politiques d'ouvrir une école ; je voudrais seulement que la jeunesse les vît, les entendît, les fréquentât sans les aimer. On verrait alors que la vertu et l'intelligence

se propagent et se communiquent, exactement comme le font le vice et les mauvaises mœurs. Qu'on nous rende les portiques d'Athènes, que nos grands hommes ne soient plus de grands lamas inaccessibles, qu'ils aillent dans les écoles, dans les collèges, qu'ils parlent à ces petits, âmes neuves, enthousiastes, faciles à impressionner, ils feront ainsi beaucoup pour la grandeur du pays, plus peut-être qu'ils n'en ont encore fait.

Fortes nascuntur fortibus.

Le salon de la duchesse Pozzo était, il y a six ans, encore ouvert tous les soirs à une intimité choisie ; deux fois par semaine, à toute la société. Presque tout le personnel des ambassades s'y faisait admettre, et l'élément étranger y était largement représenté. Chaque hiver, des concerts et des bals réunissaient à l'hôtel de la rue de l'Université le ban et l'arrière-ban du faubourg Saint-Germain. Depuis la mort du duc, les réceptions ont pris un caractère familial et intime ; les grands appartements restent fermés. Le duc et la duchesse n'ont point eu d'enfants : ils ont adopté un neveu. le comte Jérôme Pozzo qui, marié à Mlle de Montesquiou Fezensac, a une nombreuse famille. L'aîné de ses fils, l'année dernière, a épousé Mlle de Boisgelin, prenant à son mariage, d'après les volontés

de son oncle, le titre de duc. La jeune duchesse est très jolie, petite, gracieuse, vive, d'une gentillesse d'oiseau. Cette belle jeunesse égaie aujourd'hui le vaste hôtel que n'anime plus le bruit des fêtes.

Fermé également par la mort, le salon de la duchesse de Doudeauville, dont toutes les jeunes femmes garderont le souvenir, tant il était passé dans les usages que les jeunes filles y fissent leur entrée dans le monde.

La duchesse était née de Verteillac : elle avait épousé en premières noces le comte de Bourbon-Conti, et avait convolé, déjà parvenue à un âge assez mûr, avec le duc de Doudeauville, veuf de Mlle de Montmorency.

C'était une personne d'une humeur enjouée et d'un caractère heureux. Jamais elle n'envisagea l'existence que par son côté le plus riant ; elle garda les joies de la jeunesse jusqu'à la fin de sa vie, tout en y joignant la sagesse de l'âge mûr. Il y avait, sans nul doute, un fonds de frivolité chez cette excellente femme : elle ne sut jamais vieillir ou plutôt elle ne crut pas à la vieillesse, pas plus qu'elle n'avait cru aux chagrins, à la malveillance. La litanie d'Hamlet eût évoqué chez elle un sourire. On peut dire qu'elle ne vécut pas, qu'elle rêva

sa vie et que sa douce chimère l'accompagna jusqu'à la fin de ses jours.

Elle appliqua la même philosophie souriante à tous les accidents de l'existence, et fermant résolument les yeux sur ce qui aurait pu l'affliger, elle vit tout en beau, en aimable, en brillant. Jamais elle n'allait nulle part sans être contente du bal, du dîner auxquels elle avait pris part, même quand tout le monde s'était ennuyé. Pas un de ceux qu'elle aimait qui ne lui parût riche des sept dons du Saint-Esprit avec la beauté de Vénus ou d'Apollon. Elle ne cessa de louer les vertus et les qualités de son premier mari, tout en avouant que son second époux seul était assez charmant pour avoir pu la consoler d'une perte aussi sensible... qu'il y avait d'ailleurs parfaitement réussi. Jamais elle ne manqua une occasion d'être serviable en action, aimable en paroles, jamais un mot malveillant ne sortit de sa bouche, jamais elle ne s'aperçut que des grâces et des agréments de ses contemporains. Elle vécut jusqu'à un âge très avancé sans maladie, sans infirmités, et mourut sans souffrances, accueillant l'annonce de sa mort prochaine avec un « Est-il possible? » qui ne dénotait qu'une surprise ingénue; elle reçut le prêtre qui assista ses derniers moments avec une amabilité souriante. Pour

elle semblent avoir été faits ces vers de Musset :

Me préserve le ciel d'en savoir davantage,
Le masque est si joli que j'ai peur du visage.
Et, même en carnaval, je n'y toucherai point.

La duchesse de Doudeauville aimait le monde et avait organisé sa vie de manière à l'embellir le plus possible de la société de ses amis. Un grand dîner, tous les dimanches, depuis le 1[er] janvier jusqu'au 15 juin ; ce dîner réunissait ses neveux, ses nièces, ses beaux-fils avec leurs enfants, plus dix à douze invités. Les réceptions qui suivaient étaient fort nombreuses : les honneurs en étaient faits par la princesse de Léon, la comtesse de Durfort, la princesse de La Tour-d'Auvergne.

On peut dire que la bonne duchesse revit en ces héritiers de sa fortune et de ses vertus. Je vous ai déjà parlé de la princesse de Léon. La comtesse de Durfort garde, malgré son âge de grand'mère, toute la vivacité de son esprit avec cette sympathie pour la jeunesse qui, paraît-il, allège le poids des années, et vaut le privilège de ne point vieillir à ceux qui en pratiquent l'aimable vertu. Elle est d'une grande amabilité et fait infiniment de frais pour son prochain. Elle s'ingénie à choisir les sujets de conversation qui font valoir l'esprit, les qualités,

le mérite de ses interlocuteurs. Ses jugements sont bienveillants, empreints d'une indulgence facile dénotant le parti pris de gazer et d'atténuer tout ce qui, dans la conduite d'un chacun, pourrait donner prise à la critique.

Il existe encore dans la société française de ces adeptes du code mondain du siècle dernier qui, très naïvement, estiment cent fois plus coupable de manquer à un devoir de bienséance qu'à une obligation de conscience, qui admettront toutes les fantaisies, absoudront tous les péchés pourvu que ces écarts ne blessent en rien les lois du savoir-vivre. C'était la théorie du XVIII[e] siècle, morale aimable s'il en fut, et qui sut former vos aïeules à ce rôle charmant de bienfaitrices et d'ornements de la pauvre humanité, enguirlandant le libertinage de rinceaux fleuris, menant joyeusement le siècle de l'amour facile et de l'art galant jusqu'aux sombres heures de la tourmente sociale qui le vit finir.

Cette doctrine a encore ses fidèles, et quand elle est professée et suivie par un esprit heureux, elle a son charme et sa valeur.

La princesse de La Tour-d'Auvergne est la nièce de la comtesse de Durfort. Son mari est un fort galant homme dont l'unique amour-propre est

d'établir sa filiation depuis Godefroy de Bouillon, le vainqueur des Sarrasins, le défenseur du Saint-Sépulcre. Je lui passerai très aisément cette fantaisie un peu audacieuse, si l'on en croit les experts en cette matière. Les prétentions de ce genre ne font de tort à personne, la manie en est innocente et elle fournit en revanche un très vif plaisir à ceux qui réussissent à les faire accepter par leurs contemporains. La princesse de la Tour-d'Auvergne est bonne, douce, aimable et prévenante. Son époux a hérité de l'illustre archevêque de Bourges, son oncle, lequel, fort opulent seigneur, poussait très loin le luxe de ses vêtements et joyaux de prélat. Sa nièce laïcise le plus joliment du monde les broderies, dentelles et pierreries du défunt prince de l'Église. Quand une émeraude unique scintille à son corsage, on ne peut se garder de penser aux lèvres dévotes qui jadis s'attachaient au superbe bijou.

Mais je m'oublie, mon jeune ami, et ne songe plus au but que je me suis proposé, celui de vous introduire dans les salons à l'allure grave et discrète, à l'atmosphère un peu froide et compassée, à la composition rigoureusement choisie, du faubourg Saint-Germain.

Après les cénacles dont je viens de vous parler, je vois les salons de la comtesse de Lévis-Mire-

poix, de la duchesse de Galliera, de la duchesse de Noailles, de la marquise de Lillers.

La maison de Lévis est d'une grande ancienneté et d'illustre origine. Les prétentions, à cet égard, des membres de cette famille ont été maintes fois raillées, et sans admettre comme véridiques toutes les anecdotes tendant à prouver qu'ils s'estiment descendants en droite ligne de Lévi, l'un des douze fils de Jacob, se réclamant ainsi du cousinage de la Sainte Vierge, je ne révoquerai pas en doute que leur tradition héréditaire ne soit l'exaltation de la noblesse de leur race, de la merveilleuse qualité de leurs parchemins. Ce souci n'a heureusement point été poussé trop loin par celui de leurs aïeux qui eut le bon esprit de suivre l'exemple préconisé par l'aimable marquise de Sévigné : redorer son écu au moyen de richesses roturières. Le fameux traitant, Samuel Bernard, lui accorda la main d'une de ses filles : les deux aînées avaient épousé le maréchal duc de Broglie et le duc de Choiseul.

C'étaient, d'ailleurs, de charmantes femmes que ces petites bourgeoises, et, transformées en grandes dames, elles s'acquittèrent de leur rôle avec un si parfait naturel, une si féminine souplesse, qu'elles méritent de prendre place dans la galerie des adorables grand'mères du XVIIIe siècle.

C'est la duchesse de Choiseul qui affola d'amour le petit musicien Louis, sut développer chez un enfant de dix ans ces sentiments qui gouvernent le monde, et qui, pour s'excuser de son aventure, disait si joliment, résumant toute la philosophie de son temps : « Quoi qu'on aime, c'est toujours bien fait d'aimer. »

La comtesse de Lévis-Mirepoix, née Crillon, est digne de ces charmantes aïeules. Elle a été belle et elle conserve un grand air de dignité gracieuse sous ses cheveux blancs. Elle recevait, avant la mort de son mari, une fois par semaine en carême, et le salon ovale de la rue de Lille était, avec celui de la duchesse d'Avaray, l'un des centres les moins envahis par l'esprit du jour.

M. de Lévis-Mirepoix était fils de Mlle de Montmorency et, par là, cousin germain ou issu de germain des La Rochefoucauld-Doudeauville, Talleyrand-Périgord, Gontaut-Biron, Biencour et Brissac. Cette parenté fort nombreuse faisait le fond du salon de Mme de Lévis-Mirepoix. Les invités semblaient obéir à un mot d'ordre, nommer mon oncle et ma tante les personnes âgées, mon cousin et ma cousine leurs contemporains. L'esprit de famille tient une grande place dans le milieu social du noble faubourg. Il prend les pro-

portions d'un véritable code de devoirs à remplir, et, s'étendant très loin, en vertu des ramifications des familles, la stricte observance en devient une lourde charge.

M. de Maupassant a bien observé ce trait des mœurs de la vieille société française dans son beau roman : *Une vie.* M. et Mme de Briseville sont des types accomplis dans les détails — s'ils paraissent un peu fossilisés dans l'ensemble — de l'aristocratie de province dont l'esprit se retrouve dans les hôtels du faubourg Saint-Germain. M. de Briseville passe sa vie à faire des recherches généalogiques et à entretenir laborieusement, au moyen d'une vaste correspondance, ses relations avec sa parenté. Il s'acquitte de ces soins avec la conscience de remplir un devoir social d'une haute importance ; respectant en lui-même tous ses aïeux réunis, il cultive ses rapports de famille comme l'on observe les rites d'une religion. Cette manière de sentir est dans l'esprit du noble faubourg. Il faut y voir l'un des principaux facteurs du maintien intégral de la tradition d'une société, qui a perdu en grande partie son importance sociale et politique depuis l'avènement de la démocratie, ainsi que le prestige de la richesse depuis l'abolition du droit d'aînesse et de la liberté de tester.

Cet esprit est resté aussi vivace que jamais : il se traduit par des égards réciproques, dont les différentes circonstances de la vie, naissances, maladies, mariages, morts, fournissent les multiples occasions, et de plus, par un sentiment qui porte à couvrir les fautes, les faiblesses, les défaillances morales d'un membre d'une famille au moyen de l'honorabilité de tous les autres. C'est une pratique éminemment louable que celle-là, et à laquelle on doit plus d'une réhabilitation morale. En effet, aussitôt qu'il se traduit un fait de nature à intéresser l'honneur d'un nom, on voit l'action de toute une famille se dessiner avec spontanéité et ensemble. Qu'elle s'exerce dans le domaine social, moral ou matériel, il n'importe : toujours la solidarité de ceux qui portent le même nom est reconnue en temps utile. Elle devient une aide puissante, un précieux secours dans la détresse ou le danger. On se serre autour de celui qui traverse une épreuve, fût-elle méritée ou non, on le couvre, on le défend ; s'il est nécessaire qu'une disparition momentanée ou définitive atténue ou mette fin à une situation trop tendue, les moyens ne manquent jamais. La sollicitude familiale prend toutes les formes, s'ingénie avec délicatesse et dévouement. Nulle part, comme au sein des familles de l'aristo-

cratie française, cette obligation naturelle n'est aussi reconnue et acceptée. Ramasser ses morts, panser ses blessés est, dans la bataille de la vie, très méritoire et devenu fort rare en un temps où semble prédominer, avec le développement des besoins du luxe et de l'amour du plaisir, un courant général d'égoïsme.

Le milieu social du faubourg Saint-Germain n'a point échappé à ces tendances ; comme partout, ce mal a poussé ses racines, mais l'esprit de famille, le souci de l'honneur des grands noms, gloires de la vieille France, résistent encore à cet entraînement et le combattent avec succès. Il y a une idée féconde et généreuse dans les obscurs dévouements dont le mérite est d'autant plus grand que leur action cachée est seule efficace. C'est dans cette idée et dans l'influence qu'elle exerce sur la noblesse française qu'il faut voir un de ses côtés les plus dignes de respect. Cette vertu est plus ou moins développée. Certaines maisons la possèdent au plus haut point : elle est d'un admirable usage pour en maintenir le rang, en développer la prospérité.

Elle est en grand honneur dans toutes les familles honorées de l'alliance des Montmorency ; j'ai constaté ce fait que la vertu de ce grand nom

est d'un merveilleux secours pour l'entretien de chauds sentiments de cousinage. Il semble que ce sang illustre ait le privilège de stimuler cette fibre naturelle et de lui communiquer une grande sensibilité. Être parents par les Montmorency signifie l'être d'une façon dévouée et fidèle, fréquemment rappelée, dont le lien est particulièrement fort.

Jamais réunions mondaines n'eurent un plus beau cadre que les salons de l'hôtel de Crillon, possédé actuellement par la duchesse de Polignac. Cette superbe demeure est située place Louis XV; elle forme l'un des pavillons du monument qui fait pendant au Ministère de la marine; l'ancien hôtel de Coislin, occupé par le cercle de la rue Royale, forme l'autre.

Un vaste salon carré donne sur la place : la décoration, du plus pur Louis XVI, en est grandiose, d'une harmonie admirable dans son ensemble, d'un fini merveilleux dans les détails. Des aigles supportent la voussure du plafond; l'ornementation en guirlandes, galeries et rinceaux, en est reproduite par les dessins du tapis exécuté au dernier siècle à la Savonnerie, et les pentes des croisées, les canapés et les fauteuils, classiquement alignés le long des murs, sont de la meilleure époque de la fabrication d'Aubusson. Un

superbe portrait de la duchesse de Polignac, l'amie dévouée de la Reine, peint par Mme Vigée-Lebrun, occupe un panneau et a pour pendant une allégorie représentant une marquise de Crillon en Hébé, galante invention de Mignard.

La duchesse de Polignac est une femme d'une grande distinction ; petite, frêle, d'une finesse de traits exquise. Son salon réunit les mêmes habitués que l'hôtel de Mirepoix. On y est d'une grande indulgence et cela pour complaire à la maîtresse de céans, dont l'horreur pour la médisance est proverbiale. On y aime la jeunesse. La duchesse a quatre enfants, qui la font l'heureuse grand'mère de dix adorables chérubins dont l'aîné a dix ans à peine. Cet intérieur respire un contentement facile, un air de bonté et de simplicité rares.

L'atmosphère de l'hôtel de Noailles est plus réfrigérante. Le duc, dont le portrait a déjà pris place dans ces pages, s'acquitte de ses devoirs de maître de maison avec un savoir-vivre spirituel et un peu hautain. La duchesse remplit son rôle en conscience, et cette conscience l'oblige à se mettre en grands frais d'amabilité. Mais on ne peut s'empêcher de constater que sa politesse est un peu froide, empesée et laborieuse, qu'elle se compose de phrases, dont le retour constant est assez mo-

notone, et que cette réception, très flatteuse d'ailleurs, manque du charme que lui donnerait un peu plus de bonhomie et de simplicité. Le visiteur éprouve la vague impression qu'il a pénétré dans un sanctuaire classique des belles manières et dans un temple des vertus sociales, qu'il est appelé à concourir par sa présence, ses gestes et ses paroles, au maintien de la tradition de la bonne compagnie ; malgré lui, il se sent un peu écrasé de l'importance de son rôle : il cherche par de louables efforts à s'y hausser de son mieux ; il est rare qu'il échoue complètement. Il suffit de se laisser guider par ses compagnons... de plaisir.

Converser à mi-voix, bannir l'imprévu de ses discours, choisir de préférence comme thème de conversation le temps qu'il fait, la nouvelle d'un mariage, l'oraison funèbre d'un défunt de qualité, manœuvrer habilement pour gagner la porte, s'esquiver avec discrétion et rapidité, tels sont, mon jeune ami, les secrets de s'y bien gouverner. J'en suis sorti flatté, honoré et satisfait, avec la conscience d'avoir un instant contribué au maintien de quelque grande institution.

Très différent est le salon de la marquise de Lillers. Veuve et âgée, l'aimable douairière qui en fait les honneurs avec une amabilité exquise

est une personne d'infiniment d'esprit et qui adore le monde. Le monde le lui rend : peu de femmes sont aussi entourées que cette charmante grand'mère. Son entretien a beaucoup d'agrément : chacun y trouve ce qu'il vient chercher et on ne sait qu'y admirer davantage, la gaieté et la belle humeur que n'ont altérées ni l'âge ni les infirmités, la rare et solide érudition, la pensée sérieuse et profonde que traduit ce langage si choisi, si parfaitement intéressant.

La marquise de Lillers sait beaucoup et n'a aucune pédanterie : c'est le fait d'un esprit supérieur. Il y a un écueil dans l'importance que tend à donner le goût du jour à l'érudition féminine. Il est à craindre, que sous l'influence d'un louable désir de ne point rester dans un état d'infériorité sous ce rapport vis-à-vis des classes moyennes, on ne s'avise dans le grand monde de négliger l'éducation pour l'instruction. Or la première est cent fois plus essentielle que la seconde, à mon humble avis. Les femmes de qualité ont une distinction et une élévation morale, fruits de l'herédité. Mais ces heureuses tendances doivent être dirigées, cultivées avec un art infini pour ne point dégénérer en défauts. En effet, elles ont un souci de plaire qui en font des babies coquettes et déjà

féminines. Il importe de leur enseigner que la simplicité, l'habitude de savoir s'oublier à propos, doivent exister avec le naturel désir de charmer, sous peine de voir ce désir se transformer en insupportable et sotte vanité. Elles ont matériellement et moralement le sens élevé; leurs pensées ont une pente à l'abstraction. Ne les laissons pas devenir chimériques ; qu'elles idéalisent un peu, qu'elles ne rêvent pas leur vie. Il est bon de rester sur terre. A cela vous répondez que jamais le monde ne les logera aussi bien dans son auberge que leur imagination dans ses palais enchantés. Il est vrai, mais gardons-les des mécomptes. Pour une créature privilégiée qui peut poursuivre jusqu'à la fin de sa vie son joli rêve, combien ont trouvé de douloureux réveils, et combien, ayant vu la réalité en face, eussent préféré s'habituer plus tôt à son austère visage?

Elles sont naturellement fines: leur esprit souple et délié se prête volontiers à la savante pratique de la diplomatie féminine. Heureuse disposition, mais qui doit trouver son correctif dans l'esprit de droiture et de loyauté... Ces quelques exemples tendent à vous montrer, mon jeune ami, que si je tiens état des enseignements spéciaux que l'usage fait entrer dans l'éducation des filles du

monde, je pense que les leçons les plus utiles et les plus nécessaires sont celles qu'elles reçoivent à toute heure, près d'un fauteuil bas, dans un coin familier, en tendres et douces causeries dans lesquelles l'esprit de l'enfant s'imprègne de tout ce qu'une vie déjà longue et bien remplie a accumulé d'expérience : une mère seule peut initier sa fille à toutes les délicates recherches du sentiment et des bienséances.

C'est ainsi, par un constant échange de pensées et d'appréciations, que se transmet le secret de cette merveilleuse distinction de cœur, d'esprit et de manières qui sont l'apanage de la grande dame française. Hautaine, simple, spirituelle et bonne, sachant aussi naturellement baiser un enfant pauvre que recevoir l'hommage d'un roi, ne semblant déplacée nulle part, aussi noble et aussi digne dans la pauvreté que dans la richesse, pratiquant la vertu avec grandeur et portant, jusque dans les faiblesses et les défauts, la hauteur de ses sentiments: tel est en peu de mots son portrait.

Combien je serais affligé, si je puis voir encore plusieurs générations de femmes se succéder, de me voir privé de l'exquise satisfaction que vaut le commerce féminin aux délicats et aux raffinés, si le maussade esprit moderne cause la perte de la

tradition. Le pédantisme avec son cortège de vanités, de rivalités mesquines, de prétentions, gâterait à tout jamais les femmes du monde.

Qu'ont à faire les mondaines au fatras accumulé de la science humaine? des faits, des dates, des jugements stéréotypés? Quand donc auront-elles l'occasion d'en discourir avec un intérêt quelconque? Viendra-t-on leur demander en quelle année régna Sémiramis sur la Chaldée, le nombre des étoiles d'une constellation, les résultats des récentes fouilles en Égypte? Il est infiniment plus intéressant de causer avec une femme des choses du monde et de la vie, de pénétrer avec un guide aussi doucement complaisant que discrètement réservé dans les arcanes du sentiment, dans les détours du cœur humain. La femme raisonne peu: elle regarde, elle comprend, et ne sait réellement que ce qu'elle a deviné.

Il est bon qu'elle ait comparé ses manières de voir et de sentir à celles des maîtres de la pensée moderne. Je ne la voudrais pas ignorante du courant de l'esprit contemporain, mais je craindrais qu'elle n'émoussât sa finesse naturelle, qu'elle n'égarât son discernement natif dans la multiplicité des travaux et des recherches, qu'elle ne perdît de son charme et de son originalité, à vou-

loir penser et croire comme ceux qui passent pour avoir bien pensé et bien cru.

Toute femme intelligente, spirituelle, l'est d'une manière très personnelle, très spontanée. Si elle ne reste pas elle-même, si elle subit dans son intellectualité des influences étrangères, il y a lieu de croire que cette domination s'exercera à son préjudice. George Sand, la bonne fée charitable, à la philosophie saine et heureuse, au noble caractère équilibré dans un besoin d'aimer, la souriante résignée à l'inévitable mal de vivre, a bien malencontreusement subi la lourdeur des théories sociales et politiques de ses maîtres! Que je l'aime mieux écrivant ses beaux contes au sultan ennuyé que fut le pauvre XIXe siècle!

La femme ne doit être influencée ni par une érudition exagérée ni par des pédagogues intéressés. Qu'elle reste elle-même, que l'on se contente de lui ouvrir des sources de pensée et d'observation en la mettant à même de satisfaire ses curiosités, d'entrer dans tous les courants d'esprit de son temps. Qu'elle sache plusieurs langues étrangères, qu'elle connaisse suffisamment la technique de la musique et des arts du dessin pour être à même de juger, de comparer, de former son goût, d'éprouver des sensations agréables.

Peut-être voudra-t-elle un jour s'adonner à un art en particulier, y chercher une occupation absorbante? Que son éducation première le lui ait rendu possible, c'est tout ce qui est nécessaire. Il est parfaitement inutile qu'une jeune fille de dix-huit ans, prête à faire ses débuts dans le monde, soit une virtuose, un peintre, une institutrice. Il suffit qu'elle ait l'habitude de l'application, et que rien de ce qui est culture morale, intellectuelle ou artistique ne lui soit étranger.

Mariée, en possession d'une liberté relative, elle peut alors continuer à développer sa vie intellectuelle dans le sens qui servira le plus ses intérêts, ceux de son mari, qui contribuera le mieux à l'agrément du ménage. Avant, et par-dessus tout, qu'elle sache la vie, qu'elle ait la pratique des vertus familiales, des bienséances mondaines. Si elle possède avec cela le sentiment du devoir, une élastique ténacité pour le bien, des partis pris doux, des indulgences chastes, heureux... le Pygmalion dont le baiser appellera à la vie du cœur cet adorable ouvrage, car j'ai gardé cela pour la fin, mon jeune ami. Une femme n'est complète que quand elle a aimé. Quelle que soit son aventure, la femme doit aimer et l'œuvre de la civilisation peut devenir vaine, fausse et mauvaise,

si la nature éternelle n'a point eu ses droits, si la fille d'Ève n'a point oublié, durant des heures, durant des jours, le menu de la vie quotidienne dans l'idéalité, dans la réalité de l'amour. Que la passion lui ait appris son glorieux, son douloureux secret, que son cœur ait vécu, que son intime féminité ait été évoquée par la magique incantation, alors seulement elle sera accomplie !

C'est aussi nécessaire à sa beauté morale et physique que le sang dans les veines, et c'est un point sur lequel l'opinion commune du monde s'est égarée. On préfère laisser s'établir en principes, pour expliquer le déséquilibrement de certaines natures féminines, la désorientation de certains caractères, que l'éducation de la femme du monde l'a faite artificielle, prétentieuse, coquette, intrigante, que les pratiques de la vie élégante achèvent ensuite de lui fausser l'esprit, de lui rétrécir le cœur, que l'on ne peut savoir à fond l'art de vivre en société sans apprendre par cela même à faire de vanités puériles son objectif, et à perdre de vue les grandes lignes de la vie.

Profonde erreur, l'éducation mondaine est bonne : elle comporte une haute culture intellectuelle et morale, et une part d'idéal suffisante par le sentiment religieux, par le développement des

affections de famille. La femme du monde arrive à la maturité de sa jeunesse, instrument ciselé, affiné, prêt à faire merveille dans la vie. Que l'amour vienne vivifier son âme et elle éclora dans tout le merveilleux développement du charme féminin. Qu'elle vive au contraire privée d'amour, et son être moral subira une déviation presque inévitable qui se traduira par l'exagération d'un défaut naturel ou bien par le déséquilibrement de ses facultés.

Cette déviation affecte des formes très diverses. Il est aisé pourtant d'y rattacher bon nombre des manifestations de caractère qui font calomnier l'éducation mondaine. Certaines femmes deviendront de terribles et frivoles égoïstes, dépenseront leur cœur et leur vie aux babioles de la vanité, concentreront leurs efforts sur cet idéal : être la femme la mieux habillée de Paris. Elles rêveront d'un joli chapeau, comme Galilée de la mécanique céleste. D'autres seront ambitieuses dans la petite sphère des relations mondaines. Elles s'attacheront à se grandir, à étendre, à multiplier leurs connaissances, à en améliorer la qualité. Recevoir cinquante visites à leur jour, donner des dîners dont on parle, des bals où chacun voudrait être prié, tel est leur objectif. Elles ont l'état civil et le

portrait de quinze cents personnes dans la tête, elles connaissent les parentés, les alliances, les situations de fortune de tout le monde. Elles sont au courant des brouilles et des intimités, aucun scandale ne leur reste caché, leur conversation est une gazette, leur cervelle est remplie de grains de mil et chacun d'eux est un petit grelot.

Chez une autre, plus heureusement douée, la déviation s'est faite au profit de l'intellectualité. Celle-ci est une triste et une résignée. Elle étudie, compare et réfléchit ; elle finira par prendre l'habitude d'analyser de telle façon les faits moraux que tout dans l'ordre du sentiment cesse d'être susceptible de lui apporter quelque satisfaction de cœur. La curiosité de son esprit a séché les sources vives des affections. Elle promène partout un terrible flambeau qui brûle ce qu'il éclaire, faisant le vide sur le passage de sa lumière. Elle ressemble à un enfant qui, non content de tirer les ficelles de son polichinelle, le démantibule pour voir comment il agite les bras et les jambes, ou bien à un malade qui faisant carder son matelas tous les jours finit par coucher sur la dure.

Déviations vaniteuses, ambitieuses ou intellectuelles, telles sont les principales, mais il en est une foule d'autres qu'il serait trop long d'énumé-

rer : presque toutes ont la même cause primordiale, la privation de l'amour... Comme les honnêtes femmes sont en immense majorité, que la plupart des mariages se font par convenance sans que le sentiment y ait aucune part, les cas en sont très fréquents et il s'explique aisément qu'on soit venu à en chercher la raison dans l'éducation mondaine.

Mais, mon jeune ami, je vois venir votre question... le remède à ce mal? Il n'en est point. Les lois du monde sont faites pour la collectivité : elles sacrifient le bien de l'individu à l'intérêt de la masse. Il est inutile de lutter ; on a tout à perdre à rompre avec la tradition, même avec les préjugés de son milieu : les sages et les habiles sont ceux qui acceptent bravement les clauses du cahier des charges, se font honneur de leur soumission et profitent adroitement du degré d'indépendance qui leur est laissé.

Des parents prudents et vertueux enseigneront à leur fille qu'il faut aimer dans la ligne du devoir, pas autrement, la marieront avec son égal en rang, en fortune, en situation, la supériorité dans un de ces avantages extérieurs compensant l'infériorité dans les autres ; ils espéreront dévotement que l'amour viendra soit avec les fiançailles soit avec

le mariage, et, si le dieu capricieux n'est point propice, ne se feront aucun reproche.

La vie du monde réserve d'ailleurs des compensations à celles qui ont dû au privilège d'en faire partie, le sacrifice de leur cœur. Elle remplit l'existence, et certaines situations élevées, très laborieuses à entretenir, sont même un lourd fardeau pour de frêles épaules féminines.

Les femmes du monde ont une telle habitude de ces fatigues qu'elles les portent très légèrement. Il est miraculeux de voir leurs délicates personnes s'accommoder de veilles, de courses prolongées, de corvées qui lasseraient terriblement une robuste bourgeoise.

Il faut, par exemple, une grande activité morale et physique pour arriver à se faire un salon. Un des secrets d'y parvenir, c'est de spéculer sur la force de l'habitude. L'homme est un animal de coutume : il va volontiers aujourd'hui là où il a été hier et s'attache au plaisir de monter le même escalier tous les jours, de traverser à époque fixe la même antichambre.

Il faut donc qu'une maîtresse de maison n'ait ni migraine, ni caprice, ni distractions d'aucun genre. Elle doit s'attacher à des jours, à des heures, ne point manquer de faire une année ce qu'elle a

fait la précédente, tâcher de n'apporter que des modifications insensibles à sa manière de procéder pour remuer, grouper, amuser ses invités. C'est le grand art dont a donné l'exemple la duchesse de Maillé. Depuis trente ans son salon est ouvert chaque dimanche, et ses réceptions sont des plus suivies. Brusque, vive, bonne, intelligente, c'est l'énergie, l'activité, la gaieté personnifiées. Elle a très grand air avec ses cheveux poudrés, ses traits fins, sa taille moyenne et bien prise, quoique alourdie aujourd'hui par un peu d'embonpoint. Elle aime le monde et y exerce une sorte d'autorité dont elle se prévaut pour dire à chacun assez durement ses vérités, sans qu'il soit possible de s'irriter contre une sévérité maniée avec une bonhomie et une spirituelle brusquerie qui en rendent parfois les boutades fort divertissantes.

La duchesse de Maillé met son prestige personnel et sa verve au service de la défense des traditions classiques de la bonne société. Certaines modernités trop osées, certains affranchissements des us et coutumes de jadis en matière de politesse et d'égards réciproques sont vertement relevés et blâmés dans sa conversation. Elle n'épargne personne, et il n'est pas douteux que

son influence n'ait contribué à la résistance de certains milieux à l'invasion de l'esprit du jour. Tout en maintenant sa thèse, et en distribuant, de droite et de gauche, leçons et mauvais compliments, l'aimable duchesse n'a rien de cet esprit morose qui s'attache à déprécier le temps présent par l'exaltation de parti pris des mœurs et habitudes du passé. Elle est sincère dans ses convictions. C'est un esprit trop juste, un sens trop éclairé, une existence morale trop bien équilibrée pour pratiquer cette misanthropie chagrine des gens qui, croyant de bonne foi regretter le cadre de leur jeunesse, n'en pleurent que le tableau mélancoliquement effacé. Le monde est plein de ces jérémies déplaisants.

La duchesse de Maillé est trop aimable pour avoir rien à regretter. Jeunes et vieux l'aiment autant qu'ils la respectent, et, de son côté, elle désire jouir autant de la société de ses contemporains qu'elle le faisait il y a vingt ans. Elle reçoit à merveille sans se mettre en grands frais de politesse, semblant s'amuser parfaitement elle-même et n'avoir rien autre à faire. Cependant sa vie est sérieuse et bien remplie. Elle s'occupe de l'éducation de ses nombreux petits-enfants, est présidente du comité dirigeant de plusieurs œu-

vres, et ses amis la trouvent invariablement active, serviable, dévouée à leurs intérêts. Elle fait ses visites dans Paris, trônant au fond d'un grand landau de forme surannée, traîné par deux superbes chevaux. Des irrévérencieux appelleraient cette voiture une guimbarde, mais, pour les membres de la société du faubourg Saint-Germain, ce véhicule antique symbolise l'attachement de sa propriétaire aux mœurs et aux idées qui avaient cours dans sa jeunesse, et on le voit passer sans un sourire.

Le salon de la comtesse Aimery de La Rochefoucauld est, comme celui de la duchesse de Maillé, un centre aimé de la jeunesse.

La composition de tous ces salons dont je viens de parler est à peu près la même : les derniers seulement sont plus ouverts : l'élément étranger et flottant, si on peut dire, de la société française y est un peu plus représenté. La même remarque peu s'appliquer au salon de la comtesse de La Ferronnays. L'hôtel du Cours-la-Reine reçoit un assez grand nombre de notabilités éphémères ou étrangères, et les listes d'invités sont composées dans un esprit plutôt libéral.

Mais après avoir passé en revue ces différents milieux, cénacles de l'esprit aristocratique, en

cherchant à présent à vous donner une vue d'ensemble du caractère de ces réunions, je dois vous avouer que ce qui frappe le plus l'observateur, est leur ressemblance entre eux et leur banalité. Cette remarque s'applique également à ceux dont je vous parlerai dans la suite.

Aucun salon qui aie sa physionomie particulière; l'air qu'on respire est partout le même, les propos qu'on entend sont identiques, les politesses dont on est l'objet ont une pareille portée. Il semble que le cadre de la vie élégante amène tous les individus à un respect extrême d'un certain type convenu qui exclut rigoureusement tout le charme de l'imprévu et de l'originalité. On y sent une préoccupation générale de ne point se singulariser. Chacun examine le voisin pour se conformer à sa manière de faire, et, sauf quelques femmes qui s'ingénient à briller par leurs bijoux et leurs toilettes, quelques hommes qui se préoccupent de paraître leur faire la cour, victorieusement, une teinte générale d'ennui et de mélancolie est la note dominante de l'expression des visages.

Il paraît peu d'entraînement et de vivacité, très peu de passion en un mot chez les mondains. Il semble malaisé de croire qu'ils ont des âmes, des cerveaux qui pensent, des cœurs qui aiment, des

volontés qui s'affirment. Coulés par l'éducation dans le même moule, ils paraissent avoir perdu bonne part de leur personnalité et il faut de la réflexion pour se persuader que Dieu ne s'est point départi en leur faveur de la loi de l'infinie variété dans la création.

La vie mondaine a ce privilège ou cet inconvénient d'émousser beaucoup l'ardeur des passions, l'acuité des sentiments. C'est un des côtés qui sont observés avec le plus de vérité dans l'œuvre des romanciers, qui, de nos jours, ont étudié la psychologie et les mœurs des gens du monde. Les mouvements du cœur, haine, jalousie, amour, ambition, y ont peu de violence, et se développent avec un singulier manque de spontanéité et d'énergie. On ne sait pas aimer passionnément, haïr vigoureusement, vouloir fortement.

Quand on lit une des œuvres de sentiment et de passion que nous ont léguées les temps passés, les grands cris partis du cœur humain qui ont résonné à travers les siècles, paraissent d'étranges appels venant d'on ne sait où, ne répondant à rien.

La vie mondaine comporte un côté artificiel qui paraît rendre inapte à la vie passionnelle. Les salons sont de vastes théâtres : chacun y joue un

rôle, aux trois quarts appris, le reste est improvisé avec timidité. Le grand art et le secret du succès semblent être de se taire avec discernement, d'effacer sa personnalité derrière le masque de la bonne éducation. On vaut, surtout dans le monde, pour ce qu'on sait cacher, vaincre et dissimuler. Aimez, c'est fort bien, mais que nul n'en sache rien. Voilez votre sourire de froideur et d'indifférence, éteignez la pensée dans vos yeux, tendez la main à celle que vous adorez, d'un air dégagé, laissez-la s'éloigner sans apparence de chagrin au bras d'un autre, et que nul ne soupçonne votre deuil ou votre joie... Votre tendresse peut se montrer en nuances insaisissables et discrètes : elle ne doit ni s'afficher, ni se dépenser, ni se prodiguer : on ne saurait, dans le monde, aimer sans le cortège compliqué des considérations de fortune, de carrière, de vanité, de convenances. Cela ressemble étrangement peu à l'amour des cœurs primitifs... Est-ce bien la Vénus tout entière à sa proie attachée?... Cela, non.

Haïssez votre ennemi... rien de mieux, mais pas d'éclat, point de scandale. Exécutez votre patient au moyen de perfidies savantes, de maléfices discrets. Sachez tuer sa réputation à coups d'épingle, empoisonner à petites doses son bonheur.

Votre but sera suprêmement atteint, si vous avez seulement réussi à le rendre ridicule. C'est l'abîme le plus noir et profond où puisse sombrer un mondain.

Notre époque sera celle du convenu en tout, et, bizarre antithèse, tandis que le courant général est passionné, fiévreux, rapide comme jamais il ne le fut, les hautes classes sont mieux dominées que jamais par des lois étroites, des préjugés et des idées préconçues. C'est que le mouvement intellectuel s'est démocratisé. Il s'est emparé de la bourgeoisie et du peuple et trouvant un renouveau d'énergie en se retrempant dans des sources jeunes et fortes, il a tant soit peu laissé en arrière ce qu'on est convenu d'appeler les classes dirigeantes.

Le grand monde est devenu très petit et va toujours se retrécissant. Quand on retrouve les pères de ces enfants dans les lettres et les mémoires du XVIIe et du XVIIIe siècle, on éprouve l'impression que décrit Virgile, lorsque le laboureur, heurtant du soc de sa charrue les ossements des guerriers morts dans les combats épiques, s'émerveillait à la vue des restes de ces hommes prodigieux.

Les types, de grandioses qu'ils furent, sont devenus intéressants, puis charmants, puis puérils et enfin insignifiants. Il est étrangement rare de

rencontrer un être qui se détache du milieu où il se meut et, dans ce cas, il s'applique à ne prêter à sa physionomie mondaine que ses côtés vulgaires et à porter dans la spécialité qu'il a choisie toute son originalité. Littérateur, savant, il se garde de le paraître dans les salons ; il sait qu'il se heurtera à des dépits, à des jalousies, à des indifférences. Il prend soin de déposer sa valeur intellectuelle au vestiaire : chacun lui sait gré de cette preuve de bon goût.

Toute physionomie morale s'efface donc ou tout au moins s'atténue dans la vie du monde, et ce serait la chose la plus platement bète et la plus sottement insignifiante qu'il y ait, si, de loin en loin, on n'y rencontrait un de ces deux types charmants : la mondaine accomplie, sirène savante et raffinée, vertueuse avec agrément, ou facile avec noblesse et le mondain parfait, une de ces figures intéressantes de Valmont, Alcibiade et César fondus en une seule personne : celle d'un don Juan moderne et grand seigneur.

Il en est dans la littérature contemporaine une conception grandiose : c'est à peu de choses près celle que M. Octave Feuillet nous a présentée dans *M. de Camors*.

Appliquer à tout un esprit de critique, s'affran-

chir du code religieux et sentimental, reconnaître comme unique règle l'honneur, gouverner dans la vie courante droit sur le bonheur représenté par la volupté de l'amour, la joie de l'ambition satisfaite, tel est le code du volage époux de Mlle de Thècle, qu'il faudrait plutôt nommer l'amant de Mme de Campvallon. Il y a certains manques de touche dans ce beau portrait. Le premier, c'est que M. de Camors se confesse trop. C'est plus intéressant et cela passionne davantage le lecteur. Delacroix se peignant dans une glace a rendu son gilet vert avec plus de vérité et de charme que n'eût pu le faire un de ses élèves, et, M. de Camors, déshabillant son âme avec un certain cynisme, se drapant dans sa misère morale, a quelque chose de plus grand. Il serait plus vrai au point de vue mondain, s'il était moins conscient, ne fût-ce qu'en apparence. Une existence morale a toujours quelque chose d'ondoyant. Mais ce type existe, et si l'on cherche au fond des supériorités qui apparaissent sous la surface du vernis mondain, donnant l'impression d'un être fort, allant où il veut, conduisant sa vie comme il lui plaît, il y a cent contre un à parier qu'il a jeté par-dessus bord, comme un lest inutile, les croyances de sa jeunesse, sa tradition familiale, le bagage des idées de caste pour n'obéir

qu'à une vague conception de l'honneur, abstraction qui pourrait se traduire par le respect de l'œuvre forte et fière qu'a faite Dieu en le créant.

Je n'ai point à considérer ici la valeur des théories morales de M. Octave Feuillet. Selon lui M. de Camors manque sa vie et meurt de douleur parce qu'il n'a pas cru comme saint François d'Assise ou comme M. Cousin... Mon expérience me montre tout le contraire arrivant dans la vie réelle. Les Camors véritables séduisent M[me] Lescande et se consolent parfaitement de sa mort. Ils se réconcilient avec M[me] de Camors qu'ils ont eu le bon goût de choisir assez véritablement femme de qualité pour ne pas avoir peur d'être jetée dans un précipice et surtout pour ne pas le montrer. Le danger pour eux n'est pas dans les inconvénients résultant de ces très vulgaires incidents : il est dans le risque que courent des esprits supérieurs de s'apercevoir de la puérilité des manifestations de l'activité humaine dans le milieu mondain.

Entraînés par la force de la coutume et de l'exemple, par le besoin tout animal qu'éprouve la jeunesse de se dépenser, ils peuvent s'engager dans des carrières, des travaux et des aventures, vives enserrés dans leur convention morale, et se réveiller vers trente ans pour se trouver convaincus que

la vie pratique trompe et dupe, que les problèmes éternels sont insolubles, que le Bouddha avait raison, mais qu'on ne saurait l'imiter sans posséder le cœur large et tendre du dieu pour la misère humaine.

On prend alors sa vie machinalement, sans intérêt et sans joie, laissant couler les jours et blanchir ses cheveux. On se souvient de M[me] de Campvallon, en se chauffant au feu de M[me] de Camors, et en mangeant avec le discernement d'un appétit très blasé les petits plats que prémédite la charité conjugale de la charmante femme qui vous aime pour tout le chagrin que vous lui avez fait.

Ne cherchez pas, mon cher ami, à trouver autre chose dans le grand monde. Il est deux buts qui y gouvernent les existences, l'un est pour les femmes, l'autre pour les hommes, offrant à chaque sexe l'occasion de briller. Le premier est de se faire admirer par sa toilette, sa parure, l'agrément de son entretien. Le second est d'être le héros de maintes bonnes fortunes. On vise à être Ninon respectée, don Juan démasqué. Il n'est point d'autre idéal; chercher plus et mieux serait s'exposer à d'étranges mécomptes, la clarté des lustres au gai flamboiement n'éclaire pas davantage.

SEPTIÈME LETTRE

SUITE AU MONDE D'AUJOURD'HUI

Je vous ai parlé, dans ma précédente lettre, mon jeune ami, de plusieurs cénacles dont l'esprit et la composition ont une allure sérieuse, empreinte du respect de la tradition. Il n'existe aucune différence essentielle entre ces salons et ceux dont les maîtresses de maison, plus jeunes, semblent avoir adopté des manières de sentir et de penser plus modernes. On y rencontre les mêmes personnes, on y a les mêmes façons, et sauf un peu plus de facilité accordée au plaisir de fumer des cigarettes ou de jouer au bézigue, tout s'y passe exactement de la même manière.

On y voit un peu plus de préoccupation peut-être

de réunir des personnes qu'unissent entre elles des liens de sympathie. Une femme, par une heureuse rencontre dans laquelle le hasard peut tout expliquer, se trouve généralement, dans un grand dîner, assise à côté du jeune seigneur qui est l'habitué fidèle de ses cinq heures. Cette louable attention manque souvent son but au point de donner lieu à quelque gêne, à quelque froideur dans la conversation. L'aimable maîtresse de maison qui a ménagé cette surprise peut, sans se tromper de beaucoup, prendre un passé déjà vieux pour un présent. Il arrive qu'en un laps de temps fort court on s'est tout dit : le cas n'est pas rare. L'intention cependant ressort clairement de favoriser une félicité clandestine. Faut-il approuver ces complaisances? Les cœurs vulgaires s'en accommodent, hélas ! fort bien. Alceste eût-il remercié Arsinoé de toute la hauteur de sa verve amère, si, au lieu de chercher à braconner sur les terres de Célimène, elle eût joué dans son jeu, au point de convier ensemble à un joli souper l'adorable coquette et l'homme aux rubans verts? Servir l'amour, c'est l'humilier et le profaner; le don divin ne saurait s'assimiler à une denrée ordinaire et rien n'est plus à craindre, dans un monde qui vit de fictions et de conventionnalités, que cette vulgarité de sen-

timent, qui ne sait ni discerner ni comprendre, et ne craint pas de s'immiscer brutalement dans les choses délicates du sentiment. Le monde est ainsi fait que l'on réprouve très hautement en paroles ce que l'on approuve tacitement en action. Les maisons où cette manière de faire est en honneur sont fort courues. Querelle-t-on jamais la joie que bénévolement on vient chercher?

Mais le grand art des maîtresses de maison n'est point de regarder aux sentiments : c'est la vanité de ses invités et la satisfaction constante de leur amour-propre qu'il faut avoir perpétuellement en vue. C'est par ce côté, le moins consolant de l'humaine nature, que les hommes comme les femmes sont le plus accessibles. Une douairière revenue des pompes et des œuvres de Satan, croyant elle-même de très bonne foi ne plus porter dans le monde que le souci de la situation de ses enfants, sera délicieusement flattée d'un compliment bien amené sur son allure juvénile et la fraîcheur de son teint. Un vieil ambassadeur aimera à se poser en grand vainqueur, et une pauvre petite femme, impénétrablement sotte, se laissera berner de louanges sur le charme unique de sa conversation. Il suffit de distribuer sans trop de discernement des éloges, pour être cité comme

un type accompli d'esprit et de distinction ; on goûte chez les gens la bonne opinion qu'il professent avoir de vous.

La princesse de Sagan possède merveilleusement cette science. C'est une femme très belle, d'une taille superbe, d'une grâce charmante. Elle est née Seillière, mais son origine bourgeoise semble invraisemblable tant elle porte avec naturel le titre de la maison de Périgord. C'est un esprit curieux, chercheur, avide de sensations, non exempt du fonds de mélancolie auxquel n'échappent pas ceux qui ont demandé à l'existence plus qu'elle ne peut donner.

Elle habite le magnifique hôtel qu'avait bâti le riche et original Anglais, M. Hope, pour donner des fêtes à la société de Paris, plus clémente à son égard que celle de son pays natal. Cette superbe demeure a cela de particulier que les appartements d'habitation et de réception sont entièrement séparés, et qu'on peut y donner un bal à douze cents personnes sans déranger quoi que ce soit de la vie quotidienne. Vestibules, escaliers, salons, tout y est distinct.

La princesse est une fervente du dieu de l'amitié : son culte embellit ses jours et elle y apporte les raffinements et les activités de sa nature..

C'est avec joie qu'elle procure à l'entourage qui lui est cher les plaisirs qui conviennent le mieux à chacun en particulier, à tous dans l'ensemble. Quand elle donne une fête, on reconnaît dans les détails de l'organisation, le choix des divertissements, le goût de ses amis. Elle éprouve un plaisir sincère à faire valoir leurs talents, à leur fournir des occupations qui les amusent, et elle résout ce difficile problème de savoir contenter chacun et plaire à tous. Le secret en est dans ce que j'ai dit plus haut, qu'il est une charmante flatterie dans ses moindres mots et qu'elle se prête merveilleusement à parler à chacun sa langue, à donner à chacun la joie qui est son caprice du moment.

Depuis dix ans l'hôtel de Sagan s'est ouvert à trois fêtes mémorables. La première, un bal costumé et paré, eut un merveilleux succès. Qui ne se souvient, parmi les privilégiés qui y furent conviés, du spectacle féerique que présentait la montée du grand escalier. Déesses de l'Olympe, bergères enrubannées, rois et saltimbanques, arlequins et pierrettes, rangés autour de la balustrade, groupés avec un effet pittoresque et charmant, accueillaient les nouveaux arrivés, applaudissaient aux costumes réussis, chacun échangeant remarques et pa-

préciations rendues généralement bienveillantes par l'entrain et la gaieté qui ne cessèrent de régner dans cette fête jusqu'à l'aube.

Deux ans après, on parla d'une fête paysanne. C'était peu après le krach, cette époque néfaste où tant de pauvres brebis de haut parage laissèrent de leur laine, et un bon nombre leur toison tout entière aux ronces du chemin. Il était donc de très bon goût d'offrir un divertissement peu coûteux à ceux dont la belle humeur au moins avait survécu au naufrage. Fidèle à son habitude de consulter les convenances de ses amis, la princesse s'attacha à cette idée d'un bal dont un peu de goût et quelques mètres d'indienne pussent faire les frais pour ses invités. Normandes, Arlésiennes, gardeuses de dindons, paysannes de Watteau s'improvisèrent à l'envi, et la palme de l'ajustement fut décernée, ce jour-là, à la comtesse de Kergorlay, intueoel dans un costume tout blanc, emprunté à adorable célèbre de Greuze. On cotillonna jusqu'au jour avec un entrain admirable.

Mais il n'est pas donné de toujours réussir, et, l'année suivante, le bal des bêtes, dont l'idée, il est vrai, était plus bouffonne qu'artistique, se ressentit des préoccupations du moment, de l'accalmie singulière qu'éprouvent depuis trois ou quatre

ans les manifestations extérieures du plaisir mondain.

L'invention fut tout d'abord accueillie avec faveur. En effet, quoi au monde de plus divertissant que d'apparaître costumé de façon grotesque ou galante au choix... le programme permettant une variété infinie dans l'interprétation de la consigne de représenter un animal quelconque, la latitude accordée allant jusqu'à l'incognito du masque impénétrable d'une tête de carton! Se souvient-on d'un perroquet disert, d'une grenouille spirituelle, d'une moineau franc dont les propos réjouirent l'assemblée au point que personne ne put décider lequel du coassement ou du caquet avait le plus diverti?

Le dîner qui précéda la fête fut d'une gaieté rare. Les premiers invités furent accueillis le plus joyeusement du monde, et déjà l'escalier commençait à présenter l'aspect accoutumé de ces fêtes. Applaudissements, plaisanteries, remarques allaient leur train, et tout semblait marcher à souhait. Peu à peu, on se mit à se regarder, à s'examiner : la crevette vit le homard et le trouva assez emprunté, le hibou pensa de même de la chauve-souris, le coq et la poule se trouvèrent moins plaisants qu'ils ne se l'étaient tout d'abord figuré.

Le doute se propagea comme une traînée de poudre. Il n'était pas minuit que l'impression s'était communiquée à toute l'assemblée. On se retira d'assez bonne heure avec un vague mécontentement de soi-même et d'autrui, avant-goût de l'effet que produisit ce malheureux bal dans un public plus envieux des plaisirs parisiens qu'habile à s'en procurer l'équivalent. Il fut question du bal des bêtes dans la petite presse de province. De Quimper-Corentin à Carpentras on glosa et critiqua sans merci. Un amusement très innocent prit les proportions d'un symptôme de péril social. On déclama contre les têtes en carton et les robes de plumes au nom de la morale éternelle et de l'esprit chrétien. C'était vouloir tirer à mitraille sur un vol de sansonnets.

Le vrai malheur, c'est qu'on négligea d'inviter M. Prud'homme. S'il avait promené sa redingote et son légendaire parapluie dans les salles étincelantes de l'hôtel de Sagan, il eût sans doute contemplé le bal des bêtes d'un œil plus doux et n'eût pas éprouvé le besoin d'enfourcher le dada anti-sémitique pour fulminer ses anathèmes. Les sottes appréciations des pédagogues de chef-lieu ou du quartier Latin ne donnent point la véritable raison de l'insuccès relatif de cette fête; il

faut le chercher dans le fait que le monde ne s'amuse plus, qu'il en a momentanément perdu l'habitude et le secret. Sous l'empire de préoccupations de tout ordre, de l'incertitude de l'avenir, une sorte de malaise vague pèse sur nos contemporains. Le monde semble avoir perdu la vertu de l'insouciance et prendre à tâche de mener tristement une existence frivole. La joie de vivre paraît le privilège des temps où prédomine l'action sur la pensée. Le nôtre est essentiellement mélancolique; serait-ce la réaction en langueur et en atonie de la vie fiévreuse de la fin de l'Empire?

Il est rare de nos jours de rencontrer, parmi les gens du monde, des êtres réellement actifs, gais, donnant l'impression de l'équilibre parfait de la pensée avec les actes. Un de ces rares échantillons est la charmante comtesse de Montgomery.

La châtelaine de Fervacques, l'amie de la princesse de Sagan, est une femme dont l'âge est inappréciable tant l'état civil est en contradiction flagrante avec ce que l'on admire en elle de grâce juvénile, d'entrain et de belle humeur.

C'est une femme à la fois intelligente, spirituelle et foncièrement bonne. L'être ondoyant et divers dont parle Montaigne semble un portrait bien mal venu quand on étudie cette nature franche et loyale.

ennemie des alambiquages et des complications de la pensée du jour. Amie dévouée et sincère, elle unit, à une grâce et à un tact tout féminins, ce jugement sain, cette droiture de pensée que l'on ne saurait généralement trouver ailleurs que dans le commerce masculin. Sa conversation est vive et enjouée ; elle ne cherche pas l'esprit : le naturel le plus parfait, le langage le moins apprêté font le charme de ses discours. Sa spirituelle franchise, parfois un peu mordante, va droit au fond des petits mensonges mondains en désarticulant la fiction d'un mot lancé comme une flèche et qui manque rarement son but.

Mme de Montgomery est pour la jeunesse une véritable providence : de dix-huit à vingt-cinq ans on la regarde avec un mélange de déférence, de camaraderie, d'admiration et de gratitude, les sentiments qu'on aurait à la fois pour une jolie tante, une bonnée fée et un vieux mentor. Elle sait voiler un conseil d'une plaisanterie, donner d'un mot une direction utile, faire ressortir les bons côtés d'un chacun, sans paraître prôner ni défendre. Jamais succès mondain ne fut plus mérité ni plus étendu. Elle plaît aux douairières qu'elle distrait, à ses contemporains qu'elle amuse, à la jeunesse qu'elle charme et instruit à la fois. Elle

sera éternellement jeune, et en entrant au Paradis, elle plaisantera saint Pierre, fera sourire le gardien du ciel dans sa barbe grise et en obtiendra un tuyau pour gagner à la course des âmes, car le sport est sa passion, le betting son péché mignon.

J'ai tenu, mon cher ami, à vous esquisser à loisir cette physionomie d'une grâce si piquante, si franche d'allures. Je vous en préviens, mes admirations de vieux célibataire s'attardent encore dans le cercle d'une société qui rappelle les splendeurs des Tuileries, et nous dédommage de la fuite des années par l'immortalité du charme impérissable des beautés autrefois célèbres.

La vicomtesse de Courval, née Ray, est une de ces sept merveilles que l'ex-secrétaire du duc de Morny, qui signe du pseudonyme de Quatrelles ses spirituelles chroniques, a décrites d'une plume piquante, alerte, un peu dénigrante et assez injuste. Elle brille par un art délicat de l'ajustement, de la conversation, de l'ameublement. Vêtue de la plus jolie robe, elle professe les sentiments les plus exquis dans le langage le plus choisi, au milieu des bibelots les plus rares, et l'on ne sait qu'admirer davantage du parti qu'elle sait tirer du talent de sa couturière, des ressources de son esprit, de la merveilleuse sûreté de son goût artistique.

Son hôtel de la rue Fortin est un musée de l'art du XVIIIe siècle; c'est peut-être la seule maison de Paris où le bon goût réalise, tant il est savant et raffiné, d'écarter toute apparence de luxe tapageur pour laisser admirer sans partage la recherche artistique qui préside aux moindres détails.

Petite, frêle, mignonne, d'une gracilité élégante, Mme de Courval fait penser aux belles dames qui tenaient jadis les cours d'amour, dissertaient savamment, aux temps des grands coups d'estoc et des preux chevaliers, de la gaie science et des tendres sentiments, tandis que leurs féaux se délassaient à leurs pieds de leur guerroyante activité. Elle saurait sans nul doute trancher en cette ma tière maint problème délicat et difficile. Cependant plus d'un plaignant pourrait en rappeler de ses arrêts par les mots de Roméo : *He jests at scars who never felt a wound.*

Les fêtes de l'hôtel de la rue Fortin sont peu nombreuses : la composition en est étudiée avec un soin infini, et l'ordonnance en comporte toujours quelque élément nouveau, quelque attrait particulier inventé avec un rare bonheur. Une fois la vicomtesse imagina de donner un dîner à soixante amis. Six tables de dix couverts, ornées chacune d'une fleur différente, reçurent les invités,

et à l'entrée chacun d'eux trouvait un petit bouquet à son nom lui indiquant si sa destination était la table des tulipes, des roses ou des œillets.

Deux ans après, la salle de bal reproduisait la décoration du bal de May de Watteau, et vingt-quatre chorégraphes improvisés parmi les amis de la maîtresse de céans, vêtus des costumes copiés sur ceux du tableau, dansaient les pas réglés jadis pour le divertissement de la cour du roi Louis XV. L'idée était d'ailleurs renouvelée d'une fête donnée jadis aux Tuileries, dont l'attraction principale était également un ballet dansé par des femmes du monde et où la marquise de Galliffet se montra dans la radieuse beauté de ses vingt ans.

Les années ont été légères sur cette tête blonde; telle elle réjouissait les yeux il y a quinze ans, telle apparaît aujourd'hui la jolie marquise, dont la tenture sombre de sa loge à l'Opéra encadre si joliment la tête fine. Dieu, ce merveilleux artiste, fait rarement une œuvre incomplète, et, quand il doue un être d'une beauté rare il lui donne également ce don charmant : la bonté. Ne faut-il pas qu'il fasse aimer l'œuvre de choix sortie de ses mains? Belle et bonne, que lui manquait-il donc, à cette heureuse de la terre?

Hélas! d'avoir épousé un de ces militaires

auxquels on souhaiterait volontiers un nez d'argent, ou tout au moins une jambe de bois pour les préserver du danger de promener leur cœur vite et loin, au point de négliger de le rapporter jamais au logis conjugal. Tout alla bien encore un certain temps, mais un long séjour en Algérie acheva de confirmer les habitudes du guerrier volage. On nous apprend que jadis Vénus était infidèle, Mars jaloux et brutal, mais passable mari. Ici, c'était l'Olympe renversé. La marquise dut comprendre que la côte africaine avait perdu le privilège d'inspirer aux modernes Scipions les vertus antiques; et une séparation intervint. Le lien conjugal avait été maintenu par le brillant général à un degré d'élasticité tel, que la situation se dénoua de la meilleure amitié du monde et que les deux conjoints purent régler leurs rapports sur un pied qui permet de croire à une réconciliation future, cimentée par l'échange de boucles de cheveux blancs. Mais n'appelons pas les hivers. Certains jours d'été ont le charme voilé du printemps. C'est le cas pour la marquise de Galliffet Elle fait autant de conquêtes parmi les fils de ses premiers adorateurs qu'elle récolta de suffrages aux beaux jours d'autan. Je vous ai dit qu'elle est d'une bonté exquise : jamais un propos moqueur

et médisant n'a pu lui être attribué. Habile à faire valoir autrui, elle pratique cette amabilité qui s'oublie en se prodiguant, et assure le triomphe durable du charme chez la femme.

La princesse de Metternich, aux beaux jours de l'Empire, faisait partie de l'intimité des quatre femmes dont je viens de parler. Pour nommer toutes les étoiles de cette constellation, il convient d'ajouter les noms de la comtesse Edmond de Pourtalès, de la marquise de Jaucourt et de la baronne A. de Rothschild.

La princesse de Metternich, née comtesse Sandor, est une gitana, un gavroche, une grande dame, et l'assemblage de ces éléments divers compose une femme d'esprit et de cœur. Il n'y a rien de voulu dans son originalité. Elle est née telle que nous la voyons : l'éducation lui a fourni une très petite part du charme étrange qui est en elle. Rien n'est calculé dans les audaces de ses paroles et de ses actes. On peut dire, sans craindre d'avancer un fait qui puisse être discuté, que son influence a singulièrement contribué à aider la société de Paris à s'affranchir des traditions du décorum passablement guindé en honneur à la cour de Louis-Philippe et qui était devenu l'invariable usage de la bonne compagnie.

La noblesse rapporta de l'émigration le goût du bien-être matériel et du confortable : elle y perdit en revanche l'habitude du luxe et le sentiment de l'élégance. La génération qui admira Baour-Lormian et le vicomte d'Arlincourt s'assit dans des fauteuils d'acajou aux formes invraisemblables, dîna dans de l'argenterie lourde, massive et disgracieuse, s'habilla avec une simplicité gauche et admira la peinture de Girodet et de M. Ingres.

Les manières de l'époque eurent les mêmes allures empruntées. Il était d'usage que les femmes du monde n'eussent aucune liberté dans la vie courante. Elles ne sortaient à pied que suivies d'un valet de pied en livrée : les goûts de sport et les plaisirs champêtres étaient fort peu répandus. On vivait à la campagne à peu près comme à la ville. Le luxe de la toilette et principalement la recherche de l'élégance étaient peu en honneur. Les détails de la vie matérielle et de l'installation de la Dame aux Camélias font sourire aujourd'hui. Peu de femmes de notaires ou de petits hobereaux se contenteraient de nos jours de ce qui constituait alors une existence fastueuse.

Sous l'influence de la duchesse de Berry, les mœurs du grand monde se relâchèrent un peu de leur rigueur, l'art et l'élégance reprirent de leurs

droits. La princesse était vive, enthousiaste, frivole. Elle aimait le plaisir avec la fougue d'une nature passionnée. Sous ses auspices, le dieu Chiffon fut un peu consolé de son abandon prolongé ; on porta des ajustements plus gracieux, plus coûteux. La vogue fut aux robes lamées d'or et d'argent dont le prix atteignait le chiffre, exorbitant pour l'époque, de quinze cents francs. Une plus grande liberté d'allures devint permise : les femmes du monde s'avisèrent de sortir à pied au bras de leur mari ; quelques-unes se risquèrent même au bal de l'Opéra, et les Italiens, qu'on appelait alors « les Bouffons », devinrent un rendez-vous de la société élégante. 1830 vint arrêter ce bel essor, et l'avènement de l'Empire trouva la société française habituée à une façon de vivre dont la rigidité étonnerait singulièrement les jeunes femmes d'aujourd'hui.

La princesse de Metternich devina, sans nul doute, que le cadre mondain était devenu trop étroit pour la pensée moderne : personne ne s'étant avisé avant elle de porter la pioche dans les parties vieillotes de l'édifice respecté. Avec l'audace d'une très honnête femme, elle proclama le droit d'un chacun de se divertir si bon lui semble, de satisfaire ses curiosités, de goûter de certains plai-

sirs auparavant réservés au sexe fort, enfin d'user d'une entière liberté de langage. Elle mit vaillamment sa théorie en pratique, et pendant les quinze ans qu'elle passa à Paris, elle sut s'offrir le maximum de distractions compatibles avec la morale, et cela, sans que jamais l'excentricité de ses allures dégénérât en vulgarité.

Le problème était insoluble pour toute autre. Il fallait ce rare mélange d'audace de pensée et de rigidité de principes pour mener à bien une pareille campagne. Tout le monde ne sait pas, avec cet art miraculeux, jouer avec le feu sans se brûler, et il fallait une incomparable dignité native pour s'encanailler à ce point sans s'avilir.

Quand la princesse se permettait de jouer des tours de collégien en plein bal aux Tuileries, qu'elle faisait chanter par Thérésa les chansons les plus risquées de son répertoire, dans le salon de l'ambassade, qu'elle allait aux Variétés applaudir bruyamment l'actrice qui se grimait à son exacte ressemblance, elle donnait l'impression d'être seule au monde à pouvoir se passer de pareils caprices et garder un prestige indiscuté.

Que n'a-t-on pas dit de l'influence néfaste qu'elle exerça sur les mœurs de la société! Sans vouloir plaider le pour et le contre de cette

épineuse question, j'ajouterai seulement, mon jeune ami, qu'il semble à mon expérience que de pareils changements se font généralement par la force même des choses, que de grands courants irrésistibles gouvernent les mœurs et l'opinion et que les soi-disant novateurs ne sont que les porte-parole de la pensée de tous. Ce rôle est en général trop lourd pour les épaules auxquelles il incombe : l'arme éclate souvent aux mains de l'inventeur.

La princesse de Metternich a eu ce rare bonheur d'enseigner à toute une société un nouvel art, la science du plaisir, de jeter à son temps un éclat de rire joyeux dont l'écho commence à peine depuis peu d'années à s'affaiblir, et d'emporter avec elle sa royauté mondaine indiscutée au bord du Danube.

Aujourd'hui c'est une séduisante grand'mère aux cheveux gris, gardant avec le sens plus rassis d'une vie plus avancée la charmante originalité de son esprit. L'art a pris dans sa vie la place du plaisir. Elle s'en occupe avec la même passion qu'elle portait jadis dans sa vie mondaine. Musicienne consommée, elle a contribué à propager le wagnérisme en Allemagne, et de chacune des mémorables victoires de l'art nouveau lui revient une notable part de gloire. Elle s'occupe de litté-

rature, de peinture, de politique, et si c'est avec la fougue parfois un peu aveugle d'un esprit paradoxal, les manifestations de cette ardeur ont invariablement un charme d'imprévu qui les rendent intéressantes.

En terminant cette rapide esquisse de l'une des physionomies les plus piquantes qui se détachent sur le fond du monde de Paris, je veux résumer d'un mot mon appréciation sur les causes de son succès ininterrompu. Ce fut le triomphe de l'esprit naturel sur le convenu. Tel est l'atout qui fit gagner sa partie à la charmante ambassadrice, et la carte est si bonne que quiconque la possède dans son jeu peut la jouer hardiment.

Le monde me semble traiter en enfants gâtés ceux qui ont le talent de distraire son ennui, de passionner l'opinion, de fournir matière à discussion. C'est étrange, mais vrai. Il est aussi essentiel pour le succès mondain d'avoir des détracteurs que des admirateurs, et toute personnalité gagne à être discutée. Il faut être bien habile et bien fort pour pouvoir se passer d'ennemis. C'est ce que fait Mme de Pourtalès, « la Comtesse », ainsi qu'on la nomme dans son entourage, et nul ne s'y méprend, comme si ce titre n'était porté que par elle excellemment.

Une bonne fée dut assister à sa naissance. Elle dit à l'enfant au berceau : « Je te donne une souveraine intelligence, le don d'aimer, une triomphante beauté, une grâce incomparable. Tu seras active, énergique, spirituelle; ton jugement sera lumineux et sûr, tu seras douée de toutes les forces, de toutes les vertus, de toutes les grâces, et pouvant choisir où tu veux exceller, tu te contenteras d'une seule chose ici-bas... plaire. »

Le secret de la jolie comtesse est la concentration des forces vers un but unique. Tout peut s'obtenir ici-bas par ce moyen. La vie mondaine de Mme de Pourtalès est un échantillon de ce qui s'est réalisé de plus parfait en cet ordre d'idées. Depuis le mémorable bal où la délicate beauté de Mlle de Bussière surprit comme une révélation le monde impérial, jusqu'à nos jours, l'existence de cette charmante femme n'a été qu'une série de triomphes ininterrompus.

Personne qui ne se soit laissé charmer par ces dehors séduisants, qui servent de voile à des réalités faites pour attacher invinciblement. Il n'est pas de maison plus agréable que la sienne. Nulle part le dieu de l'Amitié n'est plus délicatement et plus abondamment encensé, et si, parfois, son culte sert à dissimuler des rites plus sacrés et plus

fervents encore, personne ne semble moins s'en apercevoir que celle qui en est l'objet. Toute la société de Paris connaît ce salon rouge orné des toiles célèbres du Bronzino et de Van Dyck à côté des chefs-d'œuvre de l'art moderne. Les tables et les étagères sont couvertes de bibelots rares et précieux, ex-voto des fidèles à la madone adorée en ce charmant logis, et qui portent le témoignage de la ferveur des suppliants.

Des hôtes princiers ont leur fauteuil attitré en ce cénacle. Ils y sont reçus avec une l'affectueuse bonhomie compatible avec la déférence due au rang. Le comte de Pourtalès est un homme intelligent et aimable : sa vie s'est écoulée tissée d'or et de soie; sa félicité conjugale semble avoir attiré les nombreuses joies qui ont embelli son existence.

Cet heureux ménage a cinq enfants : l'aîné n'est point marié, le second a épousé Mlle Cottier, une ravissante incarnation de la joie, de la santé, du plaisir de vivre. Elle a dix-neuf ans et une adorable beauté blonde. Elle aide sa belle-mère à faire les honneurs des fêtes où le bonheur, un peu compact, il faut l'avouer, de six cents invités, fait cependant l'envie du monde parisien. La comtesse a ce très bon esprit de ne se permettre aucun arbi-

traire dans ses invitations : elle convie verbalement ses amis, ou bien alors en convoque le ban et l'arrière-ban sans restriction. Personne ne fait les honneurs de son salon avec plus de grâce naturelle. L'une des plus chères étoiles du firmament mondain, elle comprend cependant que l'unique manière de détenir avec certitude cette place enviée, c'est d'agir précisément comme s'il lui fallait chaque jour la conquérir. Tout lui a servi ; un seul exemple le prouvera.

Ardemment attachée à l'empereur et à l'impératrice, elle avait cependant ses sympathies et ses antipathies dans le milieu gouvernemental. Après la chute de l'Empire, elle s'offrit vaillamment à servir les intérêts des augustes exilés ; son ingénieux dévouement sut mettre à profit les attaches qu'elle devait à sa politique un peu frondeuse, et elle put obtenir la restitution d'une foule d'objets précieux. Grâce à elle, l'impératrice se vit rendre la plupart des souvenirs chers à son cœur.

La fidélité de la comtesse aux souverains déchus eût pu alors nuire à sa popularité. Il n'en fut rien. Sa lettre au général Ducrot, dénonçant les intentions belliqueuses de la Prusse à votre égard, attirant l'attention sur des préparatifs commencés, cri d'alarme jeté à temps, et qui, hélas ! ne fut pas

écouté, fut retrouvée dans les papiers des Tuileries, et publiée avec la masse des documents dont la plupart eussent dû rester dans un éternel oubli. Cette lettre apporta la preuve que cette jolie tête était celle d'une patriote éclairée, et pendant un temps sa fine beauté blonde, reproduite par tous les procédés connus, eut le privilège de représenter l'Alsace pleurant la patrie perdue.

Des malveillants attendaient la jolie comtesse au premier bal blanc où elle devait produire les dix-huit ans de sa fille. Elle manqua au rendez-vous... Elle l'avança, et, divine coquetterie maternelle, on put voir qu'en se mirant dans son aimable fille, elle avait su donner à sa belle jeunesse le reflet de toutes ses grâces. Mlle de Pourtalès a épousé, au printemps dernier, le fils du général baron de Berckheim, officier d'artillerie du plus grand avenir.

Suivant l'exemple de la princesse de Metternich, Mme de Pourtalès s'adonne à la musique et à la littérature. Le maestro Gounod est un des assidus de l'hôtel de la rue Tronchet; il n'a pas dédaigné d'aider de ses conseils la pianiste remarquable qu'est la jeune baronne de Berckheim.

Les goûts de la comtesse en matière de littérature sont éclairés : ses jugements sont pleins de

tact et de mesure, et si l'on peut soupçonner, avec quelque apparence de réalité, qu'ils sont de seconde main, elle exprime avec tant de discernement et d'esprit les opinions courantes au sein de son intimité, qu'on ne trouve rien à contredire, pas plus dans le fond que dans la forme.

Avec celle de la duchesse de Bisaccia, la personnalité de Mme de Pourtalès est l'une des plus en vue du monde parisien. On peut dire que si le renom de la première est appuyé sur des faits d'ordre supérieur comme sa grande naissance, la haute situation politique de son mari, la seconde a une célébrité plus personnelle, plus cosmopolite, due à son merveilleux savoir-faire, à son incomparable souplesse d'esprit, à son activité infatigable, jointes à une réelle valeur morale et intellectuelle. La comtesse aura été la femme du XIXe siècle. On la citera dans la chronique de notre temps; elle personnifiera son époque et passera à la postérité aussi bien que Mme Récamier, Ninon et Mme Tallien. Il se trouvera, dans le siècle futur, un Goncourt de l'avenir à la plume déliée et pénétrante pour esquisser cette charmante figure, dire ce qu'elle déploya de qualités sérieuses à poursuivre un but frivole, élevant l'art mondain à la hauteur d'une science, la pratiquant en virtuose

consommée, démontrant victorieusement qu'il est possible d'être de son temps par les idées et l'intelligence, sans rompre avec ce qui est bon et utile dans le passé, acceptant les exigences du présent tout en conservant religieusement ce que la tradition ancienne comporte d'excellent et de fécond.

Si la princesse de Metternich a donné, par sa brillante initiative, de l'élasticité au code du savoir-vivre, personne n'aura appliqué la théorie avec plus d'intelligence et de succès que Mme de Pourtalès.

Autre a été la mission de la baronne Alphonse de Rothschild. La ravissante femme du premier banquier de l'Europe a innové la personnalité de l'ajustement chez la mondaine, a, la première, enseigné à sa génération le respect de l'œuvre charmante du Créateur en leurs personnes, et comme quoi la sotte uniformité des modes, des coiffures, retirait à l'aspect des salons un de ses principaux charmes. Radieusement jolie dans toute la pureté du type sémitique, la baronne pourrait représenter Rachel, quand son divin sourire donna à Jacob une patience de sept ans, Rébecca à la fontaine quand le vieil Eliezer fut surpris de sa grâce. Sa petite tête est d'une forme admirable et ses cheveux naturellement ondés sont noués de manière à dégager sa

nuque fine et à découvrir son front. Son nez a une courbe charmante, exquise, et l'expression enfantine de sa bouche ne contredit point celle de ses grands yeux sérieux et doux. Issue de la branche Rothschild fixée en Angleterre, il y a beaucoup de sa patrie d'adoption dans ses façons, ses manières, son langage.

Très élégante par le soin minutieux des détails, le parfait bon goût de ses ajustements, elle s'étudie cependant à rester simple. Elle porte peu de bijoux et craint les exagérations de la mode. Elle comprend qu'elle pourrait perdre, en pratiquant l'élégance banale et convenue, ce que son individualité a de charme tout personnel. Son profond sentiment artistique se dévoile par l'attention qu'elle apporte à rester, quant au choix de ses toilettes et de ses coiffures, dans une gamme discrète, L'œuvre du couturier reste dans la pénombre pour laisser paraître celle du créateur, et la galerie doit s'en applaudir. Ses manières sont charmantes et son langage dénote un esprit distingué et très cultivé. C'est une nature physique et morale plus fine qu'énergique ou passionnée. Les traits principaux en sont la curiosité et la mélancolie. Esprit chercheur, un peu inquiet, facilement dégoûté de sa recherche, peu prompt à l'engouement, défiant

et subtil, un fonds de tristesse et d'ennui se discerne aisément sous le convenu et l'amabilité de formes exquises. Cette heureuse de la terre a perdu le don précieux de se passionner au jeu de la vie. Elle veut connaître la partie, mais quand elle a vu, il lui suffit, et le sort d'une mise n'a point d'intérêt. Les extraordinaires facilités de son existence. les succès mondains qui ne lui ont causé d'autre peine que celle de paraître pour triompher, la société des milieux les plus raffinés, les plus intellectuels, les plus amusants à son choix du monde civilisé, cet ensemble de conditions de bonheur unique et singulier paraît avoir détendu un ressort essentiel dans son être moral. N'oublions pas que la pensée la plus attristée, la note du désenchantement le plus navré nous a été léguée par Salomon, le roi d'Orient. mitré d'or et de pierreries, riche de science, d'amour et de puissance, établi par Jéhovah sur le trône des nations... Il y a de l'amère mélancolie de l'Ecclésiaste dans cette pensée qui ne sait pas s'orienter sur une étoile, et qui n'a goûté à toutes les joies d'ici-bas que pour comprendre un peu mieux que toute autre l'infinie vanité des manifestations de l'activité humaine, quel qu'en soit l'objectif.

Quand on arrive à mon âge, mon jeune ami,

et qu'à loisir dans la retraite on recherche les traces de ses désirs éteints, de ses ambitions satisfaites ou calmées, on discerne clairement que dans la course des jours, la chasse vaut mieux que le gibier. On jouit en réalité, dans les poursuites auxquelles on se livre ici-bas, de la passion qu'on y a dépensée. Presque toutes les choses enviées de ce monde valent au plus juste la vertu qu'on y a portée, le talent qu'on y a mis en œuvre, et il arrive très souvent, même quand on y a réussi, qu'on souffre plus en définitive de la désillusion du succès que des duretés de la lutte.

Mais cette science morose, douce à l'âge mûr, est lourde sur de jeunes épaules. Si elle préserve des heurts et des chocs, n'est-ce pas un peu mélancolique de pouvoir dire avec Lamartine qu'on n'attend rien des jours?

La marquise de Jaucourt est Anglaise comme la baronne de Rothschild. Blonde, blanche, d'une beauté parfaitement régulière, elle rappelle le type classique de la Diane antique, et son élégance unit la correction britannique à la grâce de sa patrie d'adoption. Elle parle français avec les intonations d'outre-Manche; l'accent est resté marqué chez elle, malgré sa longue pratique de notre langue, mais tel est le charme de cette voix musicale, que

son langage n'emprunte que de l'agrément à cette très petite particularité.

La marquise de Jaucourt cause bien, et de tous les sujets; la politique, l'art, la littérature lui sont familiers. Elle est le type de ces femmes qui semblent créées pour le charme et le délassement des hommes occupés. Apte à tout comprendre, à aborder toutes les questions qui intéressent les gens distingués, à suivre les différentes manifestations de leur goût et de leur pensée avec sympathie et intelligence, cette vocation suffit à ses aspirations. Sa vie intellectuelle est le reflet de celles des gens qui l'entourent. C'est un aimable miroir où l'on peut se contempler et se trouver à hauteur d'admiration, puisqu'on a su mériter la précieuse approbation qui entretient avec tant de délicatesse cet agréable commerce. Il est de ces êtres féminins qui semblent manifestement créés pour ce rôle secondaire en apparence, essentiel dans la réalité. Il est joué par la charmante marquise avec une grande réserve. C'est *in cathedra*, dans la plus stricte intimité, qu'elle se fait volontiers l'arbitre et la conseillère de ceux de ses amis dont les loisirs sont consacrés à de sérieuses occupations. En dehors de son cénacle, très fermé, c'est une femme aimable et gaie, fort experte dans

son métier de mondaine, bienveillante et polie.

Le marquis de Jaucourt est un excellent maître de maison, passionné pour la chasse et l'horticulture. Il fait les honneurs de ses tirés et de ses serres de Presle avec une bonne grâce joviale et une gaieté communicative. Ces plaisirs sont offerts à un petit nombre d'amis. L'aimable ménage a trop d'esprit pour ne pas craindre la banalité résultant des relations intimes avec un cercle trop étendu. A Paris, des dîners de dix à douze couverts réunissent fréquemment les habitués du joli hôtel de la rue de Varenne : véritables pentecôtes de l'art gastronomique, du plaisir de la conversation, de toutes les joies que peut offrir la société de leurs pareils aux raffinés et aux délicats.

Ces aimables femmes dont je viens de vous parler ont le privilège de servir de centre à toute une intimité choisie. Elles doivent cette faveur inappréciable à leur charme personnel, à leur union entre elles ; le cénacle possède en outre une royauté mondaine incontestée. Ce sont les femmes qui font l'agrément d'une société lorsqu'elles savent inspirer à leur entourage l'esprit nécessaire pour les amuser.

Mais combien elles y sont aidées par les personnalités de valeur qui s'alimentent seules et ap-

portent à un milieu plus qu'elles n'en reçoivent.

Celles que l'on peut citer comme appartenant à cette catégorie, sont M. Charles Haas, le marquis du Lau, le comte de Ganay, le prince Edmond de Polignac.

Le premier est un célibataire endurci. Homme d'énormément d'esprit naturel, imbu de ce scepticisme mondain, qui, manié avec réserve et gaieté, en fait une arme à la fois offensive et défensive, d'un usage merveilleux pour mener à bien la tâche difficile de distraire ses jours. Il porte dans le monde un peu de la mélancolie de ceux qui l'ont beaucoup pratiqué et en estiment les ressources à leur valeur. On se sent, en offrant à ce blasé aimable les agréments de sa conversation, dans le rôle du bon Samaritain. Cela attache, cela intéresse, voire même cela passionne et empêche de s'apercevoir que cet esprit charmant a la coquetterie de se dépenser très peu et qu'il préfère le régal modeste trouvé chez autrui a ce qu'il garde lui-même en réserve d'abondant et de délicat. C'est un très grand art de paraître pouvoir se passer du monde : on plaît aux convives qui semblent se soucier peu du festin, et on se fait dominer par ceux qui vivent de lui et sont incapables d'y renoncer.

Le prince Edmond de Polignac est fanatique de la musique : c'est un compositeur de grand talent un causeur agréable à ses heures. Il fait grand cas de la société des femmes et montre la curiosité grande de pénétrer en artiste et en admirateur dans les dessous des existences morales féminines.

On cite de lui des mots très spirituels, toujours dans une note un peu attristée, voire même dénigrante et agressive. Enfant gâté du monde, il en a les brusqueries et les caprices : au dieu de l'Amitié il sacrifie cependant sans arrière-pensée et l'on peut s'applaudir d'être du nombre de ceux qu'il aime. Il a souvent l'amitié et les fidélités d'un vrai disciple de Montaigne. Le philosophe aimable que je viens de nommer semble avoir aperçu la pensée moderne dans un miroir prophétique. Son livre immortel renferme des conseils d'une merveilleuse efficacité à l'usage du monde. La note d'un scepticisme résigné, tenant le milieu entre le désenchantement et l'acceptation des menues satisfactions de la vie courante, est celle que rendent la plupart des esprits justes, coutumiers de l'art de vivre en société. C'est que parmi les maîtres de la pensée, très peu satisfont les gens du monde. Nous en sommes restés en réalité à saint Augustin et à Montaigne. Depuis lors, on a récité la leçon sous d'autres

formes, mais ces deux écoles sont les seules achalandées. L'esprit chrétien, ou le doute... ce « merveilleux oreiller pour une tête bien faite », telles sont les deux manières de sentir et de penser qui se partagent les consciences.

Disons à l'honneur de notre génération que le fils de sainte Monique a une clientèle infiniment plus nombreuse que le philosophe périgourdin, et qu'un exemplaire des *Confessions* se trouve plus fréquemment entre les mains d'un homme du monde qu'un volume des *Essais*. Je serais curieux de savoir lequel de ces deux ouvrages sert le plus au marquis du Lau. Je pencherais à croire que c'est le premier. Fervent apôtre du bon sens et du goût, c'est un type de lettré, d'érudit, et d'homme du monde accompli. Nul doute qu'au temps jadis, ç'eût été un vrai chevalier; il est de bonne race et la destinée l'eût fait vivre à l'époque où l'on prouvait sa valeur par de grands coups d'estoc et la preud'homie dans les conseils, qu'il eût dignement tenu sa place. La Providence l'a fait naître au XIX[e] siècle : il s'est installé avec intelligence et élévation de pensée dans la vie moderne, prenant dans les jouissances de l'intellectualité sa revanche des privations qu'elle nous vaut dans le domaine de l'influence et de l'action. Il partage son exis-

tence entre les soins de l'amitié et les occupations d'un dilettante émérite. Aucune des manifestations de l'art et de la pensée qui ne lui soit familière, qui ne lui vaille de nobles plaisirs, qui ne captive son intérêt. Fin appréciateur des hommes et des choses, arbitre éclairé en matière de goût, son intelligence lucide et déliée est l'une des plus nettes que je connaisse.

Il possède au suprême degré ces qualités maîtresses de l'esprit français, la clarté, la logique, le bon sens. Il s'y joint un sentiment large et éclairé du beau et un jugement d'autant plus sûr que le caractère de l'aimable marquis n'est point passionné, qu'il est ennemi en toute rencontre des partis pris et sait conserver, entre les différents courants qui divisent l'opinion, l'entière liberté de ses appréciations. Il respecte et prône le talent partout où il le voit. Les audacieux lui plaisent, si les extravagants l'ennuient, et un éloge à un débutant donné par lui est une lettre de change sur le succès.

Le comte de Ganay est un seigneur impassible et correct, de très grandes façons, de fort bonne tournure. De même que son frère aîné, il possède une véritable compétence en matière artistique. Il cause avec agrément et sans banalité, réservant

pour ses amis la fleur de son esprit, la primeur de ses appréciations. C'est un caractère pondéré et équilibré, un de ces heureux et de ces habiles qui, par la savante mise en œuvre de qualités moyennes, parviennent à administrer avec succès le temporel et le spirituel de leur bonheur ici-bas. Leur figure mondaine est tour à tour masque ou visage, selon qu'il convient à l'opportunité du moment, et cela sans que nul puisse s'apercevoir des changements à vue qui se produisent. N'est-ce pas là un grand art et qui mérite l'admiration?

Les fanatiques du convenu sont les martyrs des devoirs de société : d'autre part les indépendants qui, brutalement, s'affranchissent des us et des coutumes, sont des révolutionnaires dangereux dont la sympathie générale s'éloigne instinctivement. Le parti le plus sage est de louvoyer entre ces deux écueils également redoutables et de montrer au public une figure de tous les jours qui lui plaise et le contente, cela tout en conservant pour ses amis une physionomie plus expressive et plus originale, réservant ainsi au profit d'un cercle choisi le meilleur de soi-même.

Dans une note très différente, essentiellement plus moderne et réjouissante, je vous présenterai deux personnalités très sympathiques, celle du

comte Hallez-Claparède, celle du vicomte Louis de La Redorte.

Le premier répond au sobriquet du comte Oscar ; son caractère est l'essence du parisianisme avec ses défauts, ses qualités, ses charmes et ses inconséquences. Il manque un peu du sens de l'idéal et sa conception du code abstrait du devoir social et moral laisserait peut-être à désirer. S'il fait grand cas des satisfactions qu'un honnête homme peut se procurer dans le domaine des choses du cœur, il ne viendra à l'esprit de personne de le soupçonner d'une fidélité gênante dans ses préférences, ni d'exagération chevaleresque dans les délicatesses du sentiment.

Il m'étonnerait fort que ce célibataire convaincu prononçât quelque jour au pied d'un autel le téméraire serment d'aimer toujours.

Le vicomte Louis de La Redorte est rempli d'entrain, de gaieté et de bonhomie. Pétri d'esprit, son regard pétille de malice ; ses gestes, ses moindres discours sont amusants, et il possède cet art si rare d'allier la gaieté à une mesure parfaite. C'est un caractère généreux et élevé, d'une rare fidélité dans ses affections, d'un commerce agréable et sûr.

De qui pourrait-on en dire autant si ce n'est du comte Louis de Turenne, l'un des habitués les plus

appréciés des salons dont je viens de parler? La sympathie qu'il inspire est universelle et tient à des causes diverses. Il a pour son prochain en général un intérêt bienveillant, pour ses amis des dévouements et des fidélités à toute épreuve ; pour les filles d'Ève douées par le créateur du suprême don de la beauté, il professe une sympathie dévotieuse, sorte de religion très à lui. Faisant dans une certaine mesure abstraction des personnalités, il voue un culte tendre et discret aux œuvres accomplies sorties des mains divines. Il doit à cette façon indirecte de rendre hommage à l'auteur de toutes choses l'avantage de voir embellir sa vie de nombreuses amitiés féminines ; les plus charmantes réservent pour lui des accueils et des confiances dont peu d'hommes du monde sont gratifiés.

Le comte Henri de Costa ne s'est point fait la spécialité d'un idéalisme aussi raffiné. Petit-fils du marquis de Vérac, qui représenta à Saint-Pétersbourg le gouvernement de la Restauration, et qui laissa le souvenir d'un esprit charmant, il a hérité des qualités de son aïeul. Les traits abondent dans sa conversation ; il les sème sans s'en douter, sans une ombre de cette préoccupation de certains causeurs brillants d'amener habilement leur effet et d'en tirer tout le profit désirable. C'est au point

que certains jeunes gens, de naturel habile, ont eu l'incomparable invention de se lier avec lui d'une vive amitié, d'occuper avec persévérance une chaise à ses côtés tandis qu'il fait au club sa partie quotidienne, de recueillir au vol ses joyeux propos pour les répéter ensuite. C'est ainsi qu'à très bon compte on peut se faire une réputation d'homme d'esprit. La recette est bonne, mais elle n'est malheureusement pas toujours applicable. Certaines natures d'hommes ont une si vigoureuse originalité que toute imitation, si parfaite qu'elle soit, sent son pastiche d'une lieue.

C'est ce qu'on peut dire du vice-amiral Charles Duperré, l'un des officiers les plus distingués de la marine française, très répandu dans les cercles mondains les plus choisis. Répéter ses mots serait oiseux ; son esprit coule de source et doit son charme à la rare vigueur de sa pensée, à l'intensité de vie intellectuelle qui déborde chez lui en gaieté, en belle humeur. Intéresser un cercle féminin, ou commander devant l'ennemi sont deux choses assurément de portée différente et dans lesquelles cependant les mêmes facultés assurent la victoire. Les êtres faibles aiment l'autorité dans la caresse, témoin la légendaire partialité de Vénus pour le Dieu des batailles.

Si je continuais à vous citer, mon jeune ami, tous les habitués des salons auxquels cette lettre est consacrée, il me faudrait vous nommer un bon cinquième des membres du Jockey-Club.

C'est avec un vif regret que je me vois contraint de passer à côté des silhouettes les plus tentantes à esquisser. Hommes d'esprit, brillants causeurs, fins lettrés passent en foule devant ma pensée quand j'évoque l'aspect des salons de la rue Tronchet, de l'hôtel de Sagan, de ce musée de l'art et du goût où préside la vicomtesse de Courval.

Voici le comte Edmond de Lambertye, dont la spirituelle physionomie accuse la placide nonchaloir qui fait le fonds de son caractère. Appréciant en artiste, plus qu'en dévot, la beauté féminine, il est le fidèle habitué de plusieurs *five o'clock* très goûtés : il dépense son esprit à en prêter à autrui et cela dans le but de sa délectation particulière. Volontiers il provoque, par l'émission de théories fort audacieuses, de jolies indignations. Il est plaisant d'entendre sa voix basse et traînante caresser à loisir un aphorisme dont la portée éclatant tout à coup dans la compréhension de l'auditoire, soulève une tempête de récriminations. Ces incidents font les délices de M. de Lambertye. Sa charmante femme, fille de la duchesse de Sotomayor, n'est

point encore assez au fait des finesses de notre langue pour goûter tout le charme du régal. Elle écoute et admire de confiance, n'ayant nul besoin, d'ailleurs, de preuves à l'appui pour croire fermement que son conjoint a fabuleusement d'esprit.

Voici le vicomte de Dreux-Brézé, dont les cheveux prématurément blanchis encadrent les traits fins. C'est un esprit charmant, doublé d'un caractère un peu entier. La comtesse, née de La Ferronnays, est une musicienne consommée; elle se sert avec un art merveilleux d'une voix admirable, un contralto aux accents chauds et passionnés. Quand de rares initiés sont admis à jouir de cet incomparable talent, le compliment le plus mérité que l'on puisse lui faire est de dire qu'elle eût au théâtre éclipsé la gloire de l'Alboni. Son talent revit dans celui de la comtesse Reille.

Je vous parlerai encore du comte de La Bourdonnaye, dont les façons exquises font rechercher le commerce agréable et sûr. Malheureusement, il se prête peu aux instances de ses amis et trouve toujours quelque admirable excuse pour n'être pas des vôtres. Un fonds de nonchalance naturelle, des habitudes un peu maniaques de célibataire, sont les raisons qui le rendent si difficile à entraîner dans le mouvement mondain. Il y apporte un

certain détachement, une absence d'intérêt apparent qui l'aident à dérober le meilleur de son existence morale au public. Quand, par hasard, on parvient à confesser ce silencieux, on demeure étonné de la finesse et de l'originalité de ses aperçus.

Son frère, le député de Maine-et-Loire, unit à quelques-unes des mêmes qualités, cette audace entreprenante et cette habileté qui font réussir dans le combat de la vie. Il est fort intelligent, de haute mine et s'exprime remarquablement bien. Marié à M[lle] d'Esgrigny, il en a cinq enfants. L'aînée, une fille mariée depuis peu de mois, en fera bientôt un grand-père d'une invraisemblable jeunesse.

Cette société est remplie d'éléments séduisants et charmants. Elle brille par l'art de vivre le plus raffiné, la rare distinction de la plupart de ses membres. Mais son charme principal est que la bienveillance des appréciations y est en grand honneur, et que la sévérité et la médisance n'y ont point cours. Grâce à l'influence de quelques-unes des femmes qui en font partie, rien n'est considéré comme plus malséant que de s'égayer aux dépens du prochain, et l'esprit qui s'emploie à disserter sur ses ridicules y trouve peu d'admirateurs. Ne

suffirait-il pas de l'énonciation de ce fait pour motiver les louanges presque sans réserves que j'ai cru juste d'accorder à cette fraction du grand monde parisien? En effet, ne faut-il pas un rare et admirable assemblage d'intelligences et de caractères pour réaliser la pratique collective de la plus séduisante des vertus?

Il est vrai, mon jeune ami, qu'après avoir beaucoup vécu, beaucoup pensé, arrivé à l'âge mûr, je ne fais plus guère de cas que de la bonté. Presque toutes les manifestations du génie humain trouvent à un jour donné leur négation, la preuve de leur inutilité relative, l'élément stérilisant ou contradictoire qui en anéantit la portée. Les œuvres de bonté échappent à cette loi commune. Tant qu'il y aura des hommes, il y aura des malheureux, et ceux-là seuls qui auront consacré leurs efforts à soulager un peu, si peu que ce soit, de la souffrance humaine, ceux-là seuls n'auront point perdu leur temps. Quiconque sait, évitant de s'attacher à son aventure personnelle, apporter dans les petites comme dans les grandes choses un effort persévérant à corriger les effets du mauvais vouloir et de la haine par la miséricorde et la pitié, celui-là imposera à tous le respect et la sympathie. Fréquemment son action sera relativement stérile

quant à autrui, elle ne le sera jamais quant à lui-même. La vie n'a point d'embûches ni de surprises pour ceux qui cherchent à n'appliquer la loi de justice qu'au moyen de la loi d'amour, la seule qui soit véritablement progressive, la seule qui nous promette un perfectionnement indéfini dans l'ordre moral,

Être bon dans la large acception du mot, comprendre que le monde ne vit que dans l'apparence du jeu des intérêts, mais dans la réalité de miséricorde et de charité, est non seulement vertueux et sage, mais encore souverainement habile. Il ne faut pas faire seulement à cette idée des concessions ; elles seraient vaines et stériles. Ce serait le libéralisme d'un roi absolu... Il faut y entrer résolument et s'y donner tout entier, sans chiche économie, sans réserves égoïstes, gardant par devers soi cela seulement qui, dans l'ordre matériel et moral, rend plus largement utile à autrui. Cette morale est l'essence même du devoir social : elle est la raison suprême de toutes les lois de la bienséance, l'explication unique de tous les devoirs du code mondain.

Quand un observateur superficiel vient à examiner les détours et les contradictions de cet ensemble de règles, il est tenté de se dire qu'il est

absurde de chercher à les réduire en formules, que cette morale est ondoyante, soumise aux caprices de l'opinion courante et que le sage doit se borner à la subir aveuglément sans chercher à la comprendre. L'erreur est grossière ; le véritable moyen de se plier sans souffrir à ces lois, c'est de pratiquer résolument la charité. Chacune d'elles renferme en germe des actes de dévouement, d'oubli de soi, de sacrifice... On en vit et on en prospère, n'en déplaise aux pessimistes, et cela sans voir autre chose devant soi qu'un avenir très long d'actes semblables, accomplis dans le but d'un perfectionnement indéfini dont le couronnement désiré n'est autre chose que la réalisation du sublime espoir des chrétiens... Ainsi la vie mondaine comporte et encourage, malgré les faiblesses et les frivolités dont elle est envahie, la conception la plus large du devoir... Le tout est de savoir le discerner et le comprendre... Quand on a une fois, grâce à l'expérience assagie par le passage des années, ou mieux encore par la pente naturelle d'un cœur généreux, aperçu cette lumière, on n'en veut plus d'autre. Il n'en est pas de plus pure... C'est celle qui éclairait l'âme sublime de Çakya-Mouni quand il dit à la mère dont l'enfant était mort : « Ma sœur, l'univers pleure de tes larmes. »

C'est d'elle qu'émane le divin sourire d'amour du Sermon sur la montagne ; c'est vers elle que sont fixés les regards intérieurs des cœurs purs... ceux qui verront Dieu.

HUITIÈME LETTRE

LE VEAU D'OR

Nous touchons, mon jeune ami, au point délicat de mon entreprise. Désirant vous initier à toutes les observations que j'ai faites sur le grand monde parisien, je dois vous dire quelques mots des regrettables tendances qui s'accentuent chaque jour, modifiant l'esprit exclusif de l'aristocratie. Je veux parler du mélange qui s'est effectué peu à peu entre la société de la finance et celle du faubourg Saint-Germain. Il faut attribuer ce mouvement au courant général de l'esprit du siècle qui porte de plus en plus les générations nouvelles à s'inféoder au culte du veau d'or, divinité essentiellement moderne, quoique sa religion soit renou-

velée de la Bible, et dont l'observance des rites semble devenir une nécessité des temps.

Les époques où l'on voit la vie sociale subir de brusques et profondes modifications sont celles où prédomine l'énervement des tempéraments. C'est aux temps caractérisés par l'atonie morale que les idées évoluent avec le plus de rapidité.

Notre pauvre siècle paraît s'être essoufflé en vieillissant ; la trempe des caractères s'est affaiblie, et le courant moderne trouve peu de résistances. Il existe une désorientation presque universelle des consciences : chacun subit, sans même chercher à réagir, l'influence de l'air ambiant.

Cette influence tend aujourd'hui à enseigner à la jeunesse le mépris des idées dans lesquelles elle a été élevée. Il y a même une contradiction singulière dans ce fait. C'est précisément au moment où la science expérimentale, transportant avec succès sa méthode de l'étude des faits matériels à celle des faits moraux, démontre victorieusement l'action bienfaisante sur les sociétés du respect des traditions, que le monde moderne s'attache avec le plus d'aveugle acharnement à rompre ceux des liens qui sont encore intacts, le rattachant au passé.

Ce n'est pas le tout de détruire : on ne s'en fait

pas faute à présent. Les croyances sapées, de plusieurs côtés à la fois, vacillent, les convictions, confondues avec les préjugés, défaillent. Chacun éprouve vaguement ce sentiment qu'il est humiliant de se laisser dominer par ce qu'ont pensé ou cru d'autres avant soi. On s'en veut d'être tyrannisé par les jugements et les sentiments d'ancêtres oubliés. On tient à honneur de se faire une morale et une esthétique de toutes pièces... Or rien ne s'improvise dans cet ordre d'idées. On ne parvient, en faisant table rase de la tradition de sa caste, qu'à se préparer à être ballotté toute sa vie au souffle de son temps.

Ces raisons expliquent la facilité qu'ont trouvée les idées modernes à se propager; il en est encore d'autres, d'ordre plus profond, qui tiennent aux faits de la vie morale individuelle. Il existe dans l'homme du XIX[e] siècle des éléments psychiques qui le rendent particulièrement vulnérable aux tentations d'ordre tout matériel.

Elle est encore à faire, la psychologie de l'homme moderne. M. Paul Bourget, et c'est le grand honneur du jeune maître, nous en a donné les pages détachées de la littérature et de l'amour. Les champs encore inexplorés sont immenses : on n'a point encore abordé les sujets d'étude que présen-

tent les domaines de la volonté et de l'ambition. On a fait la biographie des personnes mais non point l'histoire de leur âme et de leurs passions. On n'est pas descendu dans les profondeurs obscures de la conscience où naît le désir, où se traduisent les impressions, où s'ébauchent les actes.

Le Faust de Gœthe est peut-être le meilleur type de l'idéalisation de ce qui se reproduit le plus souvent de nos jours. Il a cherché dans les arcanes de la science les satisfactions de ses curiosités, l'assouvissement de la soif d'idéal qui était en lui. Il n'a pas trouvé à établir logiquement la suite et la déduction de ses idées entre les données que la raison lui fournit et l'au-delà promis par les premiers enseignements ou assimilés par son esprit d'enfant.

Alors, dégoûté de sa vaine recherche, il s'installe résolument dans la vie pratique, ne voulant plus demander à l'existence que ce qui est tangible, tournant volontairement l'effort de ses facultés à sacrifier le culte de l'abstraction à la poursuite des réalités.

Il garde cependant tout au fond de lui-même la tristesse de son espoir trompé, le regret désespéré d'avoir fondu au creuset de sa vaine étude

l'idéalité des vieux maîtres. Il soupçonne toujours vaguement l'existence d'une sphère supérieure d'idées et de sentiments, région sereine dont il n'a pas su s'emparer, et la mélancolie de son rêve perdu le porte à poursuivre avec plus d'âpreté encore ses convoitises, à tabler uniquement sur ce qui est tangible et réel, jetant à l'idéal dont l'infructueuse poursuite lui a valu une si cruelle déception de sentiment, un continuel mépris d'amant trompé.

Quand Moïse descendit du Sinaï portant en ses bras fidèles les tables de la Loi, il trouva les Israélites qui avaient fabriqué un veau d'or, et qui, désespérant de revoir jamais leur maître et leur guide, adoraient cette idole. C'est l'histoire de l'homme moderne. Aujourd'hui le veau d'or est toujours debout, et, plus que jamais, l'entourent en chantant l'épithalame des joies matérielles, ceux qui, les yeux fixés au sommet du mont sacré, ont vainement attendu et se sont lassés d'espérer. Parmi ces convertis, il en est qui, dès leur jeunesse, étaient destinés à ce rôle. Leur esprit étroit et de mince portée n'était apte qu'à saisir le côté matériel des joies d'ici-bas ; mais ce qui est pour les uns un but et une fin, est pour les autres un pis-aller, et tôt ou tard ils devaient arriver là. Ceux-là appor-

tent, dans l'ardente lutte des convoitises brutales, les forces vives qui, dans des temps plus heureux, eussent été consacrées à des œuvres plus nobles.

Ces adorateurs du veau d'or aujourd'hui s'appellent légion, et l'observateur impartial peut allumer en vain la lanterne de Diogène pour chercher l'effort désintéressé d'un cœur et d'une conscience. Le Dieu moderne est l'argent, représentant d'une part le levier le plus efficace de l'ambition, de l'autre la satisfaction des appétits de bien-être et d'amour du plaisir.

Ils se font de plus en plus rares, ceux qui courageusement cherchent à remonter le courant et, se conduisant d'après des principes immuables, réprouvent par leurs actes tous les accommodements inventés par la morale moderne avec les lois de la justice, de l'honnêteté, de la délicatesse en matière d'argent.

Cela en est arrivé à un tel point que l'absolu désintéressement est de nos jours la marque du vrai mérite. C'est en étudiant les hommes à ce point de vue, c'est en examinant leur manière de se comporter dans leurs affaires d'intérêt, qu'on a le plus de chances de les bien connaître. Quand la valeur morale d'un individu inspire quelque doute, mettez-le sur ce sujet. Vous pourrez dé-

voiler ces dessous inquiétants du caractère qui permettent de craindre la défaite totale des sentiments élevés, ces fonds boueux de la conscience qui en apportent la certitude, et souvent même en racontent l'histoire. Il faudrait un volume, mon jeune ami, pour suivre pas à pas, dans les caractères des hommes de notre temps, les symptômes de cette lente dégradation morale, pour en examiner les causes et les effets.

Je me contenterai d'indiquer les grandes lignes du sujet, quelques douloureuses constatations qu'il me soit donné de faire chemin faisant.

Ce serait s'abuser étrangement que de croire que le culte de la richesse, la puissance que confère cet avantage, soient des choses nouvelles. Sous Louis XIV, sous Louis XV, les financiers étaient les égaux des princes. Le livre immortel de La Bruyère renferme d'éloquentes diatribes sur l'insolence des traitants, sur l'absence de dignité morale des grands seigneurs. Ainsi que le met si subtilement en lumière le livre de M. Masson sur le marquis de Grignan, c'était avec un étrange cynisme que se vendaient les grands noms, aux beaux jours de la monarchie. Remontant à cette époque pour étudier les mœurs à ce point de vue, nous trouvons exactement ce qui se passe de nos jours

La prospérité matérielle, l'essor vers le progrès avaient développé les convoitises au détriment d'aspirations plus hautes. Le mal était même plus avancé vers la fin du règne de Louis XV qu'il ne l'est de nos jours. Nous n'avons pas encore touché, en l'an de grâce 1887, au degré d'abaissement des consciences que l'on constatait aisément à la même année du siècle dernier, aux jours qui précédèrent la Révolution. L'amour du lucre et ses basses convoitises régnaient en maîtres, les vices les plus honteux s'étalaient au grand jour. La morale, l'honnêteté, la pudeur n'étaient plus invoquées que par les pires coquins pour masquer leur ignominie. Le naturel charmant avec lequel l'abbé Prévost nous conte les malheurs d'une courtisane et d'un filou donne le ton de l'indulgence qu'avait créée la fréquence de cas semblables chez le public relativement honnête. Ce roman est la fleur qui devait éclore dans cette pourriture : il en est la naturelle exhalaison.

L'œuvre est intéressante et le sera toujours, comme tout ce qui est spontané et sincère. Il arrive qu'une époque, un temps, un état d'âme se traduisent à un moment donné par une œuvre que quelqu'un fait sans s'en douter, et qui reste, témoignage immortel d'une crise éphémère. Telle

est la genèse et le secret du succès de l'histoire de Manon Lescaut.

Dans ces pages le XVIIIe siècle s'est confessé; du haut en bas de l'échelle sociale le même vent de corruption soufflait... Qu'est-ce que Louis XV et la Dubarry si ce n'est Desgrieux couronné et Manon triomphante? La Révolution passa sur cette société décrépite et brisa des milliers d'existences. Peut-on imaginer une catastrophe semblable à celle qui jeta les gens de la société la plus élégante, la plus raffinée, la plus polie, hors des hôtels, hors des châteaux, dans des prisons, dans des logements misérables, dans l'exil? La plupart des grands seigneurs et des grandes dames se montrèrent supérieurs à l'épreuve : il y eut cependant des défaillances. La noblesse se comporta incomparablement mieux dans les cachots que dans l'émigration. Le danger immédiat, les circonstances dramatiques et émouvantes de l'aventure surexcitèrent les courages et grandirent les caractères à la hauteur de la lutte.

La tourmente passée, les gens du monde virent avec une surprise heureuse se reconstituer leurs existences, se refaire un milieu pareil en beaucoup de choses à celui qui, croyaient-ils, était disparu pour toujours. Cependant la leçon de l'adversité

n'avait point été perdue. La société reconstitua sa vie sur des bases nouvelles : les familles devinrent des foyers de vertus domestiques, des écoles de dignité morale infiniment respectables, et plusieurs générations se succédèrent, se transmettant de l'une à l'autre l'héritage de mœurs austères et simples, d'une théorie morale haute et fière vaillamment mise en pratique. La tradition de la bonne compagnie fut la simplicité de la vie matérielle, l'exclusivisme dans les relations sociales, un vif sentiment des devoirs des membres des classes élevées envers leurs inférieurs.

J'ai dit l'influence qu'exerça le code étroit des bienséances alors en vigueur sur l'art et les modes. Il est certain que cela en est le mauvais côté; mais, en revanche de ces inconvénients, que d'avantages d'ordre moral, dans le nouvel état de choses ! La noblesse s'éprit des vertus bourgeoises et les pratiqua avec grandeur.

Les intérieurs étaient tenus sur un pied d'une simplicité qui excluait systématiquement toute recherche de luxe et d'élégance. Rien n'était pour les apparences, tout pour la dignité, le confortable, la facilité de la vie.

Les domestiques, vêtus de livrées fort mal coupées et rarement renouvelées, étaient nourris abon-

damment, rétribués largement, traités avec une grande bonté. On supportait leurs défauts : ils vieillissaient au service des maîtres auxquels ils s'attachaient jusqu'à les préférer à leurs proches, et à demander comme une faveur de mourir sous le toit qu'ils considéraient comme le leur. Point de recherches artistiques dans l'ameublement, mais un confortable bien entendu, un luxe de soins et de propreté méticuleuse. Les maîtresses de maison tenaient à honneur de s'occuper de leurs ménages dans les plus petits détails. On poussait très loin le souci de l'excellence de la chère, de la bonté des vins, et cela par de prévoyants calculs, non pas par de grandes dépenses. La même attention était portée dans l'administration des fortunes. Une sage économie, beaucoup de soin personnel, une grande largesse pour donner généreusement là où il convenait, nulle ostentation, telles étaient les règles auxquelles se conformait la noblesse quant à la vie matérielle.

Ne rien devoir à personne, frayer avec leurs pareils, se marier entre égaux, ne sacrifier en rien à la vanité, grandir, au moyen de la stricte observance de mœurs rigides, des situations diminuées par le malheur des temps : tel était l'objectif de la grande majorité des gens du monde. La tra-

dition s'en établit et s'en affermit pendant toute la première moitié du siècle.

De nos jours, ainsi que je vous l'ai démontré, certaines familles en sont restées imbues, et tout fait croire qu'elle se perpétuera encore dans leur sein. Mais les mêmes conditions de vie extérieure ne se retrouveront plus. Il eût paru fort étrange, il y a trente ans, de frayer sur un pied d'égalité avec la société de la finance, et les mariages d'argent étaient considérés comme une douloureuse nécessité. La médiocrité de la fortune n'empêchait en aucune façon de mener la même existence que ses pareils. Il n'était pas nécessaire, alors, d'être riche pour aller dans le monde. La plupart des jeunes femmes faisaient leurs visites à pied, se contentaient d'une seule toilette par hiver, et cela sans le moindre regret

On donnait alors dans le faubourg Saint-Germain, et cela presque tous les jours de carnaval, de petits bals de jeunes filles où les jeunes femmes étaient invitées, et dont tout apparat était exclu. Les invitations étaient peu nombreuses : point de luxe de fleurs et de luminaire : le buffet n'était garni que de biscuits et de sirops. Le souper brillait par son absence. D'ailleurs, la fête ne se prolongeait pas très avant dans la nuit. On y sautait

de bon cœur et on s'en retournait chez soi en fiacre pour recommencer le lendemain. Si l'on se contentait d'amusements aussi simples, en revanche, personne n'eût voulu accepter de ceux que l'on considérait comme ses inférieurs des politesses que l'on ne pouvait rendre. On préférait de beaucoup la privation des plaisirs coûteux à l'humiliation d'encourir des obligations. On attachait une grande importance à rester entre soi. Une maîtresse de maison se piquait d'honneur de présider un salon très fermé; la composition tout intime des petites fêtes dont j'ai gardé si bon souvenir en était le plus grand charme, la présence d'un seul intrus eût singulièrement diminué le plaisir de chacun des invités.

La noblesse vécut ainsi jusqu'aux premières années de l'Empire. Alors seulement commencèrent à se produire des faits isolés en contradiction avec les usages consacrés. Les jeunes ménages montèrent leur train sur un pied supérieur à celui de leurs parents. Les changements portèrent d'abord sur des détails insignifiants; puis le *credo* austère de famille la parut étroit : on chercha, sans trop le montrer, à s'en affranchir et l'on s'avisa de mille détours pour paraître accepter en bloc des règles que l'on fraudait savamment en

détail. Peu à peu la résistance s'accentua, et comme l'influence des femmes est souveraine en pareille matière, on put constater des différences marquées presque dans chaque maison, entres les façons de vivre des mères comparées à celles des filles.

Ces divergences tendaient à l'abandon des mœurs austères, de la simplicité de la vie, à l'extension des relations mondaines, au développement de l'amour du luxe et des recherches de vanité.

On vécut plus largement, on eut des connaissances et bientôt après des amis dans le monde de la finance.

A la fin de l'Empire le mélange des deux sociétés était complet et, depuis la guerre, la fortune mondaine de ce dernier élément a prospéré à ce point que d'être l'épouse d'un banquier heureux confère aujourd'hui plus d'avantages et de préséances que le fait de porter le nom d'un descendant des preux.

Quelle a été la marche et quelles sont les explications d'un pareil changement de front? Comment en vingt courtes années est-on arrivé à cet abandon de ses fiertés? J'ai souvent entendu parler des manœuvres savantes des membres de la société de la finance pour arriver à conquérir l'appui et la confiance de la noblesse. Je n'ai jamais cru

à une action commune, combinée avec assez d'adresse et d'ensemble pour réaliser un pareil succès.

Quelques colères que puisse soulever ma sincérité chez les intéressés, je dois dire que l'initiative de cette alliance nouvelle ne saurait être attribuée avec justice qu'aux gens du monde. La noblesse française, descendant de son piédestal, a fait les premiers pas pour tendre la main aux nouveaux riches; c'est, hélas! au réel et au figuré que je parle. Les nouvelles mœurs avaient créé une de ces situations dans lesquelles nécessité fait loi. Les gens du monde s'étant départis de leurs habitudes de simplicité de vie et d'économie, il fallait bien songer à satisfaire d'une part les aspirations vers le plaisir, de l'autre à combler la lacune qui existait entre les ressources matérielles et les besoins nouveaux. La solution du problème était facile; elle était dans l'union de deux sociétés dont l'une apportait l'honneur, l'autre l'argent.

La noblesse française acheta donc une augmentation de bien-être, une existence plus large au prix d'une bonne part de son prestige; à mon humble avis, c'est elle qui a fait le meilleur marché.

En effet, il est de ces éléments de l'ordre social

qui échappent à toute évaluation ; du moment qu'ils sont soumis à la loi de l'échange, qu'ils entrent en balance avec des avantages matériels quelconques, ils perdent, par ce fait seul, toute espèce de valeur.

L'exclusivisme et la hauteur de sentiments de la noblesse représentaient une entité, l'hérédité des vertus et de la fierté. Du jour où le privilège d'en faire partie fut mis en œuvre dans le but de s'enrichir et de s'amuser, toute signification morale en disparut.

Je serais donc tenté de penser que c'est l'autre partie contractante qui a fait un marché de dupes. La marchandise qu'elle a achetée à beaux deniers comptant ne valait plus rien par cette seule raison qu'elle était vendue. Cette appréciation, d'ailleurs, fait son chemin. M. Poirier refuse aujourd'hui sa fille au marquis de Presles, à moins que celui-ci lui inspire la confiance qu'il possède les idées et les vertus que lui, Poirier, a pratiquées avec succès.

Les femmes de la société de la finance se soucient incomparablement moins des politesses et même de l'intimité des femmes du grand monde... Mais quelle fut la marche de l'évolution qui apporta une si profonde modification dans la so

ciété française? Les faits sociaux de cette importance ne se produisent qu'avec lenteur.

Quand la mer fait une conquête sur la rive, ce n'est pas par le bondissement subit d'une vague qui mord la grève, arrache une masse de terres et de roches et s'étale victorieusement sur l'étendue dont elle s'est emparée. C'est lentement que chaque vague, tous les jours, avance un peu plus loin, effritant le sable, creusant le rocher jusqu'à ce qu'un beau jour, la terre minée s'effondre et le flot en recouvre les débris.

Aussi les nouvelles théories sociales et économiques firent leur chemin insidieusement. L'existence des gens du monde montée sur un pied incompatible avec leur situation de fortune commença à se compliquer. Les femmes alors usèrent de leur influence pour engager leurs maris à imiter ceux de leurs camarades de collège ou de leurs amis de club qui avaient su, en se ménageant des intimités dans le monde des affaires, augmenter leurs ressources pécuniaires. Les filles d'Ève sont généralement ingénieuses et volontaires, mais elles envisagent le but à atteindre et ses avantages, plus qu'elles ne s'inquiètent des moyens à employer pour y parvenir. D'ailleurs les femmes du monde élevées dans une convention sont sou-

vent plus chimériques que pratiques. Or les hommes du monde, tout en étant pour la plupart doués d'une bonne moyenne d'intelligence, ont deux particularités qui les rendent assez impropres à traiter avec compétence et succès les affaires financières. Ils n'ont point le goût du travail, et habitués de longue date à frayer avec d'honnêtes gens comme eux, ils manquent de ce fonds de défiance indispensable au succès.

La nécessité de s'appliquer et de s'astreindre constitue encore une sérieuse difficulté : la vie de bureau est une lourde épreuve quand on a vu les siens, toute sa vie, disposer de leur temps comme bon leur semblait. Il faut dire que la plupart des pères des jeunes gens dont je parle, éloignés des carrières utiles par leurs opinions politiques, avaient dépensé leur existence à ne rien faire. Dégoûtés d'avance du travail, il fallait donc aux gens du monde des sinécures lucratives, rien de plus. Un grand nombre d'entre eux sut se les procurer, en payant, au moyen de leur influence sociale, les places d'administrateurs de grandes compagnies, les conseils reçus à point nommé pour opérer fructueusement à la Bourse.

Il dut s'en faire par milliers, depuis quelque vingt ans, de ces marchés tacites, par lesquels le

patronage mondain payait le patronage financier, et il s'en passe encore assurément quelques-uns de nos jours. Un prétexte honnête est facilement trouvé : on s'est connu au collège, on a mené ensemble sa vie de jeunesse... On se retrouve marié de part et d'autre. La jeune épouse du grand seigneur est élégante et jolie : ses apports sont minces en argent, considérables en appétits de luxe et de plaisir. Elle n'est pas mariée depuis trois ans que les fins de mois sont déjà pénibles. Son mari se souvient alors d'avoir eu jadis pour camarade de classe le fils d'un financier richissime. Il se fait recevoir aisément du cercle dont il apprend que son ancien ami fait partie, et la connaissance est renouvelée par l'initiative affectueuse du grand seigneur, accueillie d'ailleurs avec une prudente réserve par celui qui est l'objet de ces empressements.

Mais entre temps, il se marie également : il épouse sa cousine pour fondre en sa seule personne deux maisons alliées, dont la raison sociale réunie vaut des millions sur toutes les places de l'Europe. La jeune mariée s'est contentée d'abord d'étaler son luxe pour l'édification du milieu où elle a toujours vécu. Mais l'ambition germe dans sa jolie tête : elle s'éprend du caprice de con-

naître les femmes qu'elle aperçoit à l'Opéra, qu'elle rencontre aux courses, en particulier la jolie marquise dont son mari tutoie l'époux, lequel la salue au Bois avec une politesse si lointainement respectueuse. Ce respect l'exaspère : il lui faut à toute force voir ce geste si correct assoupli. Elle fait part de son désir à son seigneur et maître, que cette exigence trouve d'assez méchante humeur. La chose est faisable, mais le caprice est dispendieux. Depuis assez longtemps il fait la sourde oreille aux propos insidieux de son ex-camarade. Celui-ci, à la cheminée du club, a disserté longuement sur l'opportunité d'en finir avec des préjugés surannés, sur la nécessité d'être de son temps, sur le regret de n'avoir point de carrière, sur son goût naturel pour les affaires... « Viens donc me trouver un matin, » dit-il un jour brusquement, interrompant la tirade qu'il connaît.

L'entrevue a lieu et elle est cordiale. Le grand seigneur, en rentrant déjeuner, prévient sa femme qu'elle est invitée à l'Opéra pour la représentation suivante, lui annonce en même temps une augmentation imprévue à la colonne des recettes de leur budget, cause longuement et anxieusement avec elle des maisons de l'accès desquelles elle croit pouvoir disposer... La petite marquise ignore tout et

s'avise cependant de découvrir des perfections charmantes chez la femme du banquier. Elle fait naître l'occasion d'un petit billet dès le surlendemain de leur première rencontre, où se place l'assurance de sa plus sympathique amitié, et, par le plus heureux des hasards, le charme transcendant qu'elle a découvert, elle en fait partager sa bonne opinion à ses amies, voire même à ses petits cousins et à l'ami de son frère... dont elle dirige la conscience à l'heure de son *five o'clock*.

Il y a cent autres marches à suivre, mon jeune ami, dans ces délicates négociations; mais, ainsi que je vous l'ai dit plus haut, le métier s'est singulièrement gâté.

La fortune mondaine des financiers est faite.

Les salons des charmantes femmes de nos modernes Samuel Bernard ne s'ouvrent pas sans qu'une foule titrée s'y précipite. A peine quelques originaux qu'on cite pour l'étrangeté de leurs allures se tiennent éloignés de ces milieux universellement recherchés. Sur dix fois qu'une femme de qualité dîne en ville, elle mange huit fois de la viande sacrifiée d'après les préceptes de Moïse. Quiconque tient à vivre dans le monde, à connaître ses contemporains, doit se faire présenter aux Montmorency de la finance. Autrement, il ver-

rait du milieu parisien des fractions insignifiantes, des coteries : la physionomie la plus brillante lui en échapperait.

Les salons du faubourg Saint-Germain pour la plupart sont fermés ou s'ouvrent rarement, et sauf quelques brillantes et heureuses exceptions, le centre d'activité mondaine s'est déplacé à leur détriment et au profit de la société de la finance.

Un livre qui, l'année dernière, eut un grand succès de curiosité, *la France juive*, pour l'appeler par son nom, signalait ce fait et en cherchait les causes dans l'omnipotence prise de nos jours par la race sémitique.

A cet ouvrage, qui mériterait le nom de pamphlet plutôt que d'étude, j'ai tout d'abord cru devoir donner quelque attention. Des recherches historiques sur la société juive, sa formation et son développement au commencement de notre ère et au moyen âge, paraissaient présenter de l'intérêt; mais la lecture en devint fastidieuse et insupportable quand l'historien à l'érudition curieuse quoique passablement suspecte, fit place définitivement au pamphlétaire.

Enfin le second volume de cette œuvre indigeste m'a laissé l'impression d'un tissu d'absurdités où l'audace des allégations n'était surpassée que par

l'ignorance absolue de la plupart des sujets traités. M. Drumont nous a montré un monde observé à travers les vitres fumeuses d'une brasserie, à l'atmosphère épaissie encore par la fumée des pipes. Il a dépeint la vieille société française d'une manière aussi fantaisiste que le monde israélite, et comme il arrive souvent quand la passion tient lieu d'esprit critique, il a jugé ses contemporains superficiellement, passant à côté des causes profondes des tendances qu'il signalait sans les apercevoir.

Il n'est que trop certain que les hautes classes s'attachent de plus en plus à la religion du veau d'or, que le culte de l'idéalisme, l'amour des nobles abstractions, va journellement s'affaiblissant pour faire place à l'aveugle poursuite des joies matérielles et aux calculs de l'ambition.

Mais le mal est dans l'abaissement des caractères, dans le développement des convoitises, et il me semble, mon jeune ami, que l'auteur de la *France juive* a peu de qualité pour tenter de guérir des maladies dont il semble lui-même atteint à un rare degré d'intensité. M. Drumont me paraît présenter dans sa propre personne un cas pathologique fort curieux, dont l'étude approfondie ne trouverait point sa place dans ces pages, mais qu'il

est facile de résumer en quelques mots. Il adore et sert le veau d'or avec les caprices, l'intransigeance, l'originalité à outrance qu'apporte M. Barbey d'Aurevilly à défendre votre sainte mère l'Église catholique, apostolique et romaine. Il est matérialiste à la façon dont celui-ci est mystique, avec cette différence qu'il est inconscient à un rare degré; je me hâte d'ajouter que la ressemblance ne va pas plus loin.

Le style et la syntaxe sont traités par l'auteur de la *France juive* avec un sans-gène remarquable? tandis que l'auteur de la *Vieille Maîtresse* est un incomparable artiste.

Choisit-on un aliéniste parmi les malades enfermés dans une maison de santé? Il me semble que M. Drumont n'a point l'autorité voulue pour ouvrir une école de mœurs. Journaliste dans l'âme, il n'a aucune des qualités natives, aucune des habitudes intellectuelles qui font les penseurs.

Pour mériter cette qualification, ne faut-il pas être sorti de l'arène des ambitions vulgaires, avoir contracté le pli d'une sérénité d'âme qui permette d'envisager les choses de haut, avec plus de pitié que de colère pour l'inévitable faiblesse humaine, avec une sympathie sans réserve pour les souffrances des hommes? C'est seulement quand on est par-

venu à force d'efforts et de réflexions à cette élévation de vues qu'on peut juger impartialement ses semblables et chercher avec quelques chances de succès le remède à leurs maux. J'en vois, parmi mes contemporains, de ces médecins de l'âme humaine, subtils et profonds docteurs ès science sociale : MM. Alexandre Dumas, Taine, Renan, — j'en passe et des meilleurs ! Sans partager toutes leurs opinions, je leur reconnais volontiers le droit de sonder les plaies de la pauvre humanité vieillie, d'indiquer les causes possibles de ses maux, de proposer des moyens de guérison.

Cependant je ne me risquerai pas, mon jeune ami, à vous envoyer de confiance à aucune des écoles des maîtres de psychologie contemporaine. Je ne crois pas qu'il soit permis ici-bas de donner à qui que ce soit au monde sa conscience à garder, qu'il soit loisible d'abdiquer en présence de n'importe quelle supériorité le droit sacré de juger et d'agir selon les lumières que Dieu a départies à tout être pensant.

Mais j'avoue que la parole ardente de M. Alexandre Dumas a résonné dans mon cœur et dans ma conscience, lorsqu'en un langage emprunté à l'*Apocalypse*, il a montré le XIXe siècle grand par tant de côtés admirables et dévoré dans le secret de sa

vie intérieure par un mal rongeur. Il l'a vue, la Bête, montant triomphante et planant sur la nuée, et il l'a montrée au peuple qu'elle dévore. Il a proclamé que le monde moderne s'affaiblit et souffre, que la famille et la patrie sont trahies, et cela parce que l'amour se vend. Et alors j'ai fait un douloureux rapprochement, et j'ai cru voir, dans une rapide vision, que la fable de Danaé est éternelle, que la beauté n'est pas la seule des fatalités de naissance et de race dont on aie trafiqué de nos jours... que les alérions, les besants et même les fleurs de lis ont été à des combats que ceux qui les ont portés les premiers eussent refusé d'accepter.

A ces maux il est un remède; il serait douloureux de constater la décadence sans montrer l'espoir du relèvement. Ce remède, je le vois dans un retour à l'observance de la loi du travail.

Il reste, dans les veines des gentilshommes, trop de vieux sang héroïque pour que le nivellement qui tend à se produire puisse achever son œuvre. La noblesse a perdu, sous la lourde main de Richelieu, son rôle politique. Louis XIV, qui s'intitulait pourtant le premier gentilhomme de France, lui a retiré son rôle social. Enfin la Révolution l'a privée du plus précieux de ses privilèges, le mono-

pole de fournir au pays l'impôt du sang ; l'épée des gentilshommes a cessé d'être l'épée de la France.

Alors la noblesse s'est cantonnée dans une réserve hautaine qui ne manquait pas de grandeur. Elle attendait. Un appel a résonné qui a été entendu... C'était la pluie d'or du mythe antique, et Danaé a accueilli Jupiter.

Mais il retentira un autre appel, et un meilleur. La noblesse comprendra que l'hérédité de vertu, d'honneur et de courage qu'elle représente est une des forces vives du pays, qu'elle lui en doit compte et qu'il est indispensable de faire fructifier ce dépôt en le développant par le travail. Rompant avec les préjugés, et gardant hautes et fières les convictions, je veux que les gens du monde apportent leurs talents naturels, ce qui demeure encore intact de l'influence et du prestige de leurs grands noms, dans les carrières utiles.

Le commerce, l'industrie, les arts libéraux, l'agriculture, la colonisation des pays lointains, autant de chemins ouverts devant les gentilshommes. Soldats du progrès, ils renoueront la chaîne du dévouement interrompu depuis les grands jours de la monarchie. Les temps sont proches : l'heure de la régénération va sonner. Des clartés vagues font déjà pressentir l'aurore du grand réveil.

NEUVIÈME LETTRE

LITTÉRATURE MONDAINE

L'art, sous toutes ses formes, tient une grande place dans les occupations des gens du monde. Fidèle à ma coutume d'être impartialement véridique, je vous ferai part, tout à l'heure, d'un noir soupçon.

Il est à la portée de la majorité des individus de faire un peu de musique, de gâcher quelques couleurs, de barbouiller convenablement. Certains arts d'agrément offrent une large carrière aux ambitions des amateurs, mais une raison que le souci de la véracité m'oblige à vous soumettre et qui porte les gens du monde à s'adonner de préférence à la peinture, c'est qu'il est très facile, en cet art, de s'assurer des collaborations discrètes.

Il existe une différence si peu sensible entre les conseils théoriques et les conseils pratiques — avec démonstration à l'appui — d'un maître qui s'intéresse aux succès d'une jolie mondaine, son élève! Récolter une riche moisson de louanges, en publiant pour quelques amis une œuvre artistique dont la valeur est réelle, vaut bien qu'on fasse taire en soi quelques scrupules de conscience.

Le choix du professeur est donc d'une grande importance. Je conseillerais, si j'osais, à mes charmantes amies, de le prendre robuste, d'une constitution qui promette de la longévité. Il est si pénible de devoir continuer seule des travaux qui allaient si bien à deux. On ne saurait s'imaginer les modifications que peuvent produire, dans les allures d'un talent d'amateur, un changement de direction; c'est-à-dire que les œuvres qu'on pouvait signer avec le premier maître et qui n'exposaient qu'au reproche de pastiche, portent à tel point la marque du second, qu'il est impossible de changer de manière aussi brusquement, et qu'il faut attendre l'oubli ou renoncer au travail commencé. La facilité des femmes du monde à s'assimiler les qualités des peintres qui les conseillent est bien plus remarquable que celle des élèves de l'École des beaux-arts.

En littérature, c'est très différent. Il est incomparablement plus difficile de se servir des lumières d'autrui.

Le style est la langue de l'âme. Pour peu que l'oreille soit exercée, les changements de ton s'aperçoivent; deux esprits, habitués à se communiquer fructueusement leurs impressions, à mettre en commun leurs lumières, peuvent, il est vrai, produire des œuvres où les brisures ne se trahissent pas; mais le cas, dont la collaboration des frères de Goncourt et des Erkmann-Chatrian nous donne l'exemple, est très rare. Qui peut briller par soi-même perd toujours en dépensant ses facultés à faire briller son voisin. Quelque ruse qu'emploie un geai, il ne réussira jamais à donner à son plumage les étincelantes couleurs du paon.

Il arrive que des grands seigneurs érudits, des hommes politiques profitent des moyens dont ils disposent pour se faire aider dans leurs travaux. Réunir des informations, contrôler des chiffres, amasser des documents sont des besognes ingrates qu'on prend plaisir à diriger intelligemment, mais qu'on peut se dispenser de faire soi-même.

L'économie de temps est, dans ce cas, le seul avantage réel.

En dehors de cette raison, pour expliquer la préférence accordée dans le monde aux travaux artistiques, je dois reconnaître que cette façon de remplir son temps a quelque chose de plus élégant, de plus compatible avec les goûts et les devoirs de la société; on veut, avant tout, des loisirs agréables, et on tient à paraître faire exclusivement ce qui amuse.

Les gens du monde apportent généralement dans les lettres d'heureuses dispositions, un sentiment des arts assez vif et assez juste, quoique plus ingénieux que large ou profond. Le cas est encore à se présenter depuis Rubens, qu'il soit sorti du grand monde un grand artiste.

Pour pénétrer dans les arcanes réservés aux initiés fervents, pour posséder en soi et mettre en œuvre cette faculté sublime de refléter une page de la création divine et d'en rendre au monde une traduction fidèle, gracieuse ou forte, il est nécessaire d'avoir été aux prises avec la vie réelle, de l'avoir subie dans son âpreté ou vécue dans sa simplicité. Il faut avoir joui, inconsciemment d'abord, savamment ensuite, des spectacles de la nature, il faut aimer et comprendre cette grande éducatrice, cet incomparable guide, qui vous absorbe et vous personnalise tour à tour. Il faut

être enfant des champs, enfant des bois, tenir à la nature par mille liens mystérieux, avoir senti la sève du printemps bouillonner dans ses veines, avoir pleuré des mélancolies automnales.

Éprouve-t-on ces sensations puissantes quand on voit la création à travers le factice et le convenu de la vie mondaine? Le grand artiste garde en lui un côté naïf, presque sauvage. Chez les sincères et les convaincus, il reste toujours un peu de l'homme primitif : l'artiste se joue de nos formules étroites, comme le ferait un des libres géants d'Homère ; si cette indépendance est nécessaire à l'idéalité de l'art, elle l'est encore plus à sa matérialité.

Une nature physique endurcie par la lutte et le travail peut seule se mesurer aux longs labeurs, endurer les fatigues et les fièvres de cette bataille acharnée de la pensée avec la matière, qui est la vie quotidienne du peintre et du sculpteur.

Les plus grands et les meilleurs sont ceux qui ont enfanté douloureusement leurs conceptions, ceux qui se sont cherchés avec angoisse, qui ont poursuivi le rêve, l'impossible rêve de cette perfection, sans cesse effleurée, sans cesse entrevue, jamais atteinte ni fixée.

Trouve-t-on ces ardeurs inextinguibles chez les

gens du monde? Ce que j'ai dit à propos des passions de l'amour trouve ici son équivalent. Ces ultra-civilisés ont perdu la faculté de se donner exclusivement à une idée et d'en vivre.

L'éducation, l'hérédité, une existence spéciale leur interdisent d'entrer dans cette voie austère, les rend incapables de s'y maintenir. Il naîtrait un grand maître dans des conditions semblables que nous devrions y voir la plus étrange des anomalies.

L'homme du monde, s'il perd l'énergie, gagne l'affinement. En vivant dans une étroite convention sociale, en se conformant à un ensemble de lois stéréotypées, la personnalité s'atrophie et devient peu à peu impuissante à se développer dans un sens qui exige des facultés morales et physiques intactes. Il existe chez les gens du monde une lacune, due aux conditions artificielles de leur vie; cette lacune porte principalement sur les qualités de force et de résistance qui, semble-t-il, doublent et soutiennent les hautes vertus de l'âme. Le médium de l'instrument est affaibli, les notes supérieures seules n'ont rien perdu. Cette comparaison expliquerait que, si le milieu mondain est défavorable à l'éclosion de tempéraments d'artistes peintres ou sculpteurs, il peut en revanche produire de grands écrivains.

Les hautes classes possédaient, avant la diffusion des lumières, le monopole presque exclusif de fournir des penseurs, des poètes et des prosateurs. Aujourd'hui même où le courant intellectuel s'est démocratisé, les gens du monde ont des représentants dignes de figurer parmi les écrivains célèbres.

La société française peut s'enorgueillir à juste titre de compter parmi ses membres des talents qui eussent tiré de l'obscurité des noms plébéiens. Parmi eux, je citerai le comte Eugène-Melchior de Vogué dont la plume savante est celle d'un érudit et d'un poète. S'il ne parle point la langue des Dieux, sa prose a ce charme pénétrant, ce don d'évocation qui n'appartiennent qu'aux poètes. Son intelligence eut ce rare bonheur de s'alimenter à notre littérature; il but avidement à cette source pleine. Il sut comprendre l'influence que devait exercer la nouvelle école au point de modifier profondément la direction intellectuelle moderne.

Le premier, il s'aperçut de la signification des phénomènes moraux qui se produisaient par delà la Vistule, et les œuvres de nos romanciers, que sa connaissance approfondie de la langue le mettait à même d'apprécier, lui apparurent comme

le point de départ d'une rénovation dans l'art, l'entrée dans une voie nouvelle et féconde.

A la génération qui n'avait pas su comprendre Tourgueneff, qui n'avait même pas soupçonné Gogol et Pouchkine, il fit connaître Tolstoï et Dostoïewski ; grâce à lui, et à nos maîtres, la littérature française contemporaine est en pleine rénovation. Ce qu'elle y trouve n'est autre chose que l'observation sincère de la vie vécue, faite à l'aide des moyens d'investigation de la science expérimentale, et dirigée par la saine et pure morale évangélique. Le petit livre qui tomba du ciel, il y aura bientôt deux mille ans, renferme tous les enseignements et toutes les consolations qui illuminent d'une si pure lumière les romans de Tolstoï et de Dostoïewski, depuis le grand seigneur jusqu'à l'étudiant nihiliste. Plus d'une œuvre, parmi celles de nos écrivains russes, semble écrite sur les marges du texte de saint Jean. Cette impression je l'ai ressentie principalement à la lecture de ces deux chefs-d'œuvre qui s'appellent : *A la recherche du bonheur* et *Souvenir de la maison des morts*.

M. de Vogué s'est donc fait le vulgarisateur de notre littérature chez vous ; il est devenu parmi ses concitoyens l'apôtre du génie russe, et, comme tel, il a bénéficié de sa révélation. Qu'il nous parle

d'Ivan le Terrible ou des mines de charbon, qu'il fasse la critique des livres nouveaux, ou qu'il nous promène dans les vignes de Crimée, toujours il se dégage de ses écrits une atmosphère poétique, la même que celle qu'on respire en lisant les œuvres de nos maîtres favoris. Toujours il juge, il décrit avec sincérité, heureux apanage de la jeunesse de la pensée. Enfin, et c'est par ce côté qu'il revendique sa patrie, il sait mettre au service de sa brillante inspiration une langue pure, souple, correcte, dont la période un peu ample charme l'oreille par le nombre et l'harmonie de la phrase en même temps qu'elle satisfait le raisonnement par la logique de l'enchaînement des déductions.

Un talent aussi magistral permettait à M. de Vogué de faire accepter, par un public qui lui doit tant de satisfactions d'ordre supérieur, quelque peu de pédantisme. Il avait le droit de s'ériger en professeur, de dicter au public mondain ses hautes appréciations. Blâmes ou louanges, il pouvait donner le mot d'ordre, et décréter une opinion sur toute œuvre nouvelle, Je conçois, mon cher ami, que la mission ne l'ait point tenté. Les oreilles féminines sont distraites, les petits chapeaux sont absorbants, le racontar du jour a beaucoup d'intérêt. C'est un peu décourageant de

rythmer une phrase, de rendre clair un sentiment pour entendre chuchoter d'une voix douce : « C'est charmant, qu'a-t-il dit? »

M. de Vogüé ne s'est point exposé à ces mécomptes : sa vie intellectuelle est la source de trop vives jouissances, son esprit est de trop large envergure pour pouvoir se plier au très petit commerce qu'est le sacerdoce littéraire mondain.

Il se prête donc à la vie sociale et se donne à l'art. Consciencieusement travailleur, épris de la perfection de la forme et s'affirmant de plus en plus dans cette sérénité de pensée qui est le partage des forts, il sert dévotement la Muse austère qui l'inspire si bien, et ne demande au public des salons que les distractions nécessaires pour interrompre un labeur assidu. Il travaille pour une élite, et ne livre jamais la moindre de ses productions sans que ses idées mûries avec patience, enchaînées avec art, n'aient revêtu une merveilleuse forme, savamment élaborée, ornée à loisir. La plus légère trace de négligence ne saurait être relevée dans ses œuvres.

Je comprends cette conscience d'artiste et j'approuve ce dédain du succès à grand fracas, hélas! trop recherché de nos jours. Ce qui est affligeant pour quiconque s'occupe de littérature,

c'est que le public relativement éclairé a contracté quelques-unes des vulgarités de l'opinion commune.

C'est une tâche ingrate que de s'appliquer à le contenter. Comme, parmi les airs qu'on lui a chantés, les plus merveilleusement suaves sont restés inécoutés jusqu'à ce qu'une notoriété tardive soit venue suspendre des fleurs sur la tombe du chanteur oublié ; comme, d'autre part, les trilles de gosiers fort médiocres sont accueillis avec faveur, comme il arrive aussi de voir décerner d'emblée une place que la postérité ratifie, il n'est qu'un parti à prendre : donner de soi le plus pur et le meilleur, travailler consciencieusement et se bronzer d'avance sur l'indifférence ou le succès.

Le public soi-disant éclairé est un éléphant blanc très cher à nourrir, qui consomme avec le même empressement ortolans et trognons de chou, qui se blouse continuellement, s'engouant d'une niaiserie ou d'une fausseté et qui s'indigne d'avoir été trompé. Tour à tour brutal et raffiné, épris de pudeurs effarouchées alternant avec d'étranges cynismes, variable, capricieux, sujet à de malsaines curiosités succédant à des sentimentalités excessives, rien n'est ondoyant comme son esthétique littéraire. Don Quichotte, ou Joseph Prud'-

homme selon l'heure, le moment, l'état de sa digestion ou le temps qu'il fait, c'est heur ou bonheur que de le satisfaire. Enfin, c'est un requin pour l'appétit, un Protée pour les transformations, et le seul trait qui reste fixe dans cette physionomie changeante, c'est qu'il voit généralement aussi clair que Jonas dans le ventre de son poisson.

Il en est cependant de ces auteurs qui, ayant en vue de contenter le public éclairé et spécialement le milieu mondain, y ont réussi, et sont parvenus à assurer à leurs productions cette immense clientèle d'oisifs qui lit en français, tant dans votre pays qu'à l'étranger. La chose est donc réalisable.

Il faut, pour y parvenir, se rendre tout d'abord un compte exact par une observation très minutieuse de ce qu'il y a de solennelle bêtise, de crainte de se compromettre, de passion pour les convenances, et en même temps de curiosité désorientée dans le public mondain.

Pour lui plaire, il faut à la fois le distraire, l'exalter, l'inquiéter et le respecter.

Le grand art, c'est de lui parler comme s'il était dans la réalité tel qu'il veut paraître.

Il faut lui offrir une dilution anodine des sentiment vrais, une nature accommodée en parc anglais, des théories faciles à retenir qui fassent

honneur à ceux qui les professent. Il faut lui présenter des livres qu'une femme puisse avouer avoir lus, goûtés, compris. Il faut aussi qu'elle puisse en parler, en louer les sentiments et le style, sûre qu'on s'écriera derrière elle : « Quelle âme délicate, quelle honnête nature, quel caractère élevé! »

Pour arriver à cette note et savoir s'y maintenir, le plus sûr est d'être sentimental, chaste et médiocre. Les gens du monde tolèrent le talent : ils ont fait cette exception en faveur de M. Feuillet, de M. Caro et de quelques rares privilégiés, mais cette question est purement accessoire.

Le génie d'un écrivain moderne ne lui fera jamais pardonner de ne point exprimer dans la langue reçue les sentiments autorisés. J'irai plus loin : je crois qu'il sera plus aisément laissé quelque latitude au point de vue de la pensée aux auteurs très médiocres. Il est plus permis d'exprimer en mauvais français des théories légèrement suspectes, et cela parce que la pauvreté de la langue, la nullité d'une œuvre donnent une impression d'insuffisance qui peut à la rigueur être prise pour de la réserve.

Les romans de Mme Craven sont les types des ouvrages lus et goûtés par les gens du monde.

Chacun, à son apparition, est salué avec joie. Une jeune fille de qualité l'achète chez son libraire, et la demoiselle de sa couturière en fait autant.

Ces romans mystiques et sentimentaux font l'amour pieux, les bienséances mondaines méritoires, et montrent le chemin du paradis à travers les salons, enseignant aux fervents le moyen de s'élever à Dieu entre deux valses.

Je serais père, mon jeune ami, que j'en interdirais la lecture à ma fille, par crainte de trouver des billets d'amour dans son paroissien ; mais ces livres ont leur valeur à titre de renseignement.

Ils donnent la mesure exacte du public pour lequel ils ont été écrits. On s'imagine ces jolies lectrices et ces mâles lecteurs traversant à pas légers un vestibule de chapelle, vestibule qui serait un salon où l'on respirerait une odeur d'encens et de patchouli mélangés et où l'on défilerait autour d'un bénitier, en caquetant discrètement des affaires du jour, assaisonnées de gentils petits scandales.

Cet auditoire est élégant, suave, coquet et pieux. Il tient à contenter tout d'abord sa vanité, puis à prendre matériellement ses petites aises. Il éprouve avec cela le besoin de se sentir en bonne voie pour gagner le Paradis, mais chacun de ses membres a l'idée vague de mettre à profit pour s'y

rendre plutôt les laids défauts de ses contemporains que ses belles vertus à lui.

Une indifférence polie, aux allures sympathiques, y est de mise, quant aux peines de la vie. Le sentiment de ce qu'on vaut écarte celles qui pourraient naître des froissements d'affection, des pertes matérielles. Pour les douleurs plus vives on s'arme de courage. Cependant il est à remarquer que chacun parle et se plaint des souffrances qui l'atteignent personnellement. C'est qu'il s'agit d'épreuves de marque et de qualité, auxquelles le sentiment de dignité native donne un relief très particulier.

On y redoute le développement des idées nouvelles, l'invasion d'un mode de pensée élargi, avec la même terreur salutaire qui fait craindre les courants d'air.

Obéissant à l'instinct de cette répugnance aussi bien qu'à l'impérieuse habitude de dépenser sa vie en mille riens, les personnes qui font partie de ce public choisi n'ont aucune éducation littéraire. Leur ignorance des grands chefs-d'œuvre classiques de la littérature est prodigieuse. Cette ignorance est plus complète chez ceux qui ont dépassé aujourd'hui la quarantaine et principalement chez les femmes.

Les mères et les grand'mères des jeunes femmes

françaises actuelles étaient des mondaines plus accomplies; elles avaient poussé plus loin d'étude de l'art des bienséances, mais leur intellectualité s'était développée au contact des gens d'esprit et par l'expérience de la vie, mais point par l'étude et la lecture.

Plus d'une fille de ces charmantes femmes, si elles ont perdu quelques-uns des secrets de la tradition de la bonne compagnie, pensent aujourd'hui davantage, lisent avec plus de discernement : elles ont plus de besoins intellectuels et plus de moyens de les satisfaire. Une preuve à l'appui de ce dire est que le terme de bas-bleu est devenu hors d'usage.

Mais, tout en se développant dans l'individu, le niveau de l'intellectualité du monde est resté le même. « Cache ta vie, » a dit un sage, c'est le précepte que doivent observer ceux qui sortent tant soit peu du rang par les qualités de leur esprit.

Serait-ce la certitude de ce fait qui pèse sur la vie du jeune comte Robert de Montesquiou, au point d'avoir voûté ses épaules, étendu une teinte pâle sur son visage, voilé sa jeunesse de mélancolie? Je ne le crois pas. Le monde a des indulgences pour ceux qui l'amusent : les excentricités en tout genre lui donnent un spectacle neuf et par-

fois divertissant, et je me tromperais bien fort, ou bien ce jeune apôtre de l'école nouvelle, ce Fortunio déliquescent a trouvé dame Jacqueline compatissante. M. de Montesquiou paraît convaincu que tout rêve réalisé est un ange auquel on a coupé les ailes, et que toute vérité vécue est une injure à un idéal quelconque.

C'est un outrancier de la modernité, un fanatique de Baudelaire, et le plus fervent des admirateurs d'un poète quintessencié qui, selon lui, est l'honneur de la littérature contemporaine. Ce poète, peu d'initiés connaissent ses œuvres, et sa gloire est circonscrite au sein d'une élite d'esprits dignes d'apprécier sa valeur.

Le souci de la perfection de son art l'attache, dit-on, une année entière au labeur de polir un sonnet unique ; il consacre un mois à un hémistiche, une semaine au choix d'une épithète. Aussi la vie est-elle trop courte pour lui permettre de produire à la lumière du jour une œuvre de longue haleine ; mais quelques pages ne suffisent-elles pas à donner la gloire, et à quelque trois cents vers sera confiée la mission de porter à la postérité la plus reculée le nom de Stéphane Mallarmé.

Tandis que le maître qu'il admire trône au plus haut du Parnasse contemporain, M. de Montes-

quiou s'applique à l'imiter. Il écrit lui aussi de jolis petits vers pour lesquels il dédaigne le fracas de la publicité, et dont les copies inscrites en caractères gothiques et sur vélin circulent dans des cénacles choisis. Il y introduit habilement les adjectifs inventés par le maître. Ces adjectifs sont fort beaux, de l'avis des experts : ils saisissent, paraît-il, sur le vif, l'acuité d'une sensation et en portent le frisson dans les esprits parvenus au degré d'affinement nécessaire pour goûter les adorables fadeurs de la langue des déliquescents.

Les originalités de M. de Montesquiou ne s'appliquent pas seulement à la littérature. On a dit, et j'ai peine à le croire, tant il me répugne d'admettre l'excentricité voulue chez les gens d'esprit, qu'un romancier moderne a peint, dans un ouvrage intitulé : *A rebours*, quelques-unes des bizarreries de ce jeune novateur, et que cette étrange indiscrétion a eu pour l'aider la complicité du modèle. Les singularités du mélancolique héros du livre ne le rendent point sympathique. Si la chronique dit vrai, et si le peintre a bien saisi la ressemblance, à coup sûr d'Artagnan renierait son neveu en l'original du triste Des Esseintes ; il faudrait alors souhaiter, pour l'avenir de la noblesse française, une invasion de barbares sur

la vieille terre des Gaules pour remettre un peu de sang neuf et vigoureux dans les veines de ses fils.

Mais on se tromperait singulièrement en procédant du particulier au général, en croyant que l'indulgence du monde dans un cas isolé est un signe d'approbation. Il n'en est rien. L'intelligence de M. de Montesquiou est une gibbosité sympathique... Cela ne prouve pas que l'on aime tous les bossus.

Il existe, de par le monde, des esprits aux allures vivantes et saines, et dont les productions plaisent par leur valeur propre, et par cette raison, que, s'attachant aux études historiques, elles écartent les problèmes qui mettent en éveil les défiances du timide jugement mondain.

Je veux parler du marquis de Costa, lequel, sous ce titre : *Un homme d'autrefois*, a fait revivre, pour l'édification de ses contemporains, la sympathique figure de son aïeul. Je veux parler aussi du comte de Ludre, auquel on doit l'histoire de la cour des quatre Georges d'Angleterre.

Le livre du marquis de Costa est d'une lecture attachante : il jette une grande lumière sur la naissance obscure du sentiment patriotique qui a fait l'unité de l'Italie. Écrit dans un style sobre, com-

posé avec art et une grande intelligence du choix des matériaux, cet ouvrage est l'un de ceux qui font souhaiter que, dans chaque famille de la noblesse française, il se trouve un écrivain capable d'élever un tel monument à la gloire de sa maison. Combien de familles possèdent des documents dignes de fournir matières à des publications intéressantes, et qu'il est désirable que de jeunes érudits s'appliquent à exploiter cette source abondante! Chacun de nous sourirait à la perspective de se voir présenter — par un petit-fils aussi instruit que le marquis de Costa — dans un portrait d'aïeul aussi séduisant que celui de l'ami de Joseph de Maistre.

Le comte de Ludre est un homme jeune encore, spirituel, remarquable par son goût éclairé en matière de littérature. Un des fervents du parti légitimiste, il partage à présent les idées politiques de son neveu, le comte de Mun, mais il met une modération spirituelle à pratiquer les doctrines du fougueux apôtre des catholiques intransigeants. Je croirais assez volontiers que ses convictions n'en sont pas moins entières et qu'à l'occasion ses sentiments s'affirmeraient avec une grande netteté; mais ma longue pratique des hommes m'a appris à voir les jugements très

droits appartenir de préférence aux caractères modérés.

Le comte de Baillon a retracé dans une étude d'un haut intérêt, le portrait de la fille d'Henri IV, l'épouse de Charles Ier; c'est un érudit et un expert en matière de goût. Le charmant hôtel qu'il habite, quai d'Orsay, offre la réunion de trésors d'art lentement amassés, triés avec une science éclairée de l'époque qui fait l'objet de ses prédilections, la Régence. Bronzes, tableaux, porcelaines, tout appartient au premier ordre de la perfection dans son genre.

M. de Baillon s'occupe activement de recherches historiques : ses publications sont fort goûtées. Il est aimable et bon ; son esprit alerte, et parfois un peu mordant, ne s'exerce cependant jamais aux dépens de qui que ce soit. Il jouit, entouré de ses charmantes nièce et petite-nièce, la baronne de Gartempe et la comtesse de Costa, d'une heureuse vieillesse, embellie par l'art, le travail, l'affection. C'est plus et mieux que le sage d'Horace.

J'ai constaté plus haut, mon jeune ami, que le public mondain était sévère aux ouvrages de l'esprit qui traitent des idées et des sentiments, et qu'il apporte un sens étroit et des partis pris à les juger. Je dois dire, à mon grand regret, que

l'ostracisme appliqué aux œuvres s'étend, dans beaucoup de cas, aux écrivains.

Il existe dans le faubourg Saint-Germain une certaine répugnance à recevoir des artistes ou des littérateurs. On cite le mot d'un grand seigneur : « Protégez l'art, les artistes jamais ! » et on ferme résolument les portes des grands hôtels armoriés à quiconque s'est illustré par son talent et ne doit qu'à son mérite personnel sa notoriété mondaine.

Quelques rares salons seulement sont ouverts aux auteurs à la mode, et encore s'efforce-t-on de les recevoir à titre d'amis ; on s'attache à réduire au tribut de quelques banals compliments l'hommage dû à leur personnalité. Volontiers on les prierait de prendre soin de laisser leur célébrité au vestiaire avec leur paletot. Jamais la primeur d'aucune œuvre nouvelle n'est donnée dans une réunion mondaine, les maîtresses de maison craignant d'infliger à leur salon l'allure d'un cénacle littéraire.

Cette tendance tient à deux causes : la première c'est que le milieu du grand monde était, jusqu'au commencement de notre siècle, le foyer du mouvement intellectuel. Ce centre s'est déplacé : il a gravité vers la démocratie ; de là une certaine rancœur inavouée, un dépit qui se traduit par des

airs de dédain : volontiers même on renvoie au boulevard un transfuge du camp devenu indépendant, et on le traite en ennemi.

La seconde raison est l'invasion du reportage dans la vie mondaine. Pour un seigneur à qui il plaît de lire, dans son journal du matin, la description de la toilette que portait son épouse au bal de la veille, il déplaît à l'immense majorité des gens du monde de voir l'indiscrétion publique s'emparer de leur vie privée. Il est odieux que l'existence intime soit journellement offerte en pâture à la curiosité la plus banale, la plus plate, la plus ridicule qui soit. Véritables Bouillons Duval de la littérature, la colonne des échos, dans trois de nos grands journaux parisiens, fait assaut des mêmes phrases stéréotypées. Ainsi vole aux quatre coins de l'Europe la pseudo-chronique d'un monde de convention, inventé un beau jour de toutes pièces dans une salle de rédaction et dont le moindre défaut est de ne point exister. Les renseignements qui servent à la confection de ces gloses sont puisés pour la plupart dans les lumières des secrétaires, précepteurs, majordomes, employés de grandes maisons. Quelques épaves du monde, joueurs malheureux, clubmen ruinés, font également ce métier, d'ailleurs peu

rémunérateur, dit-on, et la série de faux rapports qui émanent de ces sources douteuses est un sujet de continuelle irritation pour les gens du monde.

Ils en viennent à confondre les journalistes avec les reporters; l'erreur est grande, mais elle est excusable. La presse est l'arène où doivent forcément s'exercer aujourd'hui les talents nouveaux. La plupart des grands littérateurs contemporains ne dédaignent pas à l'occasion de s'y mesurer, et la prose d'obscurs plumitifs y coudoie celle des maîtres de l'époque. Cette confusion motive une défiance qui fait partie intégrante de la résistance aux idées nouvelles et qui est un des traits marqués de la vie intellectuelle du faubourg Saint-Germain. Aussi est-il infiniment rare de rencontrer dans un salon de la rive gauche un auteur célèbre ? Quand un hasard singulier amène pareille conjoncture, c'est pour moi, mon jeune ami, un véritable amusement de constater la curiosité, moitié enfantine, moitié défiante, qu'inspire le personnage. On croirait voir le héros des *Lettres persanes* se promener à Longchamps vêtu à l'européenne. On s'étonne autour de lui que rien de particulier ne trahisse sa qualité, et on s'écrie sur son passage : « Monsieur est Persan ! Quelle singulière chose d'être Persan ! Comment peut-on être Persan ? »

DIXIÈME LETTRE

LA VIE A PARIS

La légende bourgeoise, les descriptions des romans sont bien peu conformes à la réalité, quant à la vie que mènent ces soi-disant heureux de la terre, les membres de la haute société.

Cette existence ressemble, par beaucoup de côtés, à celle qu'adoptent les riches et les oisifs de toutes les classes, à ces différences près que les lois de la bienséance, les traditions de chaque famille, les obligations de société retirent quelques-uns de ses droits à la liberté individuelle, et cela encore plutôt au point de vue de la vie morale que de la vie matérielle. Il existe une solidarité entre les gens du monde à tel point qu'un événement qui affecte un

membre de la société touche tous les autres, même en dehors des droits de la parenté et de l'amitié; l'esprit de caste veut cela.

Faire partie de la société, y être né ou bien y être entré par le mariage, constitue, pour certaines personnes, une sorte de sacerdoce accepté souvent avec un sérieux admirable, exercé avec une minutie sans pareille et une ardente conviction. Des femmes, et même des hommes, quoique le sexe fort y soit moins enclin, pontifient sans trêve ni relâche, et dépensent leur existence entière à statuer sur des questions de bienséance, à travailler à la fastidieuse élaboration du code traditionnel du savoir-vivre.

Tous heureusement ne prennent pas tellement à cœur leur mission de représentants de la société polie, et, pour le plus grand nombre, le monde et l'opinion ne sont point d'aussi cruels tyrans.

En réalité Paris est la ville du monde où l'on peut jouir de la plus complète liberté.

La société y est si nombreuse, le grand monde est entouré de tant de milieux qui lui tiennent par tant de points de contact, les coteries s'enchevêtrent si bien les unes dans les autres que l'existence d'un chacun peut s'arranger comme il lui

plaît et qu'en observant extérieurement quelques règles infiniment moins nombreuses qu'on ne pourrait le supposer, il est facile de donner toute latitude à ses goûts personnels. L'actualité, cette déesse vorace, préside aux destinées quotidiennes de la vie intellectuelle de Paris, et anéantit ce dont elle s'est alimentée la veille. Habitués à vivre dans ce courant changeant, les Parisiens ne s'émerveillent de rien, ne se passionnent que de façon éphémère et ne s'occupent de vous que pour vous laisser aussitôt. On peut donc conduire son existence à sa façon, et cette façon pour les gens du monde est assez uniforme.

Un jeune célibataire, épris du songe de don Juan et qui compte pour le réaliser sur les talents de son tailleur, sur son habileté à manier le jargon du jour, sur la séduction du désenchantement qui est sa plus chère affectation, se lève tard, combine une tenue où le laisser aller matinal s'harmonise avec la correction anglaise, et monte un petit cheval bien doux pour se rendre au bois de Boulogne. Il pense au vernis de ses bottes et se juge irrésistible ; il relève les coudes avec une grâce unique quand il aperçoit de loin la belle dame de ses rêves, laquelle, entourée d'un peloton d'admirateurs, chevauche dans l'allée des Poteaux, distri-

buant avec une savante parcimonie ses sourires.

Il est un endroit du Bois où l'allée des cavaliers croise l'allée des Acacias : ce carrefour privilégié a reçu le nom de la Potinière. C'est là que s'arrêtent les buggys, les poney-chaises, les mail-coaches, pour y rencontrer les fervents matinals des sports équestres et pédestres.

Les femmes y viennent en robes simples et en chapeau rond, les hommes en veston. Les jeunes seigneurs haranguent les jolies dames. On y disserte du temps qu'il fait, du bal d'hier, du petit potin printanier qui éclôt avec les violettes et les pois.

Aller à la Potinière régulièrement est une grande affaire pour les gens qui se respectent. Cesser de s'y rendre est un pas marqué dans la voie de l'austérité : on dépend l'enseigne de la jeunesse, on se range sur la planche des fruits mûrs, quand on abandonne ce rendez-vous quotidien de tout ce que Paris compte de gens habiles à dépenser gaiement le trop-plein de leurs activités de cœur… ou de muscles.

Voici la jolie comtesse de Saint-Roman aux cheveux dorés, à la bouche mutine, à la mine candide et espiègle. Elle a toujours un éclat de rire imminent, et quand il éclate, c'est le rire de Samary à

la note jeune et fraîche, l'écho d'une nature simple et bonne, d'une invincible séduction dans la franchise de ses appréciations, dans sa gaieté communicative.

Un peu plus loin, adossé à un arbre, voici le prince de Sagan avec le marquis de Modène et le baron d'Hélie, trois adeptes du pédestrianisme. La cinquantaine sonnée n'a rien retiré de son élégance au prince de Sagan ; ses cheveux semblent poudrés d'argent, les frimas de l'âge choisissant une façon coquette de marquer sur lui leur empreinte. Sa tenue est irréprochable ; le ruban seul de son lorgnon est un poème. Le prince parle aux pèlerins de ce monde sublunaire comme un habitant d'une planète supérieure, où la nature serait astiquée tous les matins, le ciel repeint tous les mois, les astres remis à neuf tous les ans, où la tenue et l'élégance seraient des vertus civiques, où le chic mènerait à de grands honneurs. De cette planète il descendrait en bon enfant pour entretenir les exilés sur cette pauvre terre, les élevant momentanément par l'honneur de sa conversation à participer au relief singulier de cette situation unique.

Le prince de Sagan est le pontife de l'élégance, l'Alcibiade des temps modernes, l'inventeur des

courses d'Auteuil, l'oracle du cercle de la rue Royale ; au demeurant un excellent ami, sûr et dévoué, un homme de goût et d'esprit.

Le marquis de Modène est le grand blasé du siècle. Vétéran des batailles de l'amour, il garde un souvenir attendri et cher des beaux jours d'antan, souvenirs qui parfois encore réveillent en lui de vivaces ardeurs valant un renouveau soudain à ses anciennes prouesses. Quand ses amis s'en émerveillent et admirent tout haut : « On ne peut pas vieillir tout le temps, » dit l'aimable marquis en souriant de l'air doux et désabusé qui lui est familier.

Le baron d'Hélie est du Midi. C'est dans les environs de Narbonne qu'est éclose cette fine fleur d'élégance parisienne. C'est un sportsman émérite, un fanatique des réunions du Comité des courses, un célibataire convaincu qui partage son existence entre l'intérêt du turf et l'affection de ses amis. La ville et la campagne sont pour lui le club et Longchamps. Il a de l'esprit, du tact, de la bonté : le vernis de ses bottes est irréprochable et le chapeau gris qu'il arbore à la première réunion du printemps au bois de Boulogne est d'une élégance qui donne la note de l'essence même du parisianisme.

Le duc de Morny paraît à la Potinière sur un

grand cheval alezan. Sa charmante femme l'y retrouve à l'heure dite. Elle arrive menant deux jolis poneys noirs. Elle a de beaux yeux, une grâce un peu exotique, un sourire charmant; quand elle sera acclimatée dans son nouveau milieu on en dira, j'imagine, que le Vénézuela n'aurait pu envoyer au Vieux Monde une plus jolie fleur, et que la société parisienne n'a qu'à se louer de cette transplantation.

Parmi les jeunes femmes qui pratiquent le pédestrianisme, rappelant vos jolies grand'mères que prêchait Tronchin, je reconnais Mmes de Pracomtal, de Kergariou, de Salignac-Fénelon, de Chevigné.

La première ressemble à une jolie nymphe habillée par Redfern. Elle a cette élégante minceur des femmes de Jean Goujon, sa fraîche beauté n'a rien à craindre des indiscrétions du soleil matinal; ses traits enfantins sont réguliers, ses cheveux blonds admirables.

La comtesse de Kergariou, grande également, à la tournure svelte et gracieuse, est une ravissante femme de vingt-cinq ans à peine. Ses yeux d'un bleu sombre ont un rayonnement très doux qui se ferait sévère volontiers ; une flamme intelligente y luit. Son teint est d'une pâleur chaude, et le type

espagnol de ses traits rappelle l'origine flamande de sa famille.

Le visage de Mme de Salignac-Fénelon a une adorable finesse de traits qui se reproduit heureusement chez le joli bambin de six ans bien comptés qui accompagne sa charmante mère d'un air de mâle protection. C'est une femme intelligente et instruite que celle qui porte le grand nom de l'auteur de *Télémaque*. Très occupée de l'éducation de ses nombreux enfants, très curieuse des choses de l'esprit, elle paraît prendre un intérêt médiocre, et cela par acquit de conscience, aux plaisirs de son âge. Son regard est doux : c'est une Eucharis spirituelle qui eût désespéré le fils d'Ulysse et n'eût jamais inquiété Calypso.

Voici la comtesse de Chevigné dont le profil classique, les beaux yeux bleus, la grâce ingénue font une des plus jolies femmes de la société de Paris. La petite fille de la chaste amante de Pétrarque a, elle aussi, une source de poésie au fond de son joli regard clair. Le charme irrésistible de la comtesse enlève tous les suffrages.

Montant son beau cheval noir, voici M. de La Haye-Jousselin. C'est un seigneur très correct dont les aïeux ont eu le grand tort de ne point aller aux Croisades, mais qui répare de son mieux cet

oubli par l'heureux choix qu'il fait de la qualité de ses amis. Si l'on était méchant, l'un des portraits de Célimène lui serait applicable.

M. Ridgway porte très légèrement un sort pareil, moins attristant pour un citoyen de la libre Amérique. Il a une nonchalance heureuse : un éclair de satisfaction luit au fond de son regard endormi. Il me semble qu'à travers sa placidité brille la souvenance de la joie d'hier, la douce certitude de l'allégresse de demain. S'il nous racontait à quoi il pense, nul doute que l'intérêt n'en serait très vif, mais c'est une peine qu'il n'a pas encore prise. Un mystère plane sur le secret de sa vie intellectuelle. Il regarde le bois verdissant, il entend le chant de l'oiseau matinal, il écoute bruire la sève printanière dans les pousses tendres, et le renouveau a peut-être pour lui une délicieuse signification. Ou je me tromperais fort, ou M. Ridgway serait de ceux que maudit le poète pour qui « la nature immense serait vide, s'il ne portait en croupe ou Lisette ou Ninon » et qui ne se font pas faute « d'attacher des jupons aux arbres de la plaine et la cornette blanche au front des coteaux verts ».

Mais il est temps de regagner la capitale. Je croise, chemin faisant, la comtesse de Biencourt menant elle-même son buggy. Tout le monde con-

naît cette grande dame artiste, dont le ravissant hôtel de la rue Vernet est un musée rempli des remarquables œuvres dues à son ciseau. Admirablement douée, et d'une rare intelligence, la comtesse a fait une étude spéciale de l'art de l'ornement. Les candélabres, les flambeaux, les cartels sortis de ses mains rivalisent avec les productions des célèbres ouvriers artistes du siècle dernier. Émule de Gouthière et de Riesener, elle eût sans doute pu porter plus haut son ambition. On ne regrette pas cette modestie en voyant combien elle a su exceller dans la spécialité qu'elle a choisie.

C'est à l'heure intime qui suit le déjeuner que se font les visites d'amis. Ne faut-il pas une particulière attraction pour affronter la certitude de trouver Monsieur fumant le cigare de sa digestion, Madame piquant son aiguille dans une tapisserie qui n'est peut-être pas aussi symbolique que celle de Pénélope, ou bien torturant la laine innocente d'un mouton à l'aide d'un petit crochet? Les babys se livrent à de la gymnastique primaire sur le tapis. C'est un moment d'accalmie dans l'activité quotidienne, et l'ami qui alors survient est le très bienvenu, surtout s'il apporte la nouvelle du jour, la critique de la robe de Mme X..., une invitation pour un petit dîner au cercle de la rue Royale,

le projet ébauché d'une partie de campagne...

A trois heures, la voiture est commandée. Madame revêt une toilette de visites, pour aller porter dans une dizaine de salons le doux parfum de violettes dont sa jolie personne est imprégnée, l'étrenne d'une invention nouvelle dans le domaine sans bornes de la parure féminine, l'attrait exquis de son charmant bavardage.

De plus en plus l'usage se répand de ne faire ses politesses qu'aux jours et aux heures. La banale carte de visites est portée par un domestique, et du premier janvier au premier mai c'est huit cents, c'est mille de ces petits carrés de bristol qu'on fait distribuer dans Paris par un fidèle serviteur. On ne voit plus autant de voitures armoriées s'arrêter de porte en porte, rue de Grenelle, rue de Varenne, faubourg Saint-Honoré, et une petite main gantée sortir de l'ouverture de la glace baissée pour distribuer des politesses en carton. Ce travail aussi considérable que fastidieux se fait aujourd'hui à beaucoup moins de frais. Les jeunes femmes se bornent le plus souvent à faire les visites où elles sont sûres d'être reçues. Elles vont s'asseoir un instant auprès du fauteuil de la parente âgée qui ne sort plus guère, et reçoit avec nne joie reconnaissante la bouffée d'air frais du

dehors qu'apporte le frou-frou charmant de la robe de la jolie nièce ou de la petite-fille. Elles vont voir une amie retenue sur sa chaise longue par quelque intéressant empêchement. Elles vont enfin aux « jours » et aux petits cinq heures.

Les visites de jour ne sont généralement pas récréatives; recevoir de trois à sept quiconque se présente, a quelque chose d'un peu solennel et ennuyeux. Quoi qu'on fasse il manque toujours en ces occasions de cette intimité, de cet abandon qui font le charme de toute réunion; j'ai souvent pensé que ces réceptions diurnes demandent chez la maîtresse de maison plus d'art de conversation, plus de grâce communicative pour y créer une atmosphère agréable, qu'il n'en faut pour animer une grande soirée.

En effet, il se trouve dans un salon cinq, dix, quinze personnes qui généralement ne se connaissent pas.

Des groupes se forment, des conversations s'engagent pour se rompre aussitôt, la durée d'une visite ne se prolongeant guère au delà d'un quart d'heure.

L'élément masculin manque la plupart du temps ou, quand il est représenté, c'est par quelque parent de province, ou voisin de campagne... Les

amis, presque toujours, préfèrent venir aux heures intimes, familières.

Cela passe pour un très mauvais tour à jouer à un seigneur peu défiant que de l'attirer au milieu d'un aréopage féminin. Il se trouve très dépaysé, presque seul de son espèce, livré au caquetage de ces jolies perruches au plumage varié.

Plus intimes et plus recherchés sont les petits *five o'clock* quotidiens qui réunissent autour d'une petite table, chargée des plus nouvelles inventions de la mode anglaise en fait de bouilloires, théières, cuillers à queue de rat, dix ou douze habitués fidèles.

Les cinq heures les plus suivis sont ceux de la princesse d'Aremberg, de la comtesse de l'Aigle sa sœur, de la comtesse de Belbeuf, de la comtesse de Ludre, enfin de la baronne Alphonse de Rothschild, de la marquise d'Hervey et de la vicomtesse de Broissia.

La comtesse de l'Aigle fait un certain contraste avec sa charmante sœur. Grande, de belle tournure, elle a plus de brusquerie que de grâce, plus d'intelligence que de charme dans l'esprit. C'est une personne sérieuse, aimable et enjouée dans l'intimité, aimant peu le monde, prenant la vie plutôt par le côté grave de ses devoirs que par

celui de ses plaisirs. Elle profite de sa haute situation pour faire beaucoup de bien, et cela avec une absence d'ostentation qui rend sa charité plus méritoire et plus efficace. Elle a un fils unique dont l'éducation absorbe la meilleure part de son temps, et, comme les existences utilement occupées sont encore celles qui laissent le plus de loisir, elle parvient à se tenir au courant du mouvement littéraire, artistique et scientifique contemporain. Bibliophile émérite, elle rivalise avec la comtesse Fernand de La Ferronnays pour sa connaissance approfondie de cette branche de l'érudition. Elle raisonne reliure, éditions, comme feu Brunet lui-même et ne respecte pas à ce point la couverture rare et précieuse des livres qui composent sa superbe bibliothèque qu'elle ne sache à merveille ce qu'ils renferment.

La comtesse de Belbeuf habite le bel hôtel bâti par sa mère la comtesse Siméon, sur le quai d'Orsay. C'est une femme aimable et bonne, chez laquelle les qualités du cœur, de l'esprit, de l'intelligence se font merveilleusement équilibre. Sa conversation est sérieuse sans pédanterie; elle fait des frais sans que sa politesse ait rien d'empressé ou d'apprêté, enfin elle brille par un art parfait de ce qui se dit ou ne se dit pas, de ce qui se fait ou ne se fait pas.

Les années n'ont point pesé sur cette belle tête au profil classique : ses cheveux sont toujours aussi beaux, ses dents aussi éblouissantes. De même chez cette privilégiée le cœur n'a point vieilli, et les filles de ses amis la regardent avec une affection confiante qui n'a rien à envier à celle plus familière que lui portent ses contemporaines.

L'hôtel du quai d'Orsay s'ouvrait du vivant de la comtesse Siméon à des réceptions très suivies. Fermé depuis la mort de cette charmante femme qui en faisait les honneurs avec une grâce bienveillante, empreinte de cette politesse d'autrefois dont le secret semblait être de s'oublier pour ne penser qu'au plaisir d'autrui, sa réouverture sera saluée avec joie par la société.

La comtesse Hubert de Montesquiou aidait M[me] de Belbeuf, sa tante, à en faire les honneurs. Piquante, jolie, d'un charme très original, elle brille par une tournure d'esprit très personnelle. Il y a un fonds de mélancolie tempéré par une grande activité de pensée chez cette jeune femme. Je serais tenté de croire qu'elle cherche un peu trop les dessous des choses ici-bas pour en trouver le meilleur côté. Il y a chez elle une droiture, une franchise d'honnêteté qui s'accommodent mal des petites découvertes que font forcément ceux qui

étudient et analysent avec trop de précision. Le mieux est de ne pas demander à ce pauvre monde plus qu'il ne peut donner. Démocrite et Héraclite me semblent tous deux dans le faux. C'est prendre la vie trop à cœur que de vouloir y appliquer une règle. Ne rions pas, sourions ; ne pleurons pas, soupirons. Les années sont plus légères à qui possède la faculté de se consoler comme Candide en bêchant son jardin...

Le *five o'clock* de la comtesse de Ludre est également fort suivi. Jamais élégance ne fut de meilleur aloi que celle de la maîtresse de céans, et l'art de la couturière y a bien peu de part. C'est la délicate recherche dont elle est l'objet, c'est la grâce unique, un peu étrange, de celle qui porte ces jolies fanfreluches qui en fait tout le prix.

Fille du prince Charles de Beauvau et de la comtesse Komar, la comtesse de Ludre a pris à ses deux ascendances ce qu'il y avait de meilleur. à l'une l'esprit, le bon goût, la mesure, qualités françaises par excellence ; à l'autre, son charme un peu exotique, et ses grands yeux rêveurs où dort toute la poésie des pays du Nord. Blonde et blanche, à dix-huit ans, c'était la Nixe des légendes, la fée malicieuse au regard un peu inquiétant et chercheur, aux yeux verts où se réfugiait l'expres-

sion d'un visage régulier, au sourire rare. Son mari, le comte de Ludre, est digne d'apprécier un charme aussi séduisant : j'ai déjà trouvé l'occasion dans ces pages de vous parler de cet aimable lettré, de ce gentilhomme érudit.

Tout autres sont les travaux dont s'occupe le marquis d'Hervey de Saint-Denis. Versé dans l'étude des langues orientales, et dans celle des sciences naturelles, il est connu dans le monde érudit par les mémoires qu'il a présentés aux différentes sociétés savantes de France et de l'étranger et comme professeur de chinois au Collège de France. C'est un silencieux, peut-être un observateur. Il porte dans le monde une attitude bienveillante mais désintéressée.

Sa charmante femme y a beaucoup de succès. C'est comme esprit et comme beauté l'une des personnes les plus remarquables de la société de Paris.

Fille de M. Ward qui sut obtenir une place importante dans la confiance et l'amitié du feu duc de Parme, son mariage lui fit quitter Vienne où elle passa les premières années de sa vie. Son frère habite encore l'Autriche : il en vient de temps à autre apporter à sa sœur les nouvelles de la haute société. C'est un charmant jeune homme,

qui doit être apprécié dans les cercles dont il fait partie. J'ai eu le regret, hasard singulier, de ne pas avoir l'occasion de le rencontrer à Vienne et j'ai dû attendre mon retour à Paris pour faire sa connaissance.

La marquise d'Hervey est blonde et rose : ses joues fleurissent de l'incarnat le plus délicat. Sa toilette exquise fait grand honneur au talent de l'illustre couturier Worth, et jamais le maître ès élégance parisienne ne trouva, avec aucune cliente, des facilités semblables pour déployer son génie. Rien ne manque, en effet, à Mme d'Hervey de ce qui fait la grâce accomplie. Sa taille est fine, d'une absolue perfection de proportions. Elle n'est ni trop grande ni trop petite. Ses cheveux blonds ont la coloration exacte qui s'harmonise avec toutes les couleurs : tous les genres lui conviennent : chacun d'eux semble prêter à sa délicate beauté un nouvel éclat.

Très instruite, parlant plusieurs langues, s'exprimant à merveille dans chacune d'elles, de plus, artiste convaincue et peintre à ses heures, son entretien est aussi séduisant que sa personne.

C'est le type merveilleusement équilibré et complet dans tous ses détails de ce qu'on appelle « la jolie femme », telle que la concevait la littérature

romanesque du commencement du siècle, et dont l'idéal a persisté dans la peinture de nos jours.

Elle semble descendre d'un portrait de Cabanel, ou bien sortir toute vivante d'un roman de Mme Riccoboni. L'art moderne s'est avisé d'introduire, dans ce convenu, le souci de la personnalité. Je le regrette un peu, je l'avoue, malgré mon admiration pour un art plus humain, plus élargi. J'aimais ces jolies héroïnes, semblables entre elles, qui inspiraient le sonnet d'Arvers, qui avaient des caprices, des dépits, des boucles blondes, de l'esprit à leur façon et des sourires attendus. Si leur commerce manquait un peu d'imprévu, si l'éternel féminin s'était figé chez elles en une image dont l'équivalent dans l'ordre artistique serait une gravure de modes, elles avaient un côté charmant... celui d'occuper le cœur sans trop préoccuper l'intelligence. On savait immanquablement ce qu'elles allaient dire après...

Se plaindre ou se louer de pareille chose est impossible après avoir entretenu cinq minutes la vicomtesse de Broissia.

Sa physionomie pétille de gaieté : une intelligence nette et hardie se lit dans son regard clair et son esprit a l'allure piquante et originale de ses jolis traits fins.

C'est une joyeuse et une charmeuse, une nymphe déguisée en Gavroche, un Clodion qu'animerait tout l'endiablement de la blague moderne.

Il est amusant d'entendre le langage d'aujourd'hui, dans sa verve un peu osée, sortir de ces lèvres qui s'arrondissent dans la courbe qu'aimait Latour. Parfois le mot hardi, celui qui effarouche les douairières, égaie cette conversation dont le charme réunit un auditoire choisi.

Personne ne cause comme M[me] de Broissia. Le langage même chez elle est amusant; c'est l'étoffe de sa pensée qui se déroule chatoyante, diaprée; d'autres ont des mots heureux, des trouvailles d'expression, des moments de gaieté, des thèmes qui échauffent leur verve et prêtent à leur entretien un attrait momentané. Ici la gaieté coule de source, les mots spirituels se pressent, se suivent sans apprêt et sans effort.

Le monde rend justice à de pareils mérites. Le commerce de toute femme véritablement spirituelle, et qui, comprenant le charme de la bienveillance et de la bonté, dédaigne d'exercer sa verve aux dépens du prochain, est toujours goûté et recherché. Partout elle est entourée, adulée; un cercle se forme autour d'elle : sans efforts, elle remporte les succès les plus flatteurs, et réunit les suffrages.

Son sort est mille fois plus enviable que celui d'une beauté à la mode; celle-ci doit combiner, chercher ses effets; pour plaire, il lui faut être toujours la même, toujours nouvelle, sans cesse égale à elle-même et cependant se surpasser.

Cette destinée a un côté fort triste et j'aurais une fille, mon jeune ami, que j'appellerais plutôt de mes vœux auprès de son berceau une fée spirituelle que toute autre. Il m'a toujours semblé dans les choses du monde et de la vie que le don d'amuser était le plus précieux de tous ceux que l'on apporte en naissant. Une des plus grandes fautes ici-bas, c'est de s'asseoir sur ses trophées quand on a remporté une victoire, c'est de considérer les avantages obtenus comme définitivement acquis, c'est de s'arrêter et de se croire dispensé de futurs efforts. Le succès aussi bien dans l'arène de la vie que dans la petite sphère du monde est à ceux qui travaillent toujours et jamais ne se lassent, à ceux qui gardent sans cesse en vue la perfectibilité indéfinie dont est susceptible la nature humaine, et la possibilité constante d'un ajustement plus savant et meilleur des choses de l'ordre moral comme de l'ordre matériel.

Le monde de Paris semble avoir perdu ces consolantes notions générales de la vie. Il paraît s'être

fatigué de ses plaisirs ordinaires et s'être découragé d'en chercher de nouveaux.

Jadis les réunions mondaines avaient lieu du commencement du carnaval aux derniers jours de mai. Ce mois finissant marquait l'extrême limite du temps où il fût loisible de donner un bal, où l'on pût, sans crainte de voir ses salons vides, penser à recevoir ses amis.

A présent, le développement des goûts de sport et la mode qui s'établit d'aller passer l'hiver dans le Midi ont fait prévaloir les habitudes anglaises. A la fin de mars, les laisser-courre terminés, les Parisiens attardés dans les châteaux, à Cannes ou à Pau, regagnent la capitale, ce qui fait que les réunions mondaines ne commencent guère qu'avec le carême pour se terminer à la mi-juin, après le Grand Prix. Deux ou trois bals blancs, selon l'expression consacrée aujourd'hui, sont donnés généralement avant le commencement du saint temps de pénitence pour la délectation de la jeunesse. Il est rare qu'une femme mariée aie l'occasion, avant Pâques, d'arborer une robe de bal.

En carême, chaque maison adopte un jour. Parfois un peu de musique augmente l'attrait de la réception. Les fêtes ont l'allure passablement solennelle : on y va avec la pensée de devoirs à

rendre plutôt que de distractions à trouver. De plus en plus il entre dans les usages de sortir tard, et depuis deux ans il règne si peu de gaieté et d'entrain, l'air ambiant s'est si bien imprégné de mélancolie, que la mode s'établit également de rentrer de bonne heure. Entre onze heures et minuit tous les invités défilent dans un salon et en ressortent avec une hâte contagieuse et inexplicable pour redemander leurs voitures, lesquelles, pour la plupart, n'ont que le temps d'aller trouver l'extrémité de la file d'un côté pour la reprendre de l'autre. Et comme tout le monde est saisi au même moment de la même idée, le mouvement demande un certain temps; on doit attendre, et presque toute la soirée se passe dans l'antichambre. On voit alors ce plaisant spectacle des salons déserts, les maîtres et maîtresses de maison s'y morfondant en s'étonnant de la promptitude à disparaître de leurs invités, tandis que l'escalier retentit des conversations, des rires des fugitifs.

Voilà ce qui se passe aux réceptions de carême. Les bals de printemps se prolongent plus avant dans la nuit. Encore faut-il une proportion très forte de jeunes filles dans la composition des invités pour qu'on arrive péniblement à faire durer un cotillon jusqu'à trois heures du matin.

Les jeunes femmes d'aujourd'hui ne sont ni moins gaies ni moins désireuses de se divertir que par le passé, mais le courant du plaisir pris en commun ne s'établit point. Les manifestations de l'activité mondaine se réduisent de plus en plus : on dirait le vieil entrain français frappé d'anémie au sein des hautes classes. Revivra-t-il jamais? C'est une question que l'on peut se poser.

L'art de causer se ressent de cette décadence de l'habitude de vivre en société. Nul doute que certains salons n'aient gardé le privilège de réunir les brillants causeurs et d'offrir à leurs fidèles le plaisir de se retrouver dans une atmosphère spirituelle et sympathique, mais le goût de ce délicat régal se restreint de plus en plus dans de petits cercles.

Les grandes réunions du monde, bals, réceptions, semblent faits pour offrir aux douairières l'occasion favorable de dormir, aux hommes d'un certain âge celle de se promener avec indifférence ou de stationner mélancoliquement dans les portes, aux jeunes gens de l'un et l'autre sexe celle de se livrer à l'agréable occupation du flirt.

Cette importation d'outre-Manche a fait de notables progrès chez vous. La plupart des jeunes femmes sont devenues des adeptes dans cet art qui peut se définir : « jouer à l'amour ». Qu'est-ce

que le flirt en effet? C'est le jeu de bilboquet du sentiment, c'est l'introduction du langage de la passion travestie par la blague moderne dans la conversation mondaine, avec une tendance à sauver ce que ce genre a de scabreux par des allures garçonnières et des brusqueries calculées.

Nul doute que cette innovation n'amène quelques hardiesses de langage, que la tradition de la réserve féminine établie dans la haute société n'ait eu quelque peu à en souffrir.

Mais cette invasion des mœurs anglaises a simplement donné une impulsion à ce qui déjà existait. Les natures communes ont pris dans cette nouvelle forme le pli de leur vulgarité native. L'emploi à tort et à travers des termes d'un jargon spécial est venu remplacer celui de locutions non moins mal choisies. Les natures distinguées et délicates ont gardé, même en suivant un peu le mouvement, le choix dans les expressions, le discernement des termes à employer et de ceux à rejeter, le bon goût qui est l'apanage des personnes bien élevées.

Je ne suis donc pas de ceux qui réprouvent et regrettent les nouvelles façons de faire.

J'ai fréquemment dans le monde soutenu cette thèse et je suis prêt à maintenir mon dire.

Ce n'est pas un engouement momentané pour le langage emprunté à l'écurie et au sport, ce ne sont pas les tentatives faites de nos jours pour établir un plus grand laisser aller dans les habitudes du monde, qui pourraient changer les usages consacrés de la bonne compagnie. Les engouements ont toujours existé, variant selon les époques ; ces tentatives ont toujours été faites.

La société française gardera son vieux renom ; elle continuera d'être le sanctuaire des bonnes manières, de la politesse et des mœurs élégantes, si dans les familles se maintient à un degré suffisant la tradition de la bonne éducation des filles. Cette éducation, j'en ai longuement parlé, je n'y reviendrai point. Mon intime conviction est que, tant qu'il existera des femmes de qualité perpétuant le type que j'ai cherché à préciser, elles sauront maintenir leur milieu au niveau de leur caractère intellectuel et moral. On leur parlera leur langue ; elles feront naître autour d'elles des sentiments conformes aux aspirations de leurs cœurs : elles inspireront les grands dévouements, elles relèveront les courages.

Le culte de la femme est vivant dans le peuple de France du haut en bas de l'échelle sociale. N'est-ce pas sur leurs genoux que se formera cette

génération future que j'attends et que j'espère pour l'avenir de votre pays?

Mais, en dehors des choses de la vie quotidienne, promenades, visites du jour et du soir, l'existence mondaine comporte des solennités dont je dois, mon jeune ami, vous entretenir.

Jadis une saison ne se passait pas sans que chaque semaine il ne se donnât un grand bal. Vous trouvez dans le roman de M. de Goncourt : *Chérie,* une idée très juste de ce qu'était l'animation du mouvement mondain à la fin de l'Empire. Les deux premières années qui suivirent la guerre furent un temps d'accalmie, mais le printemps de 1873 put rivaliser avec la mémorable année de l'Exposition, et, durant les cinq ou six années suivantes, les fervents du monde n'eurent point à se plaindre du défaut d'occasions pour satisfaire leur passion favorite.

Aujourd'hui, ainsi que je l'ai dit plus haut, tout est changé ; 1886 a été désastreux et 1887 ne s'annonce pas d'une manière plus favorable, au contraire.

Combien je suis attendri quand je pense à la détresse de mes charmantes petites amies. C'est que je les ai beaucoup étudiées à ce point de vue, et aucune recherche ne m'a plus intéressé, je dirai

même passionné, que celle des différents effets que produit la mondanité sur les complexes organisations féminines. J'ai fait à ce sujet une foule d'observations dont je serais heureux, cher ami, de vous voir, avec le tact et le discernement qui forment le fonds de votre caractère, contrôler la justesse.

Une jeune fille entre dans le monde, elle se marie ; trois ou quatre années s'étant écoulées, elle est en pleine possession de la place qu'elle doit occuper. Il lui faut ce temps, quelquefois un délai plus long encore, pour se révéler et pour conquérir sa place au soleil. Il est rare qu'une femme passe vingt-cinq ans sans avoir montré sa véritable mesure, et donné à ses contemporains les éléments nécessaires pour asseoir leur jugement.

La première de toutes les conditions pour que ce jugement soit favorable, c'est qu'elle soit née dans le milieu où elle doit vivre et qu'elle y ait été élevée.

Ce qui est digne de remarque, c'est que les étrangères et les filles de la bourgeoisie s'acclimatent infiniment mieux dans le grand monde que les filles de l'aristocratie française élevées loin de Paris, soit dans leur famille, soit dans quelque institution de chef-lieu.

La charmante petite héroïne de M. Halévy fera une « princesse » très séduisante. Des Américaines, des Anglaises sont devenues les plus charmantes femmes de la société de Paris. Des femmes issues d'un sang roturier sont de vraies grandes dames. Jamais, en revanche, une provinciale n'a su se débarrasser complètement de ses désavantages. Cela tient à ce qu'en France, chaque milieu a des allures qui lui sont propres. Il forme à lui seul une petite église. Les métropoles des divers départements sont des mondes minuscules où les barrières sociales sont cent fois plus infranchissables que partout ailleurs. On ne raisonne pas de même à Poitiers qu'à Bordeaux, à Montpellier qu'à Rennes. Toutes ces capitales renferment quatre ou cinq sociétés bien tranchées ; la préoccupation de chacune d'elles est de se maintenir à son niveau et d'écraser celles qu'elles considèrent comme étant d'un rang inférieur. Il en résulte que le souci de la dignité de chaque personnage est une grosse affaire, et que l'importance des rôles devient visiblement disproportionnée avec celle des centres où s'agitent ces ambitions et ces intérêts.

Il faut avoir habité, en France, une ville de province pour se rendre compte du degré d'ankylose

morale et intellectuelle auquel on peut encore arriver au siècle du progrès et des lumières.

C'est un terrible coup de pouce pour un jeune cerveau que celui qu'impriment sans s'en douter des parents entichés de sots préjugés de caste et de rang. On ne sait pas à quel degré le défaut de s'arrêter à des vétilles d'amour-propre, à de sottes recherches d'orgueil, abaisse l'intelligence et ferme l'horizon de la pensée.

Les enfants élevés dans une atmosphère imprégnée de ces petitesses ont l'esprit irrémédiablement faussé au point de vue de la vie du monde. Jamais ils n'en aborderont les difficultés avec cette aisance et cette simplicité qui sont les seules armes nécessaires et efficaces.

« Croyez-vous donc que vous allez faire sensation? » disait un vieil ambassadeur, passablement bourru mais plein de sens, à un jeune attaché qui arguait de sa timidité pour retarder ses débuts dans la société de son nouveau poste. La jeune beauté de Nantes, de Poitiers, de Lille ou de Reims ne pourra jamais se débarrasser de la conviction malencontreuse que ses faits et gestes sont d'une importance capitale. Elle croira ses pas observés, les nuances de son amabilité discernées, ses sourires comptés. Elle prendra son rôle au grand sérieux,

lui donnera une allure bien plus théâtrale qu'il ne convient, et, après avoir débuté une première fois à dix-huit ans, elle ne cessera jamais de débuter, et encore, et toujours, jusqu'à ce que, la vieillesse arrivée, elle tombe dans une misanthropie chagrine, ou dans une dévotion outrée, conséquences l'une ou l'autre de la série des désillusions qu'elle a subies.

Le secret de réussir dans le monde est de n'attacher aucune importance au succès, d'y apporter un oubli de soi et une simplicité entière. Il faut s'y montrer tel que l'on est, avec infiniment de réserve quant aux dons exceptionnels que l'on peut posséder.

Jamais le programme n'est mieux rempli que par les femmes qui ont été toute leur vie sur un pied de camaraderie familière avec ceux qu'elles sont appelées à fréquenter.

La même remarque est applicable aux hommes, mais la chose existe à un moindre degré. Le rôle des femmes comporte un art plus raffiné des petites choses de la vie courante, tandis que l'existence masculine, plus large, plus mouvementée, rend moins susceptible de contracter d'une façon irrémédiable le pli du milieu où l'on a vécu.

Je me flatte, mon jeune ami, au bout de dix mi-

nutes d'observation, de vous dénoncer la provinciale sous la femme du monde. Sa voix, son intonation, jusqu'à sa façon de marcher la révéleront. Je connais quelques signes certains qui me diront la bourgeoise, et cependant la distinction est infiniment plus délicate à établir. Je ne compte pas vous livrer, mon jeune ami, tous mes secrets... Un seul suffira pour vous faire juger de l'étude approfondie que j'ai faite de ces délicates nuances.

La provinciale a des regards inquiets : elle se méfie des paroles prononcées près d'elle à mi-voix. Un soupçon perpétuel se lit dans l'expression de son visage. Elle goûte peu la plaisanterie, et ce badinage innocent dont des phrases à double entente font tous les frais lui inspire une terreur mortelle.

La femme de modeste extraction, mais élevée à Paris, n'aura point ce travers : elle voilera ses ignorances premières sous une timidité modeste ; si elle est intelligente, elle apprendra vite et bien son rôle de femme du monde. L'écueil pour elle sera plutôt dans la partie technique, si on peut dire, du métier. Ainsi il est rare qu'elle apprenne l'art de s'habiller.

Une femme de qualité en grande toilette est généralement décolletée comme il convient, ni trop ni trop peu. La provinciale et la bourgeoise le sont

presque toujours pas assez et, pour quelques rares exceptions, infiniment trop. Il y a une mesure très délicate en pareille matière. La femme du monde de naissance et d'éducation a une telle habitude de la toilette qu'elle trouve cette mesure sans effort et sans étude. En revanche, celle qui attend ses débuts, ses fameux débuts! pour arborer une robe décolletée, se tourmente, s'agite, se fait des scrupules, les met en œuvre... ou bien alors s'en débarrasse trop complètement.

Sur un seul terrain cependant, les filles de ducs, de hobereaux, de marchands, sont à égalité! je n'ai encore jamais trouvé dans aucun milieu, sous aucun ciel, de fille d'Ève qui ne s'imaginât qu'elle devait à sa parure le plus clair de ses charmes. Notre mère commune, courbée sous la douleur de la faute, lorsque tremblante, humiliée, elle tressa des feuilles pour cacher sa nudité, dut se mirer dans une source pour arranger avec grâce ses voiles verdoyants, et cinq mille ans n'ont rien ôté à ses filles de cette préoccupation.

Mme de Maintenon, ce miracle de raison et de sagesse, cette intelligence si large, si pondérée, n'a pas su échapper à cette faiblesse. Elle se cachait, dit l'histoire, et pleurait d'humiliation parce que sa robe de parente pauvre était trop courte.

Une étrange modestie fait que toute femme attribuera ses succès à son ajustement et ce sera avec une foi plus complète, si cet effet est dû à sa nouveauté.

Une mondaine est sûre de triompher si elle a une jolie robe et si cette robe est neuve. Elle ne se rend pas compte de ce que ses goûts, ses habitudes, la distinction qui lui est propre, prêtent d'elle-même à ses vêtements, et que si elle possède de ces qualités à un degré quelconque, elle les communiquera d'une façon égale à tout ce qu'elle choisit, à tout ce qu'elle porte! Tel est l'art raffiné de la toilette, et c'est, à mon sens, une des séductions les plus irrésistibles chez la femme; mais la plus incomparable virtuose en cette matière peut l'exercer avec une rare puissance, et en demeurer inconsciente.

Une des femmes qui possèdent au degré le plus remarquable ce talent, c'est M[me] Henry Standish, la ravissante fille du comte Amédée des Cars.

Merveilleusement proportionnée, plutôt grande que petite, le mot élégante semble fait pour elle. Sa beauté et sa grâce sont l'essence même du convenu, mais la perfection du genre est poussée si loin que l'ensemble en devient rare et original.

Rien ne saurait être plus adorablement joli que

la pose de cette tête petite et fière, sur ces épaules un peu tombantes. Sa taille allongée et mince est peu flexible, mais cette raideur est exquise et sert à faire valoir une démarche souple et onduleuse qui n'a point son égale. Les pieds et les mains sont invraisemblables de petitesse, la forme en est d'une délicatesse merveilleuse. Cette ravissante personne a le fini et la grâce d'une statuette de saxe de la bonne époque. Elle fait penser à un objet délicat, rare et fragile, pétri d'une pâte plus fine que la commune argile terrestre.

Tout ce qui l'habille, l'orne et l'entoure, est coûteux et charmant. Le cadre de cette merveille est doré et ciselé. Son mari, le cousin germain du duc de Mouchy, est un homme du commerce le plus agréable. Il est le premier en titre et le plus fervent admirateur de sa jolie femme. Sa dévotion pour sa vivante idole est si ardente que l'encenser ouvertement semble lui faire plaisir : tout hommage éclatant rendu à sa divinité le charme et le ravit.

Mme Standish habite un très joli hôtel, avenue d'Iéna. L'ameublement et la décoration du plus pur Louis XVI s'harmonisent avec la délicate beauté de la maîtresse du logis. Les soirées qu'elle y donne sont un régal exquis pour ceux qui aiment le raffinement de l'élégance en toutes choses, et se

complaisent dans les recherches de cet ordre. Rien, en effet, ne donne prise à la critique chez M[me] Standish. Le choix des invités, l'ordonnance de la fête, les soins que prend la maîtresse de la maison du divertissement de ses amis, tout est de la qualité la plus rare, fait pour pénétrer les heureux mortels qui font partie de cette intimité, du sentiment de leur félicité.

Le comte Amédée des Cars a transmis à sa fille la finesse de son esprit. Ses appréciations sont justes, son jugement sûr. Elle dispense le charme de son entretien avec une réserve savante. Elle n'a besoin que de paraître pour conquérir les suffrages. Elle s'étudie à n'être pour le public que jolie... Elle est spirituelle pour son intimité seulement.

Manifestement créée pour les succès du monde, elle se meut sur ce terrain glissant avec une admirable aisance. C'est une fée toute-puissante et qui réserve le meilleur de ses dons pour elle-même.

C'est ce qu'on ne saurait dire de la comtesse de Mailly-Nesle.

Pourrait-on, mon jeune ami, penser à décrire la société de Paris sans y faire entrer le portrait d'une des femmes les plus séduisantes dont ce cercle choisi puisse s'enorgueillir? Fille de la sé-

duisante comtesse de Goulaine, dont la ville de Nantes garde le souvenir, c'est l'unique femme en qui la province n'ait laissé aucune trace, et une telle exception confirme ma règle. Mme de Mailly apporta dans la capitale, vers l'âge de dix-huit ans, la fleur d'une beauté à l'allure saisissante, énigmatique. Son regard brille d'un éclat un peu sombre, son teint chaud, ses cheveux fauves, sa bouche au sourire rare, la parfaite régularité ds ses traits constituent un ensemble unique. Cependant le pli de sa bouche est un peu amer... Elle évoque la pensée d'une Muse moderne et tragique.

Musicienne consommée, la nature l'a douée d'une voix superbe. Jamais les salons de Paris ne retentirent d'accents plus troublants. Riche, belle, mariée à un seigneur de haut parage, qu'est-ce donc qui marque le caractère de sa beauté d'une mélancolie un peu farouche? Je me suis laissé parler d'un ciel conjugal chargé de nuages très noirs... puis d'une séparation... et je n'ai pu me garder de penser que les Muses étaient fort bien sur l'Hélicon... que cette altitude convenait à leurs nobles aspirations, à leur mission artistique... tandis que le soin de rendre heureux de simples mortels ne les occupait guère.

La comtesse de Goulaine accompagne sa char-

mante fille dans le monde, veillant sur le trésor de son amour maternel avec une sollicitude touchante, un peu épeurée.

Vous rencontrerez également, mon jeune ami, dans les grands bals où vous serez convié, deux sœurs dont le charme vous semblera bien captivant; le contraste est frappant entre la fine beauté brune de l'aînée et le superbe éclat blond de la cadette. Chacun les a nommées. Il s'agit de la baronne de Vaufreland et de la baronne de Noirmont.

L'aînée a des traits fins d'une adorable régularité, une petite tête couronnée de beaux cheveux noirs relevés avec une simplicité artistique qui donne une grâce antique à son profil délicat. Elle s'habille avec une savante recherche, mettant sa coquetterie à éviter tout ce qui apporterait une note trop éclatante dans la gamme discrète de sa fine élégance. Douce, aimable, réservée, cette charmante femme exerce la vertu d'une bonté et d'une bienveillance qui jamais ne se démentent.

Sa ravissante sœur est d'une beauté à laquelle chaque année semble ajouter un nouvel éclat. Elle a de grands yeux bleus et rieurs, une bouche formée pour sourire, un joli menton à fossettes, et sa taille superbe épanouit les grâces d'une jeunesse

qui atteint seulement la perfection de son développement. C'est une gaie charmeuse, une des femmes que rêvait Rubens, libres fleurs écloses sous le soleil de la joie, faites pour donner sur leur passage la sensation lumineuse d'un rayon perçant la brume plate et incolore de la vie quotidienne.

ONZIÈME LETTRE

LE SPORT ET LES CERCLES

Je ne vous ai pas encore parlé, mon jeune ami, du sport et des cercles qui, à Paris, absorbent une bonne part des existences masculines. Le Jockey-Club occupe la première place.

A propos de la manie hippique, j'ai entendu retourner plaisamment un mot de Buffon : de nos jours, la plus belle conquête qu'a faite le cheval... c'est l'homme. Beaucoup d'hommes du monde s'occupent, avec un extrême intérêt, d'élevage et de courses, et personne ne peut révoquer en doute l'importance de ces deux choses au double point de vue de la cavalerie française et du développement de la richesse de votre pays. Des occupations

poursuivies dans un but utile, montrant leur raison d'être par les résultats obtenus, ont séduit par leur côté frivole la jeunesse contemporaine. Peu à peu le côté sérieux a fait place à la spéculation; et le pari, ou, pour mieux dire, le jeu, s'est emparé du monde des courses.

Autrefois connaître bien son *stud book,* se tenir au courant des performances de chaque cheval, pouvoir gloser de ses hauts faits et pronostiquer les résultats des grandes courses conférait une véritable supériorité : il n'en est plus ainsi maintenant. Avoir des renseignements, ou pour employer la langage du jour, avoir un « tuyau », constitue pour les amateurs de courses le *nec plus ultra* du savoir-faire. Là comme ailleurs le dieu Argent s'est installé en maître et la moralité des courses n'y a pas gagné. Mais il serait superflu de chercher à réagir contre un entraînement qui sévit sur la population parisienne de toutes les classes. On doit s'attendre au contraire à voir ces tendances se développer, et tous les règlements se briser contre ce qui est entré dans les mœurs des générations nouvelles. Travailler est une chose dure et austère; appliquer son intelligence, son énergie, toutes les forces de son être à se créer une situation demande une résolution au-

dessus du niveau moral des hommes de notre époque. Au contraire, aller aux courses, parier pour un cheval à grosse cote, le voir gagner, apporte en même temps qu'un plaisir un bénéfice facile. Combien, hélas! partis pour Longchamps ou Auteuil, riches d'espérance, voient leur attente déçue et cherchent dans le suicide l'oubli de leur espoir détruit, quelquefois de leur honneur perdu! Le clan féminin s'est même mis de la partie et, aujourd'hui, certaines femmes du monde se mêlent ouvertement de paris. On les voit au pesage coudoyer et haranguer les *bookmakers*, ne dédaignant pas de payer d'un joli sourire une cote favorable ou un renseignement.

Je ne qualifie pas ces manières d'agir et ne puis les juger autrement qu'en disant qu'elles sont fort bonnes et très appropriées à celles qui les adoptent.

Un des résultats du développement de cette passion du turf est que le Jockey-Club a cessé d'être le rendez-vous des gens s'occupant de sport. Le milieu s'est déplacé et le goût des courses entrant dans le domaine public a cessé d'être l'apanage exclusif des gens du monde.

Par une étrange réaction, s'occuper beaucoup de questions chevalines devient une infériorité

pour le candidat qui se présente au cercle de la rue Scribe. Le moyen d'être admis sans trop de boules noires est d'être peu connu, d'arriver frais émoulu de sa province et d'avoir de bons parrains. Etre fils d'un membre du Club donne la quasi certitude d'être reçu d'emblée. On ne peut contester aujourd'hui que, si le cercle a gagné au point de vue numérique, il a singulièrement perdu comme élégance et comme attrait.

Il y a vingt ans, membre du Jockey-Club signifiait un dandy, un émule de Caderousse et de lord Seymour, un personnage de la jeunesse dorée de son temps. Le terme a autant changé de portée que celui d' « abonné de la *Revue des Deux Mondes* », qui, à la reprise d'*Henriette Maréchal*, a fait sourire.

Membre du Jockey-Club peut de nos jours représenter un petit jeune homme imberbe, très doux et de mœurs pures. D'ici peu, faire partie de ce cercle sera un appoint sérieux pour la réputation d'un jeune homme à marier. Des parents consciencieux accorderont la main de leur fille, sans scrupule, sur la foi de cette recommandation.

Le Jockey-Club fut fondé sous la monarchie de Juillet par le duc d'Orléans, à l'instar du Jockey-Club anglais. Parallèlement s'installa la Société

d'encouragement, et les deux institutions liées, mais distinctes, ne cessèrent depuis lors de prospérer. Chaque membre du Club doit en plus de sa cotisation annuelle une souscription fixe à la Société d'encouragement, laquelle lui délivre en échange une carte lui donnant accès dans une tribune réservée sur chacun de ses hippodromes.

La Société, déclarée d'utilité publique, ne fait pas de bénéfices : tous ses revenus passent en encouragements à l'espèce chevaline. Son budget est de plus de deux millions, et, en dehors de Longchamps, Chantilly, Fontainebleau, où elle est chez elle et par conséquent distribue la presque totalité des prix, elle accorde de larges subventions aux sociétés de province. Elle est dirigée par un comité se composant de membres fondateurs et de membres adjoints, pris parmi les membres du Jockey-Club. Comme administration, il est difficile d'imaginer quelque chose de mieux compris et il serait à désirer que les différents services de l'État fonctionnassent avec une régularité aussi absolue ; la République et les contribuables y gagneraient singulièrement.

C'est sur le modèle de la Société d'encouragement que s'est calquée l'organisation de la Société des steeple-chases de France : comme celle-ci,

elle est liée à un cercle, celui de la rue Royale. Entre les deux cependant aucune comparaison n'est possible ; la première est le champ d'essai des jeunes chevaux, et, après ses épreuves, se recrutent les reproducteurs destinés à perpétuer le bon sang dans l'espèce chevaline : la seconde, au contraire, recueille les invalides du sport, et tels chevaux notoirement reconnus insuffisants pour courir en plat sont devenus de très bons steeple-chasers. La question d'utilité est donc écartée.

Au point de vue mondain, Auteuil ne peut rivaliser avec Longchamps, et je le comprends aisément. Les femmes françaises n'ont pas les mêmes goûts que les femmes espagnoles : la vue de l'accident leur répugne, et le spectacle d'un jockey rapporté pantelant sur une civière n'a aucun charme pour elles ; c'est ce qui explique que vos charmantes Françaises vont peu sur l'hippodrome du prince de Sagan, et, que le jour du Grand International seulement, Auteuil rappelle par la qualité de son public les brillantes réunions de Longchamps et de Chantilly.

Il n'entre point dans le cadre de ces lettres de vous faire un tableau complet du monde des courses. Je veux simplement vous donner une

vue d'ensemble, esquissant chemin faisant les physionomies intéressantes.

Le Jockey-Club occupe au coin de la rue Scribe et du boulevard un immense appartement, et, cependant, les samedis, jour de ballottage, on s'y trouve à l'étroit. Pensez, mon jeune ami, que plus de huit cents membres font partie de ce cercle, et que certains samedis, lorsqu'un candidat patronné par une personnalité aimée se présente, il est d'usage que tous les membres présents à Paris prennent part au scrutin.

Dans toute réunion très nombreuse, il se forme nécessairement des coteries : c'est ce qui arrive au club. Certains salons, quoi qu'il arrive, garderont éternellement leurs dénominations, bien que l'un d'eux, abandonné par l'élément militaire qui l'avait fait baptiser, soit aujourd'hui le rendez-vous des amateurs de parlotte mondaine. Je parle de deux salons, connus sous le nom de camp de Châlons et du Sport.

Le premier fut appelé ainsi parce que c'était là que se réunissaient autrefois les généraux. Qui ne se souvient, parmi les vieux membres du cercle, des Feray, des Forton et de tant d'autres qui ont laissé dans le souvenir de leurs compagnons d'armes la réputation de gais et vaillants cama-

rades? Les temps sont changés : aux généraux ont succédé les mondains proprement dits et... *horresco referens*... quelques parlementaires. Ces derniers prononcent devant la cheminée des discours qu'ils n'ont pu placer au Parlement. On est plus patient au club qu'au Luxembourg ou au Palais-Bourbon. A ma grande honte, je dois dire que le vide se fait rapidement quand certains honorables entament l'antienne qui sauvera la France!...

Le salon du Sport a une tout autre physionomie. Là se réunissent les propriétaires, les membres du Comité, là se discutent les chances de tel ou tel cheval, là se jugent les handicaps faits par MM. de Salverte et de Kergorlay.

Certains esprits chagrins prétendent qu'on y pontifie, que l'on y est peu accueillant; je ne suis pas de cet avis : jamais on ne me fera convenir que des hommes comme M. Lupin, comme MM. H. Delamarre, d'Hélie, de Fezensac et tant d'autres ne sont pas des modèles d'urbanité et de savoir-vivre.

M. Auguste Lupin est actuellement le doyen du Comité. Parvenu à un âge avancé que dément la verdeur de sa vieillesse, c'est le plus aimable homme du monde. Assez silencieux et réservé,

très fin, remarquablement habile dans sa spécialité, il évite avec grand soin de donner son avis, et les chercheurs de tuyaux perdent leur temps à vouloir le confesser. Il a eu ses heures de succès, et, si on consulte les origines de ses chevaux, on peut être convaincu que nul propriétaire n'a fait plus de sacrifices pour améliorer en France l'élevage du pur sang.

Le baron Schickler est le propriétaire du haras de Martinvast dans la Manche ; son écurie est très importante. Je doute cependant que ses bénéfices aient grandement contribué depuis longtemps à grossir ses revenus.

Il habite avec son frère un très bel hôtel situé place Vendôme. Les deux frères ont épousé les deux filles du baron Roger de Sivry, séduisantes et charmantes personnes qui font avec une grâce incomparable les honneurs de leur belle demeure. Les dîners de l'hôtel Schickler sont de véritables pentecôtes de l'amitié et du sport, embellies par l'amabilité cordiale et simple des maîtres de la maison. Tour à tour chacun des deux ménages reçoit, quoique les invitations soient faites en commun. Cette tendre union de famille semble créer un courant sympathique dont chacun ressent les effets et qui prête à ces agréables réunions un

charme tout particulier de grâce et de bonhomie.

Les chevaux qui courent sous les couleurs de M. Henry Delamarre appartiennent à une association dont les principaux actionnaires sont les comtes de Saint-Roman et Rœderer. C'est dans le domaine de ce dernier qu'ont été élevés les fameux craks de l'écurie, *Bois-Roussel*, *Vermout* et *Boiard*. Nulle écurie n'est plus sympathique, et M. Delamarre n'a que des amis. En dehors de ses occupations sportives c'est un artiste fort apprécié que M. Henry Delamarre, et plusieurs portraits de chevaux, signés de lui, figurent au Jockey-Club.

C'est à Bois-Rouault, dans la Loire-Inférieure, que s'élèvent les chevaux de l'écurie de courses du comte Gustave de Juigné et du prince Auguste d'Arenberg. Je vous ai déjà parlé de ce dernier. Son associé M. de Juigné est député de la Loire-Inférieure depuis 1871 et le sera tant qu'il le voudra, car ses électeurs sont tous ses amis. D'un caractère aimable, d'un commerce sûr et dévoué, il ne s'est jamais marié, reportant sur son cousin, le regretté marquis de Juigné, toute l'affection d'un cœur simple et bon.

L'année dernière s'est marquée tristement dans les mémoires des membres de la société de Paris par la disparition presque simultanée de plusieurs

personnalités généralement sympathiques. Sans vouloir remuer tous les regrets dont elle me laisse le souvenir, je veux vous retracer la figure du duc de Castries qui se place naturellement au milieu de celles de ses amis.

Le frère de la maréchale de Mac-Mahon avait un extérieur remarquablement agréable, une grande bonhomie et, avec beaucoup de charme dans le caractère, un vif amour du plaisir. Encore jeune, il ressentit les étreintes du mal qui devait l'emporter, et il dissimula longtemps ses souffrances avec la plus grande énergie.

S'il a donné matière à quelques chapitres de la chronique contemporaine, il apportait dans ces petites fredaines tant de distinction, de gaieté naturelle, qu'on ne pouvait voir en lui que le plus pardonnable des enfants prodigues.

Sa charmante femme, fille du banquier Sina de Vienne, a grandement contribué à pénétrer de cette vérité indiscutable son entourage. Elle aimait son séduisant époux jusque dans ses caprices, jusque dans ses excentricités. Il est vrai de dire qu'elles étaient tempérées par le savoir-vivre le plus exquis et les vieilles traditions de la politesse française.

Personne ne fut plus aimé de ses amis et n'en eut un plus grand nombre. Le bel hôtel de sa fa-

mille, qu'il avait restauré avec le meilleur goût, était le cadre des réunions les plus agréablement intimes. Jusqu'à ses derniers jours, le duc de Castries s'entoura de ses familiers. Il montra un grand courage aux approches de la mort, s'attachant à distraire son entourage des légitimes appréhensions que causait son état. Après qu'il eut succombé on apprit qu'il s'était rendu compte mieux que personne de sa situation et que son calme joyeux cachait la plus stoïque résignation.

J'ai souvent remarqué, mon jeune ami, que l'existence dorée des enfants gâtés de la fortune, les prédispose à ces sérieuses indifférences devant les accidents d'ordre purement matériel. Serait-ce que leur habitude de planer au-dessus des brutalités et des grossièretés de la vie physique leur rend impossible d'envisager la réalité des choses d'ici-bas dans l'horreur des détails triviaux et cruels, ou bien qu'ayant possédé tout ce que ce pauvre monde peut donner de meilleur, ils aient appris à peu s'en soucier? La seconde de ces raisons me paraît la véritable en thèse générale.

Nous voici loin du monde du sport, et cette digression peut vous surprendre au milieu d'une lettre consacrée à vous parler de plaisirs parisiens. C'est que mon âge me porte à me complaire aux

souvenirs, et celui-là, si cher et si sympathique, se rattachant à la fois à mon existence à Vienne comme à Paris, a le pouvoir de m'attendrir tout particulièrement.

L'écurie de courses du duc de Castries appartenait à une association dont il était le membre dirigeant et dont faisaient partie le comte Hallez-Claparède et le baron de Soubeyran.

Ce dernier est une des personnalités les plus en vue dans le monde de la finance. C'est un homme d'une intelligence souple, alerte, et d'une incomparable énergie. Joueur hardi, souvent téméraire, les situations les plus tendues ne lui causent pas une trace d'émotion apparente. Il mène de front la vie du monde, celle du sport, apporte au soin de ses affaires un travail personnel prodigieux, et siège assidûment au Palais-Bourbon, où sa compétence en matière financière et la facilité de sa parole lui valent une situation exceptionnelle, et le font même écouter de ses adversaires politiques.

Il est très apprécié dans les salons, où il apporte la plus entière liberté d'esprit et le charme d'une conversation solide et attrayante. Sa charmante femme, née de Saint-Aulaire, est intelligente et instruite. On retrouve en elle l'esprit héréditaire

de cette famille célèbre dans les fastes de la diplomatie française. Elle s'habille miraculeusement bien ; sa charité est proverbiale. Son unique défaut est d'aimer le monde infiniment moins qu'elle n'y est aimée. Ses contemporains ont le droit de se plaindre de la réserve qu'elle met à produire, sur un théâtre plus large que le cadre de sa vie intime, ses dons rares et brillants. On l'aperçoit cependant chaque dimanche dans la tribune de Longchamps.

C'est un joli spectacle que celui de l'enceinte du pesage quand le soleil du printemps égaie la journée. Les voitures de toutes sortes, landaus, mail-coaches, coupés, fiacres, déposent à la grille leurs fardeaux ; et les femmes, avec de jolies mines empressées, se hâtent de gagner la tribune dans l'espoir d'y trouver une bonne place.

Le premier rang est tacitement réservé aux fidèles habituées des solennités sportives. Personne ne s'aviserait de choisir la place de prédilection de la comtesse de Montgommery, et ce serait chose bien étonnante et regrettable si le profil si fin de la marquise de Saint-Sauveur, la blonde beauté de Mme de Saint-Roman, la jolie silhouette de Mme Maurice Ephrussi ne se trouvaient pas à ses côtés. Il est difficile de ne pas admirer le type rare

et délicat de la beauté de cette dernière. Digne héritière des grâces de sa mère, la baronne Alphonse de Rothschild, elle l'imite dans son goût marqué pour le sport. C'est une des habituées de l'allée des Poteaux le matin, et chaque réunion à Longchamps la trouve fidèle à son poste habituel.

La jolie Mme Prime, fille du baron de Brimont, l'accompagne souvent. C'est une blonde aux yeux bleus que la nature a prophétiquement douée de la beauté blanche et rose, de la grâce un peu languissante des femmes de sa patrie d'adoption.

Au second rang de la tribune, voici un petit groupe très animé. Il est composé de la comtesse Gabriel de Castries, de la comtesse de Moustiers, de la comtesse Guy de La Rochefoucauld, de la jeune comtesse de Mortemart. Leurs maris sont fort empressés à faire les petites affaires de ces jolies sportswomen. Chacune y va bravement de son louis : parfois on fait une poule sur un prix important... On raisonne avec sagacité sur les chances des différents concurrents. On est fanatique au point de prendre le bras d'un cousin pour aller se rendre compte par soi-même, avant la course, de l'état des chevaux.

Une coterie s'est formée des jeunes ménages des familles les plus austères du faubourg Saint-

Germain ; elle est connue sous le nom de « gratin révolté ». Je laisse la responsabilité du terme à l'inventeur... Cela me semble fort impertinent d'assimiler des préjugés respectables au résidu qui se forme au fond d'une casserole! La jeunesse du jour est plus spirituelle que déférente, avouons-le! Il est certain que la coterie qui s'intitule ains iaffecte de jolies petites indépendances, des affranchissements bruyants des us et coutumes familiaux. Mais j'ai remarqué que les escapades dont on menait grand train consistaient en des amusements fort innocents, comme de louer une tapissière pour s'en aller en bande déjeuner à Saint-Germain, risquer quelques louis aux courses, et je ne pense pas que ces faits et gestes soient de nature à grandement fausser la tradition de l'austérité des mœurs du noble faubourg.

Entre les courses, il est d'usage de luncher au buffet, de se promener de long en large devant les tribunes. Une femme promet d'avance le privilège de l'accompagner à un jeune seigneur, comme au bal elle ferait d'une valse. Cette coutume choque fort les dignes épouses de commerçants, d'employés, qui, une fois par an, s'offrent pour dix francs la joie de s'asseoir dans la tribune des femmes du monde et d'écouter leurs propos.

J'ai entendu, à ce sujet, des commentaires charmants de naïveté, et qui éclairent d'une façon plaisante la formation des légendes qui ont cours dans la classe moyenne sur les mœurs du grand monde.

Mais la cloche sonnant pour la dernière course avertit de l'heure du départ... La tribune commence à se vider, et cela ne préserve pas de l'ennui de monter en voiture au milieu de la plus terrible confusion. Quand la pluie s'en mêle, le désagrément de cette bousculade finale se change en désastre. Enfin, tant bien que mal, chacun retrouve sa voiture, et en route pour Paris!

Le retour des courses est un spectacle aimé des Parisiens. Les rangs de chaises placés le long des Champs-Élysées sont occupés de bonne heure, et les habitués triomphent en distinguant les personnalités connues du sport... Plaisir approximatif, ressemblant à celui du collégien que l'on menait « voir manger des glaces chez Tortoni ».

C'est alors qu'on voit s'arrêter les voitures à la porte des clubs. Madame dépose Monsieur soit à la rue Royale, soit au cercle des Champs-Élysées, soit au Jockey-Club. Ne faut-il pas discuter des résultats de la journée, conter ses exploits, ou bien cacher sa déconfiture sous une mine satisfaite?

Le cercle de la rue Royale est, de tous les cercles de Paris, le plus élégant. La tenue intérieure, objet de la sollicitude éclairée des commissaires, en est remarquable, et la chère qu'on y fait est exquise, grâce aux soins du comte Arthur de Rougé, passé maître dans l'art de commander un dîner.

Une fois par an, généralement la veille du grand prix d'Auteuil, le cercle donne une représentation dramatique : à la répétition générale sont invitées les femmes des membres du cercle. C'est un régal délicat que celui d'applaudir les spirituelles revues du marquis de Massa, jouées par des acteurs amateurs et par les plus jolies actrices de Paris? Le spectacle est unique et rien ne peut le faire oublier.

Au cercle de l'Union artistique il se donne également des fêtes analogues... Ses membres sont nombreux, et recrutés dans les mondes de la finance, de la littérature et de l'art aussi bien que dans la société. Le président en est le marquis de Vogué, et il est impossible de remplir cette délicate mission avec plus d'aménité et de savoir-vivre.

Un comité choisi parmi les membres du cercle et qui réunit les noms de plusieurs auteurs célèbres s'occupe de la partie littéraire de l'organisation

de ces fêtes. Le comte Edmond de Pourtalès, vice-président du cercle, veille avec une entente admirable aux détails matériels. Les femmes des membres assistent à la représentation et l'aspect de la salle du théâtre offre un coup d'œil vraiment féerique. C'est dire le charme unique de ces solennités littéraires et mondaines. La seule critique que je saurais en faire, c'est qu'elles finissent un peu avant dans la nuit. Le spectateur de trois heures du matin est plus difficile à contenter que celui qu'on renvoie à minuit.

Le cercle de l'Union et le cercle Agricole ont le même esprit, mais non point les mêmes allures. Le premier ressemble à un salon très fermé. Il est affectionné à l'égal d'un « chez soi » par certains de ses membres qui, veufs ou célibataires, ont pris l'habitude d'y passer les deux tiers de leur existence et d'y dîner tous les soirs.

Il en résulte que la majorité des membres se compose de gens graves et sérieux, ennemis du tapage et des bruyantes discussions, et que la tradition des bonnes façons y est maintenue dans toute sa rigueur. Peu de jeunes gens s'y présentent excepté ceux qui, tenant à se donner de bonne heure des allures graves, se risquent à s'y faire ballotter, sachant d'avance qu'une fois admis, il faudra se

plier aux usages établis et payer sans compter un tribut de respect et d'égards aux aînés.

Ce cercle est le rendez-vous du corps diplomatique accrédité auprès du gouvernement de la République. Je ne voudrais pas, mon jeune ami, froisser vos justes susceptibilités. Je ne puis cependant vous cacher que j'ai entendu plus d'un mien collègue se louer fort de l'accueil qu'il reçoit à l'Union, de l'urbanité dont on fait preuve à son égard, et des consolations que ce milieu d'hommes bien élevés apporte à certaines déconvenues.

Il paraîtrait que votre monde officiel offre peu de ressources au point de vue des rapports de société aux membres des ambassades et des légations. On y manquerait un peu de tenue : l'élégance laisserait à désirer et la simplicité républicaine y affecterait des allures parfois un peu trop... simples.

Le cercle Agricole, vous ai-je dit plus haut, ressemble à l'Union, à cela près que le nombre des membres y est bien plus considérable, que l'on s'y montre moins exclusif, et qu'il a davantage le but utilitaire et pratique des cercles anglais. Il est permis d'y inviter des étrangers : une salle à manger particulière leur est réservée, mais, après le dîner, les invités peuvent passer la soirée dans

les salons du cercle comme s'ils en faisaient partie.

Il n'y existe pas de coteries, et la plus aimable cordialité règne parmi tous ces hommes de bonne compagnie. Autrefois il se donnait au cercle des conférences sur des questions scientifiques et agricoles : cet usage a disparu pour faire place à des fêtes musicales et dramatiques, ce dont les jeunes membres du cercle ne se plaignent pas.

Il est fort affectionné du faubourg Saint-Germain et tenu avec une perfection rare, grâce à l'entente de son président, le duc de Doudeauville.

Le Sporting-Club est composé spécialement de Bretons et d'Angevins. Son président est le duc de Fitz-James qui s'y est fait le centre d'une camaraderie intime et familière. Il y règne un ton de simplicité, un certain laisser-aller, une entière liberté pour chacun d'agir et de parler comme bon lui semble.

Le cercle des Champs-Élysées est l'ancien cercle Impérial. Il occupe à mon avis la plus belle situation de tous les cercles de Paris. Installé dans un superbe hôtel, au coin de la rue Boissy-d'Anglas, il a un jardin qui donne sur l'avenue Gabriel, et en été les salons déserts prouvent combien ses membres l'apprécient. Beaucoup de financiers, beaucoup d'anciens fonctionnaires de l'Empire en

font partie, mais le ton y est parfait, et les questions politiques n'y soulèvent aucun orage. On y est bien élevé et éclectique, et toutes les opinions y sont représentées.

DOUZIÈME LETTRE

LA VIE HORS PARIS

Depuis la guerre, mon jeune ami, l'usage de passer l'hiver à la campagne s'établit de plus en plus. Aujourd'hui il est devenu presque universel, et, à moins d'avoir quelque raison péremptoire pour en agir autrement, comme un fils externe au collège, un mari à la Chambre ou dans les affaires, il ne viendrait à l'esprit de personne d'arriver à Paris avant le commencement du printemps. La coutume la plus généralement adoptée fait quitter Paris à la fin de juin ou dans la première quinzaine de juillet. Deux dates donnent le signal de l'éparpillement des Parisiens. La première est celle du Grand Prix de Paris. La semaine qui suit cette

grande solennité sportive, voit un premier détachement, les moins persuadés du charme de l'asphalte parisien, quitter la capitale. La seconde est fournie par là fête du 14 juillet.

La Pentecôte démocratique n'est pas faite pour retenir les gens du monde.

De tous les plaisirs offerts au bonhomme Démos par ses gouvernants, la revue des troupes au bois de Boulogne est le seul qui ait le don d'attirer les mondains. Je dois dire qu'il est fort couru, et l'an dernier la tribune réservée aux membres du Jockey-Club était littéralement bondée ; c'est bien naturel, et je le comprends d'autant plus aisément que, moi qui suis étranger, je n'ai pu me défendre d'une réelle émotion en voyant défiler vos marins et vos braves petits soldats retour du Tonkin.

La semaine donc qui précède l'anniversaire de la prise de la Bastille voit la plupart des attardés s'ébranler, et il ne reste bientôt plus à Paris que ceux qui ne peuvent absolument pas s'éloigner, ou quelques clubmen endurcis.

On profite généralement de l'été pour aller aux bains de mer, aux eaux, ou pour faire quelques visites à des amis, et on cherche à n'arriver chez soi que vers le commencement de septembre pour l'ouverture des chasses. Heureux les mortels qui

possèdent une installation à quelques lieues de Paris : constamment ils ont des visiteurs qui viennent passer une journée ou une soirée avec eux, et qui se renouvellent sans cesse.

La Vallée-aux-Loups, charmante villa que possède le duc de Bisaccia aux environs de Sceaux, le superbe château qui porte ce nom et qui appartient au marquis de Trévise, Dampierre, la belle demeure où jadis les Luynes recevaient leurs souverains, Dampont au comte de Kersaint, sont les principales habitations à proximité de Paris et dont les châtelains tiennent maison ouverte en juin et juillet,

Rien ne saurait égaler la gaieté de ces réunions où les mondains en vacances apportent un entrain rajeuni. Les plaisirs champêtres, il faut l'avouer, n'entrent que d'une façon très restreinte en ligne de compte dans les amusements à l'ordre du jour. On danse sur les mêmes airs de valse dont retentissent les salons de Paris ; on se réunit pour deviser de la chronique contemporaine à l'abri de tentes de coutil rayé de rose, dont l'ombre sied merveilleusement au teint des jeunes beautés.

La seule différence essentielle consiste dans l'habillement accepté pour ce genre de réunions. Les jeunes seigneurs adoptent des vestons triom-

phants, à carreaux irrésistibles ou bien en molleton blanc d'une fraîcheur virginale sur laquelle se détache la note pourpre de l'œillet de la boutonnière. Les jeunes athlètes de la paume ou du polo vont jusqu'à se permettre le débraillé élégant de la chemise de soie qui laisse voir le développement des muscles rappelant de très loin l'idéal de l'Hercule Farnèse.

Le résultat des combinaisons de nos jolies mondaines est plus heureux au point de vue artistique. Le spectacle d'ensemble d'un aréopage féminin transporté dans un milieu semblable pourrait se comparer à celui d'un bal costumé. La mode actuelle permet toutes les audaces, autorise toutes les fantaisies, spécialement pour la tenue habillée à la campagne.

N'allez pas croire cependant que les journées se passent tout entières dans un farniente qui permette d'admirer sans relâche des silhouettes et des poses, des vestons et des robes, sans autre distraction.

Parfois, à la tombée du jour, les voitures sont commandées et une bande joyeuse part à travers les ombrages séculaires des beaux parcs, des forêts aménagées en haute futaie, pour ne rentrer qu'à la nuit close, pour un dîner tardif qui pour

rait s'appeler souper, si ce terme n'évoquait pas, dans le vocabulaire mondain, des agapes peu catholiques. Quand la chaleur intense suggère l'idée de ce plaisir, le sport aquatique est à l'ordre du jour... et c'est alors que brillent ceux des jeunes gens qui font des exercices du corps leur principal objectif, répudiant la crainte assez légitime cependant de voir se produire une dérivation totale au détriment du cerveau.

Il se trouve, il faut l'avouer, plus de résistance à partager ce plaisir dans le clan féminin. J'ai remarqué que l'eau froide, favorable aux très jeunes femmes, incommode souvent celles qui ont dépassé la trentaine. Se baigner en public est une affaire de chronologie.

Vers le commencement d'août, le monde des courses se réunit à Trouville et à Deauville. Ces deux stations, qui pourraient s'appeler balnéaires si l'on s'y baignait, ne sont séparées que par une petite rivière, la Toucques.

Elles se partagent équitablement leurs visiteurs. Trouville avec sa plage si bien aménagée est favorisée le matin et l'après-midi. Le casino de Deauville, en revanche, est seul fréquenté par les gens du monde.

Deauville fut fondé par le duc de Morny ; sa

mort arriva trop tôt pour que son œuvre, la transformation d'un petit village normand en un Brighton français, ait reçu une exécution complète.

Pour comble de malheur, la mer s'est retirée, laissant une vaste étendue de sable morne et plate entre les somptueuses villas bâties par les notabilités de la cour impériale et les eaux bleues de la Manche. La spéculation a donc échoué dans une grande mesure; les propriétaires découragés par la moins value de leurs terrains se sont empressés de vendre des habitations devenues trop vastes pour leur train réduit, et actuellement Deauville, peuplé de banquiers, d'industriels, doit plutôt envier les autres plages normandes qu'en être jalousé.

C'est à Trouville qu'ont profité les efforts faits pour Deauville. Les villas de la princesse de Sagan, de la vicomtesse de Courval, sont des centres aimés de la population mondaine qu'attire la semaine des courses dans ces parages. Minuscule mais charmante, la villa Persane, très digne cadre pour la beauté de celle qui semble sortir vivante d'un conte des *Mille et une Nuits*. Les hôtels se peuplent. La baronne de Rothschild occupe tout le premier étage de l'hôtel de Paris avec le jeune

ménage Ephrussi. Aux Roches-Noires descend la duchesse de La Trémoïlle, accompagnée elle aussi de son gendre et de sa fille, le comte et la comtesse de La Rochefoucauld,

On déjeune tard pour prolonger la promenade matinale, l'un des attraits du séjour au bord de la mer. Les fanatiques vont se baigner : ils sont rares. Ce dont on entend le moins parler sur cette plage, c'est de la mer. Attrait principal, dans toutes les autres stations, Thétis est réduite ici au rôle de comparse...

Vers deux heures on s'ébranle pour se rendre aux courses. L'aspect du pesage rappelle assez exactement celui qu'offre Longchamps en un jour de semaine. Le public y est à l'aise : les toilettes un peu risquées ont le recul nécessaire pour être jugées dans leur ensemble. Les sportsmen sont en majorité : il ne tient qu'au caprice de chaque jeune femme d'atteler à son char de nombreux admirateurs.

Généralement la comtesse de Montgommery choisit la semaine des courses pour offrir à ses amis, en déplacement sur les plages normandes, quelque fête à son beau château de Fervacques. On s'y rend en bande joyeuse : les mail-coaches sont au complet, tous les véhicules des loueurs se

réquisitionnent. Un grand festin, une comédie, un bal sont sur le programme de la fête. La charmante châtelaine en fait les honneurs avec une grâce, une gaieté parfaites, et le comte de Montgommery, l'une des notabilités les plus sympathiques du monde du sport, la seconde avec la plus grande amabilité.

On regagne les hôtels et les villas fort avant dans la nuit, pour ne pas dire au petit jour, mais jamais on ne paye d'un peu de fatigue un plaisir plus complet.

Dieppe est encore une station de prédilection des gens du monde. La duchesse de Berry fut la première à découvrir les charmes de cette jolie petite ville si favorablement située et abritée. Elle y vint fidèlement plusieurs étés, et, grâce à elle, la vogue de la nouvelle plage se développa dans le milieu royaliste. Le marquis de Biencourt, le comte de Montmorency y bâtirent des villas.

Aujourd'hui la société étrangère en a fait un de ses rendez-vous favoris. Cependant les belles habitations de la princesse de Broglie, de la comtesse de l'Aigle, du comte de Clermont-Tonnerre lui gardent, avec les nombreuses familles de leurs amis qui y affluent, bonne part de son ancienne physionomie. Les deux sociétés dont je parle restent

très tranchées. Dans leurs jeux sur la plage, les enfants eux-mêmes ne se confondent pas, et les grandes dames futures regardent de loin les petites rastaquouères... les sarraux de toile des premières contrastant avec les plumes et les rubans des secondes.

Après Deauville et Dieppe... Luchon. La ravissante petite bourgade pyrénéenne s'anime, en juillet et en août, de la présence d'une foule plus élégante que choisie. Impossible de rêver une existence plus joyeuse et variée que celle des baigneurs qui, ne prenant pas leur cure trop au sérieux, cherchent plutôt l'oubli de leurs maux dans une atmosphère de folle gaieté, Ce sont des chevauchées nombreuses aux sites pittoresques des environs, des pêches à la truite dans les beaux torrents qui éclaboussent les roches de leurs eaux étincelantes, de longues stations à la musique, où, sous l'abri d'une ombrelle et le couvert d'une valse, il est si facile de glisser de jolis propos dans une oreille attentive.

Très recommandé comme terrain ultra favorable à la stratégie offensive, ce séjour enchanteur ! Les filles d'Ève ont une morale pour Paris et une autre à l'usage des villes d'eaux. C'est là qu'il convient d'affirmer les avantages patiemment obtenus du-

rant la saison parisienne, et une campagne commencée à la Fabius peut s'y achever à la Napoléon.

Si c'est la terre de promission des jeux de l'amour, ceux du hasard y sont plus goûtés encore, s'il est possible. Le tapis vert y a ses fidèles : d'aucuns cherchent discrètement à éprouver la vérité du proverbe connu.

Le commencement de septembre voit les châtelains regagner leurs demeures seigneuriales et inviter leurs amis, Parisiens endurcis, jeunes gens non encore en possession de leur héritage, pour l'ouverture de la chasse.

En effet, des tirés supposent une mise de fonds considérable, l'entretien toute l'année d'un personnel coûteux, surtout quand on y joint un élevage de gibier qui permet de donner des battues dans l'arrière-saison. On veut donc profiter des dépenses faites et offrir à ses amis quelques bonnes journées de chasse de primeur. Un grand nombre de femmes du monde, imitant l'exemple de la comtesse de Paris, font le coup de fusil avec leur mari et ses invités ; mais elles réservent généralement leur ardeur cynégétique pour les battues d'automne, exercice plus approprié à leur médiocre activité physique.

Les chasseurs convaincus partent dès l'aube,

de façon à pouvoir se reposer pendant la grande chaleur du jour. Les femmes et les sportsmen peu fanatiques se bornent à aller les rejoindre vers l'heure du déjeuner qui, porté d'avance dans une maison de garde ou une ferme, devient le prétexte d'une joyeuse réunion et d'un repos prolongé.

Le soir, un dîner copieux est servi vers huit heures. On fait honneur au premier rôti de gibier de la saison : on ne manque pas de l'arroser de quelques fines bouteilles, mais il est inutile de parler de la soirée. J'ai eu trop souvent le spectacle attristant de ces fins de journées d'ouverture; les chasseurs, harassés, s'attardent au fumoir pour prendre une petite avance sur le repos de la nuit, et les femmes, outrées de cette désertion, font porter le poids de leur juste indignation à ceux de leurs adorateurs qui, plus robustes ou plus fidèles, se dévouent à leur tenir compagnie.

Je soupçonne, mon jeune ami, que la latitude plus grande accordée aujourd'hui aux fumeurs, la tolérance des cigarettes et même des cigares dans les salons, pourrait trouver son explication dans des faits répétés de ce genre. Mais cette mesure ne corrige pas grand'chose, et je conseille fort à mes jolies petites amies de mettre temporairement au rancart, à l'époque de l'ouverture de la chasse,

ceux de leurs adorateurs qui sont possédés de la manie cynégétique.

Un sportsman exténué est le dernier des flirts. Il ne ressuscitera en cette capacité que vers la fin de septembre. Une petite brouille, avec un joli raccommodement à la suite, serait là on ne peut mieux placée.

Aussitôt les chaleurs passées, quand octobre a roussi les feuilles, quand les matinées sont fraîches et piquantes, les veneurs entrent en liesse.

La chasse à courre est un plaisir essentiellement aristocratique. Les rois de France étaient de grands veneurs. Hauts barons, petits hobereaux tenaient à honneur et à plaisir de découpler, suivant leurs moyens, à l'exemple du souverain ; de maintenir « chacun en sa chacunière » les traditions de la grande vénerie, et de former leurs fils tout jeunes à cette noble science, les rompant par l'habitude à supporter des fatigues réputées nécessaires pour former des hommes de guerre.

François Ier disait qu'un gentilhomme pouvait toujours recevoir son roi dans la plus pauvre châtellenie, pourvu qu'il pût lui offrir un bon cheval, un bon chien, une belle femme. Le roi-gentilhomme n'était pas difficile.

Les bonnes et saines traditions de la vénerie

se sont conservées dans l'aristocratie française. Certaines provinces en sont restées spécialement les fidèles gardiennes, entre autres le Poitou, l'Anjou, le Maine, le Morvan, le Bordelais.

Les environs de Saumur et de Tours sont la terre promise des veneurs. Dans un rayon de vingt lieues, les équipages de MM. de Puységur, de Champchevrier, Hainguerlot de Castellane, de Maillé, découplent journellement, et font, chaque année, des déplacements dans les forêts des départements voisins.

Dans la Sarthe le laisser-courre du marquis du Luart est renommé. Le comte Charles de La Rochefoucauld et le comte de Lévis-Mirepoix chassent le cerf avec succès. Mais le maître des maîtres en vénerie, c'est le marquis de Chambray qui chasse en Normandie, et tout le monde a encore présente à la mémoire la fête qui a été donnée à l'occasion de la prise de son millième cerf.

Les environs de Paris offrent aux veneurs la ressource de suivre les chasses de la duchesse d'Uzès à Rambouillet, du vicomte Greffulhe et de M. Ephrussi à Fontainebleau, de M. Servan à Hallatte et à Chantilly, de MM. de L'Aigle à Compiègne. Mais, si le roi-veneur Louis XIII revenait en son beau royaume de France, je m'imagine qu'il

se plairait plutôt à suivre le laisser-courre d'un petit seigneur angevin ou tourangeau que l'un des brillants équipages dont je viens de vous parler; et certains veneurs improvisés, qui, suivant l'expression consacrée « ont le bouton » et honorent de leur présence les chasses de Rambouillet, lui sembleraient des profanateurs plutôt que des adeptes de sa science favorite.

La chasse à courre a ses ferventes parmi les femmes du monde. La marquise de Castellane, la comtesse Urbain de Maillé, la comtesse de Gontaut, la comtesse Charles de La Rochefoucauld sont du nombre. Leur modèle à toutes est la duchesse d'Uzès, qui se connaît en vénerie comme un vieux piqueur et pousse le fanatisme jusqu'à faire le bois elle-même à des heures invraisemblables.

Mais la battue, voilà la vraie forme du sport qui séduit les jeunes femmes. La comtesse de Pourtalès, la duchesse de La Trémoïlle, sont les meilleurs fusils féminins des environs de Paris.

Depuis le premier novembre jusqu'à la fermeture, les tirés de Ferrières, d'Esclimont, de Bois-Boudran, de Presles, de Saint-Germain, offrent tous les deux ou trois jours à de nombreux invités le plaisir d'hécatombes de gibier de poil et de plume.

Ces plaisirs varient agréablement par eux-mêmes, puis par les visiteurs qu'ils attirent, la vie de château. Celle-ci est assez uniforme... et plus d'une mondaine n'hésite point à déclarer hautement l'insuffisance de ses distractions, la monotonie de leur répétition. Vous penserez, mon jeune ami, que je suis partial en leur faveur dans mes appréciations ; mais j'estime qu'il y a du vrai dans leurs récriminations, que la vie de Paris offre plus de ressources à l'activité féminine, et que la coutume de passer l'hiver à la campagne, toute à leur détriment, est à l'avantage exclusif de leurs époux.

En effet, déjeuner à onze heures précipitamment, aller jusque sur le perron voir partir les chasseurs devisant joyeusement, est un plaisir très relatif, surtout quand il faut attendre les sportsmen toute l'après-midi sans autre distraction que de caqueter, de lire, de broder, d'écrire ses lettres, ou encore de jouer entre femmes au lawn tennis, ce qui ne sert qu'à aviver les regrets de la solitude.

Enfin la journée se passe, les absents reviennent et on se réunit joyeusement autour d'une table à thé substantiellement servie. Les groupes se forment : un couple se réserve une petite table.

On raconte ses exploits, on rit, on a cent choses à se dire. C'est l'heure la plus agréable de la journée et plus d'un petit cœur bat joyeux de la réunion si attendue sous la fine draperie d'un *tea gown* irrésistible, arboré pour *lui* plaire.

TREIZIÈME LETTRE

DÉVOTION ET CHARITÉ MONDAINES

Quand un public un peu malveillant voit les jolies mondaines mettre leur activité la plus franche à courir les églises, à quêter en faveur des bonnes œuvres, à organiser les détails de leurs charités... « Que de péchés n'ont-elles pas à expier! » s'écrie-t-on, sur le passage de leur vaillante hardiesse à poursuivre leurs buts charitables et pieux, et M. Prud'homme a une vision mentale de la Sainte-Baume.

C'est étrangement se tromper. Les femmes du monde considèrent que faire la charité, organiser la récolte et la distribution des aumônes, fait partie de leurs devoirs de société.

Il est d'usage qu'une jeune femme, sitôt mariée, consacre ses efforts à une œuvre en particulier. Elle peut prêter ailleurs son concours, mais elle réserve le meilleur de ses moyens d'action à l'œuvre qu'elle a choisie.

Chaque grande famille a une œuvre qu'elle soutient et patronne, les Talleyrand la Miséricorde, les Ganay les Amis de l'enfance, les Mun les cercles catholiques d'ouvriers, les Gontaut l'Œuvre des hôpitaux. Je ne finirais pas de sitôt cette nomenclature si je m'attardais à vous narrer les hauts faits des grands seigneurs sur le terrain de la charité. Les jeunes femmes s'attachent donc à l'œuvre de leur famille. Si leurs sympathies ne sont point adjugées d'avance, elles choisissent elles-mêmes où porter leurs efforts et fréquemment s'arrêtent au plus sage parti, celui de se consacrer au soulagement des pauvres de leur paroisse.

Je ne saurais en cela trop les louer. Les vagabonds de nuit sont fort intéressants... Donnons-leur l'hospitalité. Ramasser des blessés sur la voie publique, rien de mieux... Fondez les ambulances urbaines, mais n'oubliez pas que les maisons ont des cinquièmes étages où souffrent de pauvres familles en faveur desquelles personne ne s'avise

de danser ni de chanter... J'admire le sens des femmes du monde qui pensent à ces déshérités, et d'accord avec le curé de la paroisse, avec les sœurs de charité de leur quartier, s'occupent de les secourir.

C'est moins bruyant peut-être, et cela donne moins d'occasions de s'amuser, mais c'est souvent plus utile. La charité ainsi pratiquée va plus directement au but, apporte dans la vie mondaine un élément d'ordre moral plus fécond... Jugez-en, mon jeune ami, par vous-même.

Une jeune femme peut entreprendre quatre ou cinq fois dans sa vie une grande quête avec succès; si elle a une grande maison et donne des fêtes, elle peut le faire tous les deux ou trois ans. On écrit des lettres à toutes les personnes que l'on connaît et, en moyenne, on peut compter que chaque centaine de lettres rapportera environ mille francs. Il est aisé de récolter ainsi une somme assez considérable, qui, versée entre les mains du trésorier de l'œuvre, est employée sans que la personne à qui elle a été confiée ait à s'en occuper le moins du monde. Il en résulte que l'intérêt ne peut que décroître et la ferveur se ralentir. Les femmes ont plus de cœur qu'elles n'ont de logique et de suite dans les idées... Elles aiment à sentir le bien

qu'elles font, à recevoir le choc sympathique d'une reconnaissance qui vient à mi-chemin de leur générosité.

Elles seraient plus zélées, plus persévérantes dans le bien, si on exploitait avec plus d'intelligence la sentimentalité qui les domine, si on leur montrait les pauvres qu'elles soulagent.

Il faudrait donc, à mon humble avis, que les organisateurs des œuvres missent à profit leurs bonnes volontés actives, comme le font les curés des paroisses. Ceux-ci, aussitôt qu'une jeune femme apporte le produit de sa quête, la mettent en rapport avec les sœurs de charité. On convient des jours, et la jolie mondaine, vêtue d'une robe de laine très modeste, coiffée d'un chapeau simple, le visage couvert d'un voile épais, sort de bon matin pour aller au rendez-vous.

La fille de charité porte le grand panier; il a des flancs larges et arrondis : ouvrons-le. Ce n'est pas précisément poétique, ce bagage charitable : deux, trois pot-au-feu, des vêtements de babys, des bouteilles de vin, de pharmacie, des cornets de tabac à priser — petite gâterie pour les vieux — et la jeune femme a glissé dans un coin un paquet de sucres d'orge pour les tout petits.

La cornette et le joli chapeau s'engouffrent dans les allées noires... si vilaines et mal pavées qu'on ne sait où poser le pied, puis on monte l'escalier disjoint d'une maison délabrée. La raffinée mondaine se dit, tout en escaladant bravement les marches, que la pire détresse doit être la condamnation à respirer l'odeur fade et fétide qui pénètre ces lugubres halles de la misère... Enfin on s'arrête... une porte s'ouvre. Elle change d'avis instantanément et demeure tout d'abord interdite, la pitié la serrant à la gorge d'un gros chagrin... Un lit, si on peut l'appeler ainsi, où gît un malade, un âtre froid, des carreaux cassés, des pauvres babies déguenillés qui se disputent une croûte de pain desséché, une femme misérablement couverte d'un caraco d'indienne qui, revêche, à la vue des visiteuses, se retire farouche dans un réduit infect, faisant mine de récurer quelque vaisselle... Point de meubles, si ce n'est une vieille table boiteuse, deux pauvres chaises dépaillées, enfin, une place plus blanche sur la muraille, indiquant la place de l'armoire disparue.

Pendant que la jeune femme, d'un coup d'œil, voit ces choses, la sœur s'est approchée du lit, interroge doucement le malade, lui parle de ses maux, s'apitoie. Il répond, il donne le détail de

ses souffrances. La sœur l'écoute : elle glisse un regard encourageant à sa jeune compagne : de l'œil, elle lui désigne les enfants, qui, bouche bée, ont arrêté leurs pleurs bruyants, examinent les nouvelles venues.

Bravement, la jeune femme s'assied, et vivement prenant le panier, elle l'ouvre, tire les sucres d'orge, la miche de pain doré. Elle sourit, tend les mains aux petits... Ceux-ci hésitent, se rencognent davantage. Soudain l'aîné prend son élan et accourt, il saisit le pain ; l'autre main, il la tend vers les friandises. Encore un peu de persuasion et il trône sur les genoux de la jeune femme ravie. Son frère et sa sœur sont à ses pieds ; ils dévorent le pain, ils croquent les bonbons, tandis que de jolies mains, souples et agiles, dégantées, s'activent... Le panier est défait. Vite un tricot sur ces pauvres petites épaules, puis un jupon, enfin un petit bonnet... La gamine ravie n'y tient plus. Elle court à sa mère qui, interdite à son tour, attentive, cherche en vain une contenance : « Maman, viens voir... elle est bonne, la dame, viens donc... » Honteuse à présent, la pauvre femme approche... elle est à demi vaincue. La jeune femme se lève, tenant toujours le baby dans ses bras, et doucement, simplement, dignement : » Ils sont bien

gentils, Madame, vos enfants... Laissez-moi vous aider à les élever... je les aime déjà... Entre mères, on s'entend toujours. »

La pauvre femme sanglote éperdue, et dans une pauvre âme obscure est entré un beau rayon de lumière ! Ne pensez-vous pas, mon jeune ami, que voilà une assez jolie matinée ?

Ne vous imaginez pas le fait rare et singulier. Parcourez un matin les rues du faubourg Saint-Germain, montez le faubourg Saint-Honoré, ou bien égarez-vous dans le quartier du Gros-Caillou, vous ferez des rencontres qui vous étonneront et vous confirmeront mes dires.

Tout en affirmant mes préférences pour les œuvres charitables ainsi comprises, je ne vous cacherai pas, mon cher ami, que rien ne me divertit autant que le spectacle d'une vente de charité. Elles me charment, mes jolies amies, débitant des marchandises avec des airs empressés, componctionnés, allant vaillamment à la rencontre des jeunes gens qu'elles connaissent. Les plus timides se font audacieuses : un objet qu'elles offrent vaut vingt francs... Je l'ai choisi pour vous, Monsieur ! il en vaut quarante... pour vous faire penser à moi, il vaut cinq louis. Qu'on l'empaquette, qu'on l'emporte... le porte-crayon, le sa-

chet... dans dix secondes, un billet de mille francs ne le paierait pas...

Les plus jolies toilettes sont arborées pour ces solennités. Ne faut-il pas rendre la vertu aimable? Et les rivalités des vendeuses d'une même boutique à qui recevra le plus d'acheteurs, à qui encaissera la plus grosse somme!

Ici je dois m'arrêter pour vous confier un secret. Un souvenir me hante invariablement en ces occasions, celui de la mine adorablement confite et espiègle de la pauvre Desclée dans le rôle de *Froufrou*. Celle-ci répétant une comédie se laissait complaisamment embrasser. « C'est pour les pauvres, » disait-elle d'un ton ingénu à son mari furieux.

Il est des affamés qui ont très bien dîné; ils apportent leur aumône en or... et demandent la monnaie; que leur dira Froufrou?

Ce qui est fort divertissant, c'est l'idée saugrenue qu'ont les romanciers et les rédacteurs des articles de modes au sujet des toilettes spéciales adoptées par les femmes du monde pour aller à l'église. Dans quelle basilique, dans quelle chapelle, ces littérateurs ont-ils vu des mondaines costumées en abbesses? Ils les habillent complaisamment de bure, conseillent une cordelière, suggèrent un

grand voile... Mais on y va comme on est, le matin en costume du matin, l'après-midi en toilette de visites; le bon Dieu est moins méticuleux que les hommes. Et les petits pas pressés ont une allure aussi vive et aussi cadencée, qu'ils résonnent sur le pavé d'une église ou sur le parquet d'une salle de bal. On se met à genoux, on prie de très bon cœur.

La foi de vos pères vit, mon cher ami, dans le cœur des femmes françaises, et il ne faut pas s'illusionner, elle y a poussé des racines si vivaces et si fortes, elle est si bien liée et confondue avec l'être moral tout entier qu'elle en fait partie intégrale. Vestales d'un feu sacré et qui jamais ne doit s'éteindre, elles en soufflent l'ardeur à leurs fils, la douceur à leurs filles, elles perpétuent ainsi l'antique tradition qui faisait les seigneurs vaillants et forts, les femmes chastes et douces, et cela au temps où la vieille France était croyante et prospère et où s'accomplissaient les grandes choses. *Gesta Dei per Francos.*

FIN DU TOME PREMIER

TABLE DES MATIÈRES

Paris. — Typ. G. Chamerot, 19, rue des Saints-Pères. — 21889



THE LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA LOS ANGELES


UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY
A 000 119 231 9